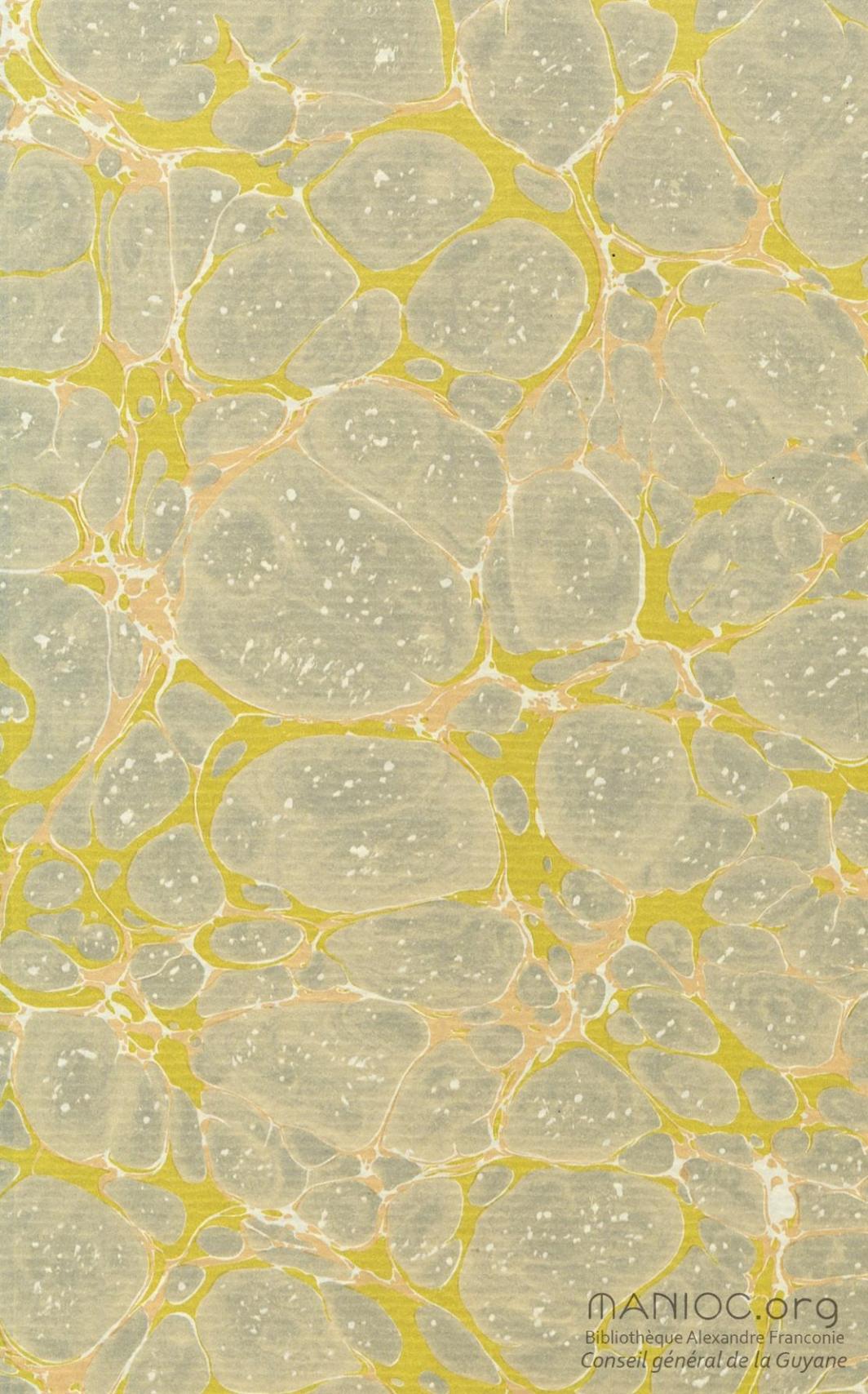
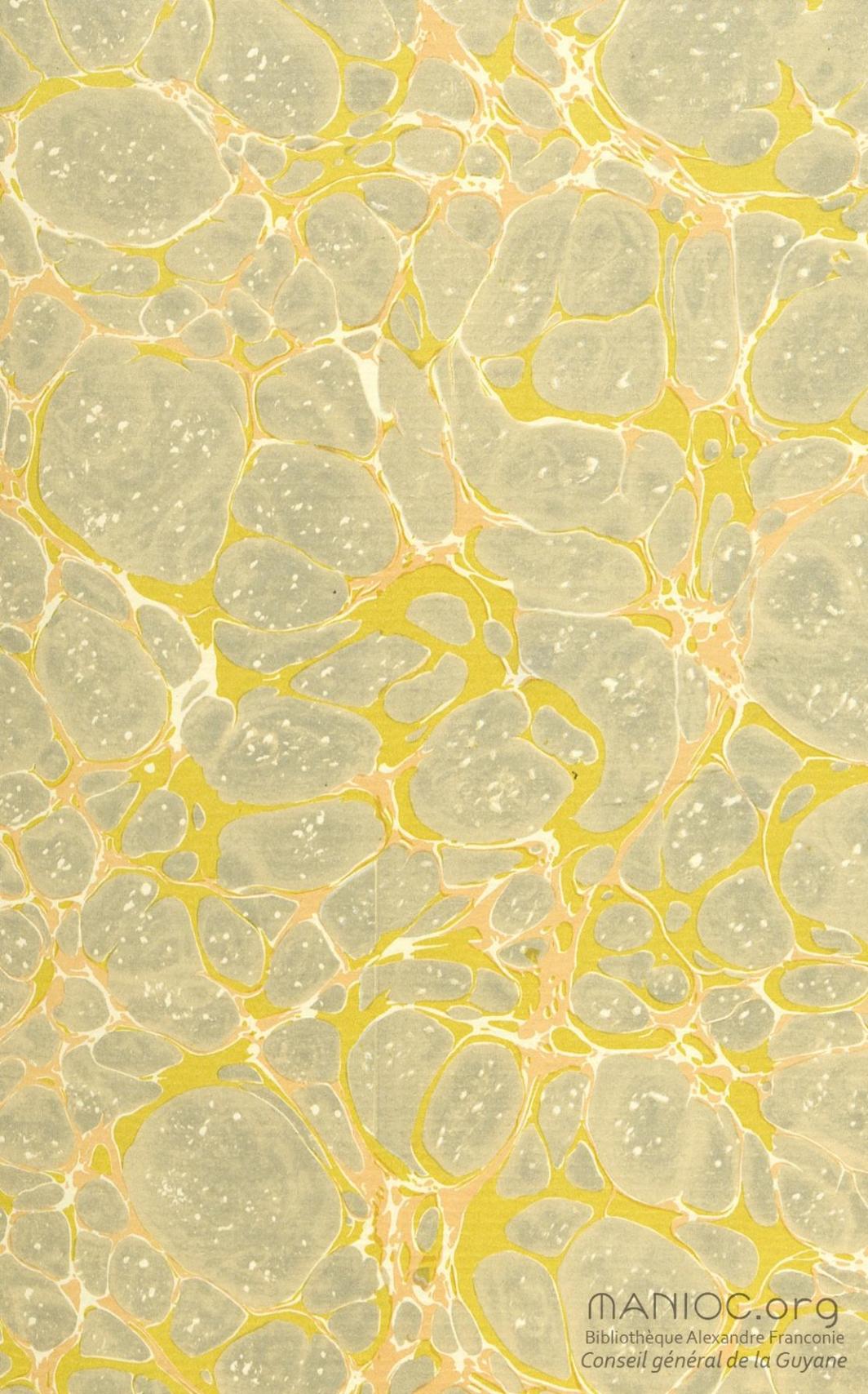


BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20049338

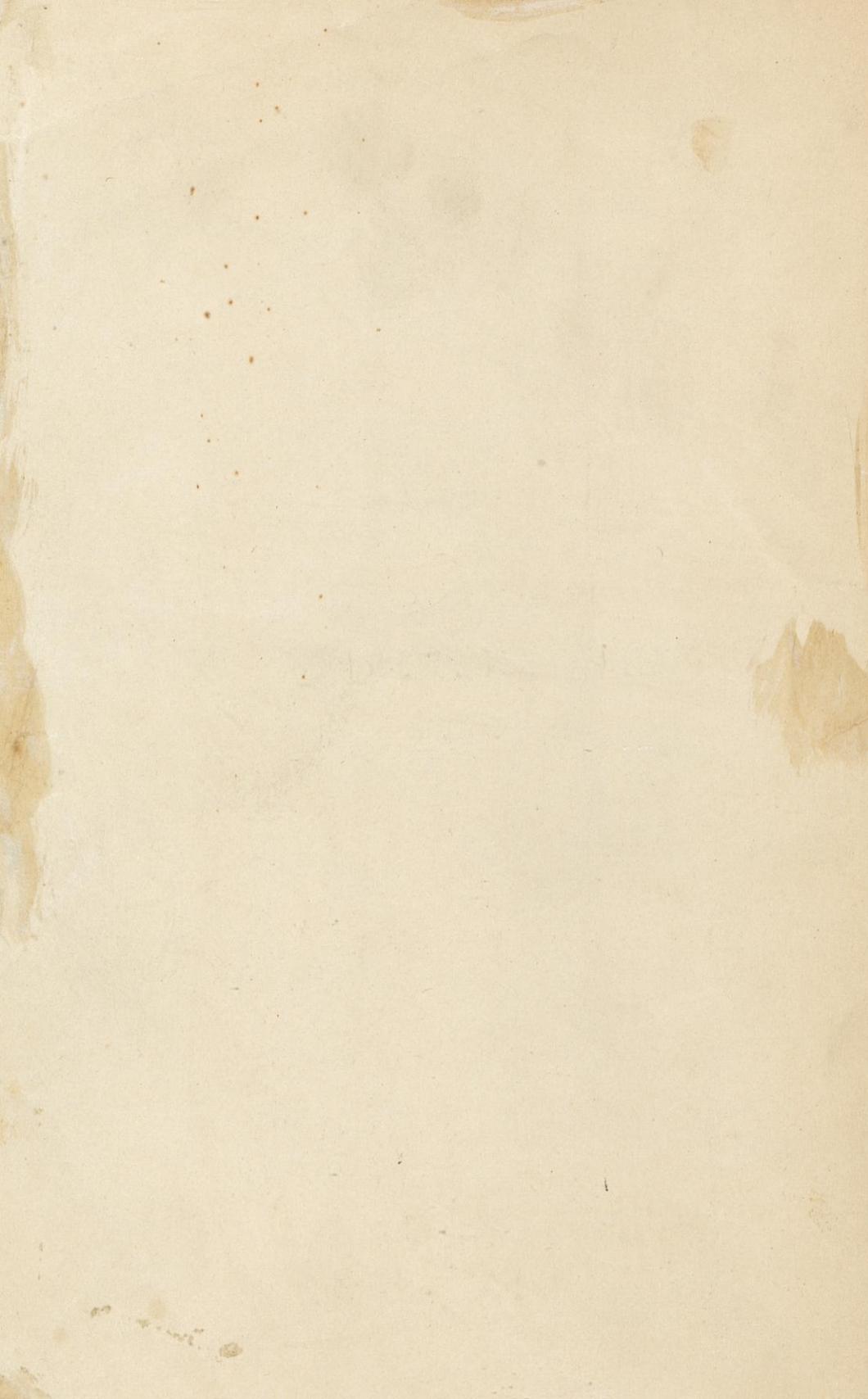




Massie George Greene
bonjour de l'air.

11 fe. 1911

humboldt



EXCURSION
DANS L'ELDORADO
(EL CALLAO)



Propriété exclusive de l'Auteur.

*Tous droits de Reproduction, même partielle, et de Traduction
interdits, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark*

Il a été tiré de cet Ouvrage cinquante Exemplaires sur Papier
Pure Linen et cinquante Exemplaires sur Papier Couché de
Grand Luxe. -

A mon Compagnon d'épreuves,

A mon Autre Moi-même,

A ma Femme!

AU LECTEUR

Les lignes qu'on va lire n'ont aucunement la prétention d'être le Rapport ou le Compte-rendu d'une Exploration, et encore moins une Étude, à quelque titre que ce soit.

C'est le simple récit d'une expédition dont les déductions, scientifiques ou autres, doivent être ailleurs.

Il en ressort des impressions, générales ou particulières, qui n'ont d'autre mérite que d'être très-personnelles et d'avoir été vécues.

Pour l'ensemble, une vue à grandes lignes qui constitue mon opinion à moi-même ; pour les détails, le simple agencement de notes prises au jour au jour, mais de notes comportant, à côté de chaque point matériel, sa concordance psychologique : il ne faut pas chercher autre chose dans ce travail.

D'où un imprévu, un désordre même, qui sont le propre d'un voyage de cette nature.

Le lecteur me verra revenir constamment sur des sensations déjà éprouvées ; répéter, fût-ce à satiété, les mêmes idées sous des formes différentes, au fur et à

mesure que se dégagait la synthèse de mon observation, ou que les incidents de l'exploration se déroulaient; ainsi sont mis en relief et présentés sous des jours divers, les faits qui m'ont le plus frappé.

Ni plan, ni méthode, mais une narration indépendante et sincère, parfois vivement exprimée parce que j'ai senti vivement un sujet que je n'ai pas trouvé banal; l'évocation de l'âme d'une époque, d'un pays dans une des phases brillantes de son évolution: tout cela, non pas, peut-être tel que ce fut, mais tel que je le vis, ou l'appris sur les lieux, — fût-ce à travers la Légende, — voilà la lecture que j'offre à mes amis, sans vouloir en tirer aucune conclusion.

L. M.

D^r LUCIEN MORISSE

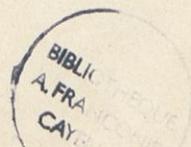
Excursion dans l'Eldorado

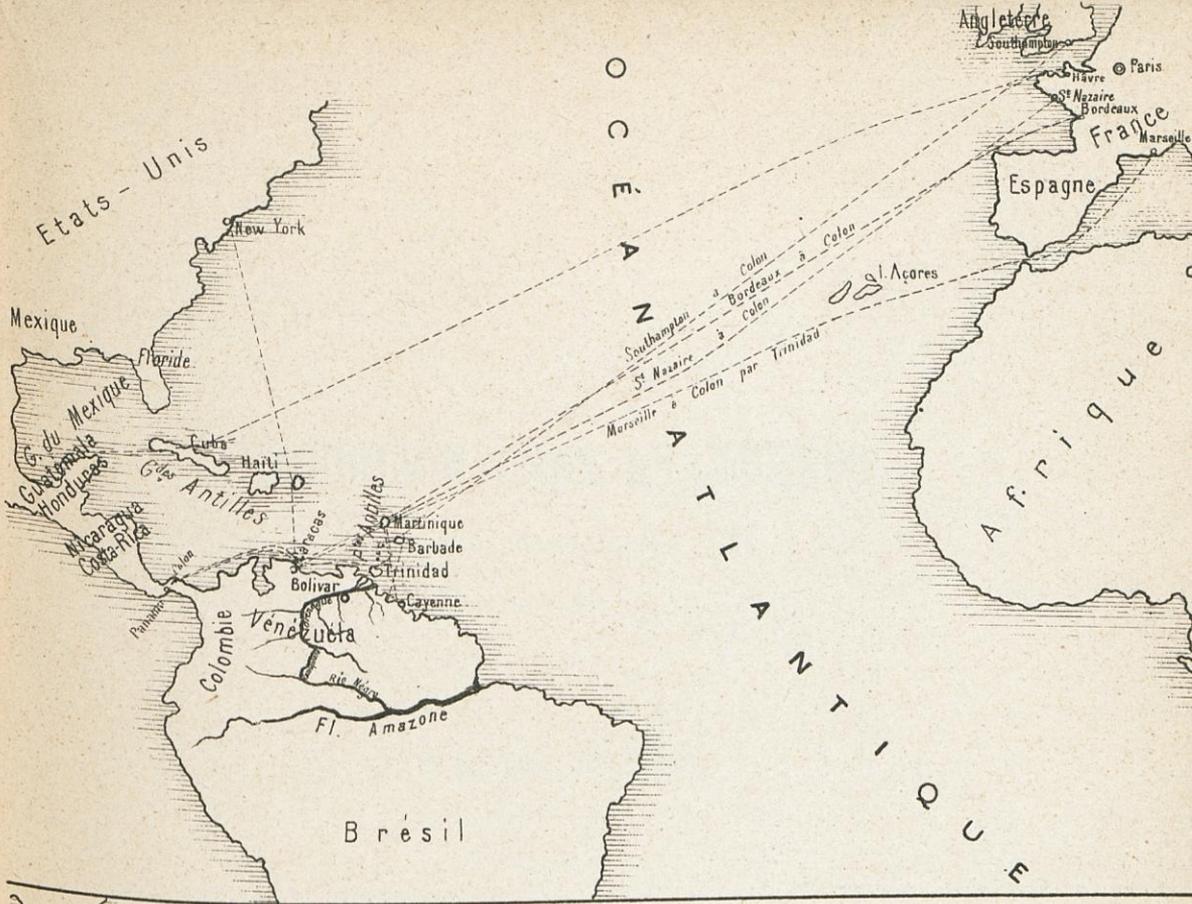
—•—
(EL CALLAO)

✱

PARIS
ASSOCIATION D'IMPRIMEURS
5, RUE CLAUZEL, 5

—
1904





EXCURSION DANS L'ELDORADO

(EL CALLAO)

CHAPITRE PREMIER

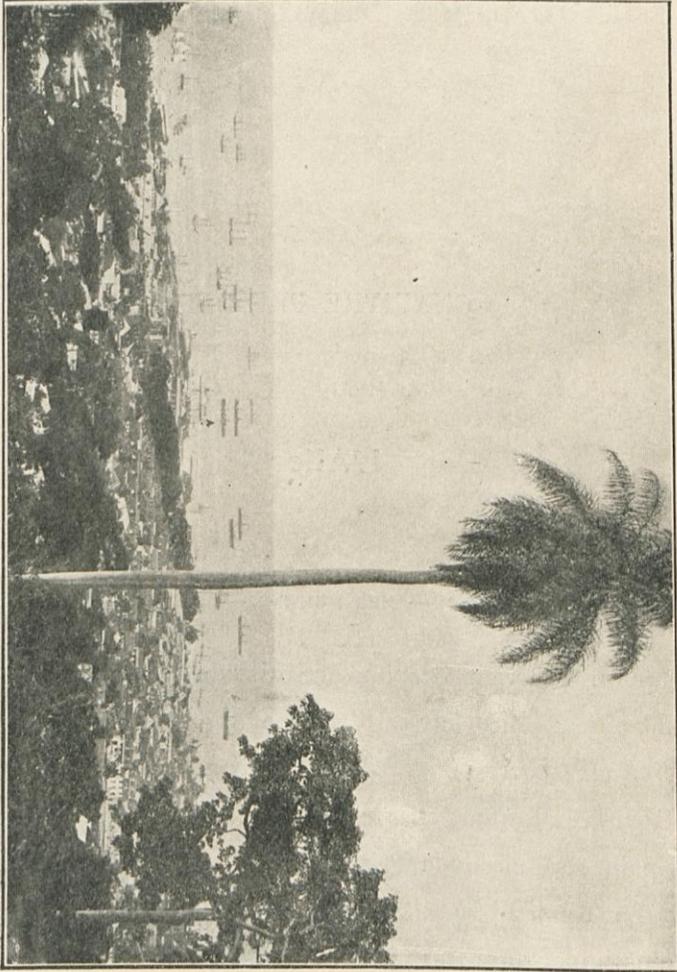
L'Aller

LE DÉPART — MES INDIENS — LE QUARTZ

Mon courrier Ramon arrivait de Ciudad-Bolivar, m'apportant les lettres d'Europe que le steamboat *Le Bolivar*, correspondant avec le transatlantique de la Royal Mail, allait chaque quinzaine chercher à Port of Spain, capitale de la Trinidad.

La Trinidad est la plus méridionale, mais aussi la plus importante des petites Antilles ; lambeau de terre grand comme une province, que les érosions ont détaché de la terre ferme à une époque certainement récente.

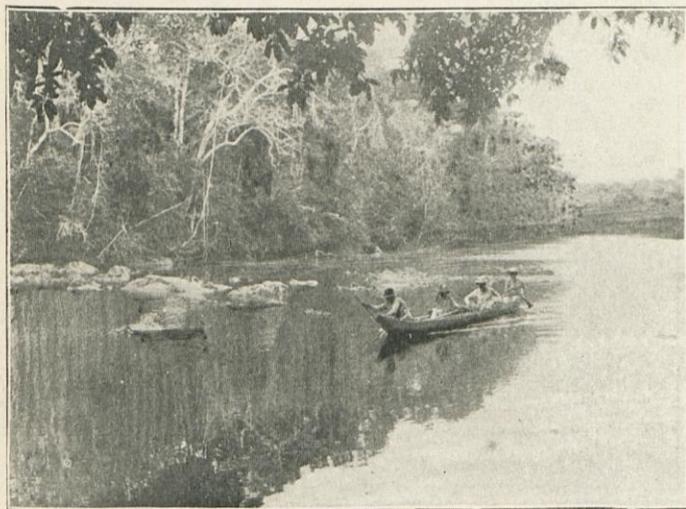
Cette île anglaise fait partie intégrale de l'Orénoque, pourrait-on dire : Port of Spain, grand port naturel du



Port of Spain, capitale de la Trinidad (P. 1).

transit de cet immense Bassin, le fait communiquer avec l'Europe et les deux Amériques.

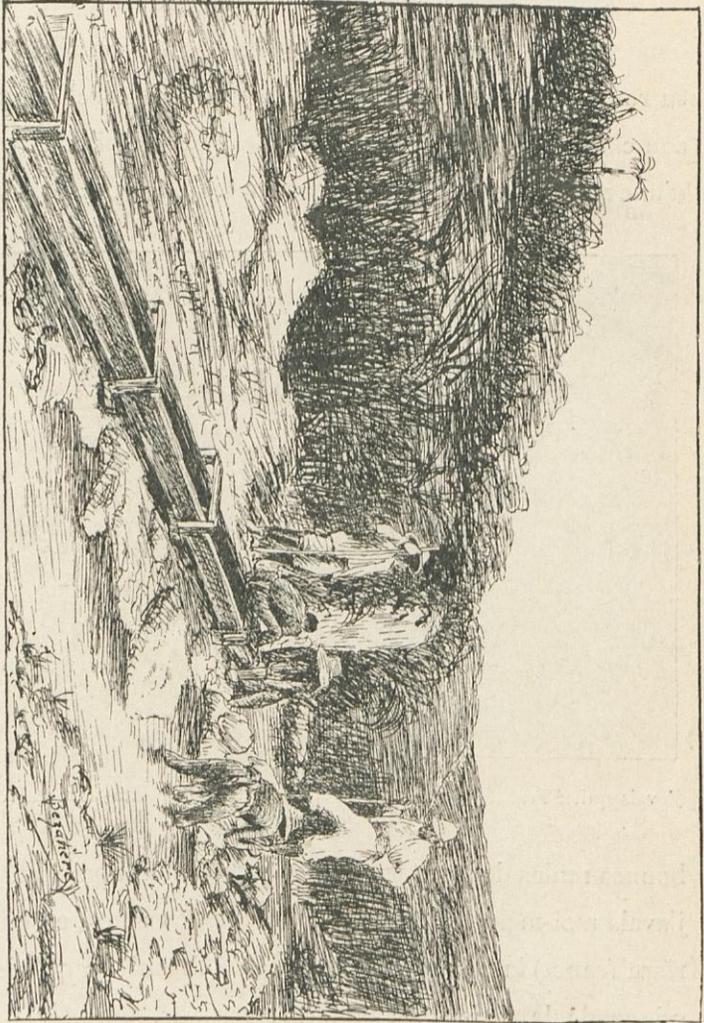
Ignorant mon départ, Ramon était revenu à Fracatal où il m'avait laissé quelques jours auparavant, occupé à monter la drague. Le fidèle Indien ayant ainsi allongé sa route de vingt lieues, en avait profité pour échanger son cheval, harassé par deux cent cinquante kilomètres d'une route, cependant tout en savanes, contre une de mes



J'avais quitté Fracatal pour descendre, en curiara, la Santa-Barbara...

bonnes mules de montagne. Quelques jours auparavant, j'avais moi-même quitté Fracatal pour descendre en curiara (canot) la Santa-Barbara, puis le Caroni, jusqu'à la crique de la Chispa où mon prospecteur, un noir de Cayenne, achevait de monter un « sluice », couloir de planches qui sert à laver les sables aurifères.

Je chassais dans le « conuco » (champ de manioc et



Mon prospecteur achevait de monter un sluice.... (P. 3).

de maïs) de Uauial, quand je vis Ramon déboucher de la forêt par « la pica » (sentier) qui vient de Casanare.

Qui n'a pas été isolé des siens pendant un an, vivant sous bois, loin de tout et de tous, qui n'a pas vécu la



Je chassais (avec ma femme et Jean (dans le « conuco » de Uanial (P. 4).

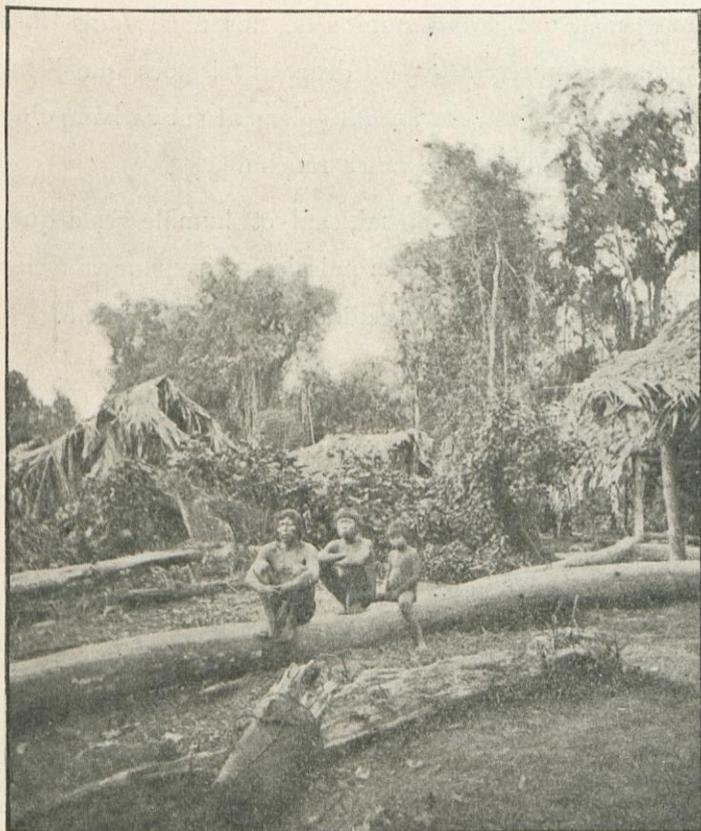
vie sauvage des Indiens, où un ennemi nouveau et imprévu vous guette à chaque pas, serpent, jaguar ou araignée-crabe, ne peut se figurer l'impression d'anxieuse joie qui étreint le voyageur à la vue de cet Indien apportant dans son bolson de cuir des nouvelles de France. On se jette d'abord sur les lettres écrites par les êtres chers ; ce sont celles-là qu'on ouvre les premières d'une main fébrile ; puis, on passe aux correspondances administratives et à celles des amis.

J'avais ouvert une première lettre de ma famille et parcourais le pli du Conseil d'administration de ma Société, quand ma femme, assise sur son « chinchoro » (hamac), où elle décachetait le paquet des journaux de France, poussa un grand cri en voyant des exemplaires encadrés d'un large filet noir. Je me précipitai : les derniers journaux mis dans le paquet au moment même où on allait le ficeler, annonçaient que le Président Carnot venait d'être assassiné à Lyon par un anarchiste qu'on appelait alors *Caserio*. Ces dépêches étaient les dernières et disaient que le Président avait succombé dans la nuit même ; les détails s'arrêtaient là.

Tous deux nous restions atterrés... et, instinctivement presque, ce rapprochement me vint à l'esprit :

Français, loin de ma patrie depuis de longs mois, livré aux pires dangers, et n'obtenant une précaire sé-

curité que grâce aux armes et à cette surveillance de chaque minute, à ce coup d'œil rapide et spécial que seule peut donner l'habitude en forêt, j'apprenais qu'en France,



Nous passâmes devant l'île verdoyante de Monagas (P. 8).

au centre d'une grande ville civilisée, à la pleine clarté des lumières de fête, au sein d'un peuple immense, au milieu de ses gardes, un Président de la Répu-

blique trouvait la mort sous le couteau d'un assassin.

Nous échangeâmes un regard, muette communication qui nous prouva, une fois de plus, la parfaite identité de nos pensées et la communion de nos âmes, puis mes yeux rencontrèrent le petit drapeau tricolore que j'emporte toujours et qui flottait gaiement sur sa hampe de bambou, au-dessus de notre rancho.

Pieusement, je l'amenai, seul et humble geste que, dans notre angoisse, nous puissions faire pour associer le deuil de nos cœurs à celui de la Patrie lointaine.

Le lendemain, nous devons partir pour le Callao ; j'allais y recruter un certain nombre de mineurs noirs habitués à laver la batée, car ma main-d'œuvre presque entièrement composée d'Indiens « racionales » (qu'on doit écrire « nacionales ») ou ralliés et de métis, devenait de plus en plus insuffisante.

Nous avons appris que le bac à vapeur faisant le service entre Saint-Simon et Guri ne fonctionnait pas ; je décidai donc que nous passerions le Caroni en canot ou en piragua, pour atterrir presque en face, au grand village de Pavitche.

A la « mañanita », petit jour, nous embarquions sur une fine curiara, taillée dans un seul bloc de bois de rose. Les canaletes (pagayes) battirent l'eau, nous pas-

sâmes devant l'admirable île verdoyante de Monagas et, moins d'une demi-heure après, nous débarquions sur la rive droite du Caroni.

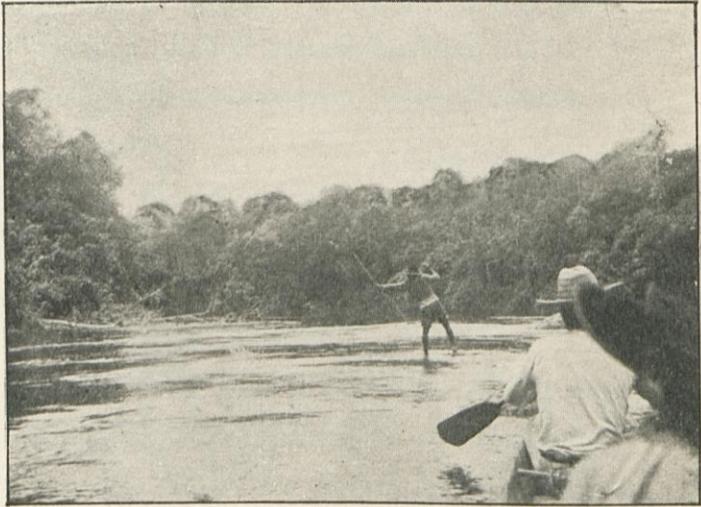
Dans la piragua, embarcation plus grande, qui nous suivait avec Pedro, se trouvaient nos harnachements, nos effets et nos vivres. L'Indien fit passer les animaux à la nage et nous rejoignit bientôt; il devait nous servir de « vaqueano », de guide, jusqu'au Callao.

*
* . *

Pedro était le guide idéal. Il connaît à merveille toute la contrée : dans le bois, il prend toujours la bonne pica ; dans la savane, il ne se trompe jamais parmi les lacets innombrables des différentes pistes ; généralement il dédaigne la roue des chars, le « camino real », pour piquer droit devant lui par le chemin le plus court. Il sait que j'aime à aller vite en route. Seul il peut tenir, avec ma femme et moi, le record qui consiste à nous rendre de Casanare à Bolivar, soit à *deux cent trente-cinq* kilomètres, en *trente* heures de rang avec la même monture, ce qui paraîtrait impossible en France, malgré la différence de climat.

Pedro est un Indien pur-sang, chasseur et pêcheur des plus adroits ; à lui seul il fait vivre mes équipes en-

tières pendant des semaines. Que si l'on ajoute à cela le métier de vaqueano, qu'il ne consent à exercer que pour moi seul, et l'on aura la pleine mesure de ses aptitudes, et aussi de son bon vouloir. C'est le fils aîné du vieux Santiago Perez, chef civil de Casanare, dont la



Pedro est un Indien pur-sang, chasseur et pêcheur des plus adroits (P. 9).
personnalité est si curieuse, et qui m'a rendu, dans tous mes voyages, d'inestimables services.

Depuis ma grande exploration dans le Haut-Orénoque et le Rio-Negro, je n'ai pas rencontré d'indigène aussi intéressant et aussi dévoué que Santiago, ce rare type, d'une pureté sans mélange, de la race Caraïbe.

Sa confiance en moi est absolue ; il dit que je suis le seul « Orunjo » (Blanc) qui ne l'ait ni trompé, ni exploité : ceci prouve que dans les pays sauvages comme ailleurs, la grande force consiste à rester sincère et loyal. Je me suis toujours efforcé de répandre cette vérité parmi mon personnel blanc, et dans son intérêt même. Je dois avouer que j'ai toujours très peu réussi : la « Bolivarite », la vision rouge, la folie tropicale, s'empare neuf fois sur dix, du cerveau de mes Européens nouveaux venus.

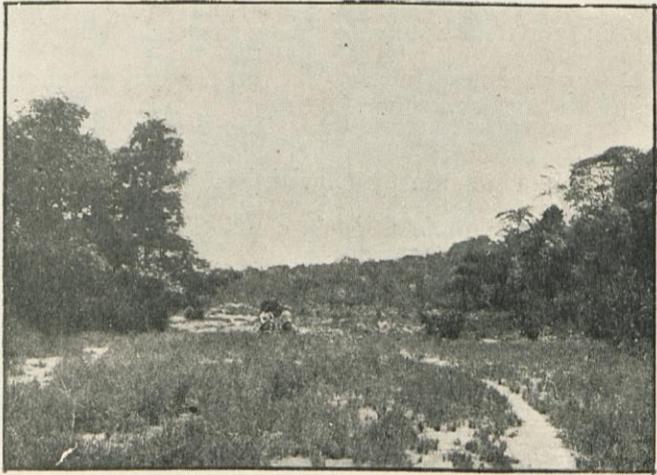
Santiago a été mon principal initiateur de cette partie de la Guyane. Cent fois, il m'a conté son histoire qui est celle du pays ; le nombre de « secrets » véritables qu'il m'a confiés et dont j'ai vérifié une partie, me montre combien il se confie à moi. Tout enfant, il accompagnait son père, homme de confiance des Missionnaires, et que ceux-ci chargeaient du transport de l'or produit à la Mission, nom que l'on donnait alors à la région de Tupuquen (le Callao actuel).

Santiago est mort il y a six ans dans un âge extrêmement avancé, qu'il ignorait lui-même.

Très vert, quoique bien ratatiné, il se rappelait les derniers souvenirs de l'occupation espagnole ; les Religieux ne quittèrent probablement pas ce pays avant 1820 ou 1822, peut-être même plus tard, et son père ne

mourut que quinze ou vingt ans après, non sans lui avoir indiqué tous les lieux mystérieux où l'on exploitait l'or.

J'ai noté précieusement les récits pittoresques de Santiago : peut-être quelque jour, m'essaierai-je à les faire revivre dans leur fauve et lointaine saveur.



Cicapra est un grand bouquet de verdure (P. 13).
(Vue prise entre Cicapra et le Mantequillo.)

*
* *

Passant sans nous y arrêter à Paviche, puis laissant à gauche la route de San-Antonio, nous coupons au Sud-Est vers Pastora, pour, de là, gagner Guacipati, après un arrêt d'un jour ou deux ; de Pastora, en effet,

je tiens à aller jeter un coup d'œil sur le fameux bassin de Cicapra.

Cicapra, comme le Callao son voisin de l'Est, et le Choco au Sud, est un grand bouquet de verdure, une poussée de forêt-vierge en savane.



Les affleurements paraissent les ossements de pierre... (P. 14).
(Photographie prise près d'Uyata.)

Toute cette partie de la Guyane nous présente cette disposition spéciale : l'immensité de la Savane parsemée d'îlots plus ou moins importants de forêt-vierge, ayant depuis quelques centaines de mètres jusqu'à des vingtaines de kilomètres de côté et même davantage.

Partout du quartz, d'interminables, d'aveuglantes quantités de quartz, rien que du quartz à perte de vue,

à l'infini ; tous les coteaux à l'horizon, couronnés de chapeaux de filons effrités et dont les affleurements d'une éclatante blancheur dans ce ciel bleu de lumière ardente, paraissent les ossements de pierre, les débris de remparts détruits, de villes crénelées.

Ce quartz, on le retrouve également en forêt, car ce pays est le pays de la silice, comme des régions entières du vieux Continent sont le pays de la chaux.

Le quartz est encaissé et interstratifié dans des schistes cristallophylliens qui, sous une poussée métamorphique d'une force inimaginable et avant même que la vie existât sur terre, vinrent se butter aux assises, plus anciennes encore, aux roches cristallines, première ossature de ce pays. Leur intrusion remania profondément, sous une pression colossale, ces roches déjà en place : ainsi fut donné à la région son relief général définitif, que les phénomènes neptuniens ultérieurs n'ont pas dû beaucoup modifier dans ses grandes lignes. Alors la silice, en solution dans les eaux thermales ou amenée geyseriennement des entrailles bouillantes de la Terre, vint boucher toutes les fissures, tous les vides laissés entre elles, surtout après leur choc, par les roches primitives.

Ce sont là les nappes de quartz actuel, qu'on appelle

le plus souvent à tort *les filons*. Mais, phénomène des plus curieux, *pas d'or ou à peine, dans les quartz de savane, toujours de l'or, plus ou moins abondant, dans les quartz de forêt*, telle est la règle à peu près invariable : bien entendu, les prospecteurs du pays et les étrangers profanes prétendent que c'est le bois qui a commencé, comme le lapin de la fable : il serait même, à les entendre, la cause de la présence de l'or !

J'ai longtemps cherché une explication à cette particularité, abandonnant tour à tour diverses théories, notamment celle de la magnésie combinée aux oxydes de fer, sans arriver jamais à me satisfaire réellement.

J'avais rapporté des fragments de roche qui furent taillés et montés au Muséum d'histoire naturelle, dans le laboratoire du professeur Lacroix. Ce grand savant voulut bien, avec son habituelle bienveillance, me guider dans l'examen microscopique. Je dois dire que, si l'étude de certains échantillons fut pour nous une révélation véritable, relativement au métamorphisme général du pays, — car on y lit deux temps distincts de consolidation et des phénomènes de laminage, d'écrasement et d'imprégnation d'une puissance inouïe, — en revanche, je n'en tirai aucun enseignement pour ce qui concernait la venue de l'or : toutefois, je dois à la vérité d'ajouter

que je n'avais pas, avant mon départ, pris la précaution de les classer en roches de savane et en roche de bois. Quelques années plus tard, lorsque M. Maurice Bernard, Ingénieur au Corps des Mines, fut envoyé au Callao pour y établir son Rapport, il eut à examiner à son retour des roches prises *uniquement dans les forêts* : l'étude de cet Ingénieur si distingué, paraît jeter une nouvelle lumière sur la question.

J'avais toujours été frappé de l'extrême rareté de la chaux dans tous les minerais du pays. Je me contentais de sourire quand, aux mines, des ingénieurs anglais ou américains me montraient les dépôts des chaudières qu'ils appelaient *calcaires* et qui étaient silicato-feldspathiques ou feldspato-magnésiens ou ferro-silico-alumineux, mais presque jamais *calcaires* : généralement, les tubes de chaudières s'incrustent tout simplement de kaolin, rendu adhérent par de l'ôcre ou de l'argile.

M. Bernard avait donc choisi ses roches dans les îlots de bois toujours limités par les grands soubassements du gneiss : dans les schistes de la deuxième époque, contemporaine de l'épanchement des diorites et des diabases, l'examen microscopique des lamelles à la lumière polarisée, fit constater de *la calcite* en abondance. La présence de ce carbonate de chaux naturel, nécessaire aux végétaux, peut donc expliquer, sinon

d'une façon complète, du moins bien plus satisfaisante, celle de la végétation arborescente dans les cuvettes recouvertes de bois. Il y a déjà de l'azote; sans doute, le phosphore manque encore; il n'en est pas moins certain, à la suite de cette intéressante découverte, qu'il faudra tenir largement compte de ce nouveau facteur



John Ducoteau, à la fois mon domestique et mon cuisinier (P. 20).

(Sa photographie tirée à Casanare.)

dans l'explication définitive *du pourquoi de l'or* seulement là où le bois peut pousser.

Cicapra est un de ces petits bassins couronnés de

forêt-vierge où l'or a été trouvé en abondance, depuis que des quantités de mineurs furent attirés sur les lieux par l'exploitation du Callao. Mais l'or n'a jamais été exploité que sous sa forme alluvionnaire ; la cuvette en est encore très peu connue, bien qu'ayant donné en certains points des teneurs d'une extraordinaire richesse : là, comme dans le bassin contigu du Callao, l'occupation espagnole ne s'était inquiétée que de l'or de *greda*, d'alluvion. Aucune recherche sérieuse ne fut jamais faite sur les affleurements de filons qu'on y rencontre cependant à chaque pas, souvent avec des quartz très riches, montrant à la vue de l'or abondant : on s'est contenté de les appeler uniformément quartz de « cantera », se bornant à les exploiter en superficie lorsque l'or était très gros.

J'ai, à diverses époques, vu d'énormes pépites, dont la grosseur allait d'une noisette à celle d'un œuf de poule et au-dessus, provenant de Cicapra, j'en ai même soupesé une de quatre kilos et demi.

Aussi, désirais-je vivement entrer dans le bois à Cicapra. Pedro se faisait fort de pouvoir y retrouver certains points qu'il connaissait, correspondant à des « Barrancos », à des trous faits par les Espagnols et dont ceux-ci, disait-il sur la foi de son père, avaient

retiré d'énormes quantités d'or : ils les avaient habilement dissimulés et murés avant leur départ.



... Etant arrivés à un délicieux moritchal (P. 20.)

CHANGEMENT DE ROUTE

Nous marchions « muy lijero », légèrement, depuis plus de trois heures, lorsque la mule de John, mulâtre anglais, maître Jacques à la fois mon domestique et mon cuisinier, se mit à boîter. Bientôt le mulet de Pedro ralentit l'allure à son tour, donnant des signes de fatigue.

« Mi macho es cansado » (mon mulet est fourbu), dit Pedro.

C'est là une des éventualités les plus désagréables qui puissent arriver dans ce pays : elles y sont fréquentes, car les animaux sont réellement surmenés ; ce « macho » avait fait trois fois dans la semaine le trajet de Casanare à Uauial. Je me rendis compte que les deux animaux auraient de la peine à finir l'étape.

Aussi, vers midi, étant arrivés à un délicieux « moritchal » très ombragé, je donnai l'ordre de la halte.

On appelle « morichales » des sites créés par le jaillissement de sources, dont l'écoulement se continue en un ruisseau ayant souvent plusieurs kilomètres de long et bordé de grands palmiers appelés « moritches ». Un humus fécond naît de la présence de l'eau de chaque côté du ruisseau et favorise la croissance d'un excellent

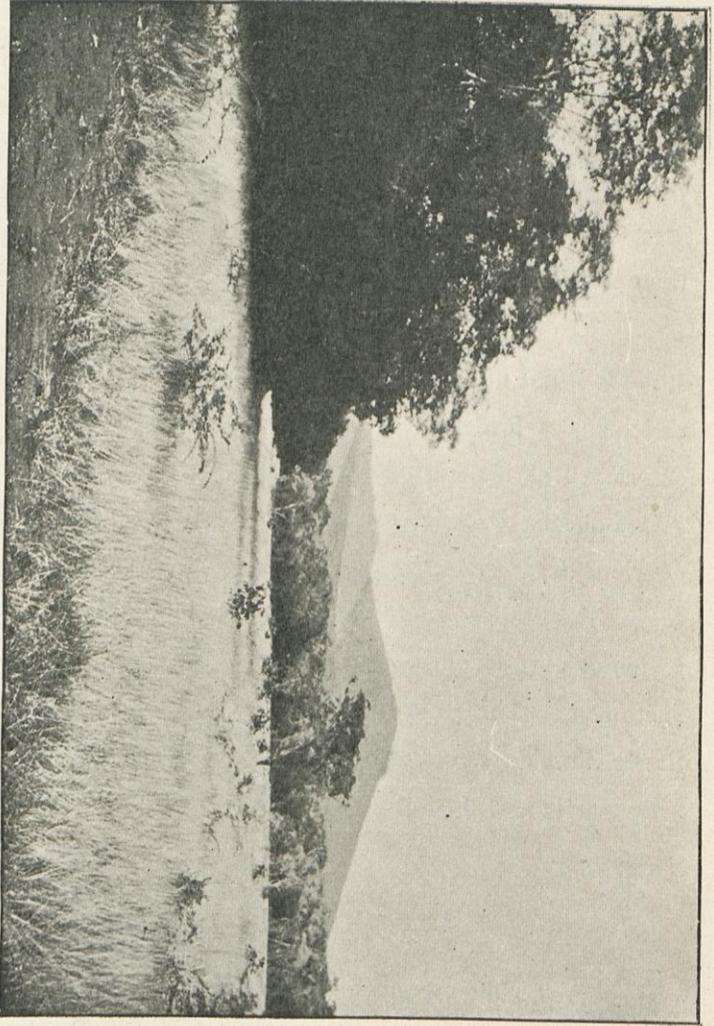
pâturage. Ces rideaux d'arbres, allongés et sinueux, d'un aspect frais et riant, sont d'une très-grande utilité au milieu de ces savanes de feu qu'ils coupent abondamment avec une si heureuse opportunité. Aussi, sont-ils recherchés du cavalier : on trouve là de l'eau claire et courante, une ombre agréable et une herbe tendre et serrée que paissent les animaux et sur laquelle les hommes sont heureux de s'étendre.

Nous mimas pied à terre, nous contentant d'enlever aux bêtes la bride, les « bolsones » (grandes sacoches d'arrière), et les « capoteras » ; ces dernières sont de gros boudins de toile, retenus par des courroies sur le derrière de la selle, comme on peut le voir sur les photographies ; elles contiennent, avec les vêtements de rechange, la « cobija » ou poncho de laine, double, surtout le « chinchoro » (hamac) et sa moustiquaire, literie dont on ne se sépare jamais. Nous laissâmes la selle sur le dos des animaux, les sangles en ayant été desserrées.

Après avoir bu abondamment, les bêtes attachées par de longues « sojas » (cordes de cuir de bœuf) à des « chaparros » du voisinage (l'arbre le plus fréquent des savanes), se mirent immédiatement à brouter. Pendant ce temps, nous préparions le déjeuner.

John déploya sa batterie de cuisine : la « païla », la

Dès qu'ils voient l'herbe haute, dure et grillable .. (P. 23) Cliché pris aux environs d'Agua-Salada, route du Callao.



marmite, fut posée sur trois gros cailloux de quartzite, entre lesquels Pedro avait rapidement fait un feu de

« carisales » (bambous) bien secs et notre maître-coq se mit en devoir de nous confectionner bien vite un « sancocho de carne seca », (soupe de viande de bœuf salée et séchée au soleil), pendant qu'à côté, ma vaillante femme, insensible comme toujours à la fatigue, faisait frire dans une poêle une boîte de « corned beef ».

Nous avions dans nos bolsones des !« sodas », sorte de biscuits très blancs que les boulangers fabriquent à Bolivar. Tout cela fut arrosé d'eau fraîche et de café et, pour moi, de thé, mon unique boisson en campagne

Je fis prendre à Pedro la mule valide de Miguel, notre autre peon, et je décidai que nous changerions de route en remontant au Nord pour gagner Upata, où j'étais certain de trouver des animaux. John et Miguel nous y rejoindraient aussitôt qu'ils le pourraient, menant en main leurs mules invalides, en mettant pied à terre, et à petits pas.

A deux heures, nous remontâmes en selle, non toutefois sans que Pedro, en bon « llanero » (homme de llanos, ou pampas) n'ait pris le soin de mettre le feu à la savane sèche. C'est là chez tous les Vénézuéliens une coutume invétérée : dès qu'ils voient l'herbe haute, dure et grillable, ils y jettent une allumette, de façon à ce qu'une graminée jeune et tendre repousse à la

place. On voit ainsi, vers la fin de la belle saison, des savanes brûler à perte de vue ; la nuit, on est guidé par les flammes fantastiques, d'un effet saisissant, de ces incendies, qui durent parfois des semaines, même des mois, car l'aliment ne leur manque pas, et toute la savane y passe de proche en proche : ils gagnent même les bois qui la bordent.

Pedro continua donc à nous guider ; je tenais avant tout à ne pas m'en séparer, à cause des renseignements précieux qu'il me donnait à chaque pas. Avec lui, j'étais certain de remplir vite mes carnets de notes.

Maintenant, il m'était plus indispensable que jamais par sa connaissance du pays, car la Mission scientifique que m'avait confiée le Gouvernement français présentait un objet bien différent de celui de mes deux premières Expéditions.

La première Mission dont me chargea le Ministre de l'Instruction publique et qui dura deux ans et demi, de 1887 à 1889, avait pour but l'étude des arbres à lait, des caoutchoucs en particulier.

J'avais consacré tout ce temps à mes travaux dans le Haut-Orénoque aux confins du Vénézuéla, de la Colombie, jusqu'au Brésil où j'étais entré par le Rio Negro.



Dans ma deuxième Mission, j'avais exploré les forêts du Caroni. (P. 27)

Perdu à deux et trois mille kilomètres des côtes, je n'étais jamais redescendu à Bolivar, vivant pendant ces longs mois de la vie purement indienne au fond de ces forêts immenses ; j'étais le premier Européen auquel il avait été donné de voir, avec des yeux plus scientifiques que mercantiles, la préparation du caoutchouc du Para. Le premier j'avais pu établir la donnée scientifique, quoique empirique, sur laquelle repose ce fumage, véritable « boucanage » du caoutchouc, prouvant ainsi que les Indiens, nouveaux Jourdain, faisaient, non de la prose, mais de l'excellente *antisepsie* sans s'en douter : le premier aussi, j'avais prononcé ce mot à propos de caoutchouc : *préparation antiseptique*, et indiqué une méthode pratique de coagulation, conforme à ces théories si nouvelles à l'époque.

Dans ma deuxième Mission, 1891-1892, j'avais exploré le Bas-Orénoque, les forêts du Caroni, mes études, cette fois, portant plus particulièrement sur la recherche des gommés plastiques du genre gutta.

Quant à ma troisième Mission, que je remplissais à présent, elle avait pour objectif principal, un Rapport d'une nature tout autre, « Contribution à l'étude géologique de la Guyane Vénézuélienne », cette partie

de la Guyane ayant été laissée jusqu'ici en blanc sur les cartes de géologie.

Un an d'études spéciales à Paris, sous la direction de mon excellent professeur, M. Chélot, et grâce au complément de ses leçons particulières, m'avait suffisamment préparé à ce sujet, nouveau pour moi.

On comprend donc qu'un guide comme Pedro était un élément important, quoique bien inconscient, de mon succès.

*
* *

LA ROUTE D'ÉTAPES

Le soir même, mais très tard dans la nuit, nous arrivâmes à Upata, après un véritable raid au « passitrotte », sorte d'amble à contre-sens qui permet à de bonnes bêtes marchant alors d'une manière « trakétraké » (mot vénézuélien, dont l'harmonie imitative dépeint le mouvement), de faire dix et jusqu'à douze kilomètres à l'heure.

A Upata, nous descendimes chez mon ami, le général Pablo Sanchez, que j'appelais en riant le général Papelon (il avait fort bon caractère), à cause de sa couleur fortement foncée de pain d'épice. Le « pape-

lon » est le pain de sucre brun du pays, petit cône très hydrophile, qui pèse de trois à cinq livres ; il contient le pur jus de la canne, tel qu'il sort du « trapiche » (moulin ou pressoir à canne fort rudimentaire), simplement cuit ensuite et contenant, par conséquent, toute la mélasse.

Je m'occupai moi-même des animaux, ainsi que j'en ai l'habitude, visitai soigneusement les échines et les lavai avec de l'eau fraîche, dès qu'on eut enlevé les selles.

Pour le cavalier, ces soins sont indispensables au maintien en bonne forme de sa monture : l'épine dorsale des animaux de selle doit être l'objet de sa préoccupation constante, s'il veut ne pas être démonté en route. Sous l'influence de la chaleur et de la sueur, auxquelles viennent se joindre le poids du cavalier et, par surcroît, celui toujours excessif des provisions et de l'équipement que l'on est obligé d'emporter, l'arête vertébrale de ces admirables bêtes se blesse avec une facilité extrême et les meilleures selles ne mettent pas suffisamment à l'abri de ces inconvénients, si fréquents et si fâcheux. Encore, faut-il savoir seller et déseller : cet art est, en savane, la première sécurité de la marche.

On mena boire les bêtes et je leur fis ensuite donner

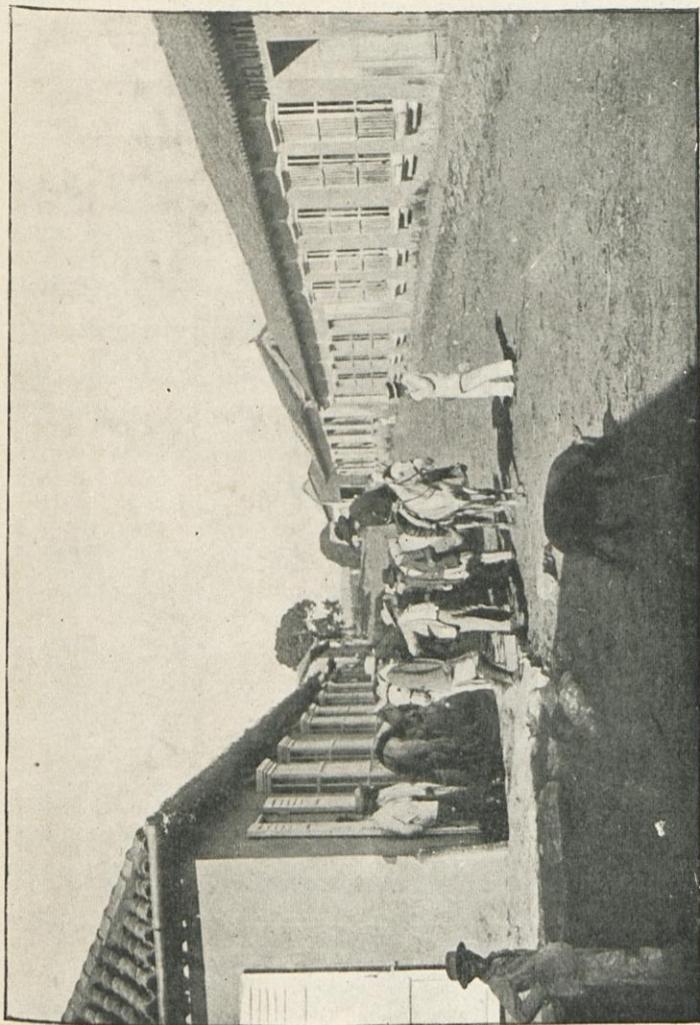
un cuarto (mesure) de maïs, puis on les « maneja » (entra) au moyen du « cabestro » avant de les lâcher dans la savane. Pendant ce temps, on avait « colgué » (attaché) les chinchoros qui nous servirent de sièges pour manger, le général Papelon ne pouvant nous offrir pour tous meubles qu'un escabeau fait d'un cuir de tigre et une grosse table de cuisine.

Le plat de résistance du menu fut toujours l'éternel « sancoch », mais cette fois un sancoch de « gallina », s'il vous plaît, de poule, et de bons légumes du pays : platanos (grande banane Arton), ñam (igname) et de ces excellents « mapueis », patates à la pulpe savoureuse et d'un violet foncé, valant certainement les meilleures pommes de terre.

Je dus perdre un jour à Upata pour attendre John et Miguel qui n'arrivèrent que le lendemain soir avec leurs animaux.

Sachant par expérience qu'il vaut généralement mieux acheter des montures qu'en louer, je m'étais procuré dans l'après-midi une mule et un cheval. Je laissai donc les bêtes malades au général, qui me promit de les envoyer par un de ses peons à Fracatal, dès qu'elles seraient suffisamment rétablies. Dans la journée, j'avais télégraphié, dès la première heure, à mon agent à Bolivar

lui demandant des nouvelles. Le réponse m'arrivait



Uputa est la seule ville un peu importante... (P. 32).

quelques heures après : elle m'apprenait qu'un câblogramme avait annoncé à Ciudad-Bolivar, que Félix Faure

venait d'être élu Président de la République Française.

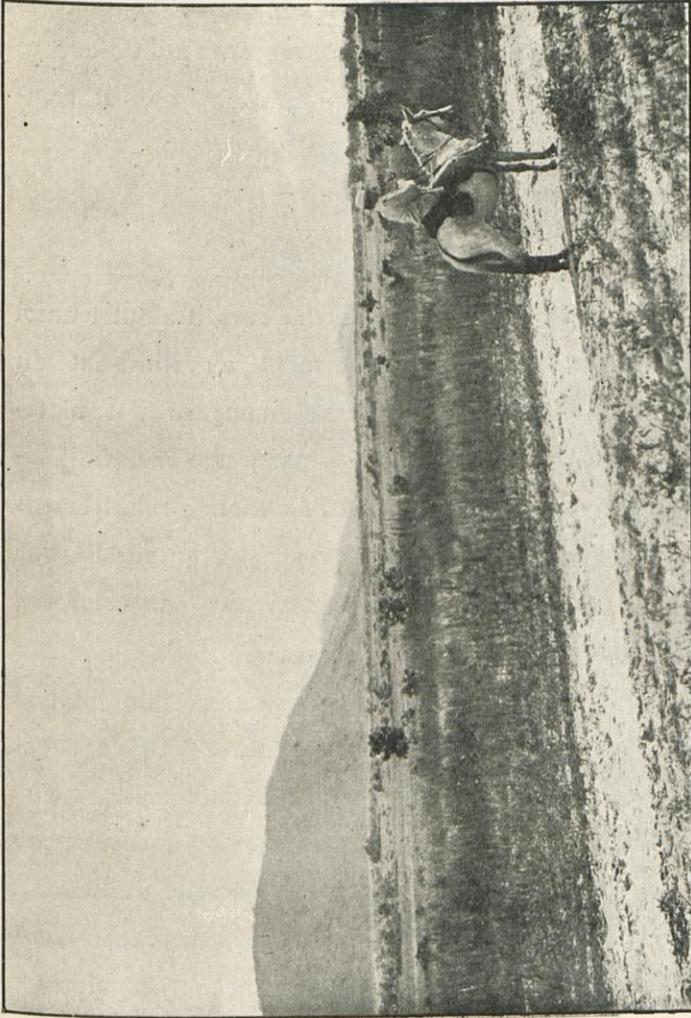
Upata est, en effet, sur la ligne télégraphique qui relie le Callao à Ciudad-Bolivar.

Upata, centre de 3 à 4.000 âmes, est la seule ville un peu importante que l'on rencontre entre Bolivar et le Callao; le commerce français florissant, est représenté par la colonie Corse. On y trouve de grandes « pulperias » (sortes de factoreries) bien approvisionnées, une boulangerie ou deux et quelques « posadas » (hôtelleries).

Au yeux de l'explorateur, Upatā est une agglomération particulièrement intéressante, car elle s'élève au nœud même de la séparation des bassins de l'Orénoque et de l'Esequebo. Elle est à cheval sur la route qui franchit à cet endroit, par un col situé à 350 mètres d'altitude environ, les monts Piacoa; ces montagnes, se prolongeant vers l'Est par la chaîne de l'Imataca jusqu'au bord de l'Océan, forment la ligne de partage des eaux de l'Orénoque avec l'Yuruari, lequel se jette dans le Cuyuni qui traverse toute la Guyane Anglaise pour venir former, avec le Mazaruni, le bec d'Ambez de l'Esequebo, un peu au-dessous de Demerara.

On s' imagine à première vue que le Caratal, c'est-à-

dire les fameuses Mines du Callao, dépendent de l'Oré-



La route qui franchit à cet endroit, par un col... (P. 32).

noque, et l'on appelle officiellement Ciudad-Bolivar la capitale de la Guyane Vénézuélienne.

Géographiquement, il n'en est rien, et Bolivar n'est pas du tout en Guyane : l'Orénoque, même dans la partie la plus basse de son cours jusqu'à l'Océan, ce qui veut dire le *bassin entier de l'Orénoque*, est complètement distinct des Guyanes.

Je le prouve :

Les quatre Guyanes, Vénézuélienne, Anglaise, Hollandaise, Française, auxquelles on devrait ajouter aussi une Guyane Brésilienne, forment au Nord-Est du Continent Sud-Américain, un immense îlot nettement isolé et à physionomie à part, une enclave indépendante entre l'Orénoque et l'Amazone ; relativement restreinte, si on la compare à ces deux grands bassins qui ont une fois et demie la superficie de l'Europe, cette étendue de terre a cependant son orographie et son hydrographie particulières et jusqu'à une flore et une faune un peu distinctes. Au contraire, l'Orénoque et l'Amazone, dont les lignes de démarcation sont à peine sensibles, ne forment pour ainsi dire qu'un seul vaste système hydrographique dont le Cassiquiare qui les fait largement communiquer, entre 2.500 et 3.000 kilomètres de la côte, est le grand canal régulateur, *coulant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre*, quoique plus généralement aux basses et moyennes eaux, il coule du Rio-Negro vers l'Orénoque.

Les champs d'or du Callao limitent donc, au point de vue aurifère, la véritable région des Guyanes.

On excusera cette petite digression au sujet d'Upata, puisqu'elle me permet de placer ma manière de voir, que j'estime juste, et qu'on ne trouvera, je crois, dans aucun traité de géographie.

En partant d'Upata, notre petite caravane, au complet de nouveau, prit le « camino real », la grande route des chars qui va vers Guacipati et El Callao.

*
* *

LA SAVANE

A cheval à la « madrugada », c'est-à-dire une ou deux heures avant le jour, nous passâmes à Lugana-Larga, comme le soleil n'était pas encore levé.

Je préfère de beaucoup voyager la nuit lorsque le temps est beau, les animaux et les hommes se fatiguent beaucoup moins. Cette fois, il ne faisait pas clair de lune, mais le ciel était d'une adorable limpidité, de cette luminosité édénique particulière à ces régions de la lumière, douée de cet éclat qu'on serait tenté d'appeler adamantin, Les étoiles, innombrables et incomparable-

ment plus nombreuses et beaucoup plus grosses, en apparence, que sous nos latitudes, brillaient de toute leur intensité tropicale et diffusaient leur douce lumière, tamisée comme dans un rêve enchanté. La Croix du Sud, Grande Ourse de l'Equateur, étendait ses bras égaux faits de quatre astres resplendissants ; la majestueuse constella-

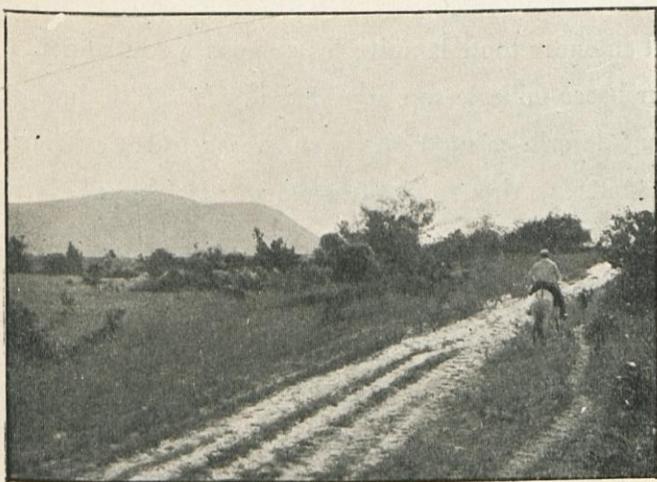


La Savane, photographie prise de mon poulailler,
dont je fais couvrir le toit (P. 35)

tion du Scorpion qu'on voit au-dessus de l'horizon presque toute l'année, déroulait sa triple courbe gigantesque dont le cœur, Antarès, montrait distinctement les feux rouges de sa belle étoile double. Comme au sein d'une immense sphère de turquoise piquée de

splendides rubis, l'atmosphère, calme et cristalline, nous baignait d'une délicieuse fraîcheur, au point que, notre chemise de flanelle ne nous protégeant plus suffisamment, nous avons dû jeter sur nos épaules nos cabans de laine.

Je marchais en avant de la petite colonne, à la place



Au sortir d'Upata.

que j'affectionne quand je vois le chemin, dont la blancheur se découpait avec netteté sur l'émeraude de la Savane herbeuse ; ainsi court sur un drap de satin vert un long ruban d'argent. J'allais tête nue, mon casque pendu à l'arçon de la selle ; ma femme suivait à quelques pas, puis John et Miguel : Pedro fermait la marche. Après l'ardente chevauchée de la veille, nous aspirions

savoureusement l'air frais et tremblant, tout imprégné d'effluves exquises et d'odorante rosée.

La Savane « chantait » autour de nous : qui n'a pas entendu « chanter » la Savane lorsque le ciel est serein, ne peut se faire une idée de l'ineffable musique où d'invisibles insectes exécutent chacun leur partie dans un concert ininterrompu. Cette orchestration surhumaine se fait entendre toute la nuit ; les « sapos » soutiennent de leur basse-taille le son aigu des « grils » et le bruissement de crin-crin que les « chicharas » de tout genre, coléoptères, tirent du frottement de leurs élytres cornés ; cette harmonie est vraiment divine, selon les lois éternelles du Nombre, car malgré des bruits si variés, aucune fausse note n'y jette sa discordance.

Les « sapos » sont des batraciens dont on compte d'innombrables variétés. Une des plus curieuses est celle que l'on appelle la grenouille-bœuf ; sa poche membraneuse, en se remplissant et se vidant de son air à l'instar d'une cornemuse, produit un mugissement aussi puissant que celui du taureau, et qu'on reste tout surpris de voir sortir d'un crapaud de taille plutôt petite.

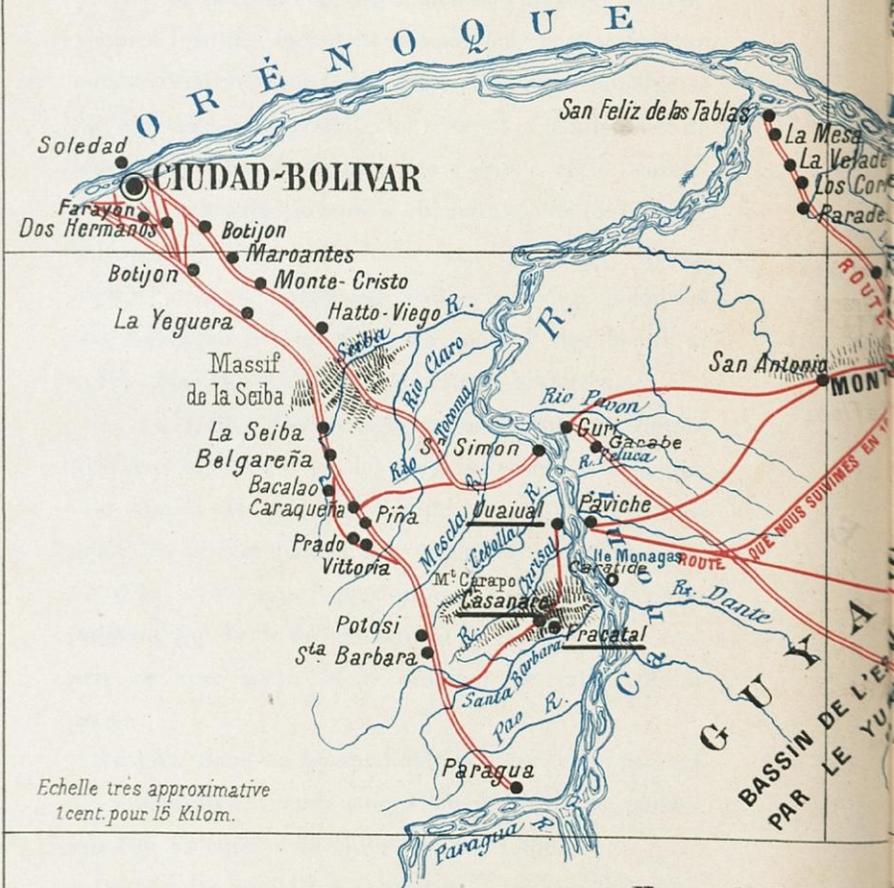
Au loin, dans un bouquet d'arbres, un grand concert d'« araguatas », grands singes rouges, hurleurs, paraissait être un combat de félins de toute taille.

Parfois des « gabilans » nocturnes, oiseaux de proie,

CARTE DE L'AUTEUR
(1901)

L'ELDORADO
(PARTIE NORD)

(Callao, anciennement appelé Caratal)
Sous les Espagnols : Providencia

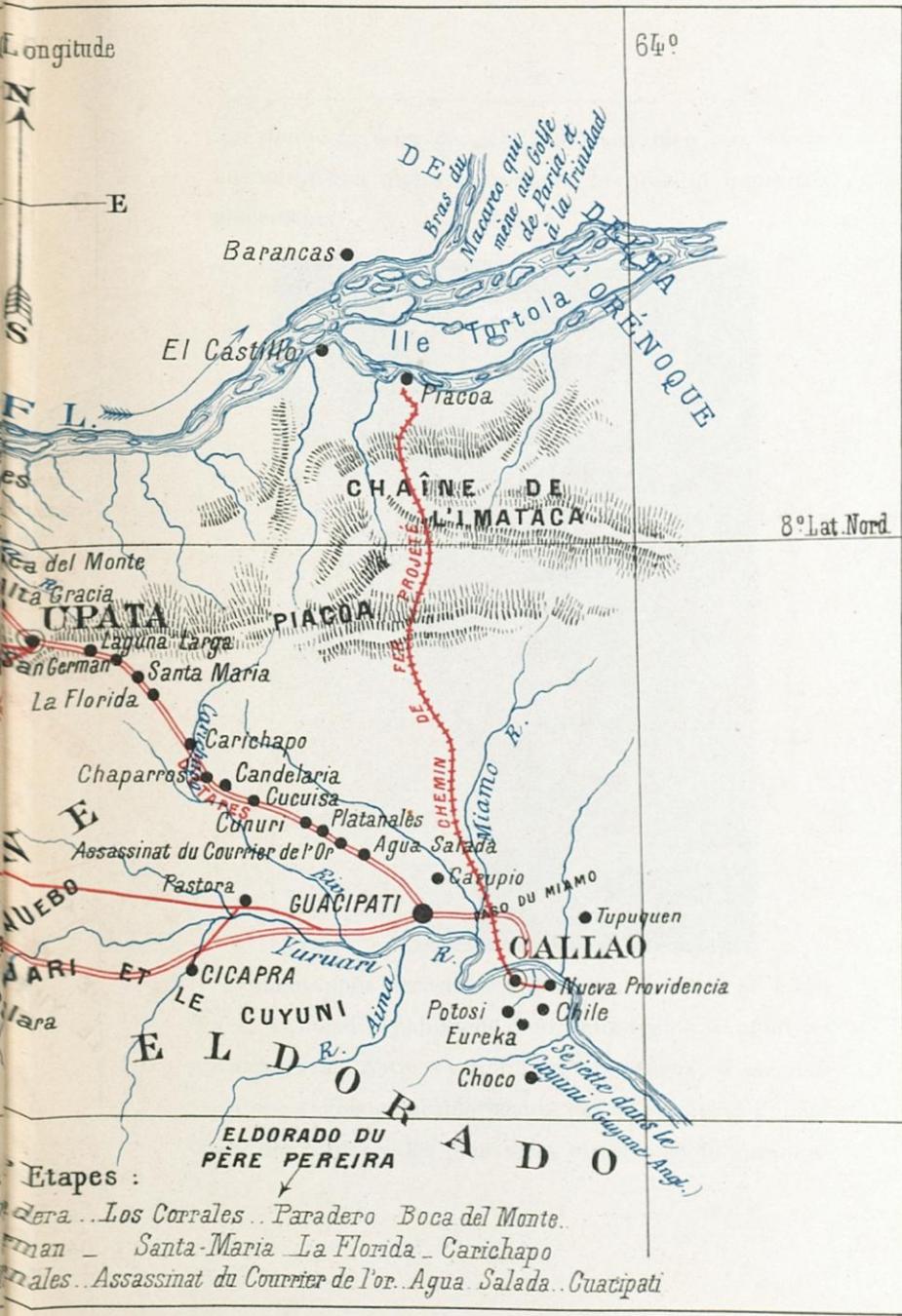


Echelle très approximative
1 cent. pour 15 Kilom.

Noms de la Ligne
San-Feliz de las Tablas - La Mesa - La V...
Alta-Cracia - Upata - Laguna-Larga - San-...
Chaparro - Candelaria - Cusuisa - Cunuri - P...

Longitude

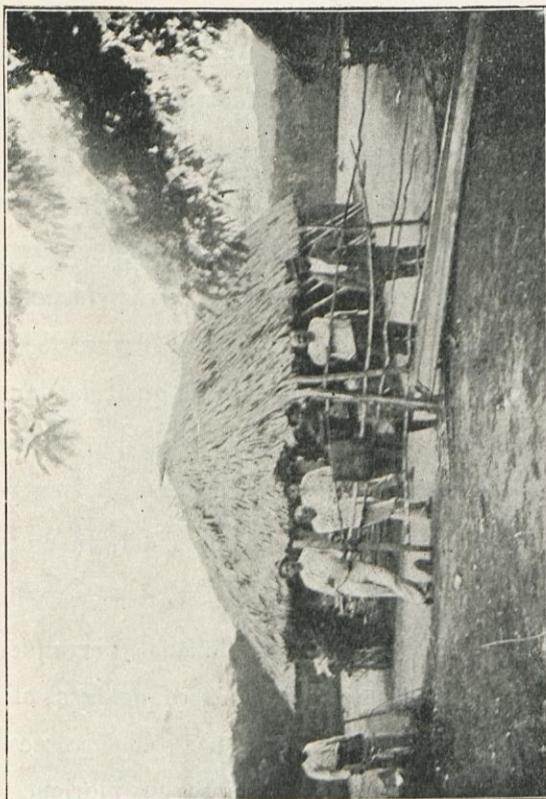
64°



8° Lat. Nord.

- Etapes :
- Los Corrales .. Paradero .. Boca del Monte ..
 - Santa Maria .. La Florida .. Carichapo ..
 - Assassinat du Courrier de l'Or .. Agua Salada .. Guacipati ..

(on donne le nom de gabilans aussi bien aux chats-huants qu'aux aigles), lançaient de brefs et impérieux aboiements.



Nous passâmes devant un hatto... (P. 41).

Quand nous arrivâmes à Florida, le soleil se levait avec sa banalité habituelle dans cette région. Autant les couchers de l'Astre s'y montrent somptueux, d'une souveraine et incomparable beauté par la variété et l'intensité des couleurs les plus vives et les plus fulgurantes,

s'harmonisant idéalement aux tendresses les plus chatoyantes et les plus douces, autant le lever est uniforme et peu varié dans l'air immobile et blond : le globe d'argent sort rapidement à l'horizon de la savane calmée et, dès sa complète émergence, s'allume tout-à-coup comme une boule d'acier enflammé, d'un éclat splendide sans doute, mais sans modalité aucune. Aussi, amis lecteurs, lorsque le voyageur revenant du Vénézuéla, voudra vous faire partager son enthousiasme des couchers de soleil, vous pouvez vous enthousiasmer de confiance ; mais s'il s'agit des levers de l'astre, soyez incrédules : nous avons mieux que cela dans nos montagnes de France.

Le chœur angélique de la savane s'était tu aux premiers rayons du Soleil.

Maintenant, les loros et les loritas (perroquets et perruches), s'éveillaient dans des caquetages assourdissants ; les loritas, certaines pas plus grosses que le pouce, s'envolaient de moriche en moriche (palmiers), comme des troupes folles et serrées de petites écolières émancipées et babillantes ; les loros, allant par couples se suivant deux par deux, criaient leurs jacassements de commères, pendant que, plus haut, des aras tricolores moins nombreux et ne chemi-

nant qu'en paires isolées, poussaient de temps en temps leur croassement éraillé ; les petites plumes rouges du dessous de leurs grandes ailes bleues aux battements rythmés — le perroquet ne sait pas planer — , s'allumaient en flots irisés de vives couleurs sous les rayons obliques du soleil levant.

Tout en haut du ciel, les superbes « samuros » noirs (urubus), gros comme de fortes poules, planaient dans la solennité silencieuse de leurs grandes ailes déployées et décrivaient d'immenses courbes de chasse.

A 300 ou 400 mètres du sol, ces vautours cherchent ainsi, de l'œil dit-on, — et plus vraisemblablement de l'odorat, je crois —, la charogne qui leur permettra d'appeler tout le reste de la bande des quatre coins du ciel, pour venir s'abattre sur le pauvre âne mort auprès d'un morichal. Les samuros, agents-voyers aussi étonnants par leur instinct qu'utiles par la salubrité de leur besogne, sont les grands fossoyeurs du pays, avec cette particularité qu'ils enfouissent dans leur insatiable estomac les chairs putréfiées, ne laissant que le cuir et les os parfaitement dépouillés.

*
**

Peu après la Florida, nous passâmes devant un « hatto », ferme à bétail, dont les « vaqueros » (vachers)

étaient en train de traire les vaches dans un « corral » (parc à bœufs), à l'ombre de grands « mamons » (manguiers).

Ma femme manifesta le désir de boire un « couï », une écuelle dealebasse pleine de lait tiède et fumant. Les bestiaux broutant tout le jour en liberté dans de grasses savanes, le lait est excellent. Nous nous arrêtaâmes donc quelques minutes, sans mettre pied à terre.

Un « llanero » me fit cadeau d'un « queso de mano ». Par opposition au « sincha », fromage salé assez analogue au Cantal ou au Chester, le « queso de mano » est un fromage extemporané, simplement bouilli après coagulation à la pression de veau et légère expression : les feuillets concentriques, représentant les divers temps de l'opération, ont un goût aigrelet agréable quand le fromage est frais ; mais il est alors indigeste.

Je m'abstins de ce lait chaud, qui, je le savais, me jouerait un mauvais tour fort incommode à cheval : aussi me contentai-je d'un « mango ». Pour le cueillir, j'attirai à moi une branche de mamon où ces fruits, de la grosseur du poing, sont drôlement suspendus à l'extrémité de longues tiges, tombantes et semblables à de grandes branches de saules terminées par un énorme pleur resté suspendu en son centre, comme au milieu d'un hile de rein.

Cette larme est le mango, fruit du manguier non cultivé tel qu'il fut importé de l'Inde après la conquête espagnole. Sa chair, très-juteuse, mais fibreuse, est presque inséparable du noyau, aplati comme un galet. Il faut donc mordre à même le fruit ou mieux encore, détacher au couteau, d'un bout à l'autre, de larges lanières de peau avec le plus possible de pulpe, en rasant le noyau : on trace ensuite des losanges sur la pulpe avec la pointe de l'instrument et elle se détache facilement de l'épiderme du péricarpe. Telle est la meilleure façon de venir à bout d'un mango, énorme pistache (la famille est la même), très-sain et même agréable quand on est habitué à sa saveur fortement térébenthinée, mais qui me fait toujours regretter les douces mangues greffées de mon ami Fabre à la Martinique, dont il est si fier à juste titre et qui peuvent se manger à la cuillère.

On admet que la mangue greffée est exquise, si tant est qu'un fruit colonial puisse être appelé exquis, car, pour mon palais, aucun d'eux ne peut être comparé au plus commun des fruits de France. Au mieux réputé de ceux des Antilles, fût-ce à l'ananas, à la pomme-cannelle ou à la banane-figue, je préférerai toujours même une pauvre pomme des Pyrénées, quoi qu'en dise mon brave ami Félix Morin de la Trinidad, enthousiaste des fruits des

Antilles et qui me traite de « sauvage » quand je lui soutiens de pareilles doctrines.

Vers sept heures du matin nous arrivâmes au Rio, ou plutôt au Caño de Guarichapo, ou Carichapo, que nous passâmes à gué. Une case se trouve là, au bord même de la route, dont la « doña » (patronne) nous proposa de nous faire une tasse de café.

Nous mîmes donc pied à terre l'espace d'un quart d'heure, pendant qu'à l'aide d'un caillou rond, la bonne femme écrasait le café sur une grosse pierre plate. Accroupie devant le feu, elle fit passer goutte à goutte sur la poudre, bien foulée et tassée au fond d'une vieille chaussette, l'eau qui bouillait constamment dans une petite « marma » et qu'elle puisait du bec d'une « tutumita » (petite calebasse).

Le café ainsi préparé — par lixiviation presque — est de tout premier ordre, ce qu'il faut attribuer autant à la patience et à la lenteur de sa confection avec une eau qui ne cesse de bouillir, qu'à la qualité même du grain : le café du Venezuela est un des premiers du monde et continue à perpétuer le café Martinique, lequel n'existe plus commercialement depuis de longues années.

Le café bu, j'allumai ma pipe et nous repartîmes immédiatement, jusqu'à Candelaria. Il fallait y finir l'étape, car je savais que la suivante allait être longue : trois heures pour atteindre Culuri et quatre heures, si nous allions jusqu'à Platanar. On ne trouvait alors, entre ces lieux, guère d'autre point de halte.

Clément Lizardo nous y reçut allègrement. La case était en grande liesse, célébrant un festin de « vecera » (génisse).

Un plat de « bondon », (tripes de bœuf), était tout prêt et les femmes avaient confectionné la veille les allacas, prononcez « aïacas », sorte de pudding à base de farine de maïs, à laquelle on mélange des viandes hachées, volaille, bœuf, porc, et d'aji, mélange de violents condiments où dominant le piment, l'ail et l'oignon : on façonne ainsi des sortes de farces grandes et épaisses comme la main ; on les empaquette ensuite dans des feuilles de bananier qu'on met cuire au court-bouillon.

Une heure après, nous nous remettions en selle. Je voulais arriver le soir même au Callao, dont huit heures de marche nous séparaient encore.

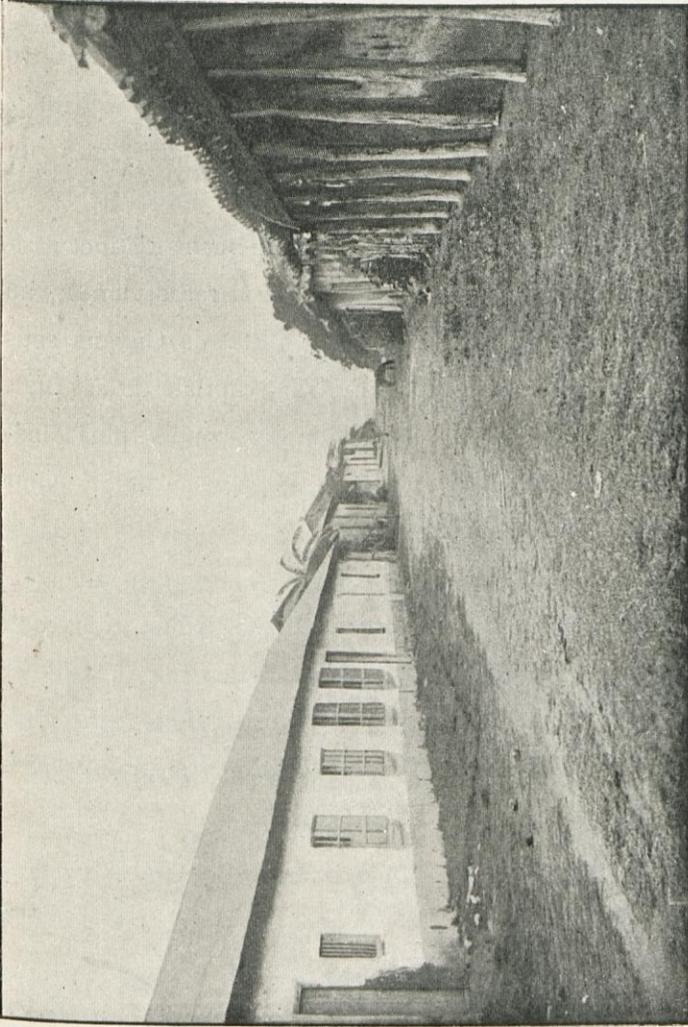
Aucun accident ne s'étant produit et personne n'ayant faim en ce moment, nous brulâmes Platanar (ou Platanares).

Les cinq heures qui suivirent d'un trait jusqu'à Guacipati furent des plus pénibles, et nous parurent interminables. Un soleil de feu dardait sur nos têtes ses rayons acérés, le bleu crû du ciel flambait lui-même implacablement. Nous cuisions avec angoisse, comme en un creuset de saphir au sein de cette fournaise lumineuse, reverbérante, aveuglante, que des bouffées de brise fraîche, jetées de l'Est par le grand soufflet de l'Océan, venaient cependant tempérer parfois. J'avais alors toute les peines du monde à empêcher ma femme d'ôter son casque pour éponger et rafraîchir un peu son front, sachant combien il peut être dangereux, sous un soleil pareil, de se découvrir, ne fût-ce que pendant quelques secondes.

J'ai été témoin de tels cas d'insolation, — des cas foudroyants où l'homme tombe comme un bœuf frappé d'une masse, — que je suis à cet égard d'une intransigeante sévérité, pour les autres comme pour moi-même, surtout entre deux et quatre heures de l'après-midi, celles où le soleil est particulièrement cruel.

Comme nous arrivions à Guacipati, la nuit tombait : cette expression est la seule propre, car, sous cette latitude, à moins de 8° de l'Équateur, le lever et le coucher du Soleil s'opèrent avec une rapidité qui surprend l'Euro-

péen. Pas d'aube, ni de crépuscule : il semblerait qu'à



Guacipati est une petite ville... (P. 48)

l'horizon, une invisible main écarte les grands rideaux
de l'alcôve du jour et de la nuit.

Guacipati est une petite ville de quinze à dix-huit cents âmes, importante parce qu'elle est le siège des autorités de la province Yuruari dans laquelle se trouve le Callao. Il y a même un Agent Consulaire de France et c'est chez lui que nous nous arrêtâmes un instant.

L'Yuruari a été tantôt un gouvernement distinct relevant du gouvernement central de Caracas, tantôt, au contraire, un simple district de l'État de Guyana sous la dépendance de Ciudad Bolivar, capitale de cet État. Cette dernière attribution est de beaucoup la plus générale et surtout la plus pratique, logique au double point de vue social et commercial.

Après nous être restaurés à Guacipati d'un « sancoch de pawî » (hocco), grand gallinacé sauvage de la taille et de la saveur d'un dindon, nous repartîmes vers neuf heures du soir, dans l'espoir d'arriver à minuit environ au Callao.

*
* *

L'ORAGE

Mais nous avons compté sans la saison et les caprices du ciel tropical.

Le temps s'était couvert, la chaleur devenait étouffante sous un ciel tout noir, très-bas, et que la tension des nerfs faisait sentir chargé d'électricité ; l'épaisseur des ténèbres devenait effroyable.

Nous étions à cheval depuis une demi-heure à peine, lorsque le vent se mit à souffler avec force du sud-est ; en quelques secondes, ce fut une raffale ; en quelques brèves minutes, une tempête.

« El chubasco » ! s'écrièrent les Indiens.

Les « chubascos » sont des sortes de cyclones au petit pied, très fréquents dans la savane et surtout dans la vallée de l'Orénoque, où aucun obstacle ne les arrête. Dans la savane, leur amplitude est généralement faible, car ils se brisent et s'émiettent à la première montagne, ou au premier accident de terrain qu'ils rencontrent.

Mais le « chubasco » redoublait de violence. Le sable soulevé de la savane nous fouettait le visage, nous devions fermer les yeux pour ne pas être aveuglés ; les animaux avançaient péniblement et nous avions beaucoup de mal à nous tenir groupés.

De larges placards d'eau se détachèrent des nuages trop lourds et s'abattirent sur nous avec une abondance dont on ne pourrait se faire une idée sous d'autres cieus. En même temps, un orage épouvantable se déchaînait tout

d'un coup, les fouets des éclairs claquaient, déchirant la nuit, les décharges crépitantes du tonnerre semblaient se précipiter les unes dans les autres, comme des obus qui se heurteraient en leur trajectoire. Ce n'était pas un orage, c'étaient, d'un coup, dix orages dont il me semblait que nous étions le centre d'attraction et de répulsion à la fois. Si l'on n'en a pas été témoin, on ne peut se faire la moindre idée de ces énormes et soudains feux d'artifices célestes sous les tropiques, où de nombreux Jupiters paraissent se battre ensemble du haut du ciel, en se lançant la foudre des quatre vents de l'espace.

Nous cheminions plongés dans un véritable bain électrique et chacun de nous faisait l'effet d'une bouteille de Leyde se déchargeant sur son voisin, pendant qu'une puissante pompe foulante semblait projeter sur nos épaules un fleuve d'eau sous la pression de plusieurs atmosphères.

Pedro avait pris la tête. Le vent s'était un peu calmé, mais les éclairs et les coups de tonnerre faisaient rage, se succédant avec une rapidité telle que leur subintrance produisait un jour presque continu, rendu plus saisissant encore par l'obscurité infernale de la nuit.

Subitement, à cent mètres devant nous, en droite

ligne, je vois un éclair immense frapper la cime d'un arbre gigantesque. Une détonation comparable à l'éclatement d'une bombe colossale déchire nos oreilles et le tonnerre se jette dans l'arbre, qu'un coup de sabre lumineux semble fendre des pieds à la tête. Et alors, nous sommes témoins, pendant cinq ou six secondes, du plus inoubliable, du plus extraordinaire, du plus incompréhensible des phénomènes.

Comme soulevé par le glaive flamboyant d'un Archange, l'arbre est arraché de terre, les feuilles hérissées ainsi qu'une chevelure aux mille aigrettes électriques; il court devant nous, porté en biais, par une invisible main, sur une distance d'un bon nombre de mètres, puis s'abat dans un fracas d'avalanche, pendant que nous sommes couverts d'une grêle d'éclats de toutes sortes et que tout retombe dans la nuit pour quelques instants.

Spectacle rapide, mais Vision formidable !...

Tous nos animaux se sont spontanément arrêtés ; ma mule a fait un bond en arrière...

Dans un nouvel éclair, je vois ma femme debout sur ses étriers, redressant son cheval tombé à genoux, tandis que Pedro, jeté à terre, se relève, tenant encore en main le frein de son macho.

Nous parvenons à nous grouper, ma femme n'a rien,

le souple Indien, aux muscles de bois de fer, se rejette en selle, un éclair me montre que je suis couvert de sang : je n'éprouve cependant aucune douleur.

La pluie tombe toujours à seaux ; nos cuissards et nos ponchos de caoutchouc, que nous avons eu à peine le temps de mettre au commencement du « chubasco », sont transpercés. Nous repartons prudemment, après ces quelques minutes d'indicible stupéfaction.

A cent cinquante mètres plus loin, le macho du vaqueano fait un écart que nous suivons et tout à coup s'arrête net, comme devant un obstacle. Un nouveau coup de tonnerre nous fait apercevoir, à notre gauche, l'arbre immense couché à terre, presque en travers du chemin. Nous le contournons facilement, la savane étant complètement plate en ce point.

Je compris que, providentiellement, nous venions d'échapper à un terrible danger, le géant des Savanes ayant été projeté devant nous dans le sens même de notre route ; je me rendis compte alors que la mitraille qui venait de s'abattre sur nos têtes n'était autre chose que des débris de bois, lancés en tous sens par la violence du choc de la foudre.

J'étais à peine revenu de l'émotion inséparable d'une sensation aussi intense, lorsqu'une gerbe lumineuse,

partie d'une plaque de métal de la selle de Pedro, vint frapper mon étrier d'acier. Je sentis ma jambe droite se tendre et comme s'allonger, cependant sans grande souffrance. Nos deux bêtes avaient fléchi en même temps sur leurs jarrets ; celle de Pedro s'abattit, tandis que la mienne, d'un bond vigoureux, se redressait seule et que ma femme passait à côté de moi comme une flèche, dans un furieux galop. Déjà j'étais à côté de Pedro :

« No tengo nada », je n'ai rien, me dit-il.

Son mulet se relevait aussi. La foudre, tombant à nouveau à quelques pas de nous, me permit de voir ma femme revenant vers moi : excellent cavalier, elle avait pu rapidement maîtriser sa monture, un admirable poulain blanc, Pippo, très-vif, mais cependant fort maniable entre ses mains. Pour moi, dans la décharge, peut-être avais-je été protégé par mon revêtement de caoutchouc, ruisselant d'eau ?

Nous nous retrouvions encore sains et saufs.

*
* *

Toutefois, l'orage ne se calmait pas et les éclairs se succédaient avec rage, cinglant la nuit.

John et Miguel suivaient philosophiquement, sans avoir jamais prononcé un mot : le lendemain seulement, ils narrèrent, eux aussi, leurs petits incidents. Je me

rapprochai de mon courageux vaqueano que rien n'émut jamais, et, malgré les coups de tonnerre, je parvins à échanger quelques mots avec lui. Il me dit que nous étions près du passage du Miamo, mais qu'il connaissait à côté, à quelques centaines de mètres vers la droite, une case retirée où il se faisait fort de nous conduire : il insistait fortement pour ne pas me laisser tenter le passage de cette petite rivière par un temps pareil. Conseil fort sage que je suivis, bien qu'à regret. Nous devons nous rendre compte, le lendemain, que si nous avions essayé de passer, pas un de nous n'en eût réchappé.....

Je lui demandai donc de nous diriger vers l'habitation où, moins d'un quart-d'heure après, nous étions arrivés.

Un des côtés de cette case était, par bonheur, flanqué d'une grande galerie formant auvent, comme on en rencontre très-souvent dans les savanes au Vénézuéla : on peut en juger d'après les photographies.

Ma femme et moi fûmes de suite à l'abri. Pedro se nomma. La fulguration du ciel cessa quelques secondes, et je n'avais pas encore eu le temps de retirer de mon bolson ma lanterne pliante aux verres de mica, qu'une lumière apparaissait à l'intérieur ; ma femme avait déjà mis pied à terre. Pedro, qui connaissait très-bien les gens de la case, dit en deux mots qui nous étions :

« Pasa por adelante con el caballero » me dit l'hôte, prenant ma femme pour un jeune homme. « Todo aqui esta a su orden » (Entrez avec le Monsieur, tout ici est à votre disposition.)

Le lecteur s'étonnera peut-être de la facilité avec laquelle on pénètre dans les maisons particulières en ce pays-là, comme du sans-gêne que le voyageur semble prendre pour règle.

C'est ainsi, les mœurs sont patriarcales et partout règne l'hospitalité la plus large, accompagnée d'une sécurité absolue. Mes courriers et moi avons souvent voyagé avec des sacs pleins de pièces d'or, sans songer jamais à prendre des précautions spéciales.

Je demandai à l'hôte s'il pouvait nous donner quelque chose pour dîner : il possédait du « casave » (tourte de manioc) frais, et des œufs ; sa femme nous proposa de nous confectionner une « tortilla », ce qu'on appelle dans les restaurants du boulevard l'« omelette savoyarde ».

Pendant ce temps, mes péons avaient déchargé les animaux que je visitai avec soin ; je constatai avec joie qu'ils n'avaient que d'insignifiantes égratignures, sauf ma mule dont une oreille avait abondamment saigné,

ce qui m'expliqua comment j'avais été couvert de sang.

Je remarquai aussi, avec un égal plaisir, que nos vêtements étaient secs — ceux de rechange, bien entendu.

Il m'a fallu l'expérience de bien des expéditions pour obtenir ce résultat si précieux : avoir toujours du linge sec à ma disposition, les vêtements qu'on a sur soi ne pouvant résister, quels qu'ils soient, à un déluge comme celui que nous venions de subir.

Pour cela, j'emporte de France des sacs de caoutchouc fermant hermétiquement et pouvant s'emboîter d'une façon exacte dans mes bolsos de cuir, déjà très-solides et judicieusement établis. Le linge résiste ainsi à la pluie la plus violente, qui n'arrive pas à percer l'étanchéité de cette double enveloppe.

Nous échangeâmes avec bonheur contre des pijamas de flanelle légère nos vêtements trempés, que Pedro mit à sécher devant un grand feu ; nos bottes retirées, nous nous chaussâmes d' « alpargatas », sandales du pays à semelle de cuir, malgré la crainte que nous pouvions avoir des « Niguas » (puces chiques).

Après nous être restaurés, grâce à la tortilla et à quelques boîtes de conserves, je consultai ma montre et vis qu'il était minuit. Dehors, la tempête hurlante écu-

mait toujours, je renonçai donc à continuer la route par un temps pareil.

Les bêtes complètement désharnachées, après avoir bu et reçu chacune une pleine tutuma (calebasse) de maïs, furent laissées libres sous la galerie. Pour nous, nous nous étendîmes dans nos légers chinchoros de route, faits de fibres de « cucuisa », aloès, où le sommeil ne tarda pas à nous gagner.

*
* *

A cinq heures du matin, j'appelais mon monde et à six heures, après la tasse de café chaud traditionnelle, nous étions en selle, non sans avoir pris le bienfaisant tub du matin qu'en aucune circonstance nous ne négligeons. Pendant notre sommeil, la tempête avait complètement cessé; le ciel était redevenu d'une sereine, d'une déconcertante pureté.

Hanté par le souvenir de la nuit précédente, je voulus revoir l'arbre qui avait été arraché à nos yeux d'une façon si inconcevable et si tragique à la fois. Nous n'en étions pas à trois kilomètres.

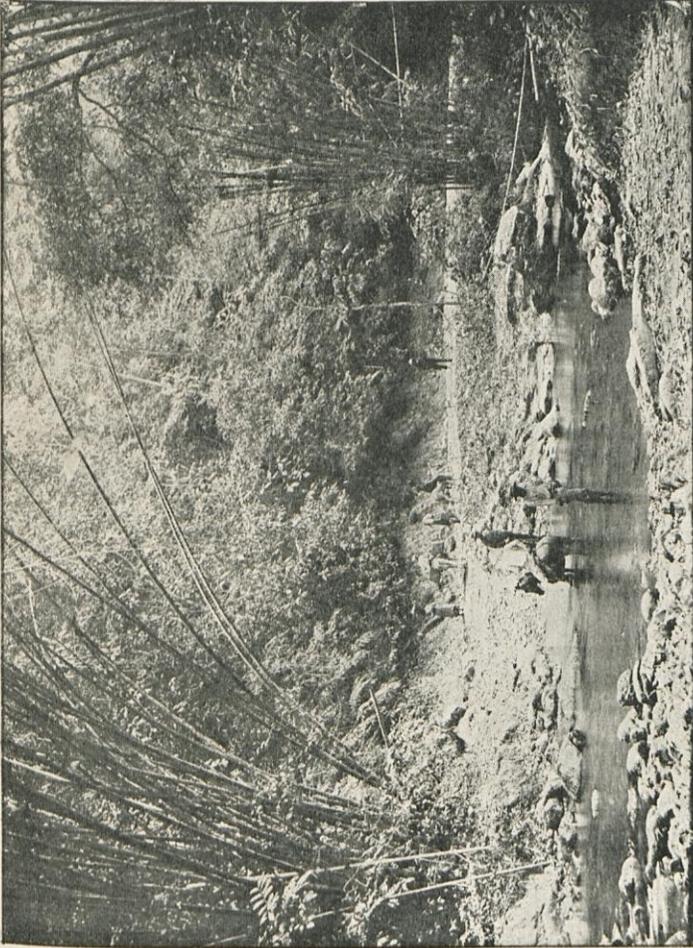
Pedro avait prétendu que c'était un *dividivi*, grande légumineuse de la tribu des Césalpiniées, dont la gousse, extrêmement astringente, sert dans le pays à tanner les

cuir. Quand nous y arrivâmes, je vis de suite que c'était un « *higuerotte* », ficus gigantesque dont la sève est un lait donnant par la coagulation un caoutchouc très-présentable.

L'arbre, au tronc énorme, avait été fendu en deux et décapité d'une partie de sa cime ; un large trou, sur le bord duquel nous avions dû passer la veille, se creusait à quelques mètres de la route. Un double mouvement d'avulsion et de torsion combinées avait déraciné, extirpé, puis entraîné le ficus, ainsi que l'attestaient ses racines déchiquetées et tordues à peu de distance de la base du tronc. Quel phénomène avait été capable de développer cette force effroyable, produisant un tel arrachement suivi de ce transport sur une distance d'une quarantaine de mètres ? Force complexe peut-être, combinaison de foudroiement et de cyclonage ? Je ne parvins pas à me l'expliquer, malgré un examen attentif.

Je me reportai vers le point approximatif où se trouvait la petite caravane au moment du sinistre : le sol était jonché d'éclats de bois, de copeaux, d'écorces et de débris de toutes sortes ; des tronçons de grosses branches avaient été projetés à deux cents mètres de là. Au milieu de cette fusillade, nous avons certainement couru un réel danger et c'est miracle qu'aucun de nous n'ait été blessé.

Nous reprîmes la route du Callao et nous nous trouvâmes bientôt devant la rivière du Miamo, qu'on passe



Crue transformant... d'inoffensifs ruisseaux (P. 60).

à gué la majeure partie de l'année, et sur un bateau au fort de la saison des pluies.

Mais l'orage de la nuit précédente avait tellement grossi la rivière qu'elle se présentait à nous sous l'aspect d'un torrent impétueux ; nous n'apercevions pas l'embarcation, engloutie peut-être, qui se trouve toujours sur l'une ou l'autre rive à cette époque de l'année. Nos hommes allèrent en reconnaissance à droite et à gauche, poussant des cris stridents et tirant des coups de feu ; le batelier ne se montra pas.

*
* *

L'ESPILLA

Plusieurs fois, je m'étais trouvé devant le même cas : une crue transformant en quelques heures d'inoffensifs ruisseaux en des torrents de foudre. Cet accident est même fréquent pendant l'hivernage, à cause des averses diluviennes, d'une violence inimaginable et propres à ces régions. Des convois entiers se voient ainsi arrêtés plusieurs jours durant, jusqu'à ce que les cours d'eau aient repris un volume à peu près normal. Le cavalier doit, lui aussi, se résigner philosophiquement à la patience, à moins qu'il ne se décide à se jeter à la nage, s'il est excellent nageur et s'il est sûr de sa monture. Lorsqu'on est en nombre, le meilleur moyen est de passer à l'« espilla ».

J'hésitais donc : il fallait, même à la corde, une véritable hardiesse pour se lancer dans l'ouragan liquide mugissant à nos pieds ; d'un autre côté, la perspective de perdre peut-être quelques jours ne me souriait guère et dérangeait toutes mes combinaisons.

Ma chère femme lut ces divers sentiments dans mes yeux et y vit aussi que sa présence était la principale cause de ma perplexité. « Il faut passer », dit-elle simplement. Et, après s'être éloignée quelques minutes dans la savane, elle revint vêtue uniquement de sa pélerine de caoutchouc et du large pantalon imperméable que nous passons à cheval par-dessus nos bottes et notre culotte quand il pleut ; puis, elle enferma soigneusement dans son bolson les vêtements qu'elle rapportait à la main.

Pendant ce temps, on préparait l'*espilla* : voici en quoi consiste la manœuvre.

On lie solidement, bout à bout, les « sojas », ou les cordes de pâturage des animaux, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une longueur au moins égale à la largeur de la rivière. J'ai toujours huit à dix mètres de corde par bête auxquels on peut encore ajouter, en cas de besoin, les « colgaderos » ou cordes de suspension des hamacs : ma provision était donc plus que suffisante.

L'espilla ainsi préparée, le meilleur nageur de la troupe, tenant à la bouche ou autour de sa ceinture un des bouts de la corde dont la masse a été soigneusement enroulée sur la berge, se jette à l'eau pendant que l'on va fixer l'autre extrémité sur la rive qu'il vient de quitter. Le nageur aborde où il peut, puis il choisit un endroit et un arbre propices pour y amarrer le bout de corde qu'il a entraîné avec lui. On en fait de même de l'autre côté : comme points d'attache, les arbres, chaparros et moriches, ne manquent généralement pas : on obtient ainsi un câble tendu au-dessus de la rivière et dont les deux extrémités sont attachées solidement au ras de terre. Le mieux est de tendre la corde un peu en biais, de façon que le corps du passager puisse être porté par le flot.

Celui-ci s'élançait à son tour dans l'eau, serrant la corde des deux mains, les pieds dans le sens du courant qui va l'aider beaucoup. Il fait courir méthodiquement les mains l'une derrière l'autre, sa seule préoccupation devant être de ne pas lâcher l'espilla. Il ne doit pas se hâter, les mains progressent mécaniquement, presque instinctivement sous la poussée que l'eau imprime au corps : il y aurait un vrai péril à précipiter le mouvement, comme aussi à l'arrêter, la corde pouvant être arrachée des doigts par la force du courant qui agit sur le corps immergé. La manœuvre paraît effrayante, elle est en réalité peu dan-

gereuse, à la condition que le nageur possède bien tout son sang-froid. La seule chose qu'il ait à redouter est la rencontre d'un bois charrié par le flot.

Les péons font ensuite glisser le harnachement sur le câble, les étrivières liées au-dessous, la ligne médiane de la selle reposant directement sur la corde qui prend la place de la croupe du cheval ; les vêtements sont groupés et liés solidement au-dessus de la selle dans leurs bolsones. Le passeur n'a plus qu'à pousser, en maintenant en équilibre le système dont la partie aérienne n'est nullement mouillée, s'il est adroit.

Après cela, les bêtes sont passées une à une, un péon pour chacune ; les animaux se mettent à nager d'eux-mêmes ; les péons sont à leur côté, mais de flanc, et s'occupent simplement d'eux pour maintenir au-dessus de l'eau leurs têtes guidées le long de l'espilla.

Comme toujours dans les cas difficiles, ce fut Pedro qui dut payer de sa personne. Il se chargea d'abord de transporter le câble : le brave Indien en tenant un bout entre ses dents, de solides dents pointues de sauvage, se précipita dans le torrent où nous le vîmes disparaître pendant que la corde se déroulait régulièrement ; nous l'aperçûmes bientôt sur l'autre rive, cinquante mètres plus bas.

Il fixa l'espilla et revint vers nous en l'utilisant, c'est-à-dire à contre-courant, ce qui présentait une certaine difficulté.

Nous passâmes alors un à un dans l'ordre suivant : Pedro, puis ma femme, puis moi, l'Indien nous aida à atterrir.

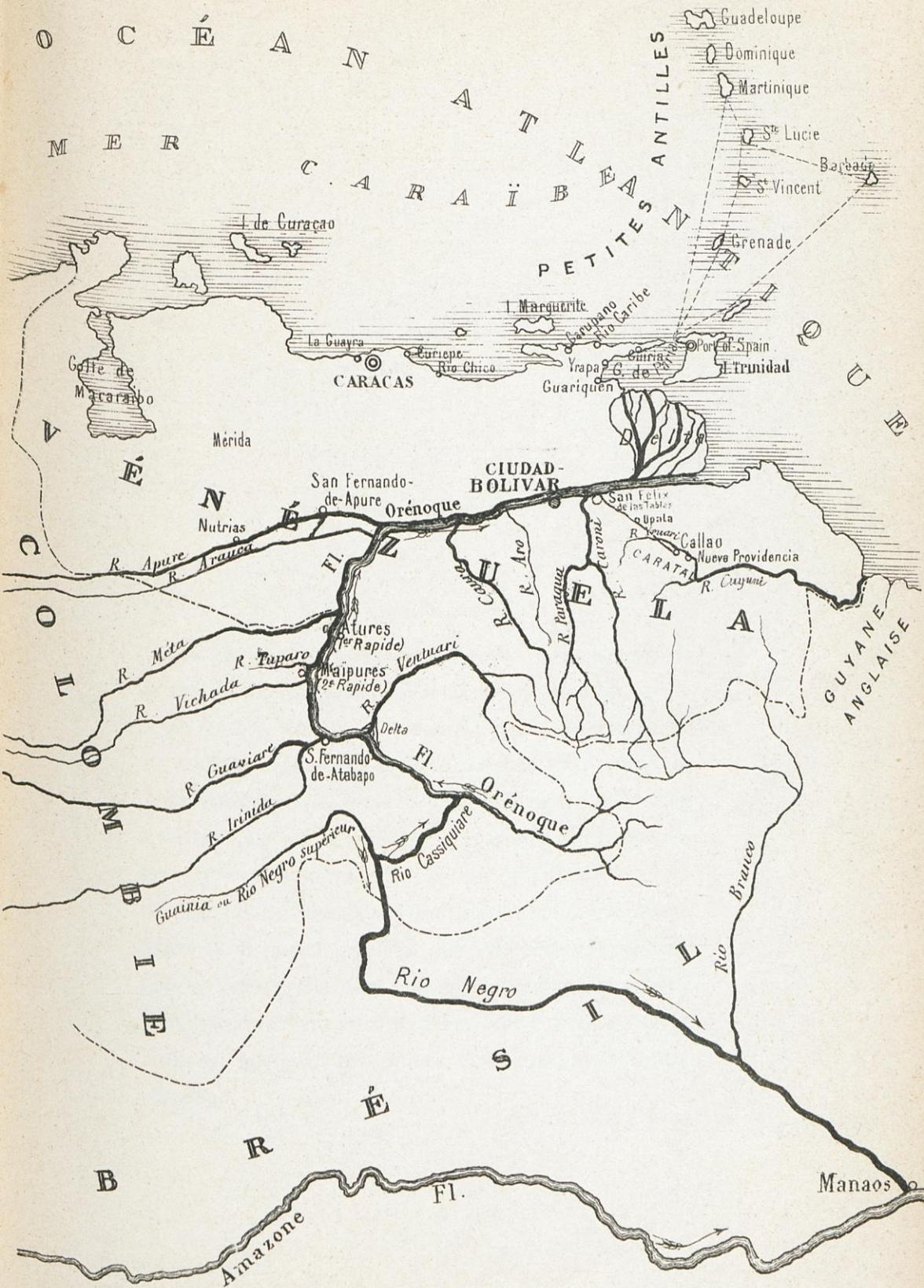
Nos peons passèrent ensuite les animaux et les équipements. Les muscles d'acier de Pedro lui permirent d'effectuer le trajet une douzaine de fois en moins d'une heure : à la dernière, il décrocha le bout de la corde sur la rive qu'on avait évacuée et nous rejoignit à la nage sans aucun secours.

Ces opérations furent conduites avec une telle sûreté qu'aucun de nos vêtements, ni de nos vivres ne fut mouillé.

Nous nous rhabillâmes et nous remontâmes en selle.

CHAPITRE II

AU CALLAO



O C É A N
M E R

C A R A I B E A N
P E T I T E S A N T I L L E S

Guadeloupe
Dominique
Martinique
St Lucie
St Vincent
Barbade

I. de Curaçao

I. Marguerite

Golfe de Macaribo

CARACAS

Port of Spain
Trinidad

Mérida

San Fernando-de-Apure
Orénoque

CIUDAD-BOLIVAR

Delta

San Felix de las Tablas
Upala

R. Apure
R. Arauca

Fl. Z

Fl. U

Fl. E

Fl. A

O T

M I

B I

F I

B R

A m a z o n e

R. Meta

R. Vichada

R. Guaviare

R. Trinida

Guainia ou Rio Negro superior

Atures (1^{er} Rapide)

Maipures (2^e Rapide)

S. Fernando de Atabapo

Rio Cassiquiare

Ventuari

Delta

Orénoque

R. Paragua

R. Arauca

R. Branco

Rio Negro

Fl.

E

S

Fl.

GUYANE ANGLAISE

Manaos

CHAPITRE II

Au Callao

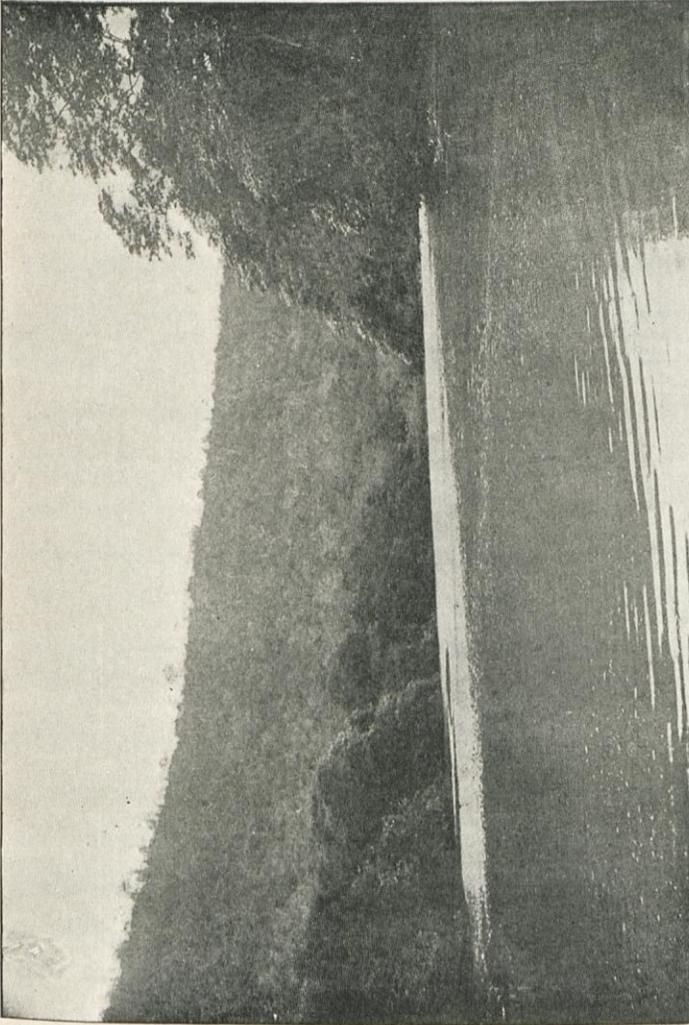
Peu après, nous traversons l'*Yuruari* sur son bac et nous arrivons au Callao où nous étions attendus.

Le Callao, El Callao, nom prestigieux et légendaire : Le Callao, c'est-à-dire le Filon fameux entre tous, la *Mine sans pareille*, Unique dans l'Histoire industrielle de l'Or, celle qu'on citait dans le monde entier comme prototype de la richesse, qui battait de loin le record du rendement, car jamais aucune n'avait donné la même quantité de métal précieux par rapport au cube de quartz extrait ; celle, dont trois ans auparavant les actions primitives valaient encore à Paris et à Londres deux millions, même deux millions deux cent mille francs chacune !

Le Callao qui, dans l'espace de dix années consécutives, avait distribué trente-huit millions de dividendes et quarante-neuf millions dans une existence rémunératrice de 17 ans, à un capital versé de 240.000 francs ; — en dépit de tous les vols, puisqu'on estime à 200 millions l'or passé en fraude, vols reconnus, tolérés, méthodisés, puisque les gros actionnaires, négociants au Callao, achetaient couramment à 1.000 francs le kilo, l'or dérobé dans leur propre mine ; — en dépit de tout les gâchages, puisque sur les 250 ou 350 millions, on ne sait, d'or produit, cent cinquante à peine figurèrent sur les bilans ; — en dépit de toutes les folies d'une administration extraordinaire, inouïe de faste et de laisser-faire, Unique dans son genre comme le fut la Mine elle-même, ce qui ressort de la lecture même de ses bilans.....; — et c'était ce Callao qui semblait maintenant voué à la ruine prochaine, crevant des excès de sa trop grosse fortune, mais que de jeunes énergies essayaient de galvaniser et de faire vivre d'une seconde vie en apportant l'ordre dans le désordre, l'organisation dans l'anarchie, car chacun avait la certitude consciente, raisonnée, expérimentale, que les Mines de la Compagnie renfermaient encore dans leurs flancs de l'or pour un demi-siècle au moins !

Qui l'emporterait en cette lutte de l'avenir contre le passé, ce passé lourd de fautes, pesant de son énorme

poids mort sur toute idée de réforme et d'économie ?



Le « Yuruay », en amont du bac (P. 67)

Car la réforme et l'économie, personne ne voulait s'y résoudre, l'âpreté d'un gain immédiat dominant, là

comme partout, hélas ! la voix du bon sens, de la sagesse, celle même d'un intérêt plus considérable, mais moins immédiat.

Depuis le mineur nègre qu'on payait 15 et 16 francs par jour et jusqu'à 25; depuis le charretier habitué à transporter de las Tablas le fer manufacturé au prix de 1.500 et de 2.000 francs la tonne, jusqu'au commerçant du Callao vendant ses marchandises et ses objets d'un luxe puéril avec des majorations de 3 et 400 %; jusqu'à l'Ingénieur en chef payé 160.000 francs par an et dont la table revenait à plus de 250.000; jusqu'au Président du Conseil qui coûtait 400.000 francs par an, — tous les ventres de cette curée fantastique complotaient si bien à l'envi qu'ils laissaient la Mine se mourir torturée, épuisée en pleine sève, en pleine jeunesse, plutôt que de s'astreindre eux-mêmes à refréner un peu les formidables appétits déchaînés de toutes parts.

Tout le monde, toute une région jusqu'à Ciudad Bolivar, vivait du Callao, en vivait dans l'abondance, et personne ne voulait admettre, qu'en possession d'une pareille poule aux œufs d'or, on dût se résoudre à ne plus pousser à la ponte, ou plutôt, à mettre en réserve, chaque jour, un petit grain de l'or produit, pour le cas de défaillance ou de maladie.

Telles étaient les conditions dans lesquelles l'événement s'était produit.

En 1887, le filon se perdait tout à coup, éparpillé, noyé par 250 mètres de profondeur, dans un énorme massif de quartzite, où l'on n'arrivait pas à le débrouiller, à reprendre le bon fil.

Et depuis sept ans, on continuait à vivre sans filon, simplement en vertu de la force acquise, uniquement des miettes tombées de la table d'orgie, de l'excès d'or que suent toutes les pierres dans ce Bassin réellement merveilleux, inouï de richesse, des piliers de soutien de la mine, surtout de la surabondance de ces quartz de teneur moyenne qui constituent ailleurs de grandes fortunes minières et que le Callao avait jusqu'à dédaignés, les appelant « pauvres, inexploitable » !

Oui, *sans filon!!!*

Toute autre mine en fut morte le lendemain, et cependant le Callao durait encore, durait toujours, prêt à parcourir une nouvelle carrière, si les remèdes de salut étaient apportés à temps, si le fer rouge d'un chirurgien sans pitié cautérisait le chancre avant qu'il eût gagné le cœur.

Ainsi, le Filon égaré, pas encore retrouvé, on con-

tinua tranquillement, pendant trois ans encore, à servir un dividende sans songer davantage à la réserve, et cela jusqu'en 1890 !...

A Bolivar, l'année qui suivit la perte de la Veine, on se contentait de passer par Profits et Pertes, un trou de 80.000 piastres (160.000 francs) fait par un caissier infidèle qu'on pria simplement d'aller se faire pendre ailleurs, ce qu'il fit peu après, en 1889.

Et, un peu plus tard, une nouvelle somme de 80.000 piastres s'étant encore volatilisée, on ne savait dans quelle direction, par défaut de surveillance, mais sous la responsabilité du Président, fort honnête et brave homme, du reste, on lui en donna décharge et... on passa encore par Profits et Pertes!

*
* *

LA VIE AU CALLAO

Si le nouveau Directeur Général, dénommé au Callao le « Superintendent », ne prenait plus des bains d'eau de Vichy-Célestins, (revenant à 5 ou 6 fr. la bouteille), comme on l'avait pratiqué sous quelques-uns de ses prédécesseurs, lorsque l'eau de l'Yuruari devenait

trouble, je pus constater cependant que l'on continuait à vivre et à manger à sa table avec un certain confortable.

Nous n'avions pas mis pied à terre depuis une demi-heure, que nous recevions du Supérieur un mot très-aimable nous priant à déjeuner. Nous achevâmes rapidement une toilette qui nous rendit présentables ; nous n'avions, pour cela, qu'à ouvrir une malle que j'avais pris le soin de faire envoyer de Bolivar, par le bateau, quelques jours auparavant.

La question de l'extériorité au Vénézuéla est d'une importance plus grande qu'on ne pourrait le croire à première vue, si l'on se fiait à certaines apparences de liberté.

Lorsque des Français, nouveaux venus dans l'Orénoque, ont pris, au cours de leurs expéditions, des habitudes de négligence de toilette, de débraillé, ils croient pouvoir conserver dans les villes ce sans-gêne avec impunité. Ils portent ainsi aux intérêts qu'ils représentent, autant qu'à eux-mêmes, un préjudice qu'ils ne comprennent que plus tard. Sans doute, par une chaleur pareille, on est plus à l'aise en « likiliki » (pyjama ou mauresque) ; il en serait de même à Paris,

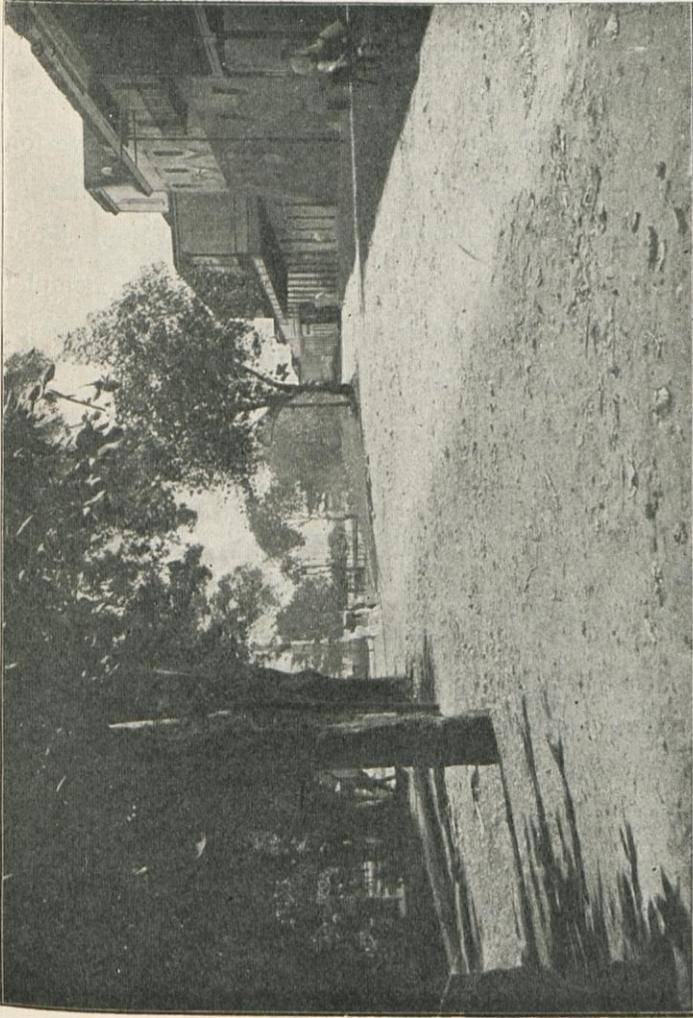
où cependant il ne viendrait à l'idée de personne d'aller se promener par les rues dans un vêtement fort commode, mais si choquant pour les usages établis.

Ces usages, nul ne peut s'en affranchir quand on vit en société ; par bienséance et respect pour son prochain, si l'on n'a besoin de personne et n'a-t-on jamais besoin de personne, quelque indépendant que l'on soit ? — par raisonnement et intérêt, quand on s'occupe d'affaires ; — par devoir, si l'on a des supérieurs ; — enfin, par simple politesse pour tous, et par dignité pour soi dans tous les cas.

Que de fois ai-je vu à Ciudad-Bolivar, des compatriotes aller se promener sur l'Alameda, la grande promenade du quai où se concentre toute la vie de la ville, indifférents des gens qu'ils pouvaient rencontrer, portant un accoutrement de primitifs ! Ils avaient cependant débarqué sur les bords de l'Orénoque pour chercher à utiliser les richesses et les ressources du pays, pour demander à ses habitants, avec des services de toute sorte, leur aide dans la fortune qu'ils venaient y tenter.

On n'est pas plus dans un pays de sauvages au Vénézuéla qu'à Commeny ou à Lectoure, ses citoyens sont amènes et d'un commerce agréable et généreux ;

ils ont, de plus, conservé toutes les habitudes chevale-



..... à Ciudad-Bolívar.. l'Alameda où se concentre toute la vie de la ville (P. 74).
 Sous les Mamons (*Manguiers*).

resques de l'Espagne, avec d'exquises formules de politesse, et une galanterie qui ferait souvent rougir les

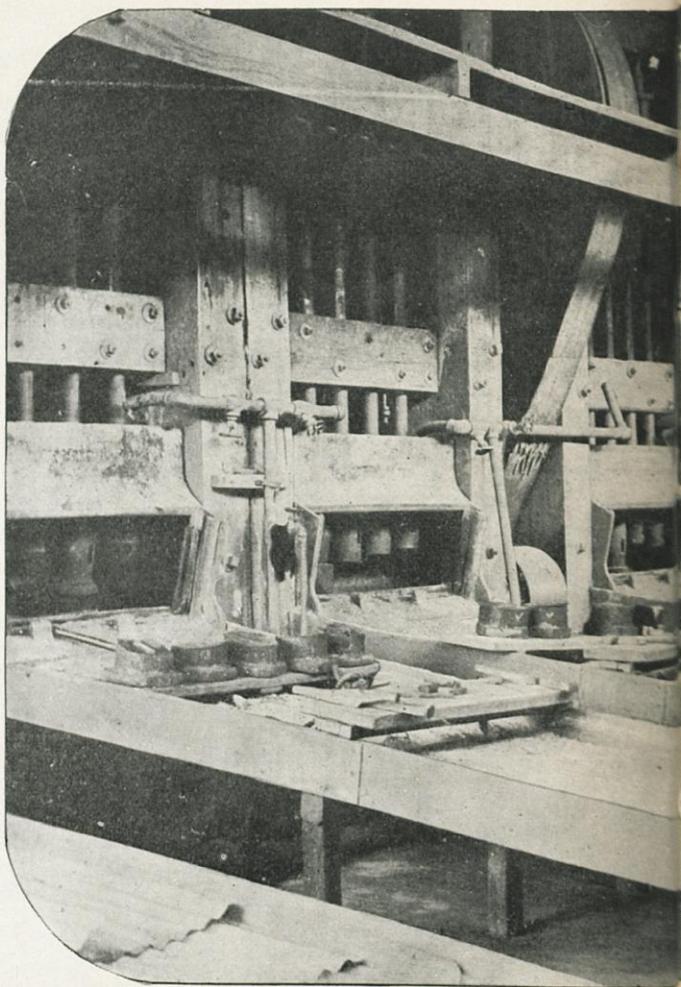
snobs de nos salons. Ils ont coutume de ne sortir que vêtus à l'européenne. Aussi, sans être obligé de porter comme eux la redingote ou la jaquette de drap avec le chapeau melon, l'Européen est-il tenu à une mise décente ; la plus pratique est le vêtement de toile blanche, à veston droit et au col dit officier qui dispense de la chemise empesée, si désagréable avec les transpirations abondantes dont le corps est couvert ; ou encore, le complet de flanelle légère ou de mohair, avec le casque colonial qui a toujours été ma seule coiffure.

Certes, au Vénézuéla, la liberté est poussée à l'extrême.

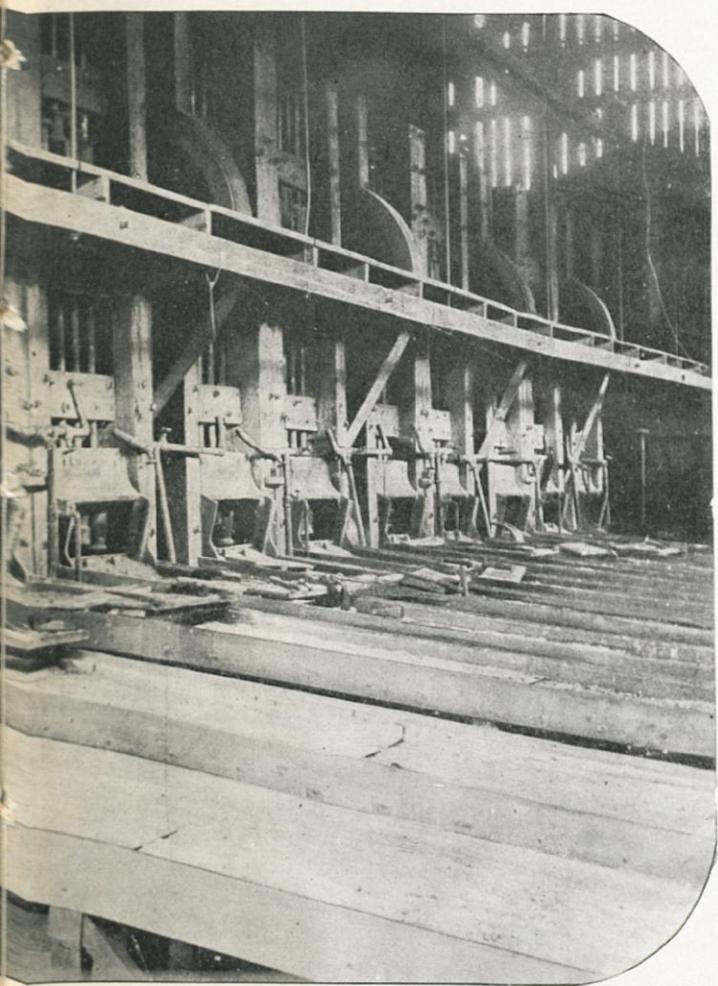
Personne ne fera la moindre réflexion à un étranger manquant de tenue, on se contentera de penser « *in petto* » qu'il est « sin verguenza » (sans vergogne). Mais il perdra toute considération et s'il vient à demander un service, il se heurtera à un « mañana » (demain) courtois, irréductible autant qu'inlassable : il apprendra alors à ses dépens qu'on n'a pas oublié l'injure secrète et gratuite faite aux mœurs d'un peuple dont il venait solliciter l'hospitalité.

A midi précis, nous nous mettions à table.

Notre hôte s'excusa de nous recevoir à la fortune du pot.



C'était bien toujours la splendi



Usine (P. 78). -- (Vue du Moulin).

Nous étions une quarantaine à déjeuner à moment-là ; mais les convives se succédaient sans cesse de onze heures à une heure. Dans les beaux jours du Callao, la table somptueuse servait jusqu'à deux cents repas — d'invités — le matin et autant le soir, bien qu'elle fût destinée, en principe, à l'usage des seuls chefs de service.

Le déjeuner commença par une soupe aux huitres ; le repas fut servi à la mode du pays, c'est-à-dire en un seul service, tous les mets se trouvant sur la table en même temps. On sabla le champagne, du Clicquot, la marque préférée, presque unique, au Callao. J'appris que la consommation en avait beaucoup diminué.

« Il paraît, dis-je en riant, à un de mes voisins de table, faisant allusion aux quantités légendaires qui avaient été consommées, que si l'on avait appliqué à faire éclater le quartz, toutes les bouteilles de Clicquot qui ont été bues, on aurait obtenu le même résultat qu'avec une somme égale en dynamite ».

— « Mauvaise affaire alors, me répondit-il, pour la représentation au Callao de la firme Nobel ».

Le déjeuner était fini ; j'en conservai l'impression qu'il n'était pas indispensable de consommer à la table d'une Direction neuf mille francs de fromage en un an et cinq mille de pickles (cornichons) ou de moutarde,

comme je me rappelais l'avoir vu dans certains bilans, pour pouvoir vivre d'une façon aisée et qui nous parut d'un luxe asiatique, comparée à notre pauvre cuisine de Fracatal.

*
* *

LE MOULIN

Ce premier après-midi, je me contentai d'une promenade à pied sur les Mines les plus rapprochées et d'une bonne heure passée au Moulin.

C'était bien toujours la splendide Usine ! Et comme on sentait que des gens bien cossus avaient présidé à son érection.

C'est avec juste raison qu'on la considéra longtemps comme la première du Monde.

Des pieds à la tête, la charpente est tout entière en bois précieux : l'ébène, le palissandre, le cèdre, le bois de rose, tous ces bois pleins, furent seuls employés ; les batteries sont montées sur d'énormes pièces d'acajou.

Je n'ai jamais oublié, en particulier, un admirable bureau dont le corps était de bois de rose femelle complètement massif et très-soigné. Il servait alors au Superin-

tendant ; il doit bien peser un millier de kilos ; diverses applications, les tiroirs, les pieds, le fond sont faits avec des bois du pays les plus beaux.

Tous les meubles de la Direction et de l'Usine sont également construits en bois dits « des Iles » et qu'on trouve à profusion dans les forêts de la Compagnie.

La grande quantité et la riche variété de bois facilite singulièrement les installations minières dans ce pays. On y trouve, en effet, des arbres de toutes sortes, depuis *l'algarroba*, qui fournit la gomme copal, très appréciée pour les vernis, jusqu'au *balata* rouge et au *balata* blanc, ou bois de natte, à *la rosa de montaña* (bois de rose) si abondante, au *palo de oro* (amourette), jusqu'à la décorative grande fougère et à *l'alcornoco* qui donne le meilleur des charbons de bois ; le *copahu* huileux et antiparasitaire, les *cèdres* (*mora* et *cedra amarga*) incorruptibles, *l'ébénier noir* et *l'ébénier blanc*, et tant d'autres essences, des plus dures aux plus tendres, des plus résineuses aux plus sèches. Les Vénézuéliens les connaissent parfaitement et leurs conseils m'ont été toujours fort utiles pour les distinguer dans le choix que j'avais à en faire.

La « *leña* » (bois à brûler), est l'unique combustible des chaudières ; on la coupe assez longtemps à l'avance

et on la dispose en « tareas » (deux ou trois stères ensemble) allongées, de façon à ne la brûler que le plus sèche possible.

Je dus, un moment, à Fracatal, consumer pendant plusieurs jours, dans le foyer de ma drague, des billes entières de palissandre, d'ébène et d'acajou, faute d'une provision suffisante de bois de chauffage ; c'était bien là le plus détestable combustible qu'on pût rêver, long à s'échauffer et brûlant mal, à cause de sa densité et son grain trop serré....

Les boisages des puits, des galeries et toutes les chandelles (étais de soutènement), sont également en bois précieux et très-durs. Les charpentes se silicifient au contact des eaux souterraines quand on laisse les mines s'inonder ; aussi, lorsqu'on dénoie une mine après de longues années d'abandon, est-on agréablement surpris de constater que ses ouvrages sont généralement intacts ; on pourrait presque dire améliorés, les bois ayant acquis une nouvelle dureté si l'immersion a été constante.

Le Moulin du Callao est une Usine de soixante pilons sortant des ateliers de Fraser et Chalmers, de Chicago, les premiers du monde pour ce genre de fabrication. Il



est quasiment neuf, n'ayant fonctionné d'une façon définitive qu'en 1887, la propre année de l'évanouissement du filon; cette année-là vit aussi les derniers coups de mortier de l'ancien moulin, vieille machine surannée, mais qui, pendant douze ans, avait permis à la Compagnie d'extraire deux ou trois cent millions d'or, malgré une énorme perte impossible à évaluer, due à la défectuosité de ses organes, autant qu'aux autres vices d'exploitation et d'administration.

Tout le minerai situé à l'emplacement de l'ancien moulin fut broyé et donna des rendements magnifiques; la terre elle-même, et jusqu'aux murs, fournirent de l'or en quantité.

Ceci n'a rien d'étonnant: on me montra les vestiges d'une case qui avait été démolie quelque temps auparavant, pour être lavée à la batée par son propriétaire. Un jour, ce dernier avait trouvé, par hasard, une pépite dans l'argile des murs de sa maison, faits en pisé. En proie à une compréhensible curiosité, il avait alors recueilli une pelletée de terre et, emplissant sa batée, était allé la laver au ruisseau le plus proche; le résultat fut tel que toute sa case, puis le sol sur lequel elle reposait, y passèrent; on m'affirma que le bonhomme en avait recueilli plus de 6.500 onces (60.000 francs environ).

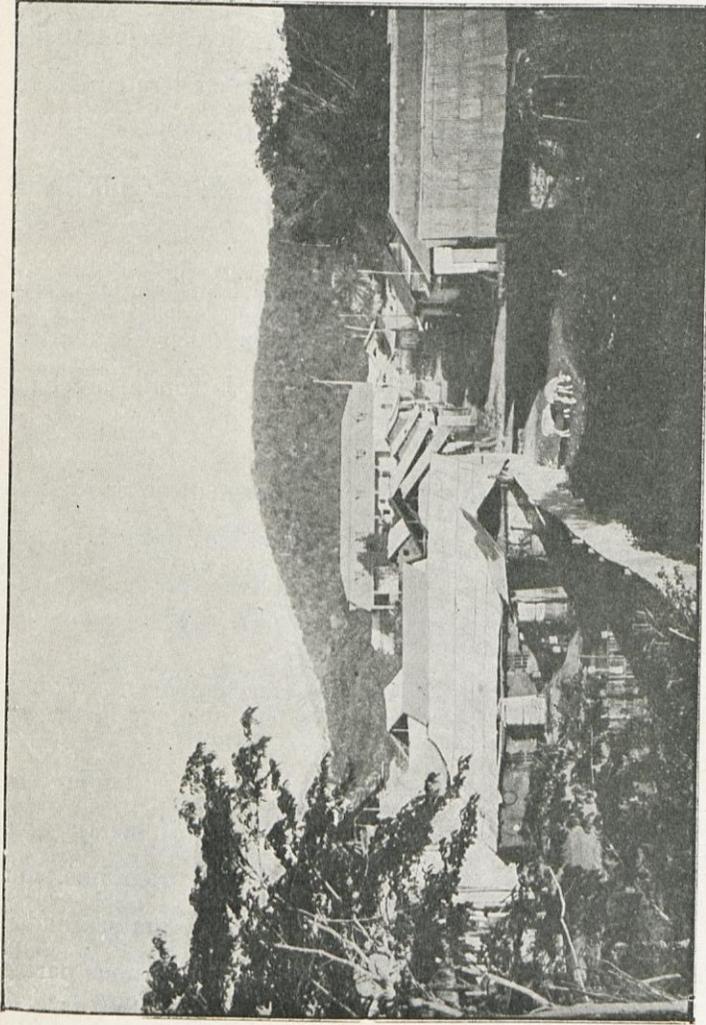
Arrivé à Nueva-Providencia à l'époque des pluies, j'ai vu, après chaque ondée un peu forte, les petits nègres, et même les grands, aller à la chasse aux pépites dans les ruisseaux de la ville, cherchant du doigt au milieu du sable, ou lavant la terre dans un « cacho » (corne de bœuf), (poruña), fendu en deux dans le sens de la longueur, soit même à la batée; ils ne rentraient jamais bredouille de cette pêche miraculeuse et rapportaient souvent un joli butin.

Et c'est au sein de cette Terre du Prodige, à peine effleurée, que la Compagnie d'El Callao était menacée de ruine, ruine que tous ici sentaient imminente, si le filon n'était pas retrouvé à temps, ou si une surprise agréable ne venait pas tout sauver, puisque, décidément, on ne voulait pas se mettre à exploiter le minerai moyen, le minerai normal, celui du bon sens, comme on le fait partout ailleurs !

Ce miracle, chacun l'escomptait un peu, la Colombia dont on tirait des quartz de deux onces, s'annonçant comme devant être un nouveau Callao.

La Ville, avec l'Usine, est sortie de la mine et s'élève au-dessus ; les anciennes galeries de la première sont parallèles aux rues de la seconde et portent les mêmes

noms dans le langage du mineur, empruntés aux premiers pionniers du Callao.



La Ville, avec l'Usine, est sortie de la Mine et s'élève au-dessus (P. 82).
(Au fond, la Maison de la Direction.)

En 1865, le Callao était encore inconnu et la forêt vierge

recouvrait son emplacement actuel ; peu à peu, à mesure que les travaux se développaient, attirant une nouvelle population de mineurs noirs, venus d'eux-mêmes des Antilles Anglaises voisines, pour chercher un travail qu'ils savaient certain et des plus rémunérateurs, des maisons s'élevèrent et s'alignèrent des rues.

Actuellement, la ville contient environ six mille habitants.

Le graduel déboisement des alentours, causé par les nécessités des constructions, des travaux et des chaufferies, s'est étendu à plusieurs kilomètres à la ronde, amenant ainsi l'aération et la salubrité.

Aujourd'hui, le Callao est certainement un des points les plus sains des Guyanes ; il est de beaucoup plus agréable à habiter que Ciudad-Bolivar, la température étant bien moins élevée.

Pendant le jour, la brise de mer tempère la chaleur solaire et souffle presque sans discontinuer tant que dure la saison sèche ; l'hivernage, de mai à septembre, ou saison pluvieuse, est plus chaud. Cependant, la nuit, nous devons, vers le matin, nous couvrir de nos cobijas, couvertures de laine, et le tub matinal à l'« agua serenada » (eau qui a passé la nuit dehors, au serein) nous paraissait vraiment froid.

La ville du Callao est fort bien approvisionnée en denrées de toute nature. Il y a même une fabrique de glace ; elle appartenait alors à M. E. F. Raimeau, qui fut mon Ingénieur à Fracatal, après avoir été longtemps capitaine de Mines au Callao. M. F. Raimeau est un praticien de Mines d'or des plus consciencieux, des plus laborieux et des plus distingués, — malgré sa modestie, — parmi ceux que je connais. Je déplore pour les exploitations futures du Callao qu'il ait quitté le pays ; il dirige une exploitation filonienne dans la Guyane Française.

*
* *

Les soixante flèches du Moulin battaient de leurs mouvements rythmés et alternatifs.

A chacun des coups des lourds pilons de 800 livres s'abattant dans les mortiers chargés de quartz, l'édifice tout entier frémissait des pieds à la tête ; le broiement de ces pierres, mêlé au giclement de l'eau, faisait songer à quelque alchimiste gigantesque pilant une bouillie de sang et d'os antédiluviens. La vue de ces grands bras automatiques, terminés par des poings énormes en massues arrondies, le déclanchement sec des cames, le claquement métallique des mentonnets, les grincements articulaires de tous ces membres

d'acier, n'excitaient pas en moi, malgré l'ingéniosité des systèmes, l'admiration que j'ai éprouvée souvent dans d'autres Usines, en présence de mécanismes cependant du même ordre ; combien je vibraïis davantage, en descendant, par exemple, dans les chambres des machines et de chauffe d'un Transatlantique !

Je me disais, en somme, que le génie de l'homme n'avait inventé ici rien de bien neuf : c'était toujours le procédé du « pharmacien concassant son quinquina », et ce principe lui-même n'était pas un perfectionnement de celui que je voyais appliquer chaque jour dans les « hattos » par les llaneros, pilant le sel destiné à la préparation de la « carne seca ».

Ici, c'était encore un banal pilon dans un primitif mortier ; le levier d'acier, au lieu d'os et de muscles, la vapeur en place du cerveau et du nerf, rien de tout cela n'était nouveau en vérité : l'esprit humain a certainement fait mieux dans d'autres industries.

Cependant, comme progrès notable, l'usine avait remplacé par l'électricité son éclairage à la bougie.

Au Callao, le mineur faisait son trou de mine à la lueur de cinq ou six bougies, souvent davantage. Le Vénézuélien ignore complètement le geste qui consiste à souf-

fler une bougie quand elle devient inutile ; pour lui, toute bougie doit s'éteindre d'elle-même. Partout en ce pays, fût-ce dans le Haut-Orénoque, j'ai vu faire de ce luminaire des orgies véritables.

La consommation que le Callao a faite d'un pareil mode d'éclairage défie l'imagination : aux grands jours, — les jours épiques, — on en a brûlé jusqu'à 30.000 fr. par mois.

En 1887, après la perte du filon et malgré les réformes partout introduites par Mr. Perkins, on consommait encore 44.025 livres de bougies par an, soit pour une somme de 72,480 francs, dans la Mine seule ; — 17.000 francs au Moulin ; — 4.271 francs pour le service du Superintendant, en tout 93.751 francs par an ! Sans doute, c'est la seule lumière usitée au fond des mines d'or, puisque la graisse ou l'huile d'une lampe empêche les plaques de retenir l'amalgame ; je ne critique donc pas l'usage de la bougie, mais bien l'usage immodéré, l'abus qu'on en faisait.

Maintenant qu'à l'usine on était censé ne plus brûler de bougie, ou de kerosen (pétrole), la consommation en restait, cependant, respectable.

Pour le magasin seul, son compte « bougie » s'élevait à 52.751 francs.

A la sortie du moulin, nous fîmes une courte promenade et rentrâmes de bonne heure. De suite après dîner, nous nous couchâmes dans des lits, *de vrais lits, avec un drap*, celui de dessus !

Le lit américain est le plus usité. Tout en fer, il se compose d'un sommier à lames d'acier recouvert d'un matelas en fibres de coco et supporté par quatre colonnes qui soutiennent la moustiquaire. C'est un peu dur, mais c'est frais; le matelas de laine ne serait pas supportable, car si les nuits sont généralement fraîches au Callao, il y en a cependant d'accablantes jusque vers deux heures du matin, lorsque la brise ne souffle pas ; dans la saison où nous étions, la première partie de la nuit est généralement chaude. Ce fut le cas pour nous ce soir-là. Heureusement, il n'y avait pas de moustiques, et nous n'eûmes pas à subir le supplice étouffant de la moustiquaire.

Dans notre immense chambre à coucher planchéiée, toujours en bois précieux, nous laissâmes ouvertes portes et fenêtres, qui sont ici de larges baies. Revêtus de nos « pyjamas » (pantalons bouffants et vestes larges de tussor), nous nous allongeâmes avec béatitude sur ce meuble confortable, **le Lit!** Le lit dont nous avons depuis longtemps perdu l'habitude !

Je me rappelai à cette occasion un souvenir clas-

sique : un philosophe grec, je crois, ayant dit, que le lit était une des plus belles inventions du génie humain, ce soir-là, ce philosophe me parut avoir été un Sage entre les Sages.

Bientôt nous goûtâmes un repos réparateur, exquis, dans la détente de tous nos pauvres membres meurtris par la terrible chevauchée des jours précédents et qui pouvaient s'étirer enfin, grâce à cette ineffable position horizontale dont nous n'avions jamais autant savouré le bienfait, le hamac ne la permettant pas complètement.

*
* *

LE CHEMIN DE FER DE DON ANTONIO

Le lendemain, nous partions à six heures et demie.

Mon intention était de pousser d'abord jusqu'à Nueva-Providencia pour jeter un coup d'œil à la Colombia, le nouveau filon alors en pleine activité, qu'on croyait une résurrection du Callao, puis d'aller à la Remington ; enfin gagnant au Sud, le long de la Mocupia, de parcourir la ligne du chemin de fer tracée et que l'on commençait à construire.

Une idée de don Antonio, ce chemin de fer, don

Antonio Liccioni, le Père du Callao, si Jean Cagninacci en fut le parrain ; père jusqu'au fond du cœur, jusqu'aux moelles, car ce Callao, il le chercha, le voulut, le créa, l'inventa presque, pendant vingt ans d'une lutte acharnée contre la mine elle-même, contre sa propre famille et ses amis,—à l'exception d'un très-petit nombre qui le soutenaient et partageaient sa foi ; lutte contre le pays tout entier, jusqu'à ce, qu'enfin victorieux après cet effort soutenu dans des conditions héroïques où il lui fallut déployer une énergie de fer aidée de ruses de Caraïbe, il devint le Soleil-levant, le dieu du pays, celui que, même la chute du Callao, ne pourrait plus jeter au bas d'un Trône fait de l'enthousiasme et de l'admiration reconnaissante de tout un peuple.

Quand il fut bien constaté que le filon restait une énigme au fond du puits n° 6, le dernier construit, don Antonio (on ne l'appelait qu'ainsi) avait eu l'idée primésautière de réunir, par une ligne ferrée, toutes les mines du pays appartenant à des particuliers ou à diverses Compagnies, de façon que les quartz de chacune pussent être apportés et traités au moulin central del Callao. Toutes les Entreprises indépendantes devaient ainsi être « trustées », groupées ensemble en un seul faisceau, dont ce chemin de fer serait le fleuve de vie,

le système artériel charriant au cœur de l'organisme, ou grand Moulin, les principes vitaux, les quartz aurifères, globules qui viendraient s'élaborer et laisser leur oxygène: l'Or, à l'Usine centrale d'El Callao.

Une vingtaine de Compagnies s'étaient formées autrefois, mais aucune n'avait pu vivre, non qu'elles manquaient de bon minerai, mais uniquement parce que le Callao avait laissé s'introduire et se perpétuer des habitudes telles, qu'une Entreprise, même bonne, mais n'ayant pas la même exceptionnelle fortune, ne pouvait pas subsister en un pays où la richesse démesurée du Callao rendait tout fantastique et anormal.

L'once d'or au Vénézuéla, l'once troy, — qu'il ne faut pas confondre avec l'once standard de 92 francs — vaut sensiblement 100 francs. L'or du Callao vaut 98 francs l'once.

Lorsqu'une tonne (1.000 kilos) de quartz contient une once, on dit « un quartz d'une once » ; si le prix du traitement de ce quartz, l'extraction de l'or, l'obtention du lingot, en un mot, reviennent à 50 francs, tous les frais généraux compris, même l'amortissement du capital employé, on dit que le « quartz » revient à une demi-once à la tonne.

Dans les grands centres miniers aurifères du monde

entier, on arrive à rendre productifs des quartz d'une demi-once, même d'un tiers d'once de teneur. Au Transvaal, la plupart des filons n'ont qu'une demi-once, souvent moins ; de grandes Mines comme la « Wemmer », la « Village » sont des Mines à une demi-once, mais dont l'or est entièrement capté, ou peu s'en faut, grâce à la cyanuration, laquelle complète l'amalgamation.

Eh bien ! dans le bassin du Callao, la *cyanuration*, qui seule a rendu le Transvaal exploitable, *est totalement inconnue*.

Ce nouveau traitement appliqué aux tailings ou résidus, permet de récupérer l'or que contiennent les parties pyriteuses (sulfure de fer) du minerai, cet or n'étant pas directement amalgamable au mercure, on ne sait à cause de quelle mystérieuse propriété.

Depuis son expérimentation industrielle, à Glasgow, en 1891, par Mac Arthur et Forestt, et son application au Transvaal sur une vaste échelle, il n'a pas été introduit au Vénézuéla, pour cette raison que le Callao, autrefois friand de nouveautés, ne pouvait plus se permettre maintenant aucune installation nouvelle.

Ainsi, quand on dit au Callao « des quartz d'une once et demie » ou « quartz ayant 150 francs d'or par tonne », *on ne compte pas ce que la cyanuration permettrait d'en retirer en plus, alors qu'en parlant des*

*minerais d'une demi-once au Transvaal, on entend :
« cyanuration comprise ».*

Le Bassin du Callao, autrefois appelé bassin du Caratal, est sillonné en tout sens de filons d'une once à une once et demie à la tonne ; on les compte par centaines ; mais, jusqu'en 1885, les prix de revient étant de deux onces et quart (225 fr.), aucune des Compagnies installées sur ces filons n'avait pu vivre, évidemment !

Sans doute, le prix de revient déjà ramené (pour les frais de la mine et du moulin) à 71 francs par M. Perkins en 1887, avait baissé depuis que les années maigres avaient remplacé les années grasses, mais il restait encore élevé, et les quartz d'une once, si abondants dans toute la région, — dont on peut dire qu'elle est *pavée*, — jusqu'aux dallages des rues, jusqu'aux bornes des champs et aux bordures des jardins faits de ce quartz, — n'étaient pas encore vraiment exploitables, de nombreux frais, notamment ceux de Ciudad Bolivar, l'intérêt et l'amortissement d'un capital énorme, ne se trouvant pas compris dans ce prix de revient.

Au Callao, on eut dû pouvoir traiter à moins de 30 francs, même à 25 francs la tonne, puisque ces prix sont les maxima du Transvaal et qu'au Caratal la question de main-d'œuvre ne se pose pas, ne peut jamais se poser.

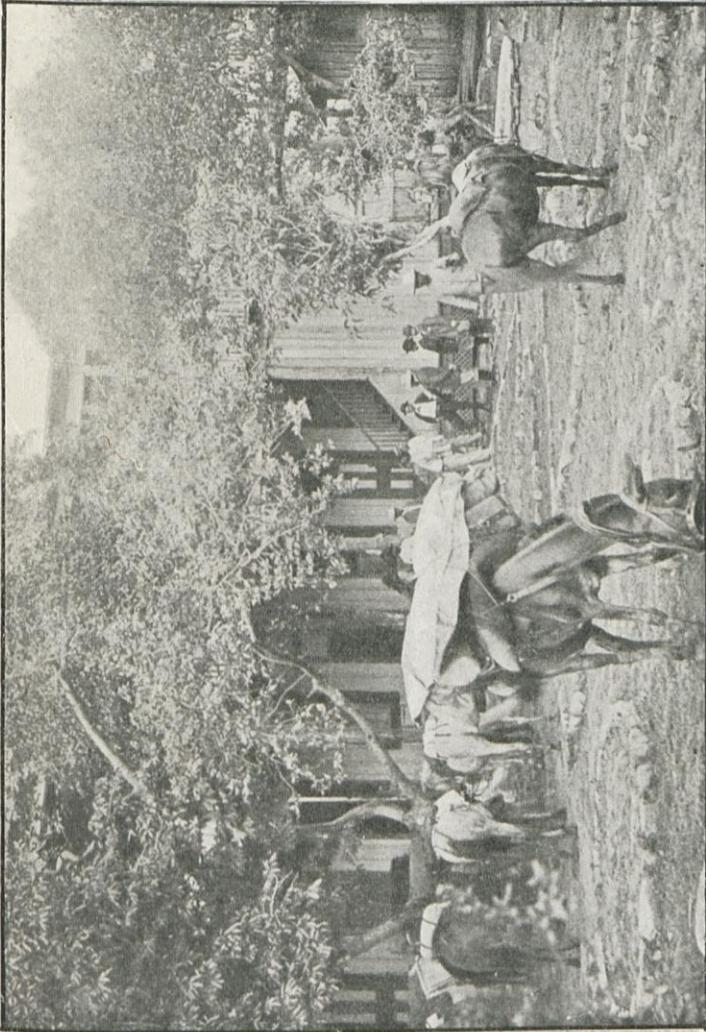
Don Antonio avait donc eu l'ingénieuse idée de relier par un chemin de fer toutes ces mines dont les quartz, que les frais généraux rendaient inexploitable à des Compagnies isolées n'ayant que de petits moulins de 10 à 20 pilons, devenaient réexploitables s'ils étaient traités en grandes masses dans une seule et grande usine à fort rendement, comme le moulin de Callao.

On était alors en pleine fièvre de la construction de ce chemin de fer. Mr. Dominique Cagninacci, Vice-président de la Compagnie, neveu de l'un des deux fondateurs du Callao, en dirigeait les travaux et se tenait sans cesse sur la route entre les Mines et las Tablas, port du Bassin aurifère sur l'Orénoque. Les transports du matériel étaient en ce moment-là la grande préoccupation de la Compagnie ; aussi n'eus-je pas le plaisir de rencontrer cette fois Mr. Cagninacci.

Mr. D. Cagninacci est un Ingénieur français d'un grand mérite ; ancien élève de l'Ecole Centrale, il a, ses études terminées à Paris, rallié le Callao et s'est voué au salut de l'Entreprise. Il pouvait et aurait dû y réussir ; je pus constater que, grâce à sa patience, à son doigté, à sa fermeté, les prix de revient s'étaient considérablement abaissés : 50 francs la tonne.

Deux ans plus tard, il devait les abaisser encore à 37 fr.,

fournissant ainsi la preuve expérimentale, industrielle, vécue, que les quartz d'une demi-once étaient aussi exploi-



Les quartz dont la région est pavée, jusqu'aux bordures des chemins (P. 94).
Départ devant la maison de la Direction.

tables au Callao qu'au Transvaal, *fût-ce sans cyanuration.*

Mais alors, hélas ! il ne fut plus temps, la mine dût sombrer, faute d'avances suffisantes de minerai pour donner à ses soixante pilons leur nourriture journalière, au moyen de ce quartz d'une once, qui était maintenant sa seule certitude d'une nouvelle vie.

Les travaux du chemin de fer étaient activement poussés, des tronçons déjà établis, on espérait qu'en moins de deux ans, les dix-sept kilomètres projetés seraient terminés.

*
* *

Nous nous rendîmes d'abord à Nueva-Providencia, ville de quatre mille âmes qui, au début de l'exploitation, se développa plus rapidement que le Callao, car le village existait auparavant : il n'y eut pas, comme au Callao, à déboiser pour faire la première case, ni à tout créer de toutes pièces.

A Nueva-Providencia, le nom des Dalla-Costa couvrait partout celui des Cagninacci ; la Colombia n'est autre chose que l'ancienne « Pinta Dalla-Costa ».

La famille des Dalla-Costa, dont le chef fut pendant de longues années le Président de l'État de Guyane avec Ciudad-Bolivar pour capitale, a puissamment aidé au développement de l'industrie et du commerce dans l'Oré-

noque ; par lui, Ciudad-Bolivar fut considérablement embellie. Attirant les ingénieurs et les capacités étrangères, avide de perfectionnements industriels, amoureux de la nouveauté, quand cette nouveauté marque un progrès de l'esprit humain, Dalla-Costa est le Grand Vénézuélien de l'Orénoque ; ce pays occuperait aujourd'hui une place de premier rang sur la carte du monde, si l'œuvre entreprise par cette éminente famille s'était continuée, c'est-à-dire si la politique ne s'était pas là, aussi malheureusement mêlée de la partie.

*
* *

LA COLOMBIA

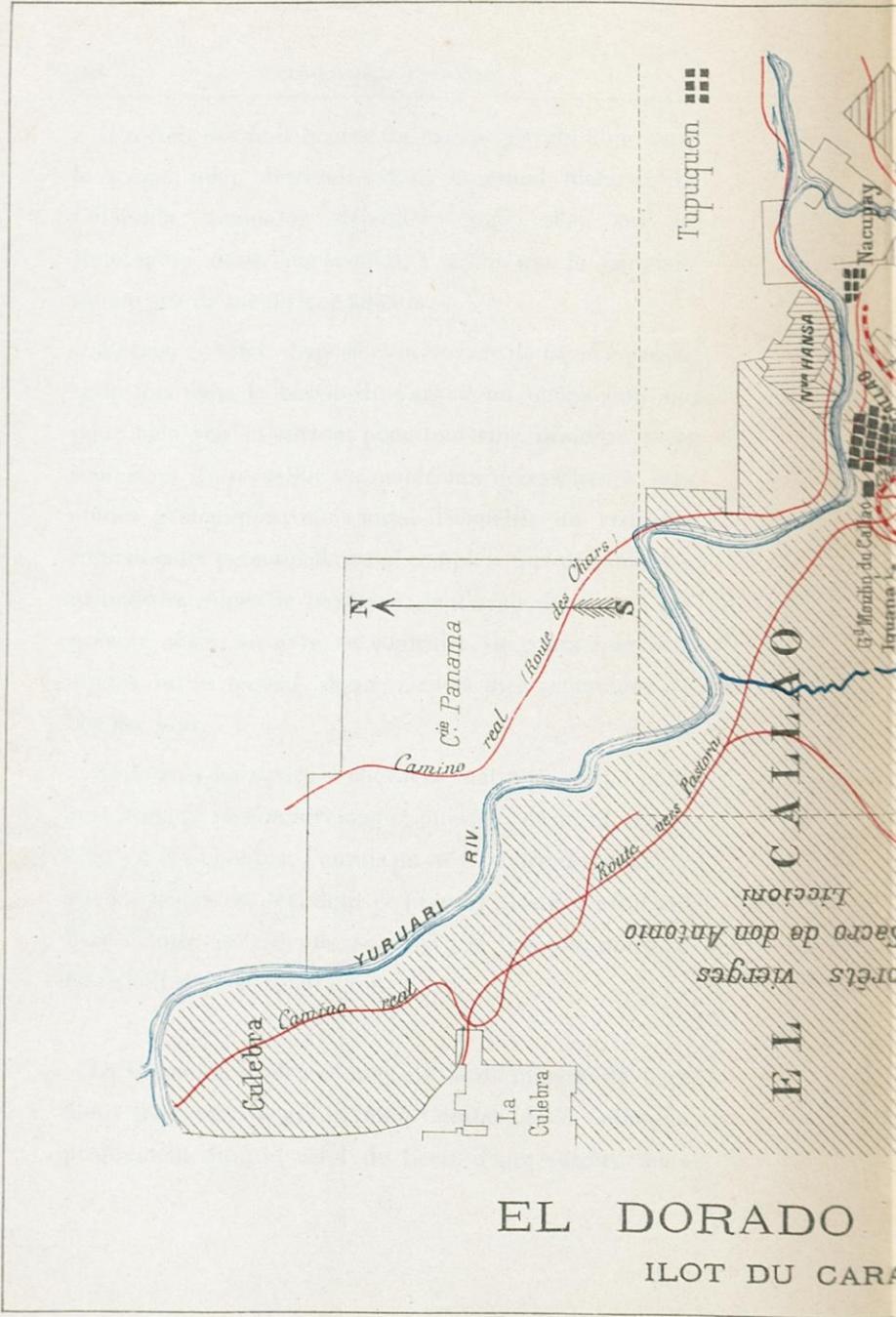
Nueva-Providencia est au Sud-Est du Callao, à une distance d'environ cinq kilomètres. Les deux villes sont séparées l'une de l'autre par la Mocupia, rivière qui ne tarit presque jamais et que nous passâmes à gué. Nueva-Providencia s'élève à une soixantaine de mètres environ au-dessus de la plaine de Caratal, dont elle occupe le centre ; elle est presque entièrement construite sur un plateau que forment les superbes affleurements de la Colombia, d'une puissance qui suscita son admiration.

Il n'était pas huit heures du matin; j'avais donc tout le temps pour descendre dans le grand filon de la Colombia, remonter déjeuner, puis aller sur la Remington, dans l'après-midi, à moins que la fantaisie ne me prît de me diriger ailleurs.

J'avais, en effet, disposé mon voyage de façon à passer cette fois dans le bassin du Caratal un temps suffisant pour bien voir et surtout pour tout voir, désireux non-seulement de recueillir les matériaux nécessaires à mes études géologiques, mais aussi d'acquérir *de visu* une connaissance personnelle aussi complète que possible des principales mines de la région. Je n'avais donc pas à me presser, mais, à suivre au contraire, le cours que mes études, ou le hasard, donneraient à mes excursions de chaque jour.

Si donc, j'étais parti à cheval ce matin-là, c'était pour être libre de mes mouvements, puisque, désirant visiter d'abord la Colombia, j'aurais pu m'y rendre directement par le chemin de fer, dont ce premier tronçon avait été livré l'année précédente, en 1893; le tronçon nouveau atteignait déjà la Remington.

La Colombia tirait à ce moment-là du minerai de deux filons distincts, le grand filon Caratal (mine Colombia proprement dite) et celui du Cerro Tigre, étroit, mais



EL DORADO
ILOT DU CARAÏBE

EL CALLAO

Tupuquen

N

C. de Panama

YURUARI RIV.

Culebra

I.a Culebra

erets vierges
sacro de don Antonio
Ireitori

Nou HANSA

Nacupay

le Municip du Callao

bien défini, avec de beaux quartz contenant du gros or visible, nettement encaissé dans la « piedra azul » (diorite), mais dont les travaux étaient peu développés.

Ce dernier n'a jamais été exploité en profondeur, car, là comme ailleurs, l'argent manqua pour les travaux, lorsque le Callao, ayant perdu son propre filon, proposa à la Colombia, quelques années plus tard, de traiter tous ses quartz de compte à demi.

Le puits du Tigre coupait le filon à 28 m. 59 et le continuait sur près de 3 mètres par une descenderie que j'ai pu voir. La veine avait 2 pieds d'épaisseur, j'ai pris dans son Incliné de beaux quartz à or libre ; la mine était naturellement étanche, l'eau n'ayant jamais envahi ses niveaux. C'est la seule mine de cet endroit que j'aie vu travailler à cette profondeur sans nécessité d'épuisement.

Il est vraiment triste de songer qu'on dût abandonner presque avant de l'avoir attaqué, ce filon du Tigre, si riche d'espérances ; il est vrai qu'on méprisait à ce moment-là, les veines qui, bien que riches, n'avaient pas cinq pieds au moins d'épaisseur !

Le seul filon réellement travaillé et bien connu est le **filon Caratal** dans lequel je descendis ce matin même.

Les avatars de cette riche cheminée, abandonnée en pleine richesse à plusieurs reprises, ouverte, fermée,

puis réouverte et refermée encore, ont toujours été pour moi et pour la plupart des gens, une énigme, ou plutôt une preuve nouvelle du défaut d'ordre et de plan organique qui présida aux destinées du Callao.

Si l'on eut demandé aux propriétaires successifs du filon Caratal quelles avaient été les raisons impérieuses, d'ordre majeur, qui les avaient obligés à agir ainsi, ils eussent été aussi embarrassés pour répondre que moi pour trouver l'explication. Mais toute l'histoire du Callao a été, pendant une vingtaine d'années, un songe éveillé et réalisé, un conte oriental vécu ; on ne peut donc être surpris que les poètes qui improvisaient le Rêve enchanté, aient émaillé de bizarreries ce chant prolongé, et y aient jeté beaucoup de fantaisie et de décousu.

Ce fut le cas pour la Colombia.

Dans une période de sept années, de 1873 à 1880, les travaux entrepris par la Compagnie Américaine de L. M. Davis, puis continués par la Compagnie Vénézuélienne « El Tigre », avaient permis de retirer du filon Caratal environ 27.000 tonnes de quartz, donnant 36.000 onces d'or, soit plus d'une once et quart à la tonne.

Don Antonio, qui acquérait le plus possible les propriétés minières du voisinage, s'en rendit maître, et un peu plus tard, y adjoignit les filons appelés Cartago, puis

des terrains appartenant à Cagninacci, Liccioni et C^{ie}, à Gaince et C^{ie} et à d'autres personnes ou Sociétés.

Pour toutes ces mines, pour ces terrains de la Colombia proprement dite, comme pour ceux du Callao ou tous autres lui appartenant, il ne se contentait jamais de concessions minières ordinaires, qu'il aurait pu obtenir comme tout le monde suivant la législation vénézuélienne ; il achetait *toujours* le sol et le sous-sol en toute propriété, de même qu'en France un capitaliste achète une propriété terrienne. Aussi, toutes les mines qui ont passé par ses mains constituent-elles des biens fonciers perpétuels, ce qui les rend indépendantes vis-à-vis des autorités et leur garantit une solidité absolue.

Après la perte de l'opulente cheminée du Callao, don Antonio chercha à suppléer à la fourniture des quartz riches par une des meilleures colonnes du voisinage, qu'il avait délaissées jusque-là. Ce fut naturellement à la Colombia, qu'on n'appelait alors que le Tigré, qu'il songea tout d'abord, vers 1889 ou 1890. Inutile de dire que la grande majorité des titres lui appartenait; il reconstitua la Société et fit nommer Président du Conseil d'Administration, son fils Roberto, mon excellent ami.

Après avoir fait de fortes études en France, être passé par l'Ecole de Grignon, et avoir acquis le titre d'Ingénieur

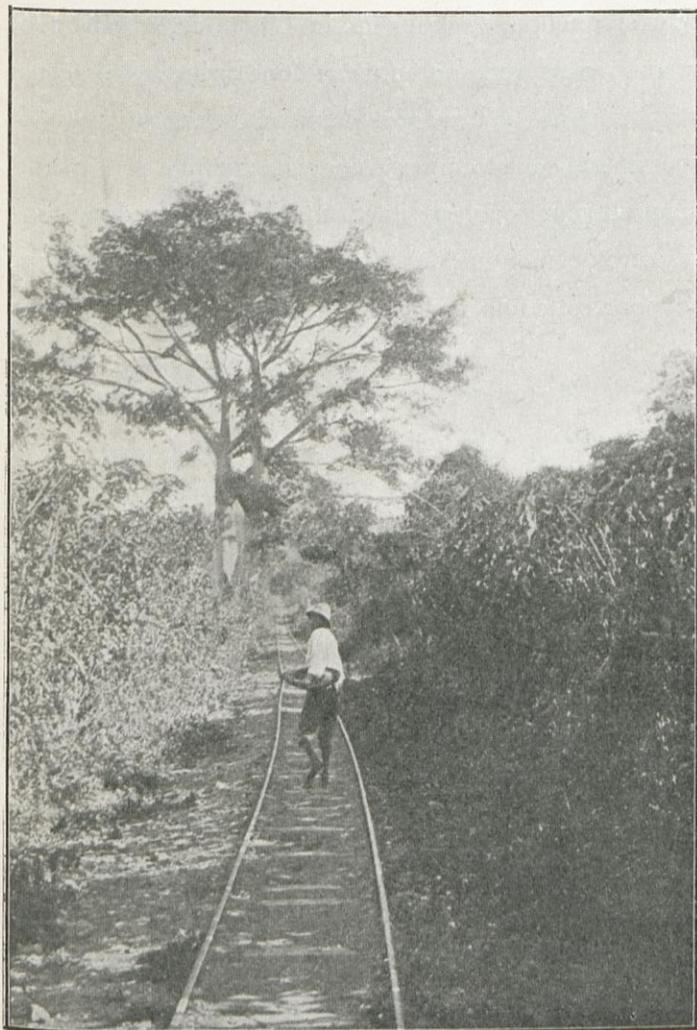
agronome, Robert Liccioni avait été rappelé dans l'Orénoque par son père pour diriger son splendide « hatto » (grande ferme d'élevage) de Santa-Rita; il a su se concilier en Guyane l'estime et l'amitié de tous.

Don Antonio combina son affaire de manière à pouvoir exploiter la Colombia sans dépenses nouvelles, notamment sans aucune mise de fonds de premier établissement.

A cet effet, fut passé entre la Compagnie du Callao et celle de la Colombia un contrat d'autant plus aisé à établir que les vrais patrons étaient les mêmes. En vertu de cet accord, la Colombia transportait son quartz au moulin du Callao où il était traité en compte à demi : telle était la signification de la première section du chemin de fer. Cette Mine pouvait ainsi se passer de matériel propre et de moulin, de telle sorte que dans la pensée de don Antonio, à la malheureuse Colombia était dévolu l'honneur de donner des dividendes aux 32.000.000 de capital du Callao et à son propre capital de 4 millions et demi.

Cette première Entreprise, menée avec la rapidité et la décision qui caractérisaient toutes les créations de don Antonio, semblait déjà couronnée de succès; l'espoir était immense, don Antonio et le Callao avec lui, paraissaient sur la route d'une nouvelle fortune. Aussi,

venait-on de distribuer 1.500.000 francs de dividendes
aux deux Compagnies associées !...



Telle était la signification de la première section du Chemin de fer (P. 102)
La Voie allant du puits n° 6 à la Remington.

Ce succès durait déjà depuis près d'un an. Lors de mon dernier passage à Bolivar, je m'étais même laissé aller à acheter quelques actions de la Colombia, à raison de 1.400 francs l'une, soit en payant une prime de 900 francs sur leur prix d'émission. Mais une véritable fièvre de spéculation s'était emparée de tout le monde en Guyane, d'autant plus vive que don Antonio refusait de vendre ses titres, et moi qui, de ma vie n'ai spéculé, je n'avais pas su, pour cette fois, me préserver de l'épidémie régnante.

La Foi fut toujours le grand secret de la vie et de la réussite de don Antonio.

Lorsque la colonne riche du Callao lui fit tout à coup une infidélité, tout le monde accusa une défaillance qui lui était, après tout, bien permise, au bout de quinze années d'un rendement inouï et sans faiblesse de quelque durée ; don Antonio seul resta fidèle à l'Inconstant. Il n'admettait pas que *son filon à Lui* n'existât plus.... Cette Foi, cause de son élévation, devait être aussi celle de sa ruine, puisqu'elle l'empêcha de retrouver la Veine à temps pour tout sauver.

De même que vingt-cinq ans auparavant, il s'était entêté à continuer son premier puits, à l'endroit même où il avait tout d'abord frappé le sol de son pied dans sa volonté d'en faire jaillir des tonnes d'or et y réussis-

sant, de même il s'obstina à chercher encore le filon vagabond dans la même direction, au lieu d'admettre une minute la possibilité d'un phénomène géologique au fond du puits N° 6. De là, les recherches de toutes sortes, mais toujours en profondeur, jusqu'à près de 350 mètres, de là une perte d'un temps énorme et d'un argent précieux, à s'enfermer dans un fonçage plus avant, selon la même direction verticale.

Si le puits N° 7, le puits du bon sens et de la logique, le puits sauveur, avait été commencé plus tôt, c'est-à-dire à son heure, don Antonio aurait obtenu alors, en retrouvant le filon égaré, l'explication qu'il eut pu pressentir, d'après la forme du Callao qu'on connaissait déjà à ce moment-là sur trois de ses côtés, le quatrième ayant même été amorcé au fond de la Mine.



Qu'on se figure une cuvette de porcelaine oblongue, enterrée, à fond beaucoup plus épais que les parois, et l'on se représentera exactement le filon. Trois côtés en étaient connus, les deux petits, Nord (peu exploité parce qu'il entraît de suite sous le lit du Yuruari et qu'on trouvait trop d'eau!!), Sud (qui débouchait dans la Compagnie voisine du Callao-Bis), — enfin, le grand côté Est, dont le

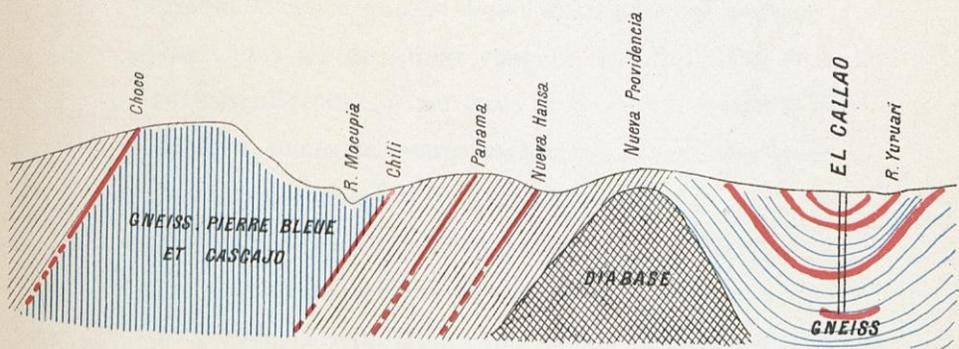
Callao avait tiré presque toute sa fortune ; le quatrième côté, Ouest, restant inconnu encore. Celui-ci était l'X qu'on devait dégager plus tard au puits 7, trop tard, hélas ! mais dont, par une galerie dépendante du puits 6 on notait déjà la remontée.

La quantité d'or transsudé au milieu du quartz par les épontes, — ou roches encaissantes dans les fissures desquelles s'était opérée la pétrification quartzreuse, — cette quantité restant la même partout, on conçoit que, si les parois de la cuvette avaient 1 m. 50 d'épaisseur et le fond 45 mètres, on devait trouver dans le quartz de ce fond trente fois moins d'or que dans celui des parois, *c'est ce qu'on appela la perte du filon !...*

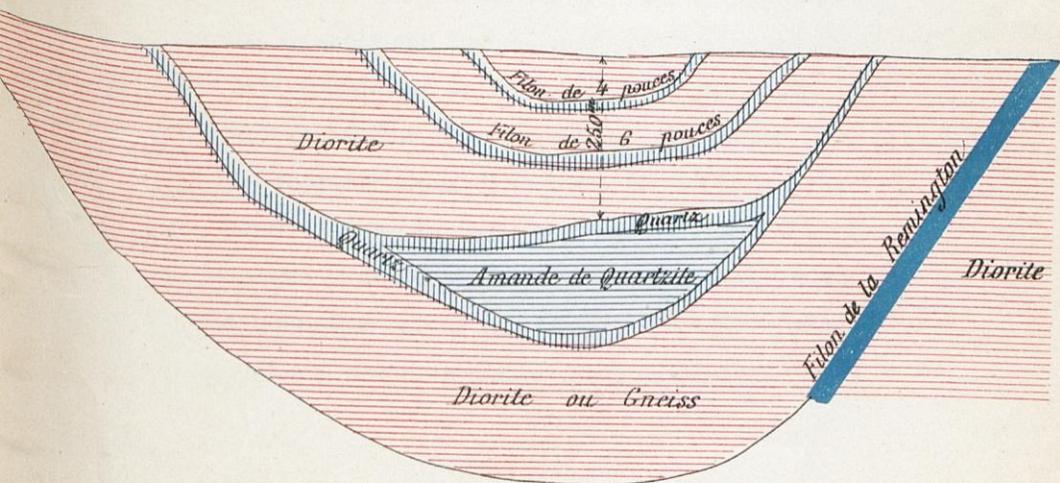
Tel est le Filon ou prétendu Filon, car ce mot est impropre, appliqué au gîte du Vieux-Callao, ce qui ressort de la description même que j'en fais.

Pour compléter la figure que j'ai choisie, qu'on s'imagine encore plusieurs cuvettes de porcelaine de dimensions différentes, emballées les unes au-dessus des autres dans un grand caisson de fer plein de sable, les grandes en bas, les petites en haut, mais toutes sur le même axe vertical : *c'est le système du Callao* tel que je le comprends.

Ainsi, toutes les fois qu'on a fait un puits pour couper un des côtés, un des relèvements de la cuvette, — en un mot, un des quatre corps du prétendu



COUPE DU BASSIN, d'après l'Ingénieur N. PAQUET



SCHEMA MONTRANT LE SYSTEME DU CALLAO

Pour comprendre la théorie développée par l'Auteur (1901)

filon, — on a dû rencontrer les mêmes couches, les mêmes terrains. C'est ce qui est arrivé infailliblement partout ; dans toutes les directions coupées par des puits, on a notamment trouvé, à peu près à la même distance du sol, deux veines de quartz constantes plus petites (donc inexploitées), mais fort riches, incluses dans la cuvette du Callao. Celle-ci est elle-même, selon toute possibilité, — pour ne pas dire probabilité, — comprise dans une cuvette plus grande, la Remington dont le grand côté Est, exploité depuis 1895, est parfaitement connu et dont le fond viendrait alors passer sous celui du Callao à quelques centaines de mètres ; c'est du moins ce que paraît signifier l'inclinaison du relèvement-Est de la Remington, suivi jusq'ici.

Pour rendre plus palpable la comparaison précédente, mêlons, dans notre expérience, de la potasse ou du plomb au sable qui entoure les cuvettes de porcelaine, afin que ce sable soit fusible, qu'à une haute température, il se transforme en verre ; mêlons-y aussi de l'or ou plutôt un sel d'or, fluorure, chlorure, que nous allons à *priori* supposer doué de la vertu de laisser déposer son métal lorsque certaines conditions de pression, de température et de refroidissement seront remplies ; supposons enfin que cet or ira émigrer vers nos cuvettes de porcelaine, devenues molles ou de consistance suffi-

samment pâteuse pour qu'il puisse y être incorporé par migration, dès que la chaleur obtenue sera suffisante.

L'expérience ainsi préparée et ces hypothèses admises, portons notre caisse dans un four de verrier : le sable se vitrifiera, pendant que le sel d'or se décomposant, le métal ira se loger dans la pâte ramollie des cuvettes. Laissons refroidir le tout : l'ensemble nous donnera alors l'idée, avec une réduction de quelques dix millièmes, du bassin du Callao.

C'est ainsi que je me schématise ce système physiquement, du moins ; car si, chimiquement, j'avais voulu me rapprocher davantage de la vérité, j'aurais choisi des cuvettes en cristal de roche, et, en place de sable, j'aurais représenté les terrains ambiants par un mélange de feldspath ou de kaolin, d'eau, de silice, de fer, de soufre, d'amphibole, de péridot, de pyroxène, et d'un sel d'or ; puis, j'aurais fait agir sur l'ensemble la pression de milliers d'atmosphères au sein du four électrique — si je l'avais pu...

Mais l'opération, bien plus difficile à réaliser ainsi, n'en donnerait pas au lecteur une compréhension plus nette de la formation et de la forme du bassin désigné.

*
* *

Revenons à don Antonio qui, lui, ne voyait certes pas si loin.

Il transporta sa foi dans la Colombia et crut sincèrement que ce filon pouvait remplacer celui du Callao, pour l'existence de la Compagnie : tout le monde le crut avec lui, moi le premier, et, aujourd'hui encore, rien n'est venu infirmer cette opinion que l'expérimentation, au contraire, semble avoir toujours et de plus en plus confirmée.

Cette foi fut telle chez don Antonio, qu'il garda précieusement, ainsi que j'en ai touché un mot, la presque totalité de ses actions de la Colombia, refusant de s'en défaire, même cette année-là, en 1894, où elles valaient trois fois leur taux d'émission.

Il est mort en 1900 ayant conservé un registre entier de ces titres, intact, inviolé. Il me l'a montré avec orgueil, comme il le montrait à ses amis, dans sa certitude que là était le rétablissement de sa fortune : il l'appelait : « El Libro de Oro », le Livre-en-Or.

Aussi l'exploitation de la Colombia fut-elle, sous la haute direction de don Antonio, analogue à celle du Callao ; il sacrifia l'avenir, même l'intérêt plus immédiat, à donner de suite — il se donnait ainsi à lui-même — beaucoup de revenus.

Donc, comme aux beaux jours du Callao, et malgré les inutiles leçons de l'expérience, on courut sus au dividende, dès les premières recettes, dès ce premier

exercice de 1893-1894 : l'on paya cinq coupons d'un coup ou à peu près — car les dividendes se succédèrent à peu de semaines d'intervalle. On distribua ainsi la coquette somme de 715.578 francs aux actionnaires de la Colombia et celle de 721.569 francs aux porteurs du Callao.

Oui, en 1894, on distribuait un dividende au Callao, *sept ans après la perte du filon !!*

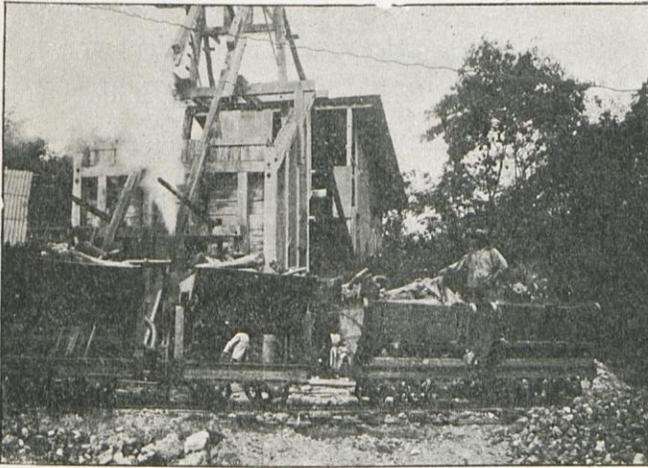
Ce premier semestre 1894, la Colombia avait une production totale de 15.020 onces d'or, lingots qui furent envoyés à Baring frères et Co, agents du Callao à Londres et vendus 1.427.169 francs.

Après cette saignée à blanc, il restait en caisse, en tout et pour tout, 30.975 francs formant l'unique capital de roulement et l'unique réserve !

Ainsi, sept ans après la disparition de son filon du Callao, l'incorrigible don Antonio recommençait son histoire — toute son Histoire, de A jusqu'à Z — avec celui du Caratal!....

J'ai beaucoup connu cet homme extraordinaire, d'une mentalité si curieuse et j'explique son cas : c'était un Napoléonide par l'audace et l'intelligence, mais en même temps un félibre, une cigale qui

chantait sur une lyre d'or. A 75 ans, le poète reprenait superbement la romance interrompue en 1887; flambant du même coup de soleil, il entonnait à nouveau le chant triomphal de sa jeunesse et de son âge mûr, qui l'avait fait le roi de l'Orénoque, sans que personne osât se poser en face de lui pour lui donner



Quand je descendis par le puits N° 4...
Chevalement du puits de la Colombia.

la réplique... c'est-à-dire pour le contre-balancer, — et lui être utile, — pour l'arbitrer.

Quand je descendis dans la mine Caratal par le puits n° 4 à l'orifice duquel arrivait le chemin de fer, je compris combien la distribution hâtive d'un million

et demi de dividende, quelques mois auparavant, combien l'absence totale de réserve mettaient la Compagnie en mauvaise posture.

Ici, comme à côté, on vivait encore, on vivait toujours au jour le jour!....

Aucun travail de prospection ou de reconnaissance ne permettait de savoir ce qu'il y avait deux mètres plus loin que le front de taille où les mineurs creusaient leurs trous de mine; la préparation du minerai était nulle, chaque jour, il fallait urgemment que le quartz à peine abattu montât à la surface du puits pour être rapidement expédié, les pilons étant sans cesse sur le point de manquer d'aliment. Dans le fond des galeries, pas même cinq mètres cube de quartz, je ne dirai pas préparés, mais reconnus d'avance! Sur le carreau de la mine pas même un stock de dix tonnes, et, en caisse, l'argent de la paye d'une quinzaine!

Voilà le bilan de la mine! au lendemain d'une production de 15.000 onces, d'une récolte d'un million et demi! après la grande leçon reçue sept années plus tôt!!

Depuis une quinzaine de jours on devenait anxieux: l'abatage ne marchant plus suffisamment pour les besoins des pilons, on avait dû compléter les charges avec de la terre *stérile*, ce qui diminuait d'autant la teneur.

Pareil fait se reproduisit deux ans plus tard, mais sur une plus grande échelle, pour la Remington : à la dernière année de l'exploitation de la Compagnie, on dut mêler à ce quartz de bon rendement autant de stérile, faute d'avancements suffisants, faute des ressources pécuniaires nécessaires pour la régularité des fournitures de minerai aux moulins ! — L'histoire d'un Cultivateur qui aurait un Moulin en marche, mais pas d'argent pour couper son blé !

Jusqu'en 1894, on avait extrait plus de 60.000 tonnes de quartz du filon Caratal, c'est donc une mine assez développée que je visitais en ce moment.

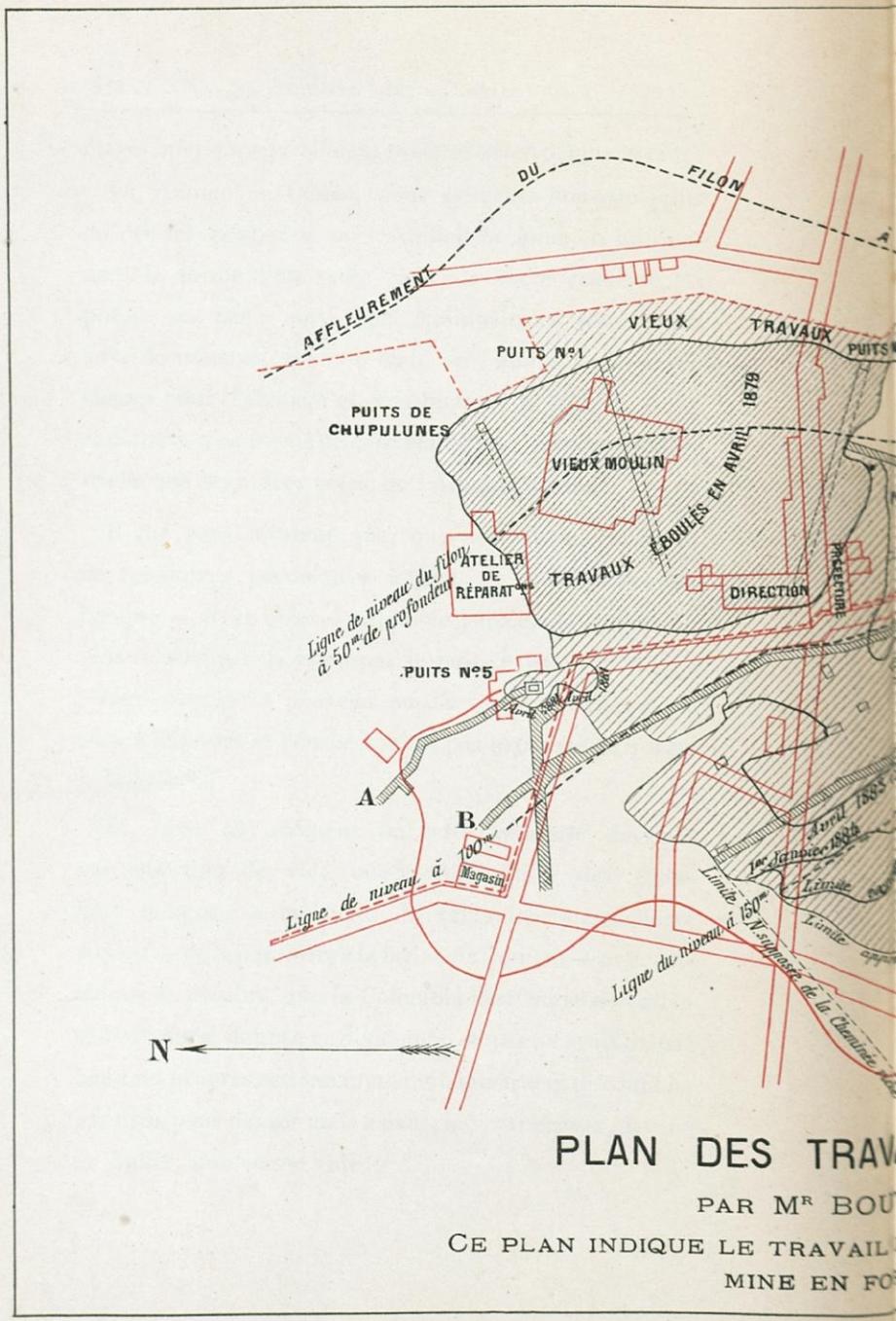
Au fond du puits, le quartz venait d'être limité par une interposition de roche noirâtre qu'on appelait « *pedra oscura* » (pierre noire) ou « *esquito gresoso* » (schiste gréseux). C'était, en réalité, ainsi que l'a démontré M. Bernard six ans plus tard, une roche amphibolique, une diabase noire à grains serrés, très-fins, (hornblende, oligoclase, quartz), laminée en large rubans mêlés de quartz aux points de contact et contenant alors de l'or à la vue. Ce dyke déjetait le beau filon de quartz riche épais de 8 à 10 pieds, qui vint s'y buter en profondeur au fond du puits 4 : les étages supérieurs avaient été vidés de leur minerai payant. Avait-on du quartz pour longtemps dans les

étages inférieurs qui allaient se rétrécissant de plus en plus ?

Là, comme au Callao, pour éviter de nouveaux puits ou des travers-bancs, on travaillait la mine en lui donnant la forme d'un large pain de sucre renversé, la pointe en bas ; ainsi l'on diminuait les frais, mais aussi le minerai. Plus on était bas, moins on avait de champ pour l'abatage et l'extraction du quartz. Cette exploitation en forme de coin était donc aussi peu industrielle que les autres actes de l'Administration.

Il me parut évident que, question d'avancement et de ressources pécuniaires à part et roche amphibologique, — dyke noir — supposée percée, on ne pourrait plus développer la mine par le puits existant et que le forage d'un puits nouveau ou d'un travers-banc, je ne sais, s'imposait si l'on ne voulait pas manquer de quartz à bref délai.

Et, c'est au moment où cette nécessité devenait une question de vie, où la diminution des chantiers obligeait à mélanger du sable inerte au quartz payant — de la poussière à la farine de froment — pour alimenter le moulin, que la Colombia avait versé au Callao sa redevance, donnée en dividende, et qu'elle avait distribué à ses propres actionnaires cinquante francs de coupons par titre, pour danser maintenant, le ventre creux, devant un buffet, une caisse vide !



La cheminée était admirable, avec une puissance de trois mètres d'épaisseur et une régularité de teneur remarquable, quand on se buta sur le malencontreux dyke de diabase. Sa nature seule et le rejet infligé à la Veine, indiquaient qu'il était d'un âge probablement plus récent, *différent en tous cas de celui de la consolidation du quartz*, c'est-à-dire de la migration et de la fixation de l'or. On eut le tort de s'y entêter, parce qu'au début, cette roche avait donné de l'or à la vue, mais seulement dans le voisinage du filon quartzeux. Il n'en eut pas été ainsi, si, en place d'un Superintendant anglais à grand orchestre, on avait eu un simple et bon Ingénieur des mines, diagnostiquant au seul examen de la roche *qu'il était impossible qu'elle fût aurifère*, par le fait de son même âge et de sa formation.

Quoiqu'il en soit, ce dyke, qui causa la mort de la Colombia et entraîna par voie réflexe celle du Callao, n'était qu'un simple accident, comme il s'en produit normalement dans la vie d'une Mine et qui ne doit pas l'arrêter une minute, si elle a admis « l'accident » dans ses prévisions. Mais il n'en est plus ainsi pour une Entreprise luxueuse, mais bohème et qui vit au jour le jour !

On commença, trop tard, le puits n° 5, au toit du filon ; on le creusa jusqu'à 239 pieds de profondeur

verticale, mais en l'inclinant de façon à ce qu'il vînt rejoindre la galerie d'angle que je visitais alors.

Au mur de la veine, on passa sous cette galerie, et, naturellement on retomba sur le dyke amphibolique qu'on suivit le long du filon de quartz, à une petite distance à l'Ouest du plan incliné; on eut la joie de constater, par un coup de sonde au diamant, qu'il se terminait enfin, et de retrouver à cette terminaison le grand filon intact avec sa teneur précédente. On continua alors le nouveau puits incliné qui devait aboutir à son tour dans le grand filon, après avoir percé de part en part le dyke malchanceux, lequel vient s'y terminer en aiguille ou plutôt en sifflet.

Ce dyke, qu'on appelle *la veine noire*, je le qualifie-rais plus volontiers du nom de guigne noire. En effet, on commençait à peine l'abatage par le puits incliné n° 5 qui ramène sur le grand filon, quand le Callao faisait faillite!

Cette année-là, 1894, on retira de la Colombia 1690 tonnes de minerai de deuxième catégorie et 521 de terre provenant des fondations de l'ancien moulin du Tigre. La teneur de ce mélange fut de 1 once 25 en moyenne.

J'emportai de la Colombia l'impression qu'elle était

alors sinon le grand avenir du pays, du moins le plus immédiatement saisissable, réalisable à ce moment-là.

Ma conviction est que le Callao ne fut pas une exception par sa richesse, qu'il y a dans ce bassin beaucoup de « Callaos » enfouis dans le sol et encore inconnus ; la seule façon dont il fut découvert le prouverait, à moins d'admettre que, du premier coup, don Antonio ait fait mouche au point exact où il fonça son premier « barranco » (puits).

De tous les grands filons du bassin, la Colombia — dont le quartz, j'entends celui pris dans le filon lui-même, s'était toujours tenu plutôt vers deux onces qu'à une once, mais pas au-dessous, — me parut être, jusqu'à l'évidence, une mine riche et certaine, pour tout dire une Mine *industriellement prouvée*.

*
* *

En relisant, après plusieurs années, mes notes de voyage, — bagage bien grossi depuis, aussi bien par les événements que par les travaux effectués, — je constate que ces six années d'efforts continus sous la sage direction de Mr. Cagninacci, m'obligent à ajouter aujourd'hui la Remington à l'opinion que j'avais alors, sur la possibilité du salut de l'Entreprise par la Colombia, parce que la Remington est prête sans travaux nouveaux, tan-

dis que la Colombie a besoin de quelques mois de préparation. Je dirai donc, maintenant, que la Remington doit être la première des préoccupations de tout groupe sérieux qui voudrait revenir, non pas chercher, *mais faire sûrement sa fortune*, dans ce Bassin extraordinaire que je prétends presque intact encore et que je baptise, que je prédis être, même après la faillite du Callao, **le premier bassin aurifère de la Planète.**

J'allais dire « surtout après la chute du Callao », car cet accident, regrettable à cette époque, et bien qu'il ait ouvert une ère de marasme fort pénible pour les gens du pays, devient en réalité un inappréciable bienfait pour eux, puisque seul il rendra possible une reprise industrielle véritable, une exploitation normale telle qu'elle est uniformément comprise et pratiquée dans tous les points aurifères du monde, actuellement ouverts au travail de l'or.

Le Callao était hors la norme, hors la loi, au-dessus de la loi, cette crise l'y fait organiquement rentrer.

Les prix des mineurs, des transports, des denrées sont tombés de 75 % le jour où la vache à lait a cessé d'engraisser tout le pays.

C'est dire que, là où l'on ne pouvait exploiter à une once en 1886, mais où l'on exploitait déjà à

moins de $\frac{2}{5}$ d'once en 1897, on le pourra dorénavant à $\frac{1}{3}$, même $\frac{1}{4}$ d'once, comme au Transvaal, comme partout, lorsqu'on se remettra sérieusement à l'ouvrage... C'est à la fermeture du Callao pendant quelques années, à la disette qui s'ensuivit, c'est-à-dire à la rupture radicale, définitive avec l'absurde passé, et à l'éclosion de mœurs nouvelles depuis, qu'on le devra.

Je ne quitterai pas la Colombia, sans dire quelques mots, pour clore son histoire à ce jour, de ce qui s'y passa plus tard.

Après la chute définitive du Callao, il y a quatre ans, ses nouveaux propriétaires permirent à des mineurs d'aller travailler sur leurs terrains, moyennant une redevance fixe, soit : la moitié de l'or que l'on retirerait du moulin.

Un certain nombre de ces ouvriers travaillèrent à la Colombia.

Ne pouvant rentrer dans les anciens travaux, inondés, ils creusèrent un nouveau puits de l'autre côté de la « pared, piedra oscura », du dyke amphibole feldspathique avec quartz en plage que j'ai décrit : ils le poursuivirent jusqu'à 90 pieds, niveau auquel ils rencontrèrent l'eau qui les obligea à s'arrêter, faute de moyens d'exhaure. Ce puits avait-il recoupé le même filon, ou

en avait-il trouvé un nouveau? je ne l'ai pas vu, mais les renseignements qui m'ont été donnés à mon dernier voyage et la topographie que je connais, me portent à m'arrêter jusqu'à la preuve du contraire, à la première hypothèse qui est aussi, si je ne me trompe, celle de Mr. Maurice Bernard.

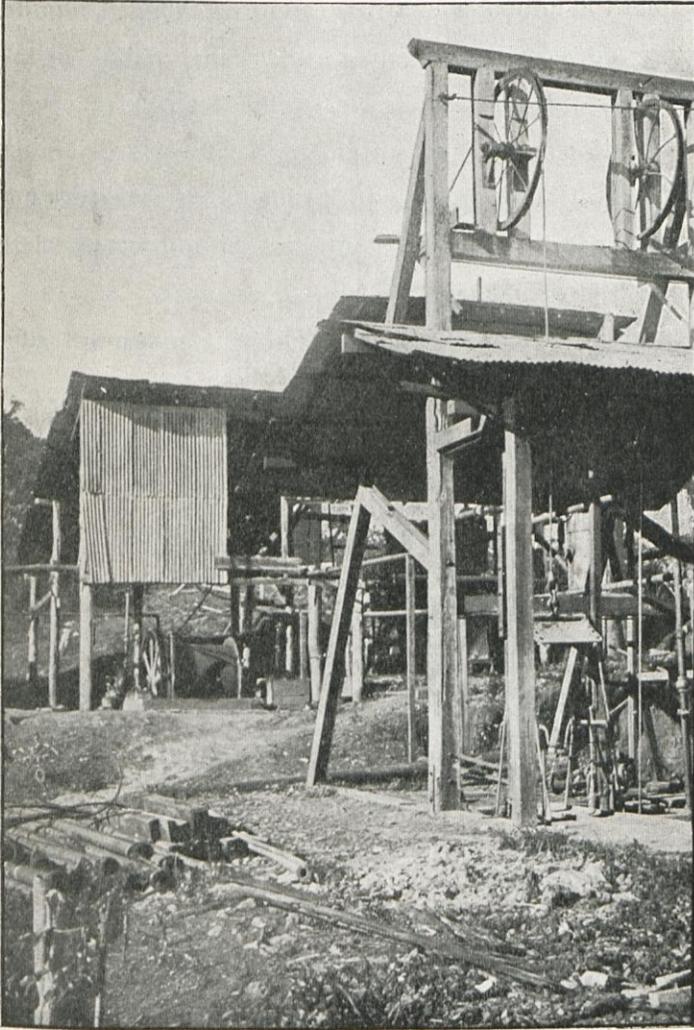
Ces mineurs installèrent là des champs d'abatage forcément restreints.

Ils en retirèrent de septembre à décembre 1897 : 792 tonnes de quartz qui rendirent 1.045 onces d'or et, à partir de février 1898, 566 tonnes de quartz avec un produit de 871 onces d'or, soit plus d'une once et quart à la tonne, comme moyenne; après avoir tout pris à ce niveau, ils durent s'arrêter, les ressources leur manquant — en dehors même de la question de l'eau — pour ouvrir les nouveaux étages qui leur eussent permis de suivre le corps du filon.

En réalité, dans le cours de son existence jusqu'au jour de son arrêt en plein rendement, le filon Caratal a donné 88.758 tonnes de quartz qui ont produit 89.529 onces d'or, malgré toute la terre stérile qu'on a dû mélanger dans les bocards pour faire fonctionner les batteries; soit, en francs, plus de huit millions d'or.

Après ma remontée du fond de la Colombia et le

déjeuner qui suivit, nous nous remîmes en selle.



Orifice du puits de la Remington et son chevalement.

Mais, au lieu de nous rendre sur la Remington, nous

prîmes droit au Sud ; je voulais maintenant voir tout d'abord la mine Panama, beaucoup plus éloignée, afin de poser de suite dans mon esprit certains points historiques — qu'on comprendra quelques pages plus loin — et de comparaison que ma descente à la Colombia rendait intéressants. Mais je dus bientôt interrompre ma promenade, à l'annonce d'un courrier qui m'apportait de la correspondance.

Je rentrai donc au Callao, remettant aux jours suivants ma visite au Sud du bassin.

*
* *

LA REMINGTON ET LA PANAMA

Toutefois, je ne laisserai pas la description des propriétés du Callao sans parler de la Remington dont j'ai déjà dit quelques mots. Cette Mine est peut-être la plus intéressante, parce qu'elle est aujourd'hui la plus parfaitement connue, mais surtout parce qu'elle est la mieux préparée pour une reprise presque du jour au lendemain.

A proprement parler, on n'a guère commencé qu'en 1895 à extraire du quartz en vue d'une exploitation régulière de la Remington, filon situé au Sud-Est du Callao.

Au moment où je me trouvais sur les lieux, on ter-

minait l'embranchement du chemin de fer qui devait permettre de transporter au grand Moulin ce minerai pour son broyage.

L'exploitation de la Remington a duré plus de deux ans ; elle prouve ce qu'avec de l'ordre, de la méthode, de la fermeté, on peut faire dans n'importe quel pays, même quand il a des habitudes invétérées, prétendues irréductibles quelques années auparavant. En 1895 et 1898, il y eut, sur cette Mine, une mise au point véritable, une direction industrielle digne de ce nom, et qui a fait enfin rentrer le bassin du Callao dans la normale, dans les conditions ordinaires, raisonnables, rémunératrices, de toute exploitation aurifère.

Cet honneur revient entièrement à Mr. Dominique Cagninacci ; ce faisant, cet Ingénieur s'est montré digne du nom qu'il portait ; ses oncles furent, à côté de don Antonio, les collaborateurs de l'enfantement du Callao ; on peut dire qu'il en est une des premiers régénérateurs, puisque les possibilités d'une exploitation vraiment scientifique, industrielle et rationnelle sont dues à son rare mérite.

Il a su abaisser le prix de revient à 40 francs la tonne à la Colombia et à 37 francs à la Remington.

Ces deux ans d'exploitation suivie à la Remington, qui fut sa création et son principal champ d'expérience

et où il en fit la preuve, établissent péremptoirement que les quartz d'une demi-once sont dorénavant exploitables avec bénéfice, là comme partout ailleurs.

Mr. Cagninacci découvrit et essaya le filon de la Remington — connu par lui depuis 1890, date de ses premiers essais et repris au mois d'août de l'année de ma visite, — sur 500 pieds en direction et autant en surface. Il en exploita le minerai jusqu'à une profondeur de 240 pieds et sur 250 mètres de galeries; enfin, il en tira un quartz qui, toujours et fort régulièrement, rendit trois quartz d'once à la tonne (75 francs) pour un prix total de revient du quartz qui, la dernière année, ne dépassa pas 37 francs. Là, plus encore qu'à la Colombia, les avances de quartz manquèrent la plupart du temps, et on dut abondamment mélanger du stérile au minerai payant pour pouvoir faire travailler les pilons, ce qui abaissa d'autant le rendement en or. Cette addition désastreuse fut même la règle, pendant toute la dernière année.

Malgré cette bonne venue de la Remington et l'admirable régularité de sa teneur, don Antonio donna l'ordre formel, sur l'avis de Mr. Maninat de tout sacrifier en vue de l'exploitation à la Panama, mine située au Sud du Bassin, à 15 kilomètres du Callao; le chemin de fer y arrivait maintenant. Inutile de dire que don Anto-

nio avait à la Panama des intérêts considérables. Ce filon — déjà l'objet d'une sérieuse étude par M^r de la Bouglise, qui avait conclu à sa non-exploitabilité, mais douze ans auparavant, — ce filon offrait de grandes espérances qu'il ne tint malheureusement pas assez régulièrement. Cette fois, don Antonio toujours à la recherche du « rich-pay shoot » avait lâché la proie pour l'ombre; à lui aussi ce nom de Panama fut fatal.

A sa chère et brillante Panama, il sacrifia la plus modeste, mais la plus sûre Remington, cela au point d'ordonner pour huit jours la fermeture de cette Mine constante et fidèle, qui venait de lui donner 18 ou 20.000 tonnes d'un quartz de trois quarts d'once sans faiblir une minute, en une colonne d'une homogénéité et d'une imprégnation remarquables, et capable de fournir encore 30 ou 40.000 tonnes du même quartz reconnu, touché, parfaitement prospecté aux mêmes niveaux, c'est-à-dire sans dépenses, sans travaux nouveaux.

C'est la première fois qu'on avait, enfin, une mine prospectée à l'avance, qu'on possédait la certitude d'une quantité déterminée de minéral.

Ces huit jours furent suivis de huit autres... et de remise en remise, la Remington ne rouvrit plus. Elle devait rester fermée jusqu'à la visite que vient d'y faire tout

récemment l'Ingénieur Maurice Bernard, en vue de laquelle Mr Cagninacci la vida et la rendit visitable dans toutes ses parties, en dix jours de travail.

Enfin, la Remington est une des plus abondantes en pyrites, ces sulfures de fer qui sont rebelles à l'amalgamation; l'or qu'elles renferment est perdu si l'on n'a pas recours soit à la cyanuration, soit à la concentration.

Le Vieux-Callao contenait moins de pyrites, bien que Mr. Boutan, après les essais de Mr. Perkins, ait établi que le traitement de son quartz laissait perdre par jour 1.750 grammes, ou 6.000 francs, d'or retenu dans les tailings (résidus), (faute de cyanuration, alors inconnue), ces six mille francs d'or par jour, étant simplement rejetés à la rivière par le canal de vidange du moulin. La mine Remington est beaucoup plus ferrico-sulfureuse; Mr. Cagninacci estime que 50% de l'or qu'elle renferme sont contenus dans la pyrite. On peut donc conclure qu'avec un traitement complet, la Remington donnera du rendement de une once $\frac{1}{4}$ à une once $\frac{1}{2}$ à la tonne, en tous cas au moins une once.

On le voit, jusqu'au bout, la chance a favorisé don Antonio, et réellement s'il n'en a pas profité, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

En 1894, sept ans après la perte du filon au Callao, la Colombia lui offre à nouveau la fortune. Il recommence avec elle toutes ses erreurs du Callao, ne fait pas de réserves et, dès la première année, distribue un million et demi, tout ce qui est entré en caisse ; la Colombia doit être abandonnée en pleine production, faute d'argent pour les travaux, pour franchir vivement le dyke qui barre son filon.

En 1895 et 1896, le sort propice lui sourit encore dans la Remington qui fournit régulièrement ses 75 francs à la tonne avec un prix de revient total de 37 francs.

Il rouvre aussi la Colombia avec 40 francs de frais à la tonne ; mais il compromet tout, et il abandonne en faveur de la Panama, pour une semaine, pense-t-il, cette Remington qui se suffit, qui gagne même, au jour le jour, un argent suffisant et pour ses propres travaux et pour ceux du beau filon de la Colombia, retrouvé enfin de l'autre côté du dyke.....

Entre temps, on recoupe dans sa remontée occidentale, le filon, le grand filon du Callao lui-même à 1.420 pieds à l'Ouest du puits N° 6, preuve péremptoire que les quatre côtés de la cuvette ovale sont maintenant connus, que les deux tiers du grand filon du Callao sont encore à prendre, existent sous terre... mais cette Renaissance, certaine, fatale, ce n'est plus à don Antonio, ni à ses pro-

pres héritiers que reviendront désormais la gloire et le profit de l'avoir assurée.

Quand je visitai le Callao, on connaissait le relèvement du côté Ouest de la cuvette, au fond de la mine : *on en avait tiré, un moment, du minerai de 4 onces.*

Le pendage, relevé au front de taille de la remontée, en bas, était de 12° , bien moins incliné, conséquemment, que le pendage de nom contraire (Est-Ouest) dont la Compagnie vivait depuis dix ans ; d'après ces éléments, Mr. Barry Searle, le Superintendant de 1894, avait calculé que le puits 7 recouperait le filon dans son inclinaison Ouest-Est (quatrième côté de la cuvette), à 126 m. 74 de profondeur verticale au-dessous du sol. A mon arrivée, le puits atteignait 52 m. 74 ; au fond de ce puits, on avait donné un coup de sonde au diamant, de 105 pieds (32 mètres), soit en tout 34 m. 74. D'après le calcul précédent, le filon devait être retrouvé 42 mètres plus bas ; mais les témoins de la perforatrice accusaient une plus vive relevée, indiquant maintenant un pendage de 30° ; on s'attendait donc à le toucher d'un moment à l'autre. En réalité, il ne fut traversé que plus tard.

* *

LES CONTINGATEURS DE DON ANTONIO

Mais à Bolívar, épiant les fautes de don Antonio,

comptant les coups et marquant les points, veillent deux hommes de grand sens, de clairvoyante intelligence et haute sagesse, l'un, Agent consulaire de France, chef d'une des principales Maisons françaises de l'Orénoque; l'autre, le Consul des États-Unis, chef de la plus puissante Maison américaine du pays.

Actionnaires du Callao, las de tant d'erreurs, toujours les mêmes, certains que la résurrection sera à celui qui aura la volonté de l'entreprendre, ils prennent l'initiative d'un coup d'État, jettent hardiment l'Idole à terre, quoique avec infiniment de formes, même de respect, s'emparent du Callao et le rachètent avec toutes ses existences.

Le Callao a changé de mains !

Le premier des nouveaux propriétaires s'appelle Mr. Barthélémy Tomasi; le second, Mr. Robert Henderson, chef de la maison Dalton.

Mr. Tomasi, qui est en outre le Président de la Colombie, assume la lourde charge de ressusciter le Callao.

Avec un rare courage, une tenacité égale à celle de don Antonio, quand il creusait son premier puits; mettant d'avance sa grande fortune, son crédit de premier ordre, sa personnalité et dorénavant tout son temps au service de l'Entreprise; doué de l'esprit le plus fin et le plus sagace, secondé par une haute moralité et une probité scrupuleuse, qu'illuminent la bonté du cœur et l'amour

le plus vif du Nom Français, Mr. Tomasi s'est juré qu'il rendrait le Callao à la France, qu'il le reconstituerait tout au moins avec des éléments et des capitaux français.

C'est là une belle Œuvre.

Notre compatriote est parti pour la France. Il s'est promis, il se doit à lui-même, de ne revenir à Bolivar qu'après avoir réussi : je connais sa constance, je suis certain qu'il réussira.

*
* *

LE PÉONAGE

La correspondance ne m'apportait rien de particulier ; mais le reste de ma journée était perdu.

Le lendemain, j'expédiai à Casanare les laveurs de batée que j'avais pu enrôler, grâce à la bonne entremise de Mr. Barry Searle, Superintendant du Callao. Très considéré dans le pays, où il habitait depuis longtemps, — il était déjà capitaine de mines sous la direction de Mr. Perkins de 1883 à 1887, — il se trouvait mieux à même que quiconque pour me désigner un bon personnel.

Au Callao, les mineurs ne sont pas nourris ; je pus en engager à 4 et 5 francs par jour avec la nourriture. Plusieurs connaissaient la région de Casanare ; je n'eus donc qu'à leur donner quelques « recursos » (avances),

en leur recommandant de partir et surtout d'arriver le plus tôt possible.

On ne trouve pas, en effet, d'ouvriers mineurs ou de péons à envoyer à quelque distance du point où on les embauche, sans leur faire certaines avances d'argent. Chacun de ces travailleurs vivant au jour le jour, il lui serait impossible, sans cela, de se nourrir jusqu'au moment de son arrivée à pied d'œuvre ; ils se rendent ainsi pédestrement à des centaines de kilomètres, et à leurs risques et périls.

Ils tiennent généralement leurs engagements, à moins qu'ils ne boivent ou ne jouent dès le premier jour les fonds qu'ils ont reçus. Il arrive aussi qu'ils partent, mais s'arrêtent en route à boire du rhum, seule boisson spiritueuse dont ils consomment, et jusqu'à se rendre ivres-morts, si l'argent qu'ils ont en poche ou la générosité d'un partenaire leur permettent de s'en procurer à discrétion. Dans ce cas, ils ne parviennent quelquefois pas à destination.

Les mineurs, nègres anglais, sont parfois de mauvaise foi et empochent les « recursos » avec l'arrière-pensée de faire la « parendra, » (la fête), et de ne pas partir. Toutefois, le fait est assez rare, mais, pour le péon vénézuélien, il est exceptionnel.

Ce dernier a bien l'intention de se mettre en route, et il donne à sa promesse un commencement d'exécution. Si donc il n'arrive pas, il ne faut s'en prendre qu'à l'occasion qui a fait le larron, qu'à la facilité avec laquelle il se laisse entraîner.

Vis-à-vis des nègres anglais, on est à peu près désarmé ; contre le péon vénézuélien, on a la ressource des autorités civiles et militaires qui sont fermes vis-à-vis de leurs nationaux et ne tolèrent pas qu'ils manquent à leurs engagements, surtout vis-à-vis d'un étranger ; c'est un véritable point d'honneur pour elles, d'empêcher ceux qui viennent demander l'hospitalité au Vénézuéla d'y être volés par les indigènes. Les autorités font alors chercher le délinquant, le trouvent toujours, car elles savent s'armer de patience.

Une fois qu'elles le tiennent, elles le mettent soldat au « resguardo », au « cartel » (caserne), comme punition, plus rarement au « callaboso » (cachot) : — le châtiement du « Cepo », presque exclusivement militaire, est réservé pour les cas très-graves. — Au bout de quelques semaines, elles obligent le péon à aller prendre le travail pour lequel il s'était engagé.

Apaisé sur le départ de mes hommes, j'étais libre de parcourir le pays à ma guise jusqu'au passage à Las Tablas du prochain bateau.

AUTRES MINES

Je passai les journées suivantes à visiter en tous sens, suivi de Pedro, ce gîte du Callao proprement dit et qui n'a pas plus de 15 kilomètres de long. Les souvenirs de mon guide s'ajoutant aux mille détails que je



Les bords du Bassin, côte Est.

recueillais à droite et à gauche, je bourrai de notes tous mes carnets : il me fallut même en acheter de nouveaux. Que de choses intéressantes et précieuses, jetées ainsi au crayon ou au stylographe en annotations brèves ou abrégées, souvent avec la coupe schématique d'une « quebrada », fente de terrain, le profil d'un affleurement ! Je pourrais en tirer tout un livre...

Je ne rouvre ces calepins qu'avec respect et piété, et cependant ce voyage au Callao fut presque sans incident, presque banal, malgré l'émotion inséparable d'un sujet aussi esthétique et aussi passionnant, si je le compare aux 7 ou 8.000 kilomètres que je parcourus en 1887, 1888 et 1889 jusque dans le Haut-Orénoque et le Rio-Negro.

A cette époque, mon mode de locomotion avait été la curiara, le canot, avec les Indiens, — le jour sous un ciel de braise, la nuit dévoré par les moustiques, trempé par des ondées continuelles, en un pays inondé où nous ne trouvions même pas de terre ferme pour reposer le pied et tendre nos hamacs. Alors aussi, j'avais pris force notes, les rédigeant, même à l'occasion, sous forme de lettres à ma famille ; il y en a ainsi des centaines, des milliers de pages, et pourtant, jamais jusqu'à l'heure actuelle, les nécessités de la vie ne m'ont permis d'exhumer, de présenter en gerbe cette sauvage hottée de fleurs fanées et qui voudraient revoir le jour.

Plus fortuné est le sort réservé à mes notes du Callao, quoique plus courtes et plus récentes, puisqu'il m'est donné d'en faire revivre ici une partie ; trop heureux serai-je, si mes lecteurs prennent à leur lecture la moitié du plaisir que j'éprouve à les résumer pour eux.

Donc, accompagné de mon fidèle Pedro et de ma chère

compagne, à laquelle je communiquais l'ardeur de mon enthousiasme, en disséquant pour nous-mêmes le Callao, en nous en découvrant l'essence, je parcourus et fouillai ces lieux célèbres visités depuis vingt ans par tant d'ingénieurs connus.

Sur la rive droite de l'Yuruari, j'examinai les mines les unes après les autres, ces admirables filons faisant partie des propriétés du Callao, à peine touchés encore, magnifique réserve de l'avenir : la Iguana, en bordure du chemin de fer, beau gîte que M. Weber, Superintendant du Callao, en 1893, disait « pouvoir sauver l'entreprise » ; — la Nadal qui vient ressortir au Sud sur les terrains de la Bolivar-Hill, où, en 1882, l'Ingénieur Naissant l'avait recoupée avec une teneur *de trois onces à la tonne* ; — la Culebra, puissante veine de 10 à 20 pieds où l'or est disséminé avec une grande régularité ; — la Lagunita, d'où l'on découvre une si belle vue sur le village de Chile. (V. la photographie p. 137.)

Tout à côté, je visitai le Callao-Bis qui paraît tenir le prolongement du petit côté du Sud de la cuvette du Callao et qui broya dans son moulin de vingt pilons, resté en bon état, des milliers de tonnes d'un quartz de une once et demie, insuffisante à l'époque. A côté, l'enclave de Monserratte, avec son filon où les rapports

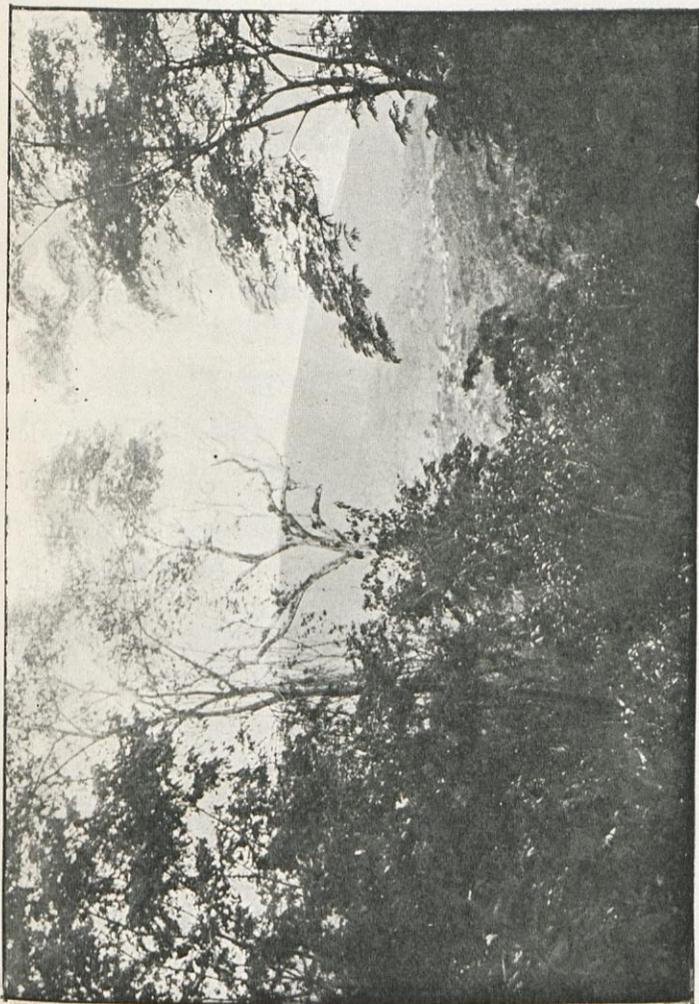
des ingénieurs Mauduit, Oxland, Anthony, constatent des quartz de deux onces ; plus au Sud, le splendide filon Los Frailes de la Nueva-Hansa, d'où les ingénieurs Atwood et Richard tirèrent, plusieurs mois durant, un quartz régulier de deux onces : cette superbe traînée de Los-Frailes bien connue, bien prospectée, et qu'on n'arriva pas à exploiter... parce qu'on manqua d'une pompe d'épuisement !...

Au Sud-Est, Jesurum ou Bolivar-Hill, où Mr. G. Naissant fit des travaux considérables, reconnut trois mines de premier ordre, dont une la Nadal, déjà nommée ; Jesurum où cet Ingénieur de grand renom — le premier, à mon sens, qui ait compris et décrit le Bassin du Callao — établit « *qu'une teneur de trois onces et demie à la tonne est l'expression de la richesse moyenne sur laquelle peut compter cette propriété !* »

Les parties défrichées à cette époque par Mr. Naissant sont maintenant inaccessibles, recouvertes de forêt vierge, et je ne pus pénétrer sur ce terrain, objet d'un des plus beaux et des plus consciencieux travaux écrits sur le pays, et dont je possède un des rares exemplaires, devenus introuvables.

Au Sud, le Chile, Panama, la Pérou, la Potosi avec leurs moulins, la Eureka, tous filons connus, où se dépensèrent inutilement des sommes considérables que les

errements introduits dans le pays par cet ogre, — le Callao, — frappaient d'avance de stérilité.



“ Je parcourus ces lieux célèbres, ... au Sud, le Chile”. — Vue du village de Chile, prise des affleurements de la Lagunita.

De l'autre côté de la Mocupia, la Nacupay, avec sa

nouvelle usine neuve de vingt pilons, le filon Nueva-Providencia qui recoupe le filon Caratal de la Colombia.

Puis, au Sud les propriétés de la Union, appartenant aussi, pour partie, au Callao, avec son usine neuve de vingt pilons et ses magnifiques veines de San-Felipe, Santa-Maria et San-Hyacinthe ; la San-Felipe, — d'où la Union tira de si beaux rendements ; — la Santa-Maria, sa mine-sœur, type du filon à *cochanos*, où du gros or se dépose dans les plans de clivage du quartz, le long de ses veinules pyriteuses.

Dans la Santa-Maria, l'or se trouve aussi sous la forme de « bombas », de poches ; on en a retiré des pépites énormes, une de 63 onces ; une autre qui fut volée par un nègre, pesait 14 livres, près de 225.000 francs !

Et tant d'autres mines connues et inexploitées jusqu'à ce jour, tant d'autres filons remarquables dont on admire les affleurements et qui sont encore là, en terre, côte à côte, non déflorés, témoins éloquents en leur impressionnant mutisme que l'Eldorado de la Légende ne fût pas ailleurs.

Dans ce Bassin, plus de vingt Compagnies engloutirent leurs capitaux et ne purent vivre avec des rendements moyens supérieurs à une once à la tonne, puisque le mode ruineux d'exploitation du Callao avait fait passer

en matière de loi l'aphorisme suivant : « Toute Compagnie qui n'a pas un filon d'au moins une once et demie à la tonne avec une puissance non inférieure à quatre, même cinq pieds, ne peut exploiter ».

Combien le Transvaal paraît pauvre en comparaison, avec sa demi-once de moyenne, obtenue encore à grand renfort de cyanuration !

Il paraît paradoxal de dire que le Callao mourut empoisonné de sa trop grande richesse, étouffé sous sa pléthore d'or, entraînant tout le District dans son asphyxie. C'est bien cependant la vérité pure, puisque cet amas d'or est resté enfoui sous le sol, qu'il est toujours à cueillir ; — uniquement parce qu'il se trouva une Mine si colossalement riche, qu'elle empêcha de vivre toutes ses voisines, deux ou trois fois riches, cependant, en moyenne, comme celles du Rand !

*
* *

SAVANTS FRANÇAIS ET SAVANTS ANGLAIS

Avec les noms de ces Mines, venaient à ma mémoire ceux des Ingénieurs qui les avaient étudiées ou décrites, et dont j'avais lu les travaux ; — les Français d'abord : MM. Cumenge, Naissant, de la Bouglise, Boutan, Manthès et tant d'autres, tous ces savants consciencieux qui affirmèrent la richesse, et aux lumières desquels don

Antonio eut le tort de ne pas savoir avoir recours, car ses Superintendants furent toujours, invariablement, Anglais ou Américains.

Aux Ingénieurs Anglais, il réservait toutes ses préférences.

Leur tournure d'esprit, leur audace, leurs façons entreprenantes, conquérantes, leur constante poursuite du gros et immédiat dividende, reflétaient mieux son caractère, s'accordaient davantage avec son tempérament de combativité bruyante, impatiente des lenteurs, voulant dompter le Temps même. Excellents à l'Extérieur, à l'Usine, bons techniciens de mécanique, parfois remarquables comme administrateurs, ils furent dans la Mine, tous, sans exception, au-dessous de la grande tâche qui leur incom-
bait.

La science géologique et minéralogique, la science vraie, celle apprise d'abord sur les livres, sur les bancs des Écoles supérieures, manque d'une façon générale à l'ingénieur anglais.

Il devient un praticien de premier ordre, mais auquel la théorie, la base fondamentale manquera toujours, parce que l'élève anglais fait des sports, mais travaille peu. Si on compare à son instruction technique l'im-

mense labeur auquel doivent se soumettre nos jeunes gens, par exemple, pour arriver d'abord à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole Centrale, ensuite pour pouvoir y rester, l'on s'aperçoit qu'un ingénieur Anglais ne peut pas savoir suffisamment, que son bagage est trop léger, au moment où il descend dans une mine pour y diriger des travaux.



... les propriétés de la Union (P. 138) (Un coin de la Maison).

Je ferai la même remarque sur les médecins anglais. Ici encore la clef de voûte manque habituellement dans l'exercice de leur profession, l'anatomie, la physiologie, la chimie biologique, l'histologie, la bactériologie, sans lesquelles il ne peut y avoir de bons cliniciens ; leurs examens sont à peine des examens d'officier de santé dans

une de nos Écoles secondaires, si on les compare aux treize ou quatorze examens du doctorat à Paris, sans parler des concours de l'Assistance publique, des Hôpitaux, des Hospices et des Bureaux de bienfaisance, niveau qu'un médecin anglais ne connaîtra jamais.

Je laisse de côté la comparaison médicale, sujet que mes titres universitaires et hospitaliers rendraient trop facile, mais inopportune ici, pour revenir aux ingénieurs anglais des Mines qu'il m'a été donné de suivre de près.

Granit, porphyre, schiste, quartz, telles sont leurs grandes classifications pétrographiques; je n'ai que bien rarement pu les tirer de là. Une granulite, un gneiss, une roche cristalline du même ordre, l'Ingénieur anglais ne distingue guère. Il prend une de ces roches : s'il constate des éclats de quartz, de mica, — noir ou blanc, biotite ou muscovite, peu lui importe, — ces éléments étant soudés dans une pâte quelconque, il baptise : « granit ».

Présentez-lui une roche cristallophyllienne à très petits cristaux, mais ayant échappé aux grandes pressions métamorphiques, si l'aspect est macroscopiquement homogène, il diagnostique : « porphyre ». S'il y a un rubanage, il dit : « schiste ». Il ne va guère plus loin. En revanche, il ajoute un adjectif qualificatif : *noir* (la

pedra oscura du dyke de diabase); *bleu*, bue-stone (pierre bleue) pour une diorite; *vert*, green-stone pour les diabases pyroxéniques, les plus communes dans le Bassin... et, c'est tout...

Certes, je n'entends parler ici que de la généralité. Il y a en Angleterre quelques très-grands savants, quelques professeurs et des Ingénieurs de haute science, mais ce ne sont pas ces exceptions qui relèvent la moyenne de la science acquise des quelconques Ingénieurs qui vont au loin diriger les exploitations minières, et que les succès, un hasard heureux, font consacrer les grands Ingénieurs du Royaume-Uni.

Comme procédé de travail minier, leur méthode d'exploitation est le contraire de la nôtre.

De longues années à l'avance nous nous préoccupons de l'avenir, des destinées de la mine, du souci d'amortir le capital dans le temps prévu pour la durée du minerai ou de la Compagnie; aussi sauvegardons-nous cette Mine, notre Capital, pour le présent, mais surtout pour le futur.

Pour eux, c'est tout l'opposé :

« Faire un coup tout de suite », aller vite au « rich pay shoot », au cœur riche de la cheminée, le prendre tout entier dans le plus bref délai, permettre au premier Capital, — le seul qui les intéresse, et qu'ils songent à rému-

néer, — de tirer son épingle du jeu, en amenant très-vite le titre très-haut; cela fait, passer la main et advienne que pourra! « Après nous le déluge! » Telle est leur maxime, appliquant avec une de ces désinvolures que nous ne connaissons guère le « *tarde venientibus ossa* » aux Actionnaires futurs qui les indiffèrent profondément.

Aussi, aucun soin, aucune prévoyance pour plus tard, pour les travaux de l'avenir. Ils abîment leur mine, la curent comme une noix, la laissant gâchée, ruinée, pour ceux qui viendront après leur pillage en règle. A ce moment-là, eux et leurs amis savent toujours vendre et s'en aller à temps.

Parmi les Ingénieurs anglais qui présidèrent aux destinées du Callao et que l'on payait facilement 150.000 fr. par an, — même plus, — je citerai les Superintendants Oxland, Perkins, Jennings, Weber, tous désignés par Mr. H. Smith et la plupart très-bons, quoique fort chers, administrateurs. Une mention spéciale doit être réservée à Mr. Hamilton Smith, le grand Ingénieur-Conseil de don Antonio. Je ne puis que rappeler « son flair d'ingénieur », bien typique à l'appui de ma thèse, et qui marqua si curieusement ses deux visites au Callao.

Mr. Hamilton Smith porte un nom fameux en Angleterre, où il brille d'un éclat de première grandeur au Panthéon des Ingénieurs anglais.

En 1881, don Antonio fit proposer à la maison Rotschild frères, de Paris, de lui vendre la moitié de la Compagnie El Callao, qui était alors au capital de 322.000 francs, divisé en 32 actions $2/10$ de 10.000 fr. chacune. Don Antonio demandait 10 millions pour cette part d'une moitié.

MM. de Rotschild chargèrent Mr. Hamilton Smith d'aller en faire sur place l'expertise et l'évaluation.

Mr. Smith estima la valeur totale de l'affaire à 12 millions, soit 6 millions à verser par les banquiers pour en acquérir la moitié; don Antonio ne voulant pas se départir de son chiffre de 10 millions, ceux-ci renoncèrent.

A la suite de ce refus, il porta lui-même et tout seul, son affaire au capital de 32.200.000 francs, par la transformation *pure et simple* des actions anciennes en 32.200 actions millièmes, fixées chacune à 1.000 fr., c'est-à-dire *sans aucun nouvel apport pécuniaire*; le public les absorba rapidement, en France surtout.

Or, de 1882 à 1887, le Callao distribua 36 millions de dividendes environ.

Ainsi, si MM. de Rotschild n'avaient pas suivi les

indications de leur mandataire, mais eussent payé les dix millions exigés par don Antonio, ils auraient gagné :

1° Les 6 millions d'écart entre ce chiffre de 10 millions versés par eux et celui de 16.100.000 francs représentant la moitié du capital nouveau auquel fut portée l'affaire sans appel de fonds, sans le secours d'aucun financier, et qui leur était acquise ;

2° La moitié des dividendes distribués à partir de ce moment, soit environ 17 millions.

Soit un manque à gagner de 23 millions, auxquels pourrait venir s'ajouter :

3° L'énorme plus-value dont jouissaient les titres du Callao à Londres et à Paris, à supposer qu'ils aient été vendus au moment des derniers gros dividendes, avant l'affolement qui s'empara des porteurs.

Malgré cette erreur phénoménale, don Antonio résolut de faire de Mr. Hamilton Smith son grand Conseil.

Ce dernier revint au Callao en 1883. Il constata entre autres choses, dans son Rapport — je l'ai sous les yeux — que le coût de la tonne restait à 235 francs, que les tailings contenaient 65 francs d'or à la tonne de quartz, or rejeté directement à la rivière après le traitement ; que, par les moyens dont disposait la Compagnie, il se ferait fort, pour un broyage de 30.000 tonnes par an, de produire

18 millions de francs avec 5 millions de frais, s'il occupait le poste de Superintendant, qu'il déclina d'ailleurs; qu'on laissait dans les piliers de la mine la dixième partie de l'or contenu dans le filon. Il donna enfin les conseils les plus sages pour réduire les dépenses qu'il trouvait scandaleuses.

Mais, de plus, il affirma positivement qu'il était certain d'une période d'au moins douze ou quinze années, pendant laquelle la Mine conserverait son quartz riche, lequel contenait alors cinq onces à la tonne. Moins de trois ans plus tard, le filon était perdu...

Les écrits de Mr. Hamilton Smith indiquent une intelligence supérieure, un sens administratif de premier ordre, le jugement le plus sûr, enfin une cérébralité hors ligne, ce n'est pas douteux. Il avait vu juste sur tous les points, sauf pour des évaluations scientifiques. Il ne m'appartient certes pas de critiquer un des premiers Ingénieurs du Royaume-Uni comme valeur minière; mais je laisse le lecteur méditer en présence de ses déductions techniques.

M. Hr. Smith a été, jusqu'à la fin, l'Ingénieur-Conseil du Callao, avec la bagatelle d'une soixantaine, puis d'une cinquantaine de mille francs par an d'honoraires, à Londres.

Il semble que Mr. Hamilton Smith, admirablement placé pour connaître de première main tout ce qui se passait au Callao, ait eu à cœur de maintenir éloigné du contrôle tout élément français, malgré que les Actionnaires français fussent bien plus nombreux que les Anglais.

Cette prédilection de don Antonio n'échappa pas aux financiers français ; un de leurs organes écrit à la date du 6 août 1887 :

« Mr. Hamilton Smith, d'accord avec Mr. Liccioni, « propose dans sa lettre aux Actionnaires anglais, la « nomination d'un délégué chargé de surveiller leurs « intérêts au Vénézuéla. Et les Actionnaires français, « pourquoi, plus nombreux que les anglais, ne seraient- « ils pas représentés ? Pourquoi ne les convoquerait-on « pas pour nommer un Français délégué ? »

Pourquoi, candide Organe ? Mais uniquement parce que les Anglais les trouvaient peu intéressants ces actionnaires, puisque Français et que, minièrement parlant, don Antonio était un anglophile des plus enthousiastes !

Un autre Journal, et fort considérable, avait touché quelques mois auparavant jusqu'au vif de la question :

Don Antonio se défend des accusations dont il est l'objet, à savoir de mettre « la lumière sous le boisseau » ; aussi, pour inspirer confiance aux *porteurs français*, il se

retranche naïvement derrière les compétences anglaises qui l'entourent.

Il leur écrit, le 10 mai 1887 :

« La Direction, en toute confiance, s'est reposée et se
« repose : *Premièrement*, dans la régularité de sa ges-
« tion pendant quinze années, pendant lesquelles elle a
« toujours procédé avec honnêteté et franchise, exécu-
« tant toutes ses opérations à la lumière du jour et à la
« vue de tous les actionnaires ou de leurs représentants,
« domiciliés au lieu de sa résidence, et même des
« étrangers à la Compagnie qui ont désiré s'informer de
« sa marche ; *Deuxièmement*, dans le fait d'avoir à son
« service Mr. Hamilton Smith comme ingénieur consul-
« tant, Mr. H. C. Perkins, comme directeur des tra-
« vaux ».

Rien n'est plus vrai pour le « premièrement ». Mais pour le « deuxièmement », le grand Journal parisien dont nous parlons lui répond, de sa voix autorisée, à la date du 5 juin 1887 :

« Mr. Liccioni se tient pour satisfait parce que la
« Compagnie du Callao possède à son service Mr. Ha-
« milton Smith, ingénieur-consultant, et Mr. H. C.
« Perkins, directeur des travaux. Que cela suffise aux
« actionnaires anglais, nous le croyons sans peine ; mais
« nous estimons que l'élément français avait le droit

« d'être représenté dans une affaire où les capitaux
« français ont été entraînés quand les actions avaient
« atteint les plus hauts cours ».

Dans cette même lettre, don Antonio étale tout ce qu'il croit devoir comme compte aux Actionnaires, c'est-à-dire l'assurance que le capital n'est pas volatilisé. Écoutons-le ; après avoir dit que les Actionnaires vénézuéliens, lui en tête, sont impertubables dans leur foi et conservent leurs titres, il ajoute :

« La seule chose dont la Direction se préoccupe est que
« les actionnaires ne soient pas trompés et toujours être
« en mesure (traduction française) de leur assurer que la
« Compagnie possède, en mines et en matériel, des pro-
« priétés qui représentent la valeur nominale des actions. »

Je reviendrai sur cette singulière conception du seul droit de l'Actionnaire !

*
**

L'OR DE GEDA (Alluvion)

Pedro me désigna des vestiges de travaux espagnols qu'on n'a jamais repris.

Il sut en retrouver quelques-uns dans les bois et je les ai soigneusement repérés et notés, comme j'en ai l'habitude toutes les fois que mes expédi-

tions m'amènent sur un objet intéressant ; je sais cependant, par expérience, que cela ne dépasse généralement pas pour moi, le domaine de la curiosité et du platonique. Il me montra entre autres choses, un mur, puis un dallage formé de larges schistes granulitoïdes et que je crus être des leptynites, fortement maçonnés au ciment, surface plane et carrée qui paraît avoir été l'orifice d'un



Sur le bord-Est du Gîte.

puits ; à côté, un amas de terre recouvert de végétation, mais certainement artificiel, transporté, une sorte de tumulus, en un mot.

On peut dire que le gîte est à peine soupçonné, à peine touché, même superficiellement. Cela semblera

étrange, mais il faut avoir vu une forêt vierge pour se rendre compte de l'extrême difficulté que présentent dans le bois des pénétrations particulières, isolées, non méthodiques, dès qu'il s'agit d'y effectuer un travail un peu important.

Or, l'alluvion a été dédaignée, sans exception aucune, par toutes les Compagnies, formées uniquement en vue d'exploitations filoniennes, le filon ayant toujours été le grand, le seul objectif, par hypnotisation du Callao; dédaignée au point que l'exploitation de l'or de « greda » (alluvion) est libre pour tous, même dans les propriétés particulières.

Sans doute, ceci n'est qu'un usage, qu'une simple tolérance, mais elle est si générale qu'on peut la considérer comme étant entrée dans les mœurs.

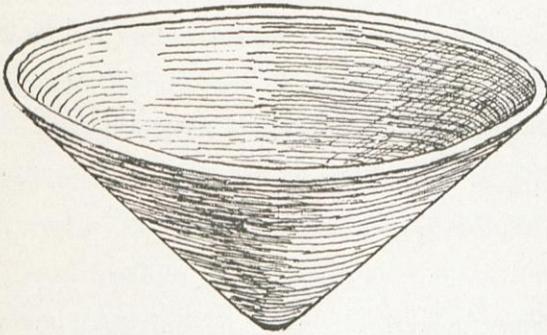
Un ou deux nègres prennent batée, pic, pelle et machete, sabre d'abatis qui leur permet de s'ouvrir un passage dans la forêt.

Arrivés au lieu qu'ils estiment favorable, ils creusent un trou, au petit bonheur, après un sondage, un tâtage préalable au « barreno » (barre à mines), et, dès qu'ils trouvent la « greda », couche sédimentaire composée d'argile empâtant des débris rocheux et contenant l'or,

ils emplissent leur batée et vont laver au premier point d'eau. La « greda » se rencontre à une distance du sol qui varie de un à plusieurs pieds ; est-elle trop profonde, ils y renoncent.

Cette couche alluvionnaire aurifère est d'épaisseur très-variable, depuis cinq, dix centimètres jusqu'à un mètre, deux mètres et au-dessus, ce qui est rare : elle est plus ou moins riche, mais elle existe partout *avec de l'or*.

LA BATÉE



La Batée est une sorte de cuvette de bois.

Au Callao, le laveur de batée ne cherche que l'or gros ; aussi lave-t-il très-vite.

La batée est une sorte de cuvette de bois creuse et pointue du fond, en forme de chapeau chinois évasé, de cône à base très large et d'une contenance de trois à six litres généralement.

On l'emplit de la terre à laver et on la transporte dans un ruisseau ; on gâche sous l'eau l'argile avec la main, de façon à rendre libres les cailloux qu'elle agglutine, on imprime à fleur d'eau des mouvements de rotation tantôt rythmés, tantôt saccadés, sous l'impulsion desquels l'eau s'échappe en tournoyant et entraîne peu à peu le contenu, tandis que les parties lourdes sont précipitées au fond. La forme de l'appareil et ces mouvements combinés font filer d'abord les parties les plus légères, boue et sable ; au milieu de l'opération, il reste les petits cailloux, les gros ayant été enlevés à la main ; à la fin, il n'y a plus que les matières pesantes, le schlich, sable gris foncé ou noir, composé d'oxydes et de divers sels ferreux et ferriques, de fer magnétique, titanique et d'autres métaux, enfin d'or libre.

Au Callao, le laveur de batée ne finit pas l'opération, il n'arrive même pas au bout du second temps. Dès qu'à l'aide d'amples oscillations et de grandes secousses, il a éliminé les deux tiers ou les trois quarts du contenu au plus, il peut apercevoir l'or gros, les pépites ; il les prend et rejette tout le reste avec le plus parfait mépris.

Il va sans dire que, dans ces conditions, la surface du sol est criblée de trous : ils sont abondants surtout autour de Nueva-Providencia.

Voilà toute, et je dis *toute* de la façon la plus absolue, l'exploitation alluvionnaire entreprise jusqu'à ce jour dans le bassin du Callao, exploitation entièrement due à l'effort individuel, privé, avec ce seul outil : la batée et dont le lavage n'est même pas poussé jusqu'au bout ! On n'a fait rien d'autre. Il est donc bien vrai de dire que l'industrie alluvionnaire est à y créer de toutes pièces.

Je sais suffisamment laver la batée. Or, dans ce district, il m'a été impossible de prendre n'importe où un échantillon de terre sans trouver de l'or : j'en ai eu constamment la couleur, même dans la terre végétale, même dans l'humus où elle donne encore quelques yeux. Ceci paraît incroyable, mais s'explique normalement par l'imprégnation considérable du sol en métal précieux, imprégnation tellement intense qu'on rencontre la couleur (d'or, style d'orpailleur) jusque dans les débris végétaux, jusque dans les feuilles sèches demeurées assez longtemps à terre !

Parfois, le nègre tombe ainsi sur une « cantera ». C'est une veine peu profonde de quartz pourrie, très pyriteuse, de quartz strié ou parsemé de petites masses constituées par des roches plus tendres, telles que du

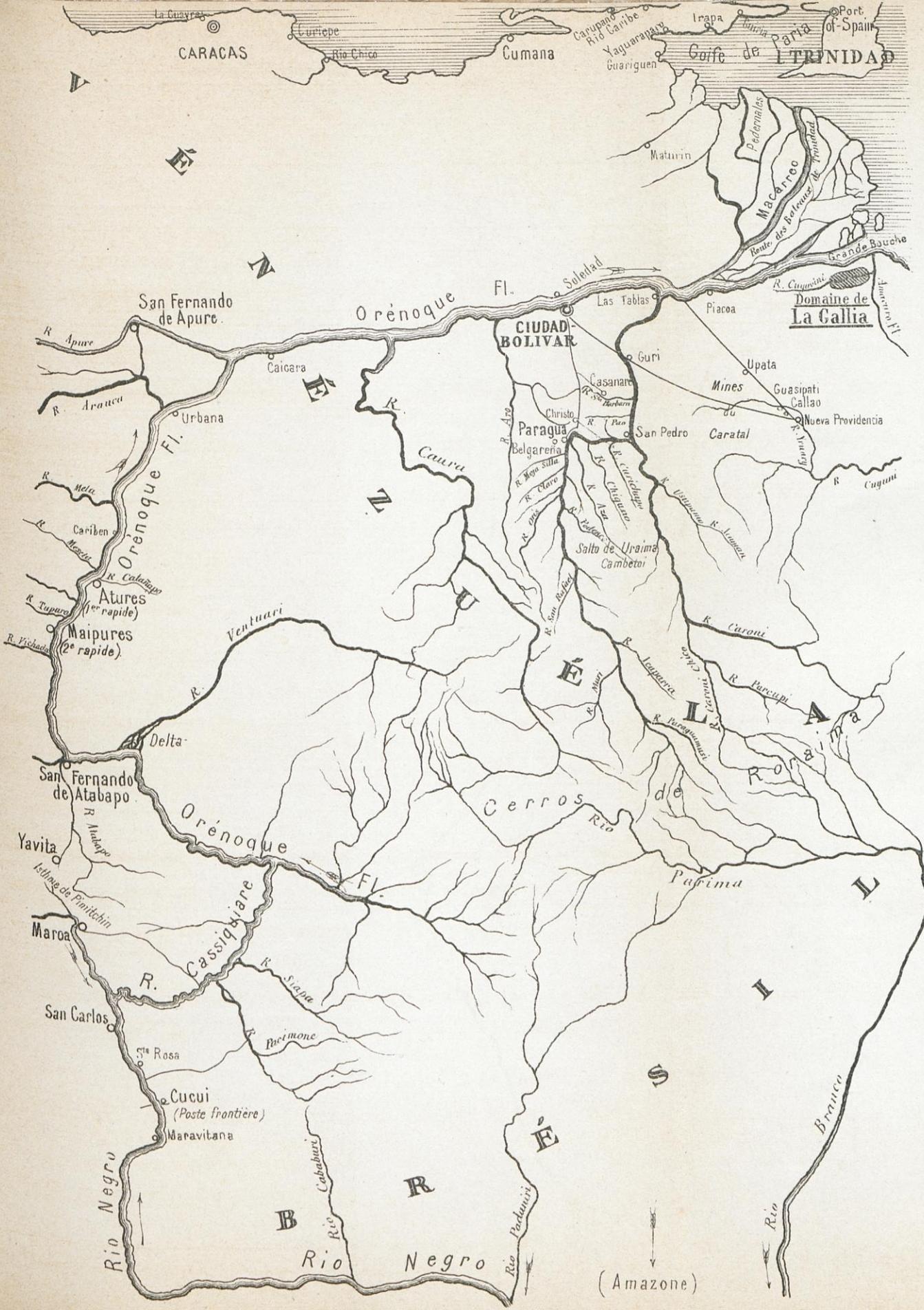
feldspath qui se kaolinise, puis s'effrite laissant des vacuum, des yeux vidés : c'est un peu la roche à ravet de Cayenne, le distilador de Margarida au Vénézuéla, cette pierre silicieuse à inclusions calcaires qui vient des Iles Sainte-Marguerite et dont les blocs évidés servent à clarifier l'eau ; on voit l'analogie de formation de ces roches avec notre pierre meulière.

Cette veine de quartz carié, la cantera, qu'on prend souvent pour un filon, se termine généralement assez vite en terre, en manière d'une virgule inclinée, ou mieux d'une queue de cochon.

La cantera contient de l'or. Elle est presque toujours riche au début, plusieurs le furent fabuleusement ; l'or en est gros, plutôt libre, en pépites de la taille de noisettes, de noix, d'œufs de pigeons.

On voulut m'en vendre une qui pesait trente-cinq onces, pour le prix de trois mille deux cents francs. J'en achetai quelques-unes bien venues, d'un quart d'once environ chacune, pour les offrir à mes amis en France ; on en fait de jolies épingles de cravate, mais celle de 35 onces dépassait vraiment la mesure!...

A mon dernier passage à Bolivar, en 1901, un de nos compatriotes, Mr. Acq... me montra une pépité qu'il venait de recevoir du Callao et qu'il désirait vendre : elle pesait une cinquantaine d'onces.



Tel est ce pays dans lequel toutes les Compagnies aurifères ont fait faillite jusqu'à ce jour! tel l'échantillonnage des richesses qu'il contient encore après l'exploitation espagnole! On en a tiré, seulement dans ces quarante dernières années, plus d'un demi-milliard d'or, peut-être davantage, personne ne pouvant en évaluer la quantité, mais ce que je viens de dire donne une indication sur les tonnes qui peuvent en rester....

*
* *

L'EL-DORADO

Et ce dut être bien autre chose encore lors de l'occupation espagnole où l'on n'exploitait que l'or de greda, car celui qu'on prend maintenant *est simplement ce qu'ils ont laissé*, ne l'oublions pas!

Sans aucun doute, c'est là qu'était l'origine de la Fable due à l'imagination populaire d'il y a quelques siècles : l'El-Dorado, « Le En-Or », là au Callao et dans quelques ilots forestiers du Sud, en allant vers les sources du Yuruari.

Cette opinion est rendue plausible par l'énorme quantité de métal précieux qu'on a trouvée depuis et

qu'on ne peut considérer que comme du déchet, comme un abandon volontaire tout au plus, lequel se serait produit au début du XIX^e siècle, à la suite de la guerre de l'Indépendance qui enleva le sol aux Espagnols, mais seulement après une possession de deux ou trois siècles. Elle est rendue légitime par une tradition constante, d'autant plus vraisemblable qu'elle s'appuie ici sur des témoignages matériels, sur les vestiges, vivant à chaque pas, d'une intense occupation coloniale, en des points dont le Callao est à peu près le centre, sur un rayon de 50 à 100 kilomètres, occupation si nettement spéciale qu'elle exclut irréfutablement l'idée que les conquérants se soient établis d'une façon aussi particulière pour un tout autre but qu'une exploitation aurifère des plus actives.

Pour moi, qui ai parcouru et visité dans l'Amérique du Sud des territoires immenses, inconnus, représentant presque la superficie de l'Europe, recueillant et enregistrant partout des faits, des observations, même des légendes, il y a quasi-certitude que l'El-Dorado fut là.

A Ciudad Bolivar, l'ancienne Angustura des descendants de Colomb, j'ai trouvé de très-vieux livres dont je me suis imprégné, y copiant même des extraits nombreux ;

j'ai en ma possession une antique et précieuse carte de l'Orénoque qui remonte à la fin du règne de Louis XIV ; j'ai lu, dans la langue de Cervantès, une vénérable narration, sur parchemin, de la fameuse Expédition de l'Anglais Walter Raleigh, allant, en 1618, à la conquête de cet Eldorado, nouvelle Toison d'Or. Ce document lui fait remonter l'Orénoque et s'arrêter sur les territoires de la Providencia, à las « Misiones » San Thomas, San Antonio, ou Tupuquen, près du Callao ; à l'appui de ce dire, ma vieille carte porte bien qu'il y avait là les établissements indiqués.

J'ai le double de la carte, qu'en mai 1867, le marquis de Rojas déposa à Caracas, entre les mains du Maréchal Falcon, Président de la République, annexée à un document dont je viens de compulser le double et où il divulgue — en partie tout au moins — le secret de la prétendue « Mater Auri », à lui révélé par le vieux Père Pereira, qui avait autrefois longtemps vécu sur les lieux avec les Indiens.

Le berceau de l'or y est marqué dans un espace compris entre l'Usupamo et le Carapo, soit dans un triangle dont deux angles seraient Cicapra et le Choco, et l'Uriman un côté, entre le 7° et le 6° de latitude Nord, les 62 à 63° de longitude Ouest ; il y est affirmé,

d'après le vieux Religieux, que le minerai qu'il renferme en grandes masses contient 50 o/o d'or pur.

Mes renseignements personnels m'obligent à rectifier ainsi, sans vouloir en dire davantage : 6°39 à 7°15 latitude Nord ; 64°15 à 64°45 longitude Ouest du Méridien de Paris. La carte de 1867, due, je crois, à Jose Maria Aristeguieta, inexacte quant au point géographique, est juste pour l'aire du triangle.

Le gouvernement d'alors se disposait à y envoyer une importante expédition quand éclata la formidable révolution des los Azulos y los Amarillos, (les Bleus et les Jaunes) en 1867, qui bouleversa la Constitution de fond en comble et porta au pouvoir avec les libéraux, le Général Gusman Blanco, chef des Jaunes : le Maréchal, chef des conservateurs, n'eut même pas le temps de signer le décret de concession que le Parlement venait d'accorder au marquis de Rojas.

La tradition confirme à son tour cette documentation ; mon vieux Santiago Pérès connaissait ce nom d'Eldorado qu'il tenait de son père et de son grand-père. C'était bien là l'ancien vague territoire de la Providencia, celui qui contenait l'Eldorado, et le sens et la mémoire populaires ne s'y trompèrent pas, la première ville contemporaine fondée à la Mission vers 1850 fut appelée Nueva-Providencia.

Je disais que la qualité de l'occupation espagnole était une preuve de grande valeur.

J'ai suivi les traces de cette colonisation jusqu'à trois mille kilomètres de la côte.

A 1.200 kilomètres de Bolivar, à San Fernando de Atabapo, j'ai parcouru, et même prospecté, une cacaoyère centenaire régulièrement plantée en quinconces sur onze kilomètres de long, inexploitée depuis; à mille kilomètres plus haut, dans le Delta du Ventuari, il en existe une autre. — A San Carlos de Rio-Negro, dernier village du territoire Vénézuélien avant le Brésil, j'ai vu et touché trois canons pesant 3 ou 400 kilos chacun; un peu plus bas, au Cucui, poste-frontière du Brésil, points extrêmes où sont allés de bien rares Européens, dix canons sur leurs affûts, ont leur gueule dirigée vers le Rio-Negro. Comment a-t-on fait pour transporter là de si lourdes pièces? Ce dût être un terrible et bien patient tour de force.

Eh bien! nulle part on ne trouve à l'occupation espagnole, ni dans l'Apure, ni dans le Meta, ni dans le Ventuari, ni dans le Haut-Orénoque tout entier, une physionomie semblable à celle de la *Mission*, le Callao actuel, telle que l'on peut la reconstituer.

Il y eut là des villes, des forteresses, de grands mo-

nastères, tel le couvent des Capucins en briques qu'on voit encore à Tupuquen. Si avant dans l'intérieur des terres, sans communications naturelles, à 200 kilomètres de l'Orénoque, on ne peut invoquer d'autre cause de cette présence, à grande allure si spéciale, que l'exploitation de l'or, car l'agriculture s'y borna aux nécessités mêmes de l'existence locale ; on n'y remarque ni caféières, ni cacaoyères, ni aucune trace de grandes haciendas comme on en voit tant dans des pays agricoles voisins, tels que le Caura, l'Apure et l'Arauca.

Les moines — ils en ont laissé la réputation — savaient admirablement attirer, par la douceur évangélique, par les bons traitements, les Indiens devenus les bras de leurs cerveaux en travail pour la mère-patrie.

Les Espagnols furent expulsés en 1812 ; mais il est certain que les Religieux, ou plusieurs d'entr'eux désignés à cet effet, restèrent encore au Callao, dix ou quinze ans de plus, quelques-uns, peut-être, jusqu'à la mort, gardant les trésors, espérant le retour offensif et victorieux de leurs compatriotes. Les souvenirs du vieux père de Pedro sont là pour l'attester ; il était plus que garçonnet, il devait atteindre à l'adolescence quand il vit les derniers des moines qui s'en allèrent, et que son père accompagna.

Le père Pereira, dont la physionomie est si curieuse, fut certainement leur légataire universel, le dernier dépositaire du secret.

La lecture des documents que firent dresser à l'époque le maréchal Falcon et Rafaël Arvelo, Ministre du Commerce, l'importance de l'expédition à la fois militaire et



La Savane à l'Est du Callao.

(Dans le fond, les Montagnes du Chile et de la Potosi.)

scientifique qu'ils préparaient et dont les éléments principaux étaient même désignés, les termes et les prérogatives, tout à fait inusités de la concession, — ils vont jusqu'à affirmer, en quelque sorte, la présence du trésor, — tout me donne l'impression bien nette que ces

hauts personnages furent absolument convaincus de l'existence d'un dépôt.

Ce grand déploiement de forces, ce luxe de précautions auraient été, d'ailleurs, bien inutiles : il n'y a là qu'une poignée d'Indiens dont je connais quelques-uns : ce sont les derniers de ceux qui s'enfuirent, restés catholiques et assez doux.

Après l'expulsion des Espagnols, les Vénézuéliens, sachant que leurs devanciers tiraient l'or de la contrée, mais en des points inconnus pour eux-mêmes, points rendus d'autant plus vite introuvables que la végétation sylvestre intense, impénétrable en moins de deux ans, envahit et recouvre tout avec une rapidité extraordinaire, les Vénézuéliens voulurent connaître ces secrets, savoir ce qui était « *callado* », ce qui était secret (*callado*, élidez le *d* et prononcez *callao*, participe passé du verbe « *callar* », taire, cacher) ; ils tentèrent d'agir de force sur les Indiens qui, maltraités, gagnèrent les grands bois du Cuyuni et du Haut-Caroni : ils n'en sont jamais revenus. Ceci, je le tiens encore de Santiago Perez.

Depuis 1820 ou 1825, le pays retomba dans l'oubli.

Ce sommeil dura pendant vingt ou trente ans, je ne puis préciser.

Je n'ai plus trouvé aucune trace, aucune mention d'exploration jusqu'à 1842.

A cette époque, Pedro Joaquin Ayres, Brésilien, rapporta à Bolivar de l'or qu'il disait venir de l'Yuruari ; il essaya d'organiser une expédition plus complète, mais il n'avait pas de ressources, ne put se procurer de crédit, se heurtant à l'incrédulité des uns, à l'indifférence des autres. — Y revint-il ? j'ai perdu sa piste.

Il faut arriver à 1849 pour constater un véritable effort. Alors fut posé le premier jalon vers la nouvelle conquête de l'Eldorado ; l'honneur en revint à un Français, ancien médecin de Marine, le Dr Louis Plassard qui est mort à Bolivar, il y a une dizaine d'années, dans un âge très avancé. C'était un vieillard instruit, d'une érudition remarquable, extrêmement affable et bienveillant.

Bienveillant, il le fut surtout pour moi.

Il avait plaisir à m'inviter à sa table, à me faire longuement parler, lui racontant les dernières découvertes de la médecine et de la chirurgie, les opérations de mes Maîtres dans les Hôpitaux de Paris : il voulait tout savoir. Il me vidait intellectuellement, l'aimable ancêtre ; mais je le lui rendais avec usure. Il se prêtait de bonne

grâce à mes questions ; et si, à la fin de ces conversations, l'un redevait beaucoup à l'autre, certes c'était bien moi.

Il m'a fourni quantité de notes ; j'ai, en outre, de longues lettres pleines de détails qu'il m'a adressées pour satisfaire ma curiosité — insatiable autant que la sienne, — des lettres d'une écriture fine, serrée et nette, écrites par cette main de quatre-vingts ans passés et qu'on croirait d'un jeune homme. Il avait même formé l'espoir que je resterais à Bolivar, où je m'établirais médecin et prendrais sa clientèle.

Plassard fit aux mines de nombreux voyages, y attira des travailleurs ; pour tout dire, il fut l'initiateur du grand mouvement d'où sortit le Callao.

A Bolivar, le commerce, accaparé jusqu'alors par des Portugais, commençait à céder à la colonie Corse un pas qu'il devait lui abandonner bientôt tout à fait. Le jeune médecin sut intéresser à sa cause des commerçants de cette ville.

L'un de ceux qui l'aidèrent le plus fut don Domingo Battistini.

Don Domingo, charmant vieillard de 87 ans, — on vit vieux dans l'Orénoque, quand on est sobre — toujours vert, est une des plus sympathiques personnalités de Ciudad-Bolivar : obligeant à l'extrême, le plus accueillant des Français de Guyane, il a rendu toutes sortes de

services à nos compatriotes. Aussi, m'est-il agréable de lui envoyer ce témoignage par-delà les mers.

Le premier, Plassard a fait fortune au Callao par l'exploitation de l'or d'alluvion. Il devint riche, et ce fut justice ; il est mort sans enfants, laissant tout ce qu'il possédait à son neveu qui fut longtemps Directeur d'un



La Savane au Sud du Bassin du Callao.

des plus importants Magasins de nouveautés de Paris, sinon le plus grand de France.

Le Docteur Plassard avait connu le père Pereira, bien plus âgé que lui, comme le connut aussi mon vieux Santiago. Il ne m'appartient pas de dire ici qu'elles

furent ces relations, ni tout ce que j'ai appris sur une question qui me passionne depuis dix ans et qui m'a fait fouiller les bibliothèques, les archives, les papiers des vieilles familles...

Mais je crois pouvoir affirmer que le Gouvernement anglais est tout aussi bien renseigné : la détention de ce secret d'État explique son ardeur, depuis près de trente années, à faire déplacer vers le Nord la frontière de sa Guyane. On voit le terrain qu'ils ont déjà gagné diplomatiquement dans la revision de ces frontières ; ces négociations ne furent pas étrangères, il y a quinze ans, à la chute de Gusman Blanco, qu'on accusa injustement de « vendre aux Anglais le sol de la patrie »... Et cependant, ce territoire acquis ainsi n'est pas encore celui qu'ils convoitent, celui que portent leurs propres cartes, non éditées pour le public, — mais j'en ai une : — celles-ci englobent bien tout l'Eldorado, du grand coude de l'Yuruari, ses sources comprises, jusqu'au Cuyuni, avec aussi, ses sources et ses affluents.

J'ai de bonnes raisons pour croire que ce nid, ou plutôt que l'un de ces nids d'or — car l'Eldorado comme « Alma Parens » de l'or est un mythe, il est à peine besoin de le dire — est connu ailleurs ; depuis huit ans, deux Américains débarquent périodiquement à Ciudad

Bolivar, se rendent au confluent, dans le Caroni, de la Paragua, qu'ils remontent assez haut, puis se dirigent vers l'Est sur le lieu de leur exploitation, où ils restent de longs mois avec les Indiens. Ils en reviennent chargés de lourds ballots et n'opèrent que dans le plus grand mystère.

L'an passé, un de leurs assistants, m'a fait la narration d'une de ces expéditions, dont il fut le témoin oculaire; j'ai eu d'autres indications.

Enfin, mon ami le Préfet de la Paragua, fort intrigué, a voulu savoir lui aussi; il m'a fait part de ce qu'il avait appris, m'a remis des échantillons du minéral même traité par ces Américains, m'engageant fortement à y aller voir avec lui. Mon opinion est faite : *ils savent, exploitation du diamant comprise.*

Avec le Docteur Plassard, entre 1850 et 1860, des nègres Anglais, attirés des Antilles et de la Guyane Anglaise, remplacèrent la main-d'œuvre indienne à jamais disparue; ils s'installèrent à la Nacupaï dont la vallée, passée en partie à la batée, donna des quantités d'or incalculables.

Le lieu où les premières cases furent construites fut baptisé Nueva-Providencia, ai-je dit, puis la ville s'éleva et se peupla.

La production de la seule année 1857, faite toute

entière à l'aide de cet engin primitif, insignifiant, qu'est la batée, s'éleva à *dix-huit cent mille francs*.

DON ANTONIO

Nous voici à peu près en 1860.

De petits négociants de Bolivar viennent échanger leurs produits et acheter de l'or à Nueva-Providencia. Un des plus modestes est Antonio Liccioni récemment débarqué de Colombie; il y arrive, en se donnant beaucoup de mal, avec quelques ânes porteurs de « sarraza » (indiennes imprimées), de fil, d'aiguilles, d'objets de première nécessité: il a même entrepris un service de transports par mulets.

Dès son premier voyage, il flambe de curiosité, de désir et de volonté.

Un petit groupe de ses compatriotes établis à Nueva-Providencia a tenté une exploitation aurifère, parmi eux se trouve Jean Cagninacci; il y a encore Stiebels et quelques autres.

Attentif, don Antonio ne se mêle pas à eux dès les premiers temps, mais il leur prédit bientôt qu'ils n'aboutiront à rien avec leurs procédés enfantins. Un plan s'ébauche, puis prend corps dans son esprit; il s'en fait l'apôtre, il travaille des années à côté d'eux, parlant

toujours de son projet. Cette conception est traitée « d'insensée » ; il devait cependant la faire prévaloir, à force de patience, l'imposer à la fin par la foi et l'autorité qui se dégageaient de lui ; ce plan était déjà, — et y aboutit plus tard, au prix de mille efforts, — l'achat et l'installation du premier moulin du Callao.

Dans les grands bois voisins, quelques nègres tirent en grosse quantité de l'or d'une cantera ; c'est là un des endroits « *callados* » des Espagnols, on le dit tout bas, avec précaution. Ils ont besoin de quelques avances, Liccioni devient leur créancier, puis leur associé. Les amis de Nueva-Providencia ont dénoncé une concession dans le bois appelé Callao (on mange le « d » dans la prononciation vénézuélienne) : le Callado, Callao, est connu, retrouvé ; une fois encore la légende a repris ses droits.

« Tout ce qui concerne les origines du Callao de 1870 à 1881, a écrit un grand journal financier, est enveloppé d'un épais brouillard » (*le Pour et le Contre* du 3 octobre 1888).

Je vais m'efforcer de percer ce brouillard pendant cette période inconnue, même pendant celle qui la précéda, du jour où le Callao fut retrouvé, jusqu'à la date

de la première constitution de Société, le 18 janvier 1870, en laissant revivre les récits qui m'en ont été faits sur les lieux.

Je ne garantis nullement qu'ils soient toujours, dans leurs détails, l'expression absolue de la vérité ; je certifie simplement l'exactitude de la reproduction que j'en donne. — Il en est de même pour don Antonio, comme pour tout ce que je n'ai pu contrôler par moi-même, documents en mains.

Dans un mortier de fer, Liccioni et ses nègres pilent à la main le quartz de la prétendue cantera. Trop faible, s'il reste tout seul, Liccioni fait une petite association avec son compatriote Jean Cagninacci et quelques Vénézuéliens, Dalla-Costa, Remijio Paez, le général Capella, Stiebels ; ceci se passe vers 1865.

Dès ce jour, il entre dans le petit groupe de Nacupaï, dont il va bientôt être l'âme : Liccioni devient don Antonio et le restera dorénavant. Convaincu, entraînant, audacieux, déjà autoritaire, il s'exalte en présence des difficultés créées par l'absence à peu près complète de capitaux. Il n'en est encore qu'au prologue de son épopée, mais le héros a toutes les qualités d'un conquérant.

Au point exact où lui, don Antonio, avait dit que serait le triomphe, il voulait que le triomphe fût. Il y

avait là un filon, parce qu'il l'avait annoncé, parce qu'il en avait décidé ainsi ; après s'être beaucoup emballé et engagé à fond, déjà discuté et raillé, il aurait son filon et il l'aurait là, pas ailleurs, dût-il l'inventer, l'extraire tout armé de son cerveau !

Et le rêve devait se réaliser de point en point : seul parmi les mines exploitées, le Callao fit de grands travaux, de suffisantes galeries, eut un moulin assez puissant, au service d'une volonté créatrice intense ; seul, il fut vraiment exploité et, seul, put ainsi tenir tête à la mauvaise fortune assez longtemps pour attendre le quartz riche, la teneur d'équilibre de l'époque. Seul aussi, il réussit ; tout cela est dû à l'esprit d'entreprise, au coup d'œil, à l'initiative, à la patience, à l'invincible et tenace énergie de don Antonio.

Telles sont les considérations qui m'ont fait dire plus haut, qu'à moins d'avoir mis du premier coup, en pleine forêt-vierge, dans le mille, *dans la demi-millième partie du mille*, aurais-je pu dire, don Antonio ne dut pas, ne put pas tomber, du fait seul d'un hasard aveugle, impossible, sur l'unique nid d'or : le rapport des quatre mètres carrés de son trou, de son barranco, aux cent quarante millions de mètres carrés du bassin aurifère, une chance sur trente cinq millions de chances, telle eut

été celle de don Antonio, s'il est vrai que le Callao soit l'exceptionnel filon !

En réalité, pour les Espagnols, toute cette forêt constituait l'endroit « Callado ».

Le lecteur intrigué demandera peut-être :

« Alors, l'Explorateur qui écrit ces lignes veut dire, qu'à son avis, ce bassin forestier est criblé, sillonné de Callaos, que seuls les moyens mis en œuvre pour les découvrir et les exploiter furent insuffisants » ?

L'écrivain lui répondra tranquillement, avec la sérénité d'une parfaite conviction :

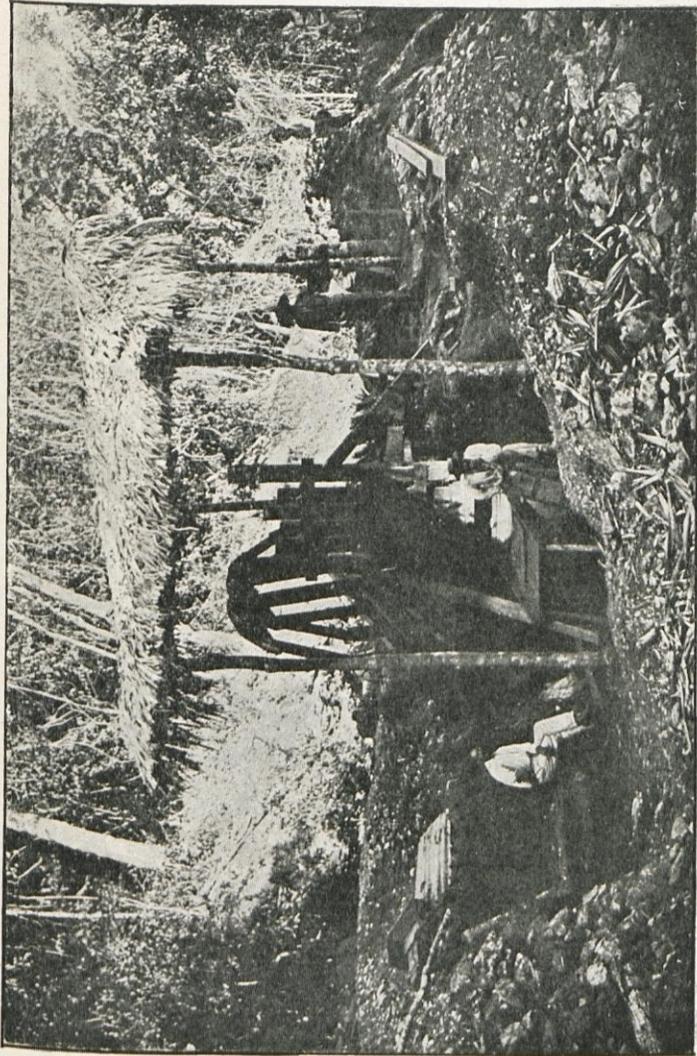
« Vous l'avez dit ».

*
* *

Le petit syndicat Liccioni-Cagninacci mettait à creuser le « barranco » tout l'argent qu'il gagnait dans le commerce, comme aussi tout celui qu'il retirait de la vente de l'or.

Aux mortiers et pilons à main, on substitua un autre système : on attachait le pilon à une corde, on faisait passer la corde sur une branche d'arbre et on laissait retomber sur le mortier chargé de quartz. Puis, on eut un petit moulin de deux flèches d'abord, un

« trapiche » tout en bois; mais on avait réussi à



Moulin de fortune, ou premier Moulin du Callao, analogue à celui que dut employer don Antonio à ses débuts.
 [(Photographie du Petit Moulin que monta, en 1000, sur le filon de Saint-Louis (Caromi) M. l'Ingénieur H...
 avec des matériaux provenant de ma drague.)

apporter au Callao une forge portative, quelques barres

et planches de fer : le gros bout des piliers put être chaussé d'un anneau ou d'un sabot de fer, et l'on fit des dés : le tout fut forgé sur les lieux ; une mule ou deux tournaient le manège. On perfectionna peu à peu ce modeste chantier de fortune, on augmenta les flèches et on vécut ainsi de 1865 à 1870 : n'eussent été les frais considérables, occasionnés par la trop petite quantité de minerai traité et la perte d'or qu'entraînaient des moyens aussi rudimentaires, on aurait pu marcher sans accroc, car la richesse ne se démentait pas.

On acheta enfin un Moulin aux États-Unis, mais celui-là ne put jamais servir à rien....

Cependant, le commerce de Ciudad-Bolivar était devenu attentif à la lutte homérique de cet homme contre des blocs de pierre. Deux clans s'étaient formés : les rangs des rieurs, les plus nombreux au début, commencèrent à s'éclaircir et déjà dans cette ville même, on prenait l'habitude d'appeler *don Antonio*, tout court, l'orgueilleux Entêté.

Sur les lieux, l'âme de ses associés passe par toutes les vicissitudes ; en 1869, ils décident Dalla-Costa, malgré don Antonio, à tout vendre à Londres, pour 300.000 piastres (1.200.000 francs).

« Par bonheur, écrit don Antonio, personne ne

« voulut de l'affaire ; on dut forcément me laisser aller
« de l'avant, quoiqu'on ne me ménagât pas les avanies
« toutes les fois que se présentait la perspective de
« sombrer, parce qu'en réalité nous étions chaque jour
« tout près de la banqueroute ».

C'est le 18 janvier 1870 que naquit la Compagnie d'El Callao ; don Antonio y présidait entouré de Jean Cagninacci, auquel vint se joindre son frère Hyacinthe, de Remijio Paez, de Stiebels, de Figarella, du Colombien Gaince ; on forma un capital de 120.000 francs, divisé en 12 actions de 10.000 chacune.

Les premiers Statuts furent imprimés..... à Upata ! Les Actionnaires étaient au nombre de douze, un par titre.

Les fonds s'épuisent comme précédemment ; mais la production devient plus belle.

En 1871, 515 tonnes de quartz donnent 3.219 onces, plus de 6 onces à la tonne ! En 1872, on triture 2.300 tonnes qui produisent 8.226 onces standard, soit 712.300 francs.

On porte alors le capital à 322.000 francs, par la création de 20 nouvelles actions et deux dixièmes, les deux dixièmes étant, m'a-t-on dit, le versement d'un partici-

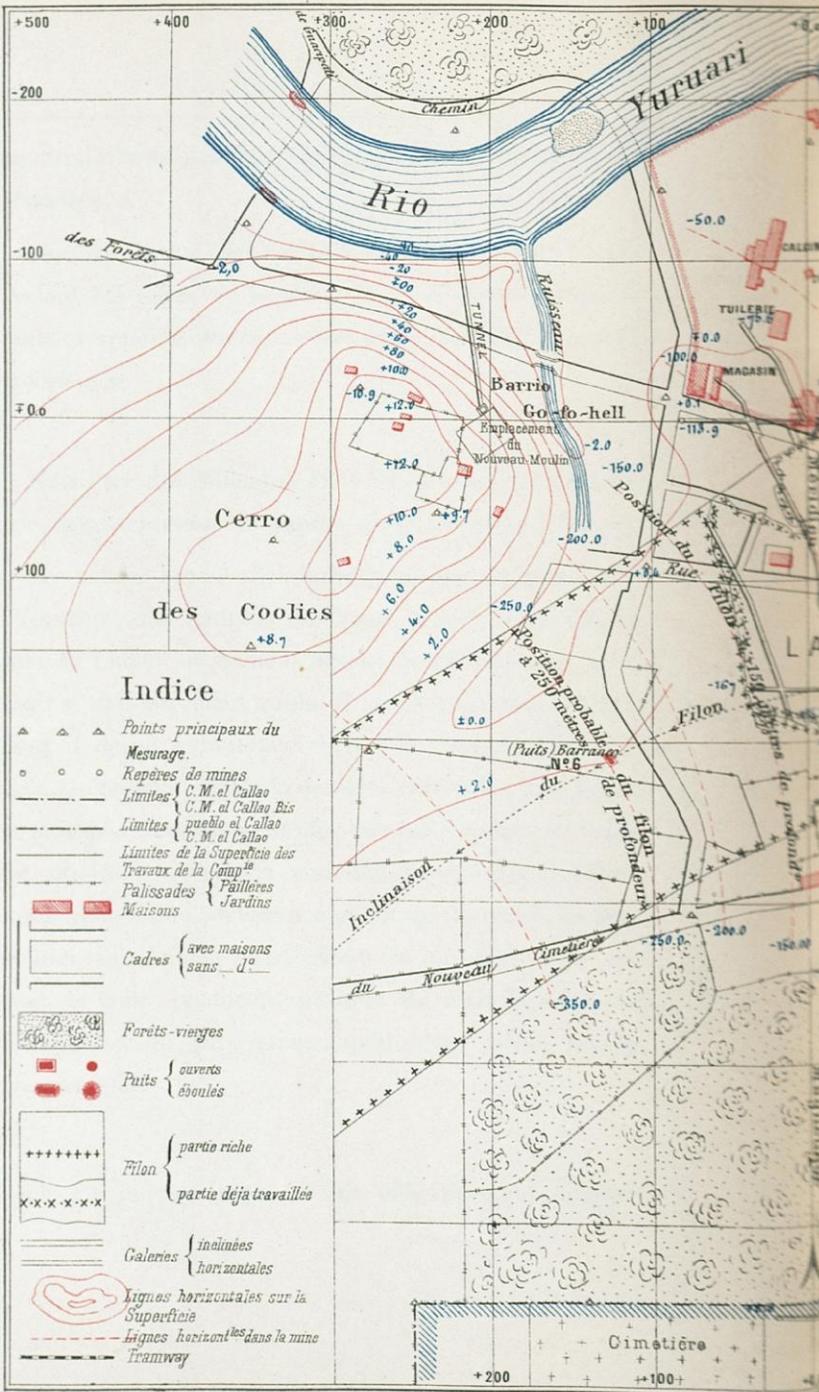
pant qui n'avait pas pu compléter la libération de sa part primitive.

Sur ce capital de 322.000 francs, 242.000 francs avaient été payés en espèces ; 80.000 francs représentant les apports, étaient censés équivaloir aux dépenses antérieures.

Mais l'ère des difficultés était loin d'avoir été vaincue par l'augmentation du capital porté à 322.000 francs.

Les années 1870 à 1875 furent peut-être les plus dures à franchir ; don Antonio sentit que le sort de sa vie, le sort du Callao se jouaient autour de ce Barranco qu'il avait si opiniâtement voulu. Il se vit dans une impasse dont il devait à tout prix briser la clôture : c'était la dernière bataille, même la dernière cartouche. Son génie se multiplia : à ce moment plus que jamais, don Antonio fut admirable et mérita vraiment la victoire. Il fallait coûte que coûte, arriver à monter un nouveau, un bon moulin, son unique souci. Toute la question pour lui était de tenir jusque-là, puisque là, était le salut, le terme final du programme qu'il s'était tracé dès le premier jour.

Le 1^{er} janvier 1872, il fut définitivement nommé



Indice

- ▲ ▲ ▲ Points principaux du Mesurage.
- ○ ○ Repères de mines
- Limites { C. M. el Callao
C. M. el Callao Bis
- Limites { pueblo el Callao
C. M. el Callao
- Limites de la Superficie des Travaux de la Comp^{ie}
- ▬ Palissades { Pailières
Maisons
- ▬ Cadres { avec maisons
sans d^o
- ☁ Forêts-vierges
- ● Puits { ouverts
éoulés
- ++++ Filon { partie riche
partie déjà travaillée
- ==== Galeries { inclinées
horizontales
- Lignes horizontales sur la Superficie
- Lignes horizontales dans la mine
- Tramway

Directeur-Dictateur, il devait le rester jusqu'à la fin, quoi qu'on faillît le débarquer en 1880...

Le nouveau capital fortement entamé, on se heurta à un accident terrible, invincible en la circonstance: l'eau au fond du Barranco. L'inondation est le propre de toute mine; on la prévoit d'avance et on dispose de moyens suffisants d'épuisement. Au Callao, l'habitude fut toujours de prévoir plutôt moins; d'ailleurs, on n'avait pas, à cette époque, la possibilité de faire autrement.

Mais bientôt, on ne put maintenir étanches le fond du puits et les galeries. Au début, on asséchaît avec des barils vides que remontait un treuil de bois primitif: puis, on eut des pompes à main.

Le capital de 1872 auquel s'ajoutaient les produits de l'extraction, permit de payer en partie l'achat d'un matériel plus important, du premier Grand Moulin. Cependant avec la grande venue d'eau, le moyen d'épuisement manqua tout à fait, force fut de s'arrêter au moment même où l'on remontait des quartz de quatre à cinq onces.

En 1873, on retira du broyage de 3.054 tonnes une somme de 1.063.838 francs.

Il se passa alors un évènement héroï-comique qui

parut devoir tuer à jamais don Antonio en le rendant grotesque au milieu de toutes ses difficultés.

Soixante mille francs restaient en caisse : on les remit jusqu'au dernier sou à un Ingénieur anglais en lui confiant la mission de se rendre à Londres et d'envoyer de suite une puissante pompe avec son moteur. On ne reçut pas la pompe, et on n'entendit plus jamais parler ni des soixante mille francs, ni du prétendu Ingénieur, *alias* vulgaire filou. Mais cela ne devait pas rebuter don Antonio des Anglais !

De l'avis de tous, c'était la fin.

La déroute fut lamentable : les travaux arrêtés, le nouveau matériel éparpillé sur la route, les charretiers, les péons, les mineurs non payés et révoltés, les fournisseurs impitoyables. Don Antonio se vit refuser le crédit du pain de sa famille chez son boulanger, lequel lui jeta au nez, dans un geste de mépris, — qu'il dut amèrement regretter plus tard — une de ces actions de 10.000 francs, à lui offerte en garantie d'une petite avance de pain. Don Antonio devait la vendre deux millions, treize ans plus tard : une d'elles fut même vendue à Londres deux millions deux cent mille francs.

Tout le monde était abattu, atterré, car chacun se sentait ridicule, la pire des tortures à Bolivar, où



tout ce qui touchait au Callao était la risée de tous.

Cependant, don Antonio tint courageusement tête à ce nouvel orage, il vendit jusqu'à sa dernière culotte, s'endetta plus à fond encore, endetta les siens, endetta tous ses amis terrorisés, violemment hypnotisés par sa volonté irrésistible, jusqu'à l'extrême limite d'élasticité où la dette pouvait atteindre.

Il redressa la barre du bateau que les rats même abandonnaient et repartit pour le Callao avec quelques nouvelles piastres.

Il fit reprendre les convois, les activa, retrouva des mineurs, même sans les payer, les contraignit à travailler, travaillant avec eux.

Dans la saison sèche, il arriva à faire baisser quelque peu le niveau de l'eau par tous les moyens d'épuisement que lui soufflait une ingéniosité décuplée par la gravité du péril : la teneur du quartz augmentait. En 1874, 1.544.590 francs sont retirés du broyage de 3.963 tonnes.

Mais la solution n'était pas là encore.

Elle tenait tout entière dans le montage du moulin qui faisait des progrès malgré tout, sous la furieuse volition de don Antonio, dont l'imminence du danger, la cruauté des circonstances, centuplaient maintenant l'énergie.

Cette page de sa vie est vraiment splendide : le Premier Consul y aurait reconnu son sang.

Il faut lire dans sa correspondance les amertumes de son âme à ce moment-là :

« Moi seul j'étais le point de mire des Actionnaires.
« Presque tous ceux qui avaient conservé leurs actions
« me traitaient de fou et, plus d'une fois, je fus menacé
« de mort ; ma situation était des plus critiques, parce
« que mes moyens n'étaient pas proportionnés à la
« grandeur de mon plan » (lisez : un grand Moulin).

Tant de constance et tant de bravoure devaient être récompensées.

La roue de la fortune tourna enfin pour don Antonio sous la forme d'une de ces exceptionnelles années de sécheresse comme j'en ai rencontré une dans ma dernière campagne ; l'Yuruari sécha complètement, ce que de mémoire d'homme on n'avait pas vu ; l'eau de la mine aussi se tarit seule, ou à peu près.

Alors, l'ardeur d'une fièvre sans pareille s'empara de tous : on était à présent sur une « bomba » en plein corps du filon, qui donnait jusqu'à douze, treize, quatorze onces à la tonne, et qu'on vida rapidement !

Et le Moulin fut enfin inauguré ; mais, le plus curieux de l'aventure, est que, bientôt, il ne put pas fonctionner, faute d'eau ! On se contentait d'amonceler le minerai autour du puits, don Antonio savait bien qu'il le dégagerait un jour pour le traiter.

Et on tirait, on tirait toujours....

On abattait avec rage, on ouvrait des galeries nouvelles. Tout ce que la mine pouvait contenir d'hommes, tout ce qu'elle pouvait rendre de quartz, étaient au maximum ; en bas, éclairés à la bougie, les mineurs pressés coude à coude, travaillaient nuit et jour. Personne n'a jamais pu savoir ce qui a été extrait de quartz et d'or cet été-là, pas plus, surtout, que ce qui fut volé.

Maintenant don Antonio payait en quartz, à vue de nez, le salaire de ses hommes, les fournitures de la mine, l'entretien de tous.

De larges, d'épaisses plaques d'or couvraient les parois du filon ; les mineurs remontaient, les poches garnies de tout ce qu'ils étaient capables de détacher à la main ; quant à l'or incrusté dans le quartz, j'en ai vu des échantillons contenant plus d'or que de roche.

C'est bien, ce quartz-là, celui qu'annonça le Père Pereira vers l'Usupamo.

Entre temps, il pleut enfin et le Moulin fonctionne, puisqu'on peut broyer près de 12.000 tonnes en 1875, avec une recette de 3 millions de francs, et donner le premier dividende de 644.000 francs ; en 1876, on distribue un deuxième dividende de 1,706.600 francs.

*
* *

Le Callao était né.

Mais jusqu'à ce moment, il n'est pas possible d'évaluer le prix de revient ; je n'en ai trouvé les éléments nulle part. Toutefois, en totalisant le capital avec l'or vendu, sans tenir compte des dettes restant à payer, j'arrive à ce résultat fou, que le prix de revient dut être au-dessus de quatre à cinq onces à la tonne, sans parler des vols qui, dans des quartz de *douze* onces échappent à toute appréciation.

Alors, don Antonio fut mis, par cette population latine aussi prompte aux enthousiasmes qu'aux injustices, à cette hauteur où les hommes les mieux trempés ont le vertige ; rien désormais n'était plus capable de le contrôler, de faire contre-poids aux fautes nées de l'excès même de ses admirables qualités. Il ne faut pas oublier que, s'il était doué d'un exceptionnel tempérament, d'une

énergie de fer dans une âme de conquistador, le fond premier lui manquait, qui eût pu policer ses rudes facultés. C'était une nature fruste, tout d'une pièce : et l'ancien berger corse, le petit « pulpero » (mercanti) d'antan n'avait pu devenir à la fois ingénieur, géologue, administrateur, mécanicien.

Malgré l'orgueil immense qu'excusait, qu'expliquait tout au moins l'apothéose après ces âpres luttes de géant, le très-intelligent don Antonio avait trop de jugement et de sagacité native pour ne pas savoir sonder ses propres lacunes.

Il essaya — sans marchander naturellement, car il ne marchandait jamais — de s'entourer de toutes les lumières, de toutes les compétences, de se munir de l'outillage toujours le plus perfectionné, fût-il le plus coûteux... surtout s'il était le plus coûteux.... C'est ainsi qu'il fit venir Mr. Hamilton Smith, qu'il conseilla plus tard aux actionnaires français d'avoir un rapport de Mr. Boutan ; mais le discernement lui manqua, par défaut d'instruction, dans le choix des moyens dont il sentait instinctivement la nécessité.

Quelquefois, il n'atteignit pas le but, mais trop souvent il le dépassa.

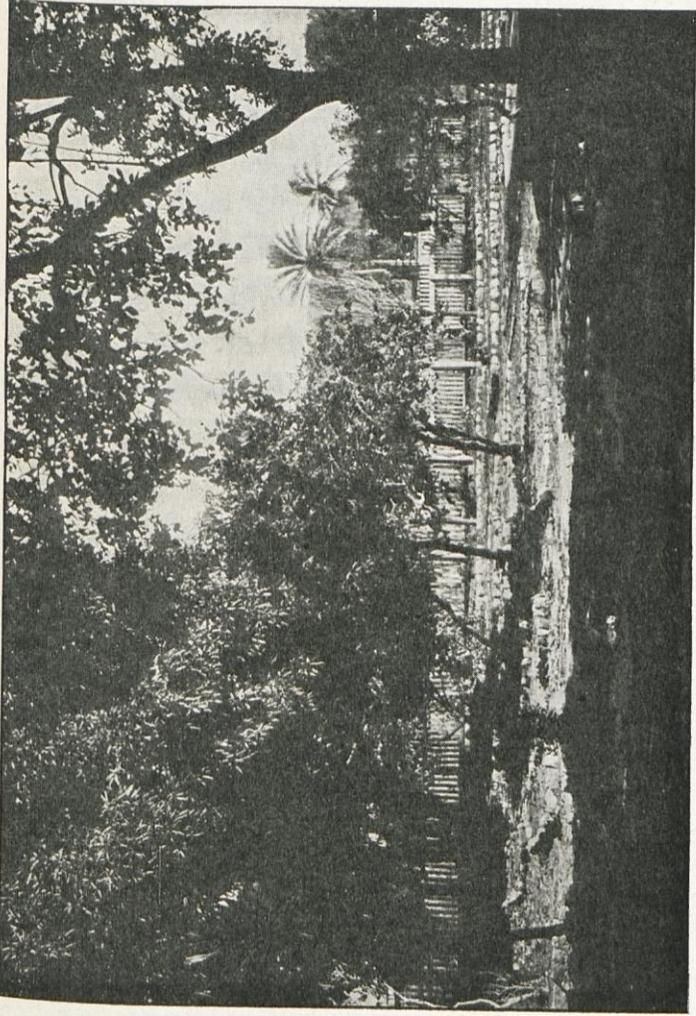
Les conseils ne lui manquèrent pas ; certains voyaient

clair et étaient des hommes plus pondérés, au bon sens plus rassis, parmi eux les frères Cagninacci; malheureusement, Jean, le premier associé de don Antonio, et qui aurait pu, en cette qualité, avoir sur lui quelque influence, Jean avait quitté le Vénézuéla en 1877, et n'y revint, depuis, qu'à des intervalles trop rares et trop courts.

Mais ces conseils ne pouvaient être que timides devant une aussi écrasante personnalité. Don Antonio n'estimait que sa propre intelligence; en revanche, il l'estimait prodigieusement. Il ne supportait ni les contradictions, ni les avis de ses pairs, il s'était placé au-dessus d'eux; et eux-mêmes, pour la plupart, l'avaient consacré Idole et posé sur un piédestal inaccessible: le cœur gonflé encore des rancœurs d'antan, du mépris que lui avait donné dans la mauvaise fortune l'expérience des hommes, il ne permettait plus qu'on le discutât, même qu'on élevât la voix dans la Junta Directiva.

Que si plus tard, de 1882 à 1887, au moment des pires gaspillages, les actionnaires protestaient, il avait tôt fait de leur fermer la bouche: ne leur donnait-il pas des dividendes doubles et triples du capital versé? Que voulaient-ils de plus? — L'argument était topique.... et sans réplique!

Et comment n'eût-il pas été prodigue, comment



AU CALLAO. — Le jardin potager de la Compagnie et ses allées bordées de quartz aurifère.

eût-il pu conserver la conscience de la valeur de l'argent, ce paysan de génie, parti d'une humble con-

dition, qui remuait à présent les millions à la pelle ?

Doit-on, dès lors, lui tenir trop grande rigueur de ses dépenses ?

J'ai entendu narrer sur don Antonio des anecdotes... inénarrables : le chef de cuisine d'un Transatlantique français m'a affirmé qu'il lui remettait six mille francs de pourboire en arrivant au port, quand il avait l'honneur — et le bonheur — de le compter parmi les passagers qu'il était chargé de nourrir. Il est vrai qu'il savait créer des entremets portant le nom du fameux millionnaire.....

On voulut avoir le portrait du Président du Callao pour la salle des séances de ce Conseil, de cette Junta Directiva à Bolivar, qui se composait de don Antonio, président, d'un vice-président, d'un secrétaire et d'un trésorier.

Donc, dans un de ses voyages à Paris, David étant mort, don Antonio se fit peindre par Carolus Duran ; j'ai souvent admiré ce morceau magistral. Mais quelques années plus tard, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre étranger, par Mr. Granet, Ministre du Commerce. Il s'agit alors de faire ajouter le ruban rouge à la boutonnière du Président.

Ce fut toute une affaire, car une main profane pouvait

gâter l'œuvre du Maître... Voici ce qui m'a été rapporté à ce sujet : il paraîtrait que don Antonio remporta la toile à Paris et demanda à l'auteur de mettre de son pinceau, le petit trait carminé nécessaire ; il paraîtrait aussi que le grand peintre, amusé, demanda une somme tellement fantastique que je n'ose l'écrire ici, — mais qu'à son grand étonnement, il la reçut intégralement par chèque le lendemain... Je n'affirme rien, je ne suis qu'un écho.

Son titre de Président d'El Callao était son grand — et son très-légitime — orgueil : il l'étalait partout et faisait établir des documents coûteux, uniquement pour le plaisir d'y lire son nom en vedette.

C'est ainsi qu'il fit dresser la grande, luxueuse et inutile carte de surface qu'imprimèrent Waterloo and Sons à Londres : elle revient à 60.000 francs ; elle a 2^m 25 de long sur 1^m 30 de haut. Il n'y en a que très peu d'exemplaires, j'ai la bonne fortune d'en posséder un que m'a offert Mr. Charles Frustuck.

Là-bas, tout le pays adulait don Antonio, se faisait le complice — souvent intéressé — de sa vanité.

Aussi, lorsqu'à Paris, où il possédait des immeubles valant plusieurs millions, don Antonio montait en voiture les Champs-Élysées avec le commandant D... qui

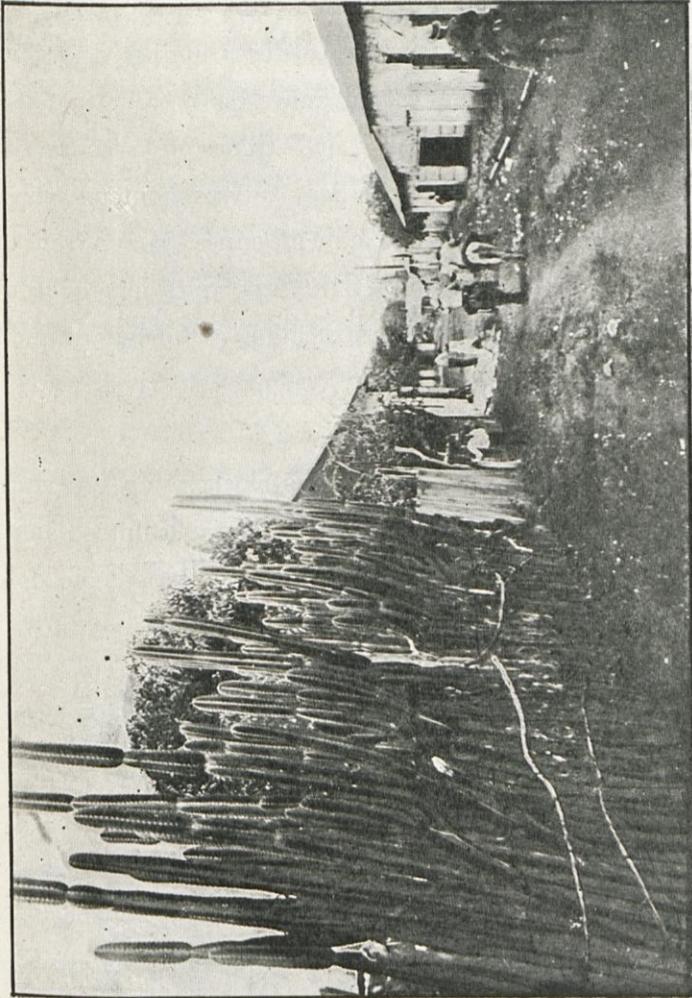
me l'a conté, et passait devant un bel hôtel qui lui appartenait, au coin de la rue Pierre-Charron, était-il vraiment dans son rôle lorsqu'il s'imaginait que la haute société parisienne, qu'il croisait sur sa route, regardait et connaissait le Président du Callao.

A côté de ces petits travers, bien admissibles chez un homme arrivé si haut après une âpre lutte de vingt années, don Antonio avait conservé un cœur d'or, une droiture proverbiale, une honnêteté foncière, absolue, qualité première qui est d'ailleurs le propre de sa famille en particulier, et, pourrait-on dire, de toute notre Colonie Française à Bolivar, en général.

Les despotes sont égoïstes et ils ont d'habitude le cœur dur ; don Antonio resta, toute sa vie, la cigale qui chante, mais qui veut que son chant fasse des heureux. Sa prodigalité ne fut souvent que l'excès de sa générosité. Le matin, il allait par les rues de Bolivar avec des Callaos pleins ses poches. — Le Callao est la belle pièce d'or de cent francs que frappe la Monnaie de Caracas, depuis le traité de 1885 entre l'Etat et la Compagnie. — Quand il rentrait déjeuner, il avait tout distribué sur son chemin, semant à droite et à gauche.

Pas une infortune, pas un débiteur gêné ne frappaient

en vain à sa porte. Il établissait les jeunes filles sages qu'il distinguait, donnant à chacune 10.000 francs de



Car la Ville du Callao est née toute entière du Filon (P. 19)4.

dot, faisait faire à ses mineurs de belles funérailles, à ses frais, et entretenait à lui seul l'hôpital.

Sa charité était inépuisable ; il exigeait que la Compagnie fût elle-même aussi douce aux malheureux.

On n'a qu'à prendre les bilans annuels pour constater qu'elle distribuait chaque année des centaines de mille francs d'aumônes. En 1896, l'année qui précéda la faillite, elle donna encore 4.978 francs de secours et 1.118 francs d'aumônes à des Pauvres honteux (vergonzantes) ; il est vrai que la même année, 54.000 francs de jetons de présence avaient été appliqués aux quatre membres du Conseil d'administration à Bolivar, et que 30.000 francs d'honoraires avaient été payés à ses avocats.

A la cathédrale, il offrait des cloches, un superbe baptistère, pièce luxueuse achetée à Paris, sculptée dans un bloc de marbre blanc et représentant le baptême de Saint-Jean-Baptiste.

Un trait peint la moralité de l'homme : en ce pays d'entraînement facile, — surtout avec le roulement, l'abondance d'argent qu'il y avait alors, — où le baccarat se cultive dans les cercles, don Antonio, Président du Cercle français, ne jouait pas ! On boit beaucoup aux colonies ; au club, l'intempérance était fréquente. Don Antonio fut toujours parfaitement sobre.

Il ne donnait pas seulement en argent. Il donnait

aussi en nature : à l'un « il régala » (« regalar » faire cadeau), il *cadeautait*, — comme dit pittoresquement mon ami Angel Mattei, un de ses gendres, — une terre ; à l'autre, un cheval ou un mulet harnaché... et ses cadeaux étaient toujours de la première qualité, je vous prie de le croire.

Tout un pays vivant du Callao, qui s'incarnait en don Antonio, et vivant grassement, se solidarisait avec lui pour le maintenir sur son trône ; ce faisant, le pays n'oubliait pas non plus, qu'avec un autre que don Antonio, les mailles du filet qui laissaient échapper tant de poissons d'or, eussent été plus serrées sans doute.

Je suis d'autant plus à l'aise pour apprécier impartialement don Antonio, que je ne lui dois rien, que je suis un des très-rares Européens auxquels il n'ait pas rendu, ou eu l'occasion de rendre même le moindre service.

Qu'on ne l'oublie pas en Guyane : Simon Bolivar a sa statue sur l'Alameda, dans la ville qui porte son nom. Don Antonio doit avoir la sienne dans celle qui sortit de sa mine, c'est-à-dire de son cœur et de son cerveau. Si l'on veut donner à la mémoire de ce grand homme

— j'ai dit le mot, je le maintiens, — un monument digne de lui, qui symbolise sa vie et son œuvre, cette statue sera Américaine, américainement Antonine, c'est-à-dire d'or massif : la Renaissance du Callao, plus tard, sera certainement à même de la lui élever.

Car la ville du Callao est née tout entière du filon, je l'ai écrit ailleurs ; son emplacement actuel était couvert par une épaisse forêt vierge, il fallut défricher pour faire la première case à côté du premier puits : c'est-à-dire ce qu'elle doit à son Antonin.

Si l'on me demande une peinture de don Antonio au physique, je dirai que je le vois encore fumant du matin au soir un perpétuel havane, son seul vice, — en style prudhomesque : grand et fort, à peine courbé par l'âge, le teint hâlé, le visage rasé sauf la moustache grise, l'air bonhomme, toujours vêtu d'un complet veston de toile blanche, coiffé d'un panama fin à larges bords, très-vert à 78 ans.

Il vient de mourir d'une attaque de paralysie (1901) ; j'étais à ce moment dans le pays, mais venais de quitter Bolivar pour entrer dans les bois du Caroni.

Je ne pus donc, à mon grand regret, assister au dépôt de ses dépouilles mortelles dans le splendide mausolée de marbre qu'il fit élever pour sa famille, le plus somp-

tueux monument du très-riche cimetière de Ciudad-Bolivar.

Je reprends l'histoire du Callao.

A dater de 1875, le dividende est régulièrement distribué et va en augmentant sans cesse ; il en sera ainsi pendant onze ans consécutifs et bientôt même, on le distribuera mensuellement. On atteint l'apogée en 1886 : dans le courant de cette année-là, on distribua plus de *onze millions de dividendes*. C'était au moment même de la perte du filon !

Tous les déboires ne sont pas cependant finis au moment où commence la période des dividendes ; la Mine s'éboule en 1879.

« En 1875, la situation était assurée, écrit don Antonio. « L'effondrement fut un grand malheur, mais nous « pûmes parvenir à sauver la situation après avoir dû « vaincre beaucoup de difficultés ».

Mais à cette époque aussi la preuve était faite ; don Antonio n'avait plus d'ennemis à combattre, le pays était pour lui, qui en avait vu bien d'autres ; il put donc facilement surmonter cette crise accidentelle.

*
* *

EXPLOITATION DANS LA PÉRIODE D'ÉTAT.

J'ai dit qu'avant 1875 — et j'aurais pu dire avant 1883 — les frais sont inconnus et que leur évaluation est purement fantaisiste.

Les Superintendants anglais furent dociles aux ordres de don Antonio qui ne savait rien faire sans dépenser beaucoup ; jusqu'en 1882, les frais y atteignaient 3 onces à la tonne. Le bureau, le simple bureau de Ciudad-Bolivar où siégeait le Conseil d'administration, la « Junta Directiva », composée de quatre membres, dépensait un million par an !...

*
* *

Après son premier séjour au Callao, en 1881, Mr. Hamilton Smith avertit don Antonio que les dépenses sont partout enflées d'une façon absurde.

Quand il revient en 1883, il les trouve sensiblement les mêmes ; cependant, il constate avec satisfaction que les frais à Bolivar s'élèvent seulement à 555.000 francs par an ; aussi, ne lui paraissent-ils pas exagérés... par comparaison sans doute.

Mais, pour le reste, il estime que 285.000 francs par an distribués à la police locale, 600.000 francs pour l'exhaure de l'eau ou le montage du minerai, 1.295.000 francs pour frais au moulin; que 5.251.000 francs de frais généraux, soit un coût de 235 francs par tonne, sont d'un fastueux, mais bien dangereux particularisme en tant que Mine d'or!

En 1880, don Antonio propose de vendre l'affaire à la maison Baring Brothers, de Londres, puis à un autre groupe anglais; ses propositions sont repoussées. Il songe ensuite à une maison française et offre le Callao à MM. de Rothschild frères; le rapport de Mr. Hamilton Smith, dont j'ai parlé, empêche de s'entendre sur le prix.

Alors, en 1882, il se décide à augmenter le capital sans l'aide de bailleurs, à le porter à 32.200.000 de francs. L'Agent à Paris, Mr. Louis Roux, en est le seul négociateur en France.

Mr. Roux écrit à ses amis en leur présentant l'affaire :
« Si la production se soutient, et tout me porte à le
« croire, les nouvelles actions rendront 25 %/o, sans que
« je puisse cependant garantir un tel résultat ».

La suite montra combien Mr. Roux avait été peu optimiste; on put poser un zéro de plus à la droite de son chiffre, quelques années plus tard.

Il ajoute: « le traitement des pyrites, jusqu'ici négligées
« et une réduction importante dans les frais d'exploita-
« tion viendront, en outre, accroître dans une proportion
« notable le rendement qu'on peut espérer ».

Les Pyrites ! Les Pyrites, que don Domingo Cagninacci devait reconnaître plus tard contenir 50 % de l'or total dans la Remington, et que le Callao mourut sans avoir jamais traitées !

En 1883, le Superintendant Oxland est remplacé par Mr. Perkins, Ingénieur de bonne réputation que Mr. Hamilton Smith fait tout exprès venir des mines de Californie.

Dans les quatre ans de sa Direction — il la cessa en 1887 — Mr. Perkins fit de notables améliorations et introduisit, je l'ai dit, de grandes réformes qui réduisirent d'un tiers les frais généraux.

Mais à la fin de 1884, les Actionnaires français furent pris de panique : la Mine ne donnait plus que 4 onces à la tonne ! N'y avait-il pas là de quoi s'arracher les cheveux ?

Le dividende qui atteignit, en 1884, 9.600.000 fr. baissait et menaçait de tomber de plus en plus ; effectivement, il ne fut que de 4.572.000 francs pour 1885,

mais il fit ensuite un nouveau bond en avant, en 1886, où il atteignit l'élégante somme de 11.012.400 francs.

Donc, en 1884, tout le monde était effrayé: don Antonio, sans perdre la tête, partageait l'angoisse universelle.

Il fut critiqué, blâmé parfois vertement, pour sa prédilection d'Ingénieurs anglais ou américains, pour son parti-pris de délaissier les conseils des Ingénieurs français, alors que, cependant, l'Entreprise était française par un Conseil d'administration presque toujours composé de membres de la Colonie Corse de Ciudad-Bolivar, et surtout par ses Actionnaires, la grande majorité des actions ayant été placée en France.

Mais don Antonio était un fin diplomate; la presse française commençait à attaquer sa gestion, et les titres baissaient. Peut-être flaira-t-il aussi, dans cette débâcle commençante, le piège de quelques hauts barons de la Finance. Il conseilla alors de faire inspecter la Mine par un Ingénieur français, qui aurait des Actionnaires le mandat de dresser un Rapport à eux particulièrement destiné.

On désigna un Spécialiste réputé, Mr. E. Boutan, Ingénieur au Corps des mines.

J'ai lu, je crois, tous les documents relatifs au Callao, depuis les Comptes-rendus des Assemblées générales, les Rapports des Ingénieurs, jusqu'aux lettres adressées par don Antonio à la Superintendance et aux réponses qu'il en recevait. J'ai eu à ma disposition, j'ai longuement parcouru et annoté les livres du moulin. L'Administration du Callao fut toujours une maison de verre, selon l'expression de don Antonio ; il exigeait qu'il n'y eut rien de secret pour personne, car la sincérité, mais l'absolue sincérité, jusqu'à une naïveté sans exemple, fut encore une des singularités de cet Administrateur original.

Tous les chiffres, tous les détails spéciaux que je donne dans la narration de ce voyage sont donc puisés à des sources d'indiscutable authenticité : ceux-là, donc, je pris les garantis, à l'opposé des restrictions que j'ai dû faire sur les détails de simple tradition.

Parmi ces documents, un des plus intéressants est le Rapport de Mr. E. Boutan. Malgré son peu de volume, c'est la véritable Étude d'un Ingénieur français, avec toute la science de notre Corps National des Mines, avec toute la clarté de la race, comme aussi avec sa fine raillerie.

Il prouve que jusqu'en 1883 on n'a pas su exactement quelle était la teneur... Par exemple, on comptait beau-

coup trop de quartz dans l'évaluation du rendement, car un système vicieux de comptage faisait exagérer le cube extrait! — Il y a vraiment des choses qui ne se sont vues qu'au Callao!!

Cette année même, 1884, la teneur qui était de plus de huit onces à la tonne en avril, s'était abaissée à six onces, puis à cinq onces les mois suivants; elle était maintenant à quatre onces... et cela avait provoqué la panique!

Ici, Mr. Boutan écrit, en 1885, une véritable prophétie: il prédit exactement, mais avec le sort de Cassandre, hélas! ce qui arriva en 1887, une perte, une diminution de la riche colonne.

Je ne puis résister à l'envie de prendre le lumineux ravail de mon compatriote — Mr. Boutan était du Gers, — et de citer textuellement le bas de la page 12.

« *...En effet, la mine a été exploitée jusqu'en ces
« derniers temps, ainsi que je l'ai dit, sans aucune
« prévoyance du lendemain, et on a, à peu près, négligé
« les travaux sérieux de recherche qui, dans toute mine
« métallique bien conduite, sont prévus longtemps à
« l'avance, de façon à avoir en vue, au minimum, la
« consommation de deux ou trois ans.*

« *Le système qui a réussi jusqu'ici parce qu'on a eu*

« constamment du minerai riche à sa disposition, est,
« je n'ai pas besoin de le faire remarquer, essentiel-
« lement vicieux ; on peut même ajouter que, joint à la
« distribution mensuelle des dividendes et à l'absence
« de fortes réserves, il est extrêmement dangereux,
« puisqu'un serrement ou appauvrissement acci-
« dentel, mais un peu important du filon, néces-
« sitant un travail de plusieurs mois pour
« être franchi, épuiserait les finances de la So-
« ciété et la mettrait dans une situation fâcheuse,
« compromettant le crédit que sa magnifique prospérité
« des dernières années lui a procuré.

« ...Il en résulte que les prévisions que l'on aurait
« toujours intérêt à faire pour l'avenir manquent
« absolument de base, et qu'on est réduit sur ce point
« à de pures conjectures. *La cheminée riche... s'élargi-*
« *ra-t-elle ou deviendra-t-elle plus étroite en profon-*
« *deur ? S'interrompra-t-elle longtemps encore ? C'est*
« ce que nul ne saurait dire et ce que l'avenir seul ap-
« prendra ».

L'avenir apprenait, deux ans après, que le filon s'était élargi, sans que l'enrichissement ait augmenté proportionnellement... ce qu'on appela « la perte du filon » !

On ne pouvait le soupçonner, puisqu'on ne prospectait

pas, mais absolument pas, à l'avance ; on n'avait pas de réserve et l'exercice qui précéda l'accident on avait distribué royalement 11.012.500 francs de dividendes !

Cette haute parole, il était donné à un Ingénieur français de la prononcer ; en ce peu de mots d'une concision nerveuse toute française, Mr. Boutan a tout dit et tout le Callao est là. Quelques lignes écrites dans notre langue ont suffi pour en rétablir la Synthèse ! Que l'on compare ce langage avec celui de Mr. Hamilton Smith en 1881, en 1884...

Mais don Antonio était trop yankeesé pour rien entendre !

Maintenant que j'ai sous les yeux la claire et précise Critique de Mr. Boutan, je voudrais pouvoir la citer en entier.

Il insiste encore : « Il est évident que cette méthode « d'exploiter au jour le jour ne peut convenir à une « grande mine bien dirigée ».

Autant en emporte le vent !

Il n'oublie pas de plaisanter agréablement au sujet de la crise que traverse la Compagnie (page 14) :

« On peut donc, sans rien affirmer de certain, je le « répète, en conclure que la baisse de la production

« pendant les six derniers mois ne doit point effrayer
 « outre mesure, et que le plus sage est d'attendre
 « patiemment, par le relèvement de la teneur, *la fin de*
 « *ce qu'on pourrait appeler la crise actuelle, si ce*
 « **n'était pas tenter la fortune que donner le nom de**
 « *crise à une période dans laquelle on broie mensuel-*



EN GUYANE. — Extrait de mes carnets de voyage (1901).

« *lement un minerai d'une valeur moyenne d'environ*
 « *quatre onces, ce qui serait considéré comme une*
 « **chance prodigieuse pour une autre entreprise**
 « **moins gâtée par le succès. »**

Et, plus loin, page 17 :

« On doit sortir de cet état, qu'on peut presque
« qualifier de précaire, malgré la prospérité admirable
« de la Compagnie et *dans lequel on est resté comme à*
« *plaisir jusqu'ici.* »

Le lecteur sait déjà que l'on continua à y rester, toujours comme à plaisir, jusqu'à la perte du filon ! Comment ! pendant dix ans encore après ce désastre !

Dans une lettre particulière du 29 janvier 1885, Mr. Boutan dit encore :

« La diminution de production pourrait provenir du
« serrement possible du filon ou de l'abaissement de sa
« teneur. J'ai expliqué qu'en l'absence de travaux de
« recherche, il est impossible de rien prévoir à ce
« sujet ».

Qu'on m'excuse de faire ces citations d'un Rapport technique dans le simple récit, qui n'a rien de technique, ni de financier, de mon excursion.

Mais cet enseignement, tombant d'une lèvre aussi qualifiée, résume pour le lecteur tout ce que je lui ai dit, depuis mon arrivée au Callao. L'opinion — prophétique — de Mr. Boutan appuie de sa grande autorité la description, telle que je la comprends, de cette Compagnie

fabuleuse à tous égards, celle dont j'essaie de dégager la philosophie dans une véritable leçon de choses, en mettant au point mes cahiers de voyage.

L'épopée du Callao, Marche à l'Etoile de l'Or, est une page de grande humanité, d'humanité toute américaine, latino-américaine, sous l'audacieuse impulsion d'un homme de grande envergure, qui appartient à la race de Napoléon, mais qui évolua dans une industrie financière et dans le Nouveau-Monde.

Dans notre pays d'épargne, prévoyant et sage, où le bon sens arbitre l'enthousiasme sans le diminuer — au contraire, puisqu'il le rend conscient, — une telle folie surprend, toute grandiose soit-elle, la Folie de l'Or, autre forme de la Bolivarite... C'est peut-être là le point le plus curieux de mon étude prise sur le vif, parce que cette exubérance dans la ploutocratie jure avec toute notre mentalité française. Aussi, m'a-t-il paru intéressant de lui opposer la Note de notre Pays, sous la plume d'un de ses éminents Ingénieurs.

Ces extravagances dans les dépenses, je les prendrai seulement après les grandes réformes opérées par Mr. Perkins; on pourra juger par cela ce qu'elles durent être avant la prise de possession de ce remarquable Directeur.



LA SUPERINTENDANCE ANGLO-SAXONNE.

Le départ de Mr. Perkins coïncide avec la terminaison des temps héroïques, c'est-à-dire de la période opulente du Callao, avec ce qu'on appela « la perte » du filon, et qui n'est, réellement, qu'un évanouissement passager.

A la fin de 1886, il faut croire que Mr. Perkins ne soupçonnait même pas une diminution dans le rendement, puisqu'il permit, sans briser son contrat, et, je crois, sans protestation — en tout cas, je n'en ai trouvé trace nulle part, pas même dans la mémoire des témoins — la distribution fantastique de 11.012.400 francs de dividendes : on avait distribué jusqu'à 342 francs de dividende par mois (en août et en décembre 1886) pour une action de 1.000 francs dédoublée en huit!.....

Pour qu'il ait consenti à un vidage, à un râclage de caisse si bien organisé, systhématisé même, qu'il la laissa complètement à sec le 31 décembre 1886, il faut, à n'en pas douter, que Mr. Perkins n'ait pas eu le moindre soupçon de la perte, cependant si prochaine, si voisine du filon, perte qu'il pouvait presque toucher du doigt,

puisque quelques mètres à peine l'en séparaient; — ou bien, il faudrait supposer de mystérieux motifs personnels qui se chuchotèrent alors et devinrent plus tard une rumeur publique dont je reçus l'écho en 1894 — et je me refuse absolument à y croire. — Sinon, il faut avouer que Mr. Perkins, comme Mr. Hamilton Smith en 1881 et en 1883, manqua totalement, en tant qu'Ingénieur, de diagnostic, de jugement, et du sens de la prévision; qu'en un mot, au point de vue scientifique, comme mineur et géologue, il fut au-dessous de son rôle et de sa réputation. Son ignorance du fait fut tellement colossale, tellement incroyable, qu'on se refusa à l'admettre, ce qui expliqua les bruits calomnieux qui coururent sur son compte.

Je me range à cette opinion d'insuffisance scientifique, heureusement pour l'honneur et la conscience de Mr. Perkins, malheureusement pour sa valeur minière vraie.

Ici, je discute :

Quatre ans auparavant, Mr. Perkins étant déjà Superintendant, Mr. Boutan a signalé, a crié le danger d'une exploitation aussi imprévoyante. Au sujet du filon, il a parlé de serrement, d'appauvrissement possible qui, même passagers, pouvaient être néfastes à la

Compagnie, en l'absence de toute avance de minerai, de toute réserve de fonds.

Et au moment même où l'on aboutit à cet accident — simple accident, que le sondage ultérieur au puits 7 devait démontrer être remédiable, avec une bonne réserve de temps, c'est-à-dire d'argent, — le Superintendant, quoique dûment averti par l'Ingénieur français, ne se doute encore pas de cette possibilité, de cette imminence même, et il ne cherche pas une minute à se demander, à savoir, ce qu'il peut bien y avoir quelques mètres plus loin que le front d'abatage de ses mineurs !

Bien plus, il laisse distribuer un dividende égal à plus du tiers du capital social (fruit lui-même d'une multiplication par 1.000 du capital), c'est-à-dire un dividende égal POUR UNE SEULE ANNÉE à *trente-quatre fois* le capital espèces versé ($332.000 \times 34 = 11.288.000$ francs), et cela au moment même où il perd le filon !

Reconnaît-il au moins qu'il l'a perdu ?

Dès la fin de cette année 1886, mais surtout dès le mois de janvier suivant (1887), il devient clair, il est patent, que la Mine a changé d'allure : le quartz de 5 onces 72 est tombé à 1 once 27 ; il tombe à 1 once 09 en février, à moins d'une once en mars, exactement Oz 87. C'en est fini de la riche traînée, du « rich pay shoot »,

c'en est fait du Callao si, de fond en comble, il ne fait pas peau neuve ! Mr. Perkins pousse-t-il alors le cri d'alarme ? Signale-t-il dans son dernier rapport, celui de 1887, *c'est-à-dire après toute une année passée ainsi*, que le filon paraît perdu, qu'il se complique tout au moins d'un énorme gâteau de quartzite, placé à sa partie supérieure, à son toit ?

Le Superintendant parle-t-il de quartzite ? Je cherche en vain ce mot sous sa plume. Pas plus dans son rapport que dans sa correspondance, il ne paraît se douter que si le quartz est moins riche, l'explication peut se trouver dans le fait que cette roche elle-même a changé de nature, qu'au toit elle n'est pas *quartz*, mais *quartzite* ? Ou quartzite, roche secondaire, remaniée, métamorphisée, — et quartz, roche originelle pure, de consolidation différente et par son époque et par sa nature, serait-ce tout un pour lui ?

Non-seulement il n'indique rien de tout cela, mais il ne s'aperçoit même pas qu'il se soit produit un mouvement, un passage géologique quelconque ; au contraire, il espère qu'on va retrouver le « rich pay shoot », et il dit :

« Le plus encourageant est que la veine continue dans
« toutes les directions, et, dans un terrain aussi riche que
« celui du Callao, tant que la veine continue, on ne peut

« être que fortement encouragé à la suivre pour chercher
« de riches « shoots ».

Ainsi, à défaut de veine, la « séance continue » en 1887 avec tous ses errements passés.

C'est que l'Ingénieur Anglo-Saxon ne s'embarrasse pas de la nature du filon, de son étude scientifique; de son changement d'allure, de sa transformation en une roche d'âge, de mode de formation différents — bien que la quartzite soit aurifère comme le quartz; — de la nécessité de connaître les causes et les forces qui présidèrent à ce transmorphisme : — il ne voit que le « rich shoot », il ne s'inquiète que du « rich shoot ». Il le dit crûment et sans discuter : cela seul l'intéresse : le « How much ? » est le seul « business »...

Il est certain qu'au point de vue de suite pratique, au point de vue dividende, il a immédiatement raison.

Mais il aurait bien mieux raison encore, s'il songeait aussi aux dividendes futurs, s'il prévoyait que le « rich shoot » est sous la dépendance d'un facteur naturel, que ce facteur peut changer ou disparaître; qu'il faut vivre pourtant, c'est-à-dire savoir prendre à temps les mesures nécessaires que peut imposer à la vie sociale un « shoot » même moins riche, même moyen..., et qu'on a le devoir

d'assurer longtemps d'avance des moyens appropriés, au lieu de jeter, par un geste de Nabab sûr de soi, tout son encaisse dans un dividende éblouissant.

Nous verrons plus bas si, même sur la simple constatation que ce « rich shoot » n'était plus qu'un moyen « shoot », il appliqua des remèdes urgents et radicaux pour sauver l'Entreprise, en lui créant de nouvelles conditions d'existence en harmonie avec ses nouvelles nécessités.

Il constate que les piliers de la mine renferment « plusieurs milliers de tonnes d'un minerai qui rendrait 3 à 4 onces par tonne ».

Il conclut enfin (dernier alinéa de son dernier Rapport) :

« Il ressort des essais de « tailings » provenant du « Moulin que pendant les dix derniers mois, la perte moyenne a été de 36/10 dwts par tonne, égale à « 13 2/3 0/0 du contenu du minerai ».

C'est un joli denier !

Peut-être, à défaut d'une instrumentation suffisante, — à trouver, — aurait-on pu mettre en tas ces tailings, au lieu de les rejeter dédaigneusement à la rivière pendant plus de dix ans, avec la désinvolture d'un grand

seigneur, en attendant que la création d'un outillage spécial fût possible. Car cela durait... depuis le commencement du Callao !

En 1887, le filon bien perdu, on distribua nonobstant de nouveaux dividendes, pour 1.481.200 francs, somme certainement suffisante à monter de toutes pièces une nouvelle Compagnie !

*
* *

Mais à l'extérieur de la mine, Mr. Perkins fut un Ingénieur doublé d'un Administrateur de premier ordre, pour le coût du prix au Moulin : ici, je m'incline. En haut, la supériorité du mécanicien et de l'homme, du Directeur pratique, contraste avec l'infériorité du géologue et du mineur en bas.

A la superficie, toutes les dépenses de main-d'œuvre et de traitement sont donc réduites au strict minimum.

Il eut l'honneur d'installer le nouveau grand Moulin, lequel commença à fonctionner en 1885, installation plus que parfaite, robuste et luxueuse à la fois. Les derniers coups de pilon du vieux Moulin furent donnés dans le premier semestre 1887.

A l'extérieur de la Mine, en 1887, tous les services (sauf le Compte de maison, table et entretien de la Direction et salaires de la Police qui s'élevèrent ensemble à 338.846, chiffre énorme dans une année aussi critique), — tous les services de la surface furent si bien réglés, si bien mis au point, que personne, pas même le Sully du Callao, Mr. D. Cagninacci, n'a pu faire mieux, ni réaliser depuis, pour ainsi dire, aucune économie nouvelle dans ce compartiment, et je doute même qu'on y puisse jamais obtenir sensiblement d'autres améliorations.

Mr. Perkins quitta donc le Callao à la fin de l'Age d'Or, au moment où il le laissait éperdument vidé et ruiné — en apparence du moins, — au moment où la Mine aurait dû être réorganisée de la tête aux pieds et repartir sur des bases nouvelles pour pouvoir vivre désormais.

Il ne voulut pas assumer ce grand honneur, mais aussi cette périlleuse responsabilité. Il savait d'ailleurs que les années d'abondance étaient finies ; il partit au moment où l'on sonnait le glas des morts.

Don Antonio le supplia vainement de rester.

Or, tout à coup à ce moment-là, Mr. Perkins, Étranger, s'occupa, paraît-il, de la politique du pays, et le Gouvernement vénézuélien aurait semblé vouloir prendre

contre lui des mesures d'expulsion, alors qu'on le disait, quelque temps auparavant, l'intime ami du Président de la République, le général Guzman Blanco?... Ce fut, en tous cas, la cause invoquée: « prétexte » a-t-on dit, et dit-on encore, en Guyane.

Mr. Perkins eut à cœur de partir sur toute sa réputation intacte.

Je repousse du pied l'injure qu'on lui fit: une croyance populaire s'accrédita, d'après laquelle il aurait volontairement ruiné et éboulé la mine, même perdu le filon, pour que l'on fût obligé de dire que lui seul au monde était capable de faire donner des dividendes au Callao!

Cette fable est puérite et ne résiste pas à deux minutes d'examen.

Les moins violents prononcèrent le mot de « désertion », d'autres celui d'incapacité véritable, de « bluff continu », mais de dérobage au pied du mur, c'est-à-dire en présence de la vraie difficulté minière.

Quoiqu'il en soit, sa Superintendance fut, à bien des égards, remarquable et, à tous égards, elle l'eut été si un accident, une complication géologique, que seule pouvait vaincre la science de l'Ingénieur des mines, ne s'était pas présenté inopinément.

Mr. Perkins, à peu près inconnu avant son passage au Callao, est aujourd'hui un Maître, un des Ingénieurs les plus illustres d'Angleterre et même des Etats-Unis; le Callao l'a mis en vedette d'abord, l'a hissé ensuite sur le pavois. Il lui doit tout : son élévation, sa réputation et sa fortune ; rien depuis n'a pu ajouter à sa gloire.

J'espère donc qu'il a gardé au fond du cœur le culte du Callao et qu'il applaudira plus tard, quand il verra renaître la splendide Mine à laquelle il consacra plusieurs années de sa carrière avec tant de dévouement, mais qui le porta lui-même si haut ; en un mot, j'espère qu'il garde ce que nous appellerions en France, à défaut de la mémoire du cœur, « la reconnaissance du ventre ».

Il a, d'ailleurs, encore foi dans la Mine — son dernier Rapport, son testament l'atteste sans ambigüité... « la veine continue, dit-il, dans toutes les directions... »

L'année qui suivit son départ, il fit spontanément un acte de générosité auquel j'applaudis.

Lorsque don Antonio eut à subir les violentes attaques des journaux après l'égarément du filon, Mr. Perkins voulut rendre hautement hommage à sa probité dans une lettre qui fut reproduite par la presse. Elle est datée de Londres, le 8 février 1888 :

« Je me permets de venir réfuter la justesse des cri-
« tiques ; je puis affirmer que peu ou point d'adminis-
« trations de Compagnies minières ont agi avec plus de
« bonne foi envers leurs actionnaires que celle de la
« Compagnie El Callao. Pour rendre justice au président,
« Mr. Liccioni, et au Conseil d'administration de la
« Compagnie du Callao, je dois ajouter que dans le
« cours de ma longue expérience dans les mines et avec
« les Compagnies minières, je n'ai jamais rencontré de
« Conseil d'administration qui prit plus honnêtement
« et plus fidèlement à cœur les intérêts de ses action-
« naires.

« ... La Compagnie a suivi la règle d'une franchise
« absolue dans son administration.

« ... *Je n'ai plus de liens d'attache avec la Compagnie*
« *du Callao et j'écris ceci uniquement par un senti-*
« *ment de justice envers ceux qui ont été accusés de*
« *mauvaise foi* ».

Mr. Perkins, comme don Antonio, est dans sa gestion d'une sincérité absolue, qui n'a jamais cessé d'être partie essentielle de toute l'atmosphère du Callao, je ne saurais le répéter trop.

Les Nouvelles, les meilleures, comme les pires, il les

dit froidement et ont les sert telles quelles aux Actionnaires, sans préparation... comme sans consolation, dans une crudité, qui est souvent de la cruauté, pour ce malheureux troupeau que don Antonio conduit où bon lui semble.

Je prends deux dépêches de Mr. Perkins, après la perte du filon en 1887.

Elles sont d'abord connues à Londres où chacun en fait, naturellement, son profit; ensuite seulement elles sont transmises à Paris, après que les Anglais ont eu tout le temps de vendre. Mais ceci n'est le fait ni de Mr. Perkins, ni de don Antonio qui sont au Vénézuéla, mais simplement d'organes intermédiaires.

La première, reçue à Paris le 3 octobre 1887, dit :

« Or en barres pour le mois : 5.151 à 5.175 onces ;
« quartz écrasé : 5.976 à 6.800 tonnes. *Je considère cette*
« *diminution comme un peu décourageante.* »

La seconde, reçue à Paris le 17 octobre, dit :

« 2.251 à 2.275 onces, première quinzaine ; 2.876 à
« 2.900 tonnes écrasées. *L'apparence de la mine est pire*
« *que lors du dernier rapport.* »

Tolle général à Paris, au reçu de la première dépêche ; un Organe écouté l'apprécie, à la date du 4 octobre 1887, de la façon suivante :

« Nous déclarons que si le directeur d'une de nos
« grandes industries françaises insérait de pareilles
« appréciations dans un rapport destiné à la publicité,
« le Conseil d'administration n'hésiterait pas à lui
« demander sa démission. Nous n'aimons pas les direc-
« teurs qui découragent et qui, pis est, prennent le
« public à témoin de leur découragement.

« Il est cependant quelque chose à glaner dans les
« rapports des directeurs : C'est une incarnation moderne
« du sorcier Balaam. Toutes les fois qu'ils voient rose
« l'avenir est noir, quand ils voient noir, c'est le rose qui
« l'emporte ».

Lorsque la seconde dépêche arrive, ce sont des cla-
meurs nouvelles, cela va de soi.

Je n'en retiendrai que ceci :

Mr. Perkins, a rendu hommage à la vérité en affir-
mant la bonne foi de don Antonio, bonne foi poussée à
l'exagération évidemment, comme l'atteste la transmis-
sion de câblogrammes qui constatent le fait, ainsi qu'ils
le doivent, mais encore qui le commentent dans des
termes aussi expressifs et aussi inusités en matière
de Société anonyme.

Si je me suis permis de porter une opinion sur la

Superintendance de Mr. Perkins, bien que je n'aie pas de qualification technique spéciale pour cela, c'est d'abord parce que j'use dans ces libres lignes du droit de discussion de tout homme indépendant, et je ne dépends ici de personne ; c'est ensuite parce qu'il n'est pas besoin d'être un Spécialiste pour émettre des appréciations ressortissant du simple bon sens et du jugement, tout comme un Ingénieur ou tout autre individualité aurait le droit de me critiquer, si je commettais une grossière erreur de diagnostic, ou, perdant la tête, abandonnais, avant les sutures cutanées et le pansement final, un malade opéré parce que je n'aurais pas su retrouver et lier une artère, cause d'une hémorrhagie mortelle.

Enfin, j'écris une histoire : celle du Callao. Je tâche de le faire d'une façon impartiale, pour le public seul, en dehors de toute autre préoccupation que de l'intéresser à mon récit et de lui dire ce que je crois être la vérité : dès lors, tous les blâmes me sont permis comme aussi tous les éloges.

Du reste, ce n'est pas moi qui juge, ce sont les faits, et je cite des documents.

J'ajouterai ceci : je suis Français, docteur de la Faculté de Médecine de Paris. Respectueux des Corps savants du monde entier, je n'hésiterai jamais. apparte-

tenant à une Université française, à mettre en parallèle les savants de mon pays avec ceux des nations étrangères, dans la pleine conscience que partout ils peuvent supporter avantageusement la comparaison.

Et c'est pour cela, qu'en face de ces deux fameux Ingénieurs anglo-saxons: MM. Hamilton Smith et Perkins, dont le Callao fut l'œuvre technique, depuis la prospérité jusqu'à la ruine incluse, il m'a plu de camper la figure d'un Ingénieur de notre Corps national des Mines, — d'ailleurs décédé, et au nom moins retentissant, — E. Boutan, qui au zénith du Callao sut prédire, au nom de la science française, tout ce qui devait arriver avec le système anglo-saxon qu'il dénonça; tout ce qui arriva, en fait, quatre ans après.

J'ajouterais même aujourd'hui le nom d'un autre Ingénieur au Corps, Mr. Maurice Bernard, pour la très-belle étude qu'il vient de faire sur place, si ce n'était pas trop récent; aucun des Ingénieurs anglais ou américains n'a encore écrit sur le Callao un travail d'intelligence et d'érudition aussi magistral.

*
**

J'ai émis quelques réserves au chapitre du « Train de

maison » de la Direction au Callao. Pendant cette année néfaste de 1887, cette année d'éroulement et de deuil, de premier désespoir — inavouée — dans le cœur d'Antonio, la Maison de l'Ingénieur coûta 208.325 fr. 56 d'entretien ; elle avait coûté 261.334 francs en 1885.

On trouve notamment, au Compte-Table :

Pommes de terre et autres légumes : 17.270 francs (environ 50 francs par jour).

Viande, sans compter la volaille et les conserves, en un pays où un bœuf vaut 40 francs : 27.274 francs (environ 60 francs par jour, soit 150 livres de viande maigre). — En 1885, on avait mangé pour 29.335 francs de bœuf, trois livres par jour et par tête.

Volaille et œufs : 12.708 francs, soit 1.000 francs par mois pour la table de Mr. le directeur.

Pain, 13.731 francs (37 francs par jour) ; 20.900 fr. en 1885.

Lait, qui coûte quatre ou cinq sous le litre dans cette contrée de pâturages, 11.251 francs ; plus de 30 francs par jour, quelque chose comme une centaine de litres.

Cornichons (pickles), poivre, moutarde : 3.980 francs (11 francs par jour).

Conserves de fruits : 2.711 francs ; autres conserves, 9.490 francs, plus de 30 francs par jour.

Sucre et beurre : 12.155 francs, plus de 30 fr. par jour.

Oignons (sic, sans autre): 3.356 francs, 10 francs par jour d'oignons.

Lard, 2.179 francs, sans préjudice d'un autre article jambon, et lard de 2.992 francs. — On en avait eu pour 6.348 francs en 1885. Cette même année 1885, on avait consommé pour 2.450 francs de *fromage* et 22.016 francs de *vin*, la moyenne des repas étant comptée pour 55 personnes, dont 7 personnes à la table du Superintendant.

Les articles qui on trait au *blanchissage* sont également à retenir: blanchissage 7.151 francs; savon (en sus) 2.112 francs; plus de 25 francs par jour.

Pour *l'éclairage domestique*: 4.271 francs de bougies, plus de 12 francs par jour, sans compter le pétrole.

Gages des domestiques: 31.495 francs, plus de 2.600 francs par mois.

Je cueille au passage cette note: *Souscriptions aux théâtres et aux concerts*: 540 francs. La somme est infime; mais les « théâtres et concerts » au Callao... c'est vraiment exquis!

Enfin, une toute petite somme pour les *divers* (sans autre): 10.699 francs environ: soit 30 francs par jour, sans aucune désignation ni affectation.

Mais, je ne saurais le redire assez: pour ce qui est du

compte du Moulin et des Services de superficie, on n'a que des éloges à faire : je ne cite donc rien à cet égard.

A Ciudad-Bolivar même, si loin de l'exploitation, le contre-coup des réformes s'est fait sentir, tant est ferme, même à distance, la main de Mr. Perkins. Nous n'y trouvons plus que 215.313 francs pour les *frais de bureaux et appointements des quatre administrateurs* qui s'élèvent à 117.600 francs, dix-huit mille francs par mois, au lieu du demi-million que Mr. Smith trouvait déjà satisfaisant par comparaison avec son précédent voyage.

Cette année-là, on paya l'*impression des actions nouvelles*.

En 1886, en effet, il avait été décidé que chaque action de 1.000 francs, millième du capital primitif, selon la décision de 1883, serait divisée en coupures de huit. Cela faisait donc maintenant 267.000 titres, chaque action primitive de 10.000 francs étant dorénavant représentée en 8.000 actions de 125 francs chacune.

Les frais d'impression de ces nouveaux titres (en Europe) s'élevèrent à 68.616 francs ! Heureux imprimeur ! Rendus à destination, ces titres revinrent à 110.325 francs, avant le timbre, bien entendu.

En 1887, nous trouvons encore : 7.882 francs de *timbres*, plus 20.000 francs de *frais de postes et de télégrammes* ; 30.800 francs d'*avocats*, 36.011 francs de *papeterie* ; 48.000 francs pour avoir fait venir l'Ingénieur-conseil (en dehors de son traitement habituel de 50.000 francs par an)... afin de retrouver la veine !

Voilà pour l'année où, depuis le mois de janvier, on avait constaté définitivement l'égaré du filon !

Mr. Perkins fut remplacé par Mr. Hennen Jennings.

Ce dernier, au bout de sa première année de Gérance, offrit au Conseil deux façons de procéder en présence de cette perte du filon, non retrouvé :

Ou poursuivre simplement « un plan très-conservateur et prudent... en faisant un combat de petits profits »...;

Ou, « en adoptant une mesure plus audacieuse », c'est-à-dire « continuer à donner plus d'extension aux « travaux d'exploration de la mine, en se basant sur la « merveilleuse histoire passée du filon et en espérant, « des capricieux dépôts d'or, qu'une nouvelle veine de « minerai riche pourrait être découverte.

« En poursuivant la seconde ligne d'activité, il pourrait en résulter l'épuisement des réserves de minerai

« connues, sans aucun retour de profits pour les action-
« naires, qui pourraient même se voir obligés de fournir
« de nouveaux capitaux ; mais en cas de réussite, un
« avenir brillant pourrait résulter pour la propriété.

« Il y a encore une autre voie à poursuivre, ce serait
« de *fermer la mine dans l'espoir de voir baisser le*
« *prix de la main-d'œuvre* » !

Ainsi donc, Mr. Jennings qui a été, avec l'approbation de Mr. Hamillon-Smith, procuré et engagé en Californie par Mr. Perkins, dont il a reçu oralement la leçon, les enseignements, et les renseignements, Mr. Jennings continue à se nourrir de la conviction qu'on va retrouver quelque riche colonne, que l'objectif est là, que la raison de toutes choses au Callao, que le Credo est : « Hors du rich pay shoot, pas de salut ! »

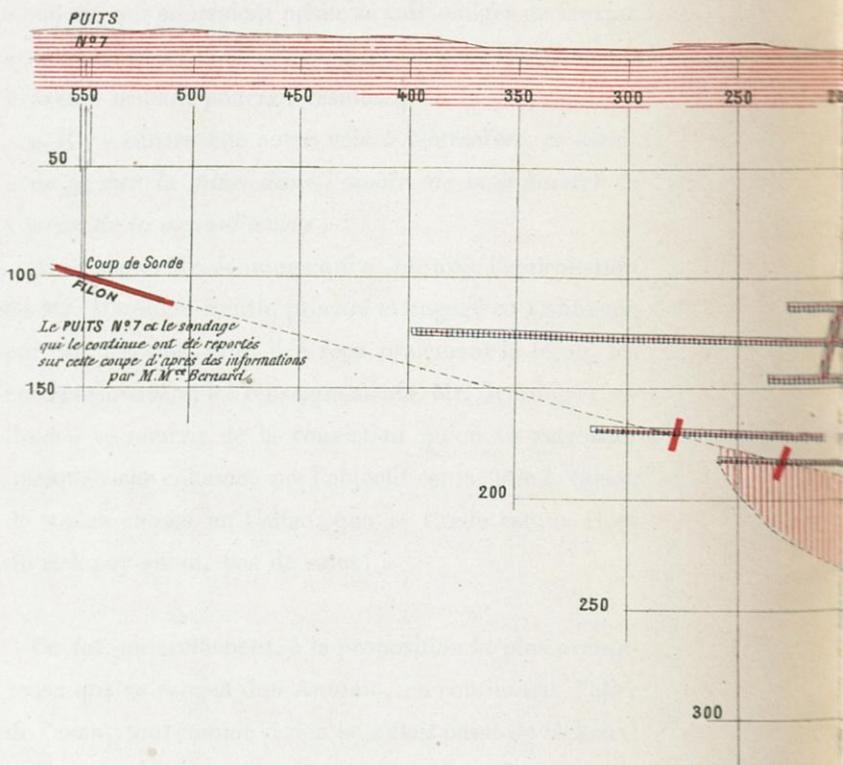
Ce fut, naturellement, à la proposition la plus aventureuse que se rangea don Antonio, en continuant d'aller de l'avant, tout comme si rien ne s'était passé de fâcheux!

*
* * *

LES PILIERS

On se mit à attaquer les réserves du minéral, les épais et magnifiques piliers de quartz riche, qu'on avait laissés

OUEST



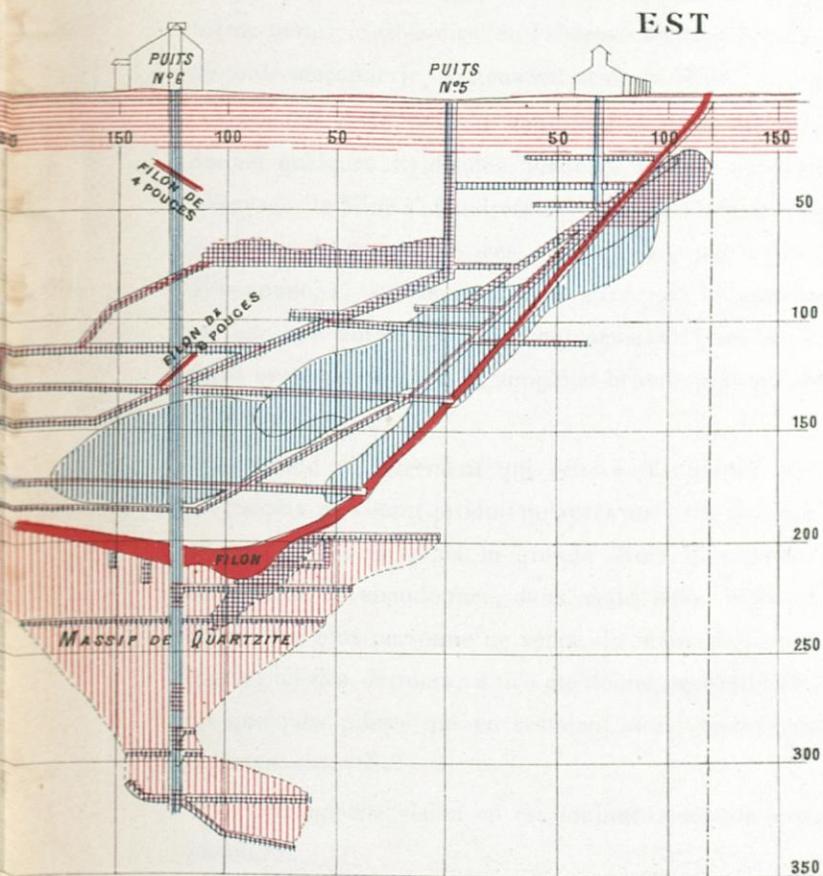
*Le PUIITS N°7 et le sondage
qui le continue ont été reportés
sur cette coupe d'après des informations
par M. M^{re} Bernard.*

LE GRAND FILON

COUPE VERTICALE EST-OUEST

(190

Cette coupe indique le brouillage du fond au puits
toutes les directions; enfin, elle donne l'indication e



ON DU CALLAO

EST SUIVANT LE PUIITS N° 6.

00)

6, les recherches s'égarant en profondeur dans
et l'amorçage de la remontée du filon vers l'Ouest.

en place pour constituer cette réserve, mais qui en même temps, c'est-à-dire en l'absence de tout boisage, de toute maçonnerie, soutenaient seuls la Mine.

On allait donc pouvoir continuer à vivre, même à donner quelques dividendes, jusqu'au moment où, faute d'étaillage, la Mine s'effondrerait dès qu'on aurait extrait beaucoup de quartz de ces piliers ; car, par mesure d'économie, (!) on devait bien se garder de les remplacer par une autre mode de soutènement!!! On appliquait systématiquement la simple et brutale pratique du « foudroyage ».

Le grand effondrement qui acheva d'engloutir tous les travaux ne s'étant produit qu'après ma visite de 1894, je pus descendre dans la grande Mine, non encore complètement abandonnée, dans cette belle Mine du Callao que plus personne ne verra, du moins dans cette partie ; un des derniers, il m'a été donné de contempler les quelques piliers qui en restaient alors, maintenant à jamais ensevelis.

La prestigieuse vision en est toujours présente à ma mémoire.

Ces piliers avaient été pendant plus de dix ans le grand orgueil de don Antonio. Lorsqu'on parlait d'imprévu devant lui, lorsqu'on lui disait que presque

par définition « mine, filon aurifère » veulent dire « aléa » parce que déviation, interruption, amincissement, élargissement possibles, il répondait : « Pas pour le Callao ! Par définition précisément, le Callao signifie : toujours la richesse, puisqu'il est le Callao ». Il prononçait « El Caïàouu ».

Dans sa bouche, cette pétition de principe était un argument péremptoire, un axiome qui excluait d'avance toute réplique, toute explication, Aussi, avec quel doux scepticisme, quelle hilarante ironie accueillait-il les soi-disant donneurs de bons conseils, les prétendus sages, ces Ingénieurs français, si vieux jeu, qui parlaient d'économies à réaliser, de réserves à constituer ! Au Callao !!!

« Venez voir », disait-il, quand il se trouvait devant un interlocuteur de marque.

Et il l'emmenait incontinent à la Mine. Les déplacements de don Antonio coûtaient cher à la Compagnie, soit 100.000 francs pour aller de Bolivar au Caratal : c'était un prix fixe.

Quand il se rendait en Europe, c'était naturellement encore plus cher. Pour un seul de ses voyages à Paris, le Conseil d'administration lui vota jusqu'à vingt-cinq mille livres sterling, d'un coup, comme frais de déplacement. On lit bien : *six cent vingt-cinq mille francs !...* Quoi-

que le chiffre soit officiel, ma pudique plume se refuse presque à l'écrire.

On descendait donc dans la Mine : là, don Antonio montrait avec fierté les énormes piliers de quartz remplis d'or, qu'on avait laissés en place de loin en loin ; ils représentaient des milliers de mètres cubes. « Regardez », disait-il à son visiteur, certain d'avance du puissant effet qu'il produirait inmanquablement sur l'esprit de ses invités.

Le coup d'œil était vraiment magique, unique, irrésistible.

Au centre de la Mine, en pleine cheminée riche, on se croyait transporté dans la grotte d'Ali-Baba.

Au pied d'un de ces piliers, le visiteur se sentait écrasé par l'énormité de la masse de pierre, d'où l'or paraissait suer à grosses gouttes pesantes, qui se seraient écoulées ensuite en longues et brillantes rigoles, tout le long des veines bleues de ce quartz blanc, satiné, d'une opacité opaline, d'aspect gras et vernissé à la fois, à cassure conchoïdale et dont les fossettes semblaient laissées par les éclats de nacre de coquillages arrachés. Les centaines de bougies des porteurs qui accompagnaient don Antonio lors de ces descentes sensationnelles, ajoutaient encore à l'illusion.

Dans sa puissante carrure, le quartz donnait une impression de vie métallique formidable. L'Or étincelait à l'infini en ce Temple des Mille et Une Nuits, on le touchait de la main, on le détachait avec la pointe du canif : le suintement précieux, trop lourd, s'étalait parfois en larges placards, comme fardés d'une blanche poudre siliceuse. De l'Or, de l'Or et encore et toujours de l'Or, en haut, en bas, à côté ; de l'Or à la vue, de l'Or au toucher, de l'Or partout dans cette cave somptueuse de l'Eldorado, dans cet évidemment d'une cathédrale qu'on eut dite de marbre de Paros et d'or de la Colchide.

Alors, au milieu de la fantastique crypte, le dieu parlait, en espagnol, car il s'exprimait moins bien en français ; il parlait en mâchonnant les mots comme il mâchonnait son éternel cigare.

D'un geste large, s'étendant au loin, comme s'il eût voulu percer les profondeurs infinies du gigantesque massif :

« Les voilà mes réserves, proclamait-il, les piliers ; et je les laisse par superfétation, par plaisir, par goût d'artiste, pour réjouir ma vue et celle de mes hôtes, parce que je suis trop riche, riche à ne savoir que faire de mes richesses que nul ne saurait évaluer, car ces

réserves sont, en réalité, superflues, inutiles, la Mine est inépuisable. Tout le Callao est comme ça ! Il a été, il est, il sera toujours ! Ainsi je l'ai dit à première vue, sur les bords du premier Barranco, quand je l'ai découvert ; je le prouve, je le prouverai tant que je vivrai. Vous parlez d'économies ? Mais ces colonnes du Temple, la voilà l'économie, puisqu'elles suppriment la nécessité coûteuse d'étaçonner la Mine. Nous avons plus de 200 mètres de terre et de roc au-dessus de notre tête : voyez comme ça se tient, ce Sanctuaire de l'Or. Au début, il y eut des éboulements, les piliers étaient insuffisants comme nombre et comme grosseur. Rien à craindre maintenant, c'est solide. Connaissez-vous une autre Mine au monde qui soit soutenue comme ça ? Qui soit soutenue avec de l'Or ? Ça, c'est mon idée, cette façon d'étayer le toit du Callao ! »

Et don Antonio eut dit vrai, pour la solidité du toit, s'il n'eut été obligé de les prendre, ces mêmes piliers énormes, de les manger pour vivre de 1887 à 1895, sans vouloir pour les remplacer, faire les frais d'un boisage ou mieux, d'une maçonnerie.

Et la Mine présenta alors ce spectacle inouï de marcher encore pendant huit ans avec son ancien superflu, *sans filon* ! — Il n'y a pas, je crois, d'autre

exemple qu'une Mine ait pu vivre ainsi plusieurs années, et même faire encore bonne contenance, parfois, SANS FILON, c'est-à-dire privée de sa source même de vie, de sa raison d'être, d'*Elle-même* en un mot !

Seulement, pendant tout ce temps-là, les grosses prébendes continuaient : les Administrateurs touchèrent, en effet, leurs émoluments jusqu'au dernier jour, jusqu'en 1896.

Et le pays ne cessait pas de vivre encore du Callao, et don Antonio pouvait rester ainsi le Roi de l'Orénoque. Avec la même foi dans la reprise du filon, ou d'un filon nouveau, il allait toujours, réprimant les abus mollement, laissant passer les circonstances favorables qui se présentèrent : le recoupage à temps du filon du Callao au puits n^o 7, la Colombia, la Remington, c'est-à-dire manquant toutes les occasions que lui offrait la Fortune, inlassable à vouloir le sauver malgré lui. Mais il eût fallu, cette fois, qu'il composât avec elle, qu'il mît du sien, en acceptant la fatalité.

Beau lutteur et grand joueur, de cette nouvelle race Américaine où tout ce que l'on possède constitue sans cesse l'enjeu sur table, il se disait que son succès d'autrefois avait été enlevé de haute lutte, et c'est encore

de haute lutte qu'il prendrait une dernière fois la Fortune à la gorge et la terrasserait. En ramenant l'Entreprise au terre-à-terre pratique qui est la loi partout ailleurs, avec une certaine souplesse, il eut triomphé : mais l'époque du quartz de 4 et 5 onces dont ces piliers restaient les fiers, les prodigieux témoins, était passée ; et don Antonio fut vaincu, mais tomba de son haut tout entier, sans avoir daigné transiger avec le sort, sans une plainte, — sauf contre les Actionnaires qui ne voulurent pas lui prêter d'argent, — comme aussi sans un aveu de ses erreurs passées.

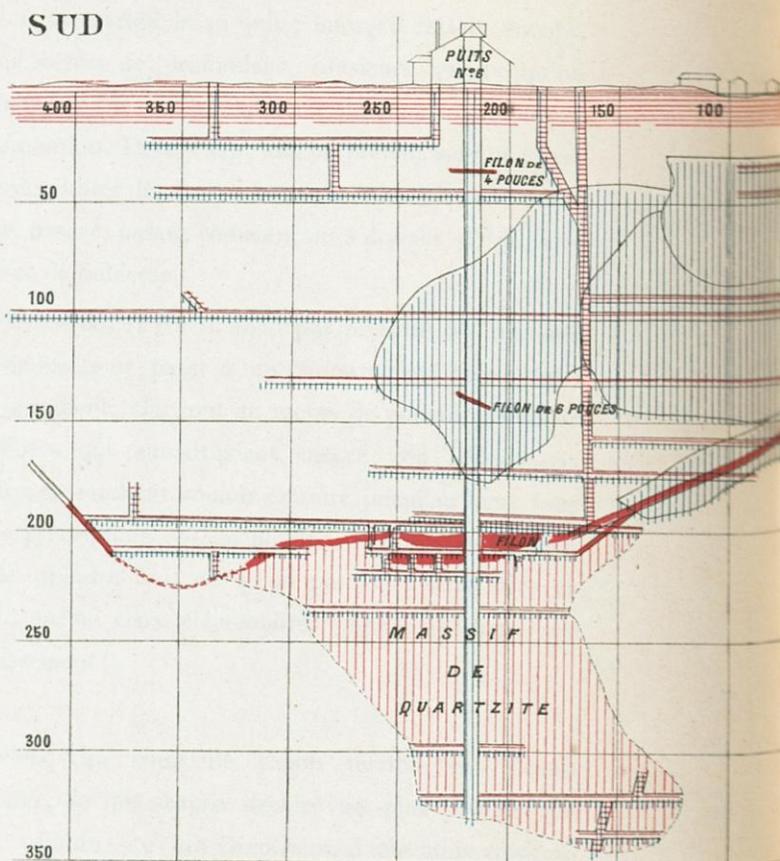
Dans ces visites à la Mine, il offrait de beaux échantillons de minerai à ses hôtes : ceux-ci prenaient un peu ce dont ils avaient envie. C'est pour cela que les spécimens de quartz du Callao pesant des kilos et renfermant très-souvent plusieurs onces d'or, sont si répandus ; on en trouve un peu partout, dans le monde entier, même sous forme de boutons de manchettes, de médaillons de chaîne de montre, de presse-papiers, et sous les formes les plus diverses.

Quand je descendis dans la Mine cette année-là, l'abatage des piliers par les puits 5 et 8, commencé

en 1893, se trouvait presque terminé. L'épuisement par le puits 6 fut arrêté le 16 juin ; mais, il restait encore, à 200 mètres de profondeur, plusieurs piliers qu'on devinait insuffisants en l'absence de tout autre moyen de contention. Depuis sept ans on prenait sans mesure, pour équilibrer les frais généraux ; aussi, le toit moins rigide, fissuré, pesait, commençant à donner d'évidentes preuves de faiblesse.

Je demandai si l'on n'allait pas prendre les mesures nécessaires pour parer à un effondrement qu'on devinait imminent, afin tout au moins de pouvoir chercher les piliers qui substituaient encore : on n'avait pas d'ordre, on semblait vouloir extraire jusqu'au bout sans autres précautions, — ou plutôt, on avait l'ordre bien net de prendre tout ce qu'on pourrait, sans faire de frais... même ceux élémentaires pour empêcher l'engloutissement !

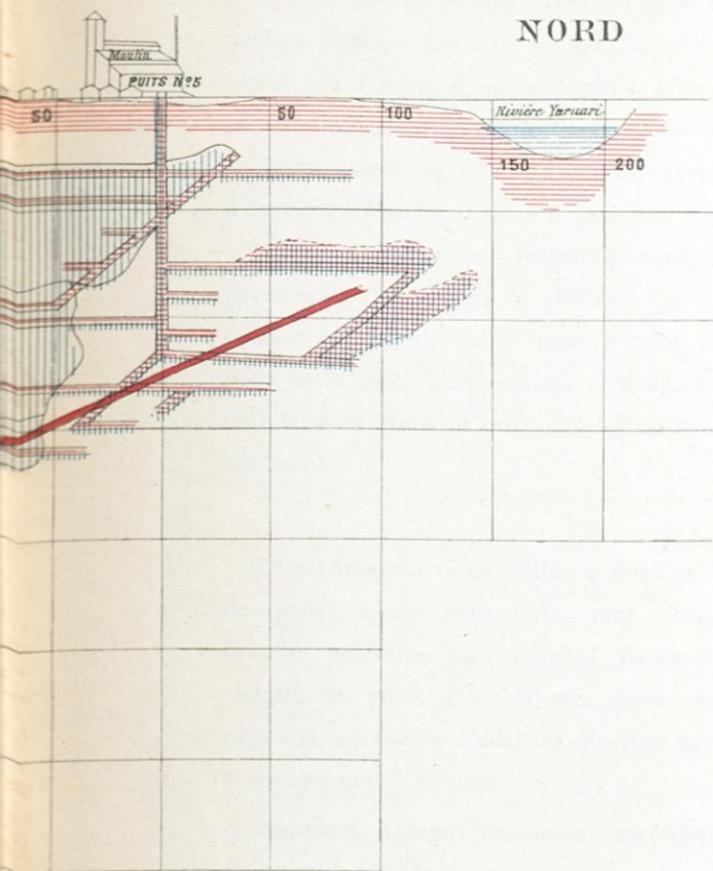
Parfois, un coup de canon terrible me faisait sursauter, je me sentais déchiré au plus profond de l'être. « Boum ! » c'était l'explosion d'une mine voisine ; les mineurs, plus habitués aux coups de dynamite, ne prêtaient pas d'attention à l'ébranlement qui faisait vibrer le Massif et dont l'écho se répercutait au plus lointain des galeries. Il semblait tressaillir des pieds



LE GRAND FILON
COUPE VERTICALE SUD-NORD

(19

Cette coupe indique le brouillage au fond du puits
en profondeur, d



ON DU CALLAO

RD SUIVANT LE PUIS N° 6.

DO)

is 6, et les travaux faits pour rechercher le filon
 ns tous les sens.

à la tête, comme secoué par la main titanesque de quelque Cyclope furieux, auquel Vulcain eut lancé la foudre qu'il forgeait pour Jupiter. L'impression était saisissante, elle me parut torturante, car je connaissais le fléchissement du toit ; j'en garde encore un souvenir d'angoisse ! J'assistai ainsi à quelques coups de dynamite, partis assez près ; instinctivement, mes yeux se portaient en haut, vers le plafond qui vraiment palpait et paraissait vouloir nous écraser. Ce ne fut pas pour cette fois, heureusement ; mais, quelques mois plus tard, la Mine s'éboula, ensevelissant tout ce qu'elle contenait.

Cette partie du vieux Callao a donc vécu, des piliers de quatre onces restent là sous terre, qu'on ne prendra peut-être plus jamais ! Ils étaient déjà trop éloignés du puits n° 6 ; il sera donc plus difficile et plus coûteux encore d'aller les chercher par le n° 7, placé beaucoup plus à l'Ouest.

Toutefois, il serait infiniment regrettable — je l'indique pour les exploitations futures — qu'à défaut des piliers restants, on ne puisse tout au moins aller cueillir à 208 mètres, la belle couche de quartzite mêlée de quartz montrant du gros or à la vue, cette puissante amande, naturellement aurifère par son âge et son

mode de formation, et comprise entre le filon de quartz et le toit. On l'a toujours laissée intacte, sans même être bien fixé sur sa valeur, grande certainement d'après les échantillons que j'en ai vus, cela parce qu'il aurait fallu faire des ouvrages de soutènement ! Je l'espère, le JEUNE CALLAO n'hésitera pas, lui, quand il sera né...

*
* *

LA DERNIÈRE PHASE

A Mr. Jennings avait succédé Mr. Geo-Weber : ce Superintendant venait à peine de quitter lui-même la place lors de ma visite.

En 1889, la Mine donne encore 57.301 tonnes de quartz, avec un produit de 52.971 onces d'or d'une valeur de 5.144.602 francs. On distribua... donc, cette année-là 515.200 francs de dividendes !

Même remarque en 1890, on recommence la folie, ce n'est plus de la folie, c'est de la vésanie maintenant, — à proprement parler, le mot me manque, — on recommence à donner ce même dividende de 515.200 francs pour un broyage de 53.066 tonnes avec un rendement de 49.439 onces, d'une valeur de 4.784.102 francs. Et le filon est perdu depuis *trois ans* !

Que dire d'une Mine *finie* qui rend en moyenne 50.000 onces d'or par an ; qui, — depuis la perte de son filon (1887) à sa propre perte (1897), va produire encore 347.565 onces, vendues *trente-trois millions trois cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cent quatre-vingt-sept francs !!* — d'une Mine qui, avec ce chiffre énorme de trente-trois millions récoltés APRÈS SA RUINE, *n'a su rien faire autre chose que les manger en frais généraux*, cela au centre d'un Bassin aussi riche dont elle était la Reine, avec un outillage merveilleux, le premier du Monde à l'Époque !

Il est vrai qu'on a trouvé le moyen de distribuer là-dessus encore pour 2.769.200 francs de dividendes !

*
* *

Afin de couper en deux la période de 1887 à 1895, de cette existence de la Compagnie SANS FILON, je m'arrête à l'année 1890 pour examiner si, à défaut d'une transformation radicale urgente, nécessaire, il a été tout au moins introduit de suffisantes améliorations.

La main-d'œuvre, d'abord ; son coût, étalon du prix de revient, est resté exactement le même.

Les vols d'or ; ils n'ont guère diminué depuis

Mr. Perkins, qui a porté là le fer rouge ; effrénés autrefois, ils existent encore sur une vaste échelle, inconnue dans d'autres pays.

L'or continuait à s'acheter en fraude chez tous les négociants du Callao et de Bolivar même ; au Callao, à raison de 1.000 francs le kilo, soit à moins du tiers de sa valeur réelle...

Ces commerçants, recéleurs des mineurs infidèles, étaient... tous ceux du pays ! Je dis tous, sans exception, car si l'un d'eux eut été pris de scrupules ou d'une inutile vertu, ils avait que l'or aurait été immédiatement acheté par son voisin. Ces négociants étaient les fournisseurs de la Compagnie, ses Actionnaires... et... *quelquefois certains de ses propres Administrateurs*, sans parler d'Employés du personnel administratif. — En 189.., un des deux membres du Conseil, qui n'était ni le Président, ni le Vice-Président, me montra un sac plein de pépites dont la plus petite était grosse comme une noisette, provenant du Callao, et qu'il avait achetées à titre particulier, me dit-il, ce qui veut dire, en langage clair, frauduleusement.

Ces vols continuèrent jusqu'au jour où la Compagnie dut fermer ses portes.

Toutefois, depuis Mr. Perkins, ils ne se produisaient plus au moulin, ni à l'amalgamation. Le Chef du moulin,

qui n'a jamais changé, d'ailleurs, et est encore là, à l'heure où j'écris ces lignes, passe pour un homme très-sûr, dont l'intégrité n'a d'égale que l'habileté et la fermeté. Les vols se pratiquaient dans la mine elle-même, le quartz, parfois très-riche, contenant beaucoup d'or à la vue. Tout ce que le mineur peut en détacher à la main, après l'abatage et le triage qui suit son coup de mine, il trouve le moyen de le cacher... fût-ce dans ses orifices naturels.

Le nègre est un dissimulateur habile, au système nerveux fort tolérant à la souffrance; il emploie, en conséquence, les moyens de recel les plus invraisemblablement anatomiques.

S'il trouve des morceaux de quartz où l'or visible soit abondant, il les cache dans la mine même, avec l'espoir de revenir les chercher au moment propice : ce sera pour le jour où l'occasion lui sera fournie d'y descendre autrement qu'en service de mineur, autrement qu'en tant qu'unité dans une de ces équipes qui, de jour comme de nuit, descendent et remontent toutes les huit heures. S'il ne peut revenir, c'est tant pis, ce quartz dérobé restera éternellement dans sa cachette et sera perdu pour tout le monde.

Il est difficile de parer à ce genre de larcin facile et

fréquent, car le mineur noir n'a aucun... préjugé à cet égard. Quand le morceau est trop riche, il cache pour cacher, même avec peu de chance de le retrouver quelque jour.

Mr. Perkins avait inauguré le système suivant : on faisait mettre les mineurs nus avant la descente ; ils endossaient alors des vêtements de laine spéciaux, appartenant à la Compagnie, dits « chupulunes ». A la remontée, les équipes allaient se déshabiller au magasin, où chacun laissait sa « chupulune », pour reprendre son propre vêtement ; on les surveillait à ce moment-là, on les inspectait même par des moyens de vérification, d'inquisition, ingénieux et vraiment originaux.

Dans une Mine aussi métallisée, avec un quartz de cette nature qui contient si fréquemment de l'or libre et gros, même quand la dissémination totale est moyenne, je doute qu'on puisse jamais arriver à empêcher les détournements d'une façon absolue.

Si, en 1887, nous trouvons 346.197 francs de frais généraux, sous cette rubrique (?), et 289.999 francs en 1888, il faut reconnaître qu'en 1890, certains chapitres sont moins chargés : les dépenses n'atteignent que

4.724.184 francs au lieu de 8.068.075 francs en 1887.

Les salaires qui, pour 1887, se sont élevés à 5.445.154 fr. avec un broyage de 66.167 tonnes, sont, en 1890, de 4.784.192 francs pour le traitement de 53.066 tonnes. Dans ce quartier-ci, il n'y a donc pas d'amélioration.

Il y a amélioration sur les chapitres suivants :

Ciudad-Bolivar ne dépense plus que 130.192 francs, les jetons de présence sont tombés à 73.413 francs pour les quatre Administrateurs de la Junta Directiva. On trouve encore 4.273 francs de timbres et 12.038 francs de frais de poste et télégrammes.

Les aumônes, dons aux hôpitaux et secours, sont de 16.297 fr. ; en outre, 24.000 francs, expertise comprise, pour secourir une famille dont un membre a été enseveli dans un éboulement de la Mine.

Honoraires annuels d'avocats-conseils : 24.000 francs ; plus, 2.892 francs de consultations de même ordre.

31.434 francs d'impressions et publications diverses.

84.425 francs de bougies (en poids, 61.800 livres).

Dans le rapport à l'Assemblée générale des actionnaires, cette même année 1890, nous voyons que les essais des tailings (résidus) indiquent une perte d'or de 3 1/2 dwts (penny weight ; le dwt = 1 gr. 55 d'or) soit,

en francs et par tonnes de quartz : 16 fr. 36 pour le nouveau Moulin, contre une once pour l'ancien Moulin ; soit pour les 53.977 tonnes, broyées en 1890, une somme de 883,265 francs, simplement et volontairement rejetée à la rivière.

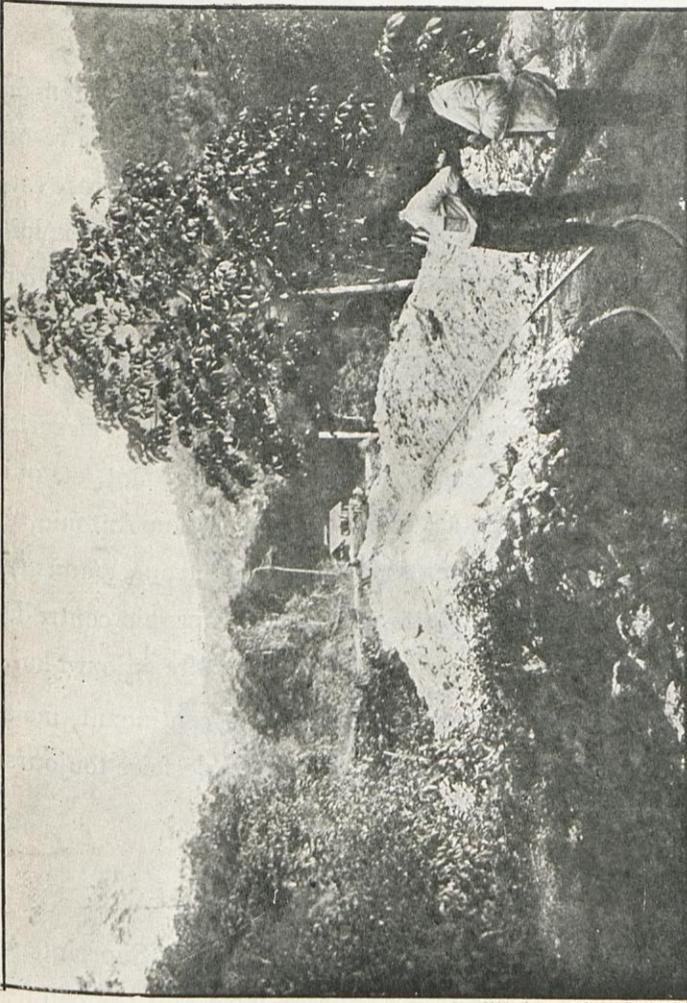
Je répéterai ici ce que j'ai dit pour 1887 : il eut été sage de les accumuler afin de pouvoir les retrouver un jour : la cyanuration naquit l'année suivante.

En 1890, nous relevons encore 98.592 francs pour la police, 23.700 francs pour les domestiques.

Ainsi, des économies assez sensibles ont été effectuées dans certains cas. Elles abaissent de 50 o/o le prix de revient de l'or sur ce qu'il était cinq ou six ans auparavant ; mais nous sommes encore loin, très-loin d'une exploitation normale.

Il faudra cinq années d'efforts, de patience continue pour que Mr. Dominique Cagninacci ramène ces frais, sinon encore à la normale, — si l'on entend par normale l'Exploitation Industrielle dont le type est au Transvaal, en Californie, en Australie — du moins à un taux tel que le Callao puisse vivre, ou que puissent dorénavant vivre, à son défaut, les Entreprises similaires de la contrée. Ces dernières, on le sait, durent cesser leurs exploitations

de gré ou de force, parce que les hauts prix, l'atmos-



Le quartz moyen du pays dont l'abondance est extrême... (P. 244)
Sortie de la voie au travers-banc de la Potosi.

phère pécuniaire créée facticement dans le pays par les prodigalités du Callao, empêchaient qu'on pût exploiter

alors des quartz de moins de une once et demie à la tonne.

En 1890, on voit, on sent que le quartz moyen du pays, celui dont l'abondance est extrême, dont quatre ou cinq millions de tonnes sont connues, sont à prendre, c'est-à-dire que le quartz d'une once devient peu à peu exploitable; déjà, cette année-là, cette teneur est l'extrême limite de la dépense totale.

Il était donc encore temps de conjurer la ruine, mais pour cela, il aurait fallu prendre résolûment des mesures promptes et radicales, définitives en un mot, et qui eussent trop coûté à l'amour-propre de don Antonio, à l'orgueil du Callao; capables même, je l'avoue, d'amener à ce moment-là une lutte vive de la Compagnie contre le pays tout entier, ce qui n'est plus à craindre aujourd'hui.

On essaya donc de s'en tirer... en continuant, mais en tâchant aussi, il faut le reconnaître, de faire toujours un peu mieux dorénavant.

En 1892, la solde de Mr. Geo-Weber, le Superintendant, est de 51.528 francs pour six mois, soit 103.056 fr. par an.

Les émoluments du Superintendant, quoique moins

énormes, sont toujours ridicules. Mais il est Anglais, ce haut personnage, et cela dit tout!

Les frais de maison sont tombés à 87.000 fr. par an : il y a ici un progrès sensible.

En 1895, nous trouverons 36.769 francs de solde pour le Superintendant et son personnel (1^{er} semestre), 77.538 francs par an, et 42.831 francs de train de maison, soit 85.662 francs annuels. Cette fois, Mr. Cagninacci est déjà là!

Arrivons à 1895.

Cet exercice 1895 se traduit par une recette de 24.501 onces, soit 2.214.503 francs contre une dépense de 2.506.455 francs, soit une différence, en moins, de 291.951 francs.

Depuis que la Compagnie existe avec son grand Moulin, c'est la première fois qu'il y a un déficit qu'on ne peut boucher.

Tout autre Entreprise ayant le passé du Callao, son actif, son matériel, ses mines, son chemin de fer, — maintenant construit, — tous ses biens meubles et immeubles, — absolument libres de toutes charges, de toute dette, — son crédit et son prestige dans le pays, tout autre Entreprise s'en fût tirée encore, même aisément.

ment ; cette production seule de près de 25.000 onces est là pour attester qu'il y a toujours de l'or, abondamment de l'or. Mais un déficit d'environ 300.000 fr. indique aussi que le problème économique n'est plus le même et que le nouveau problème est approché, pas encore résolu, que l'exploitation d'équilibre n'est toujours pas complètement atteinte, ou bien que l'on traite un minerai par trop inférieur (la Panama), ce qui fut le cas.

Les Administrateurs continuèrent à toucher à Ciudad-Bolivar des jetons de présence qui sont réduits, il est vrai, à 54.000 francs. Le personnel et le bureau de Bolivar coûtent 92.119 francs, près du *tiers du déficit* à eux seuls, sans être cependant, en quoi que ce soit, partie de la force vive de la Mine.

Une simple agence à Bolivar ne doit pas dépenser plus de 12.000 francs par an ; je dis *Agence* ; je ne dis pas : *Administration* laquelle y est complètement inutile — sinon dangereuse, et pour beaucoup de motifs, même politiques.

Nous avons encore : 6.723 francs de frais de poste ; 9.000 francs d'aumônes ou charités ; 4.800 francs de

fondés de pouvoirs (?) à Bolivar et au Callao; 30.000 fr. de frais d'honoraires d'avocat, plus, 1.200 francs d'une consultation de même nature; 11.151 francs d'agence dans le pays et en Europe; 12.726 francs d'impressions et publications.

Nous arrivons ainsi à 634.095 francs de frais généraux payés à Bolivar (Tableau n° 2 du Rapport présenté à l'Assemblée générale le 14 décembre 1895).

Dans cette ville était l'Administration; il n'est pas téméraire de penser que les dépenses y eussent pu être réduites de manière à balancer au moins le déficit de 291.000 francs.

*
**

Mais ici, la grande et dernière faute de don Antonio, sa faute capitale et mortelle, se dégage, saisissante.

Nous avons vu que la faillite avait été provoquée uniquement par la fermeture (pour 8 jours) de la Remington, qui, elle, a une teneur très-supérieure à celle d'équilibre et qui peut supporter à soi seule le poids entier de l'Entreprise, tous les autres frais généraux, Bolivar compris, restant les mêmes. Ce résultat est dû à la parfaite mise au point de Mr. D. Cagninacci, qui rabaisse, cette même année, le prix de revient à 37 fr. 43 la tonne et annonce qu'il va arriver à 35 francs.

Nous sommes loin du chiffre de 235 fr. signalé par Mr. Hamilton Smith lors de sa deuxième visite !

Nous savons aussi que don Antonio fait abandonner cette exploitation de la Remington pour développer les travaux de la Panama.

Or, le 31 décembre 1895, le compte débiteur de la Panama dans la Société est de 326.666 fr., dépassant de 35.710 francs le déficit de 291.714 fr. 54.

Cette faute, ultime et bien décisive, tient à ce que don Antonio cherche toujours le « rich shoot », le gros rendement, immédiat, au lieu d'en abandonner l'idée, (sauf au puits 7 où elle serait logique), afin de s'efforcer au contraire, par des réformes continues, au seul objectif désormais, c'est-à-dire à équilibrer le rendement moyen, l'once à la tonne. Les prémisses que j'ai posées, à savoir que la Panama, témérairement greffée sur l'exploitation de la Remington et de la Colombia, puis substituée à elles, parce que « rich pay shoot » entrevu, avait entraîné la faillite de la Compagnie, sont démontrées par ces seuls chiffres.

En veut-on une nouvelle preuve ?

La voici : En 1895, la Panama a fourni 9.829 tonnes de quartz, qui ont rendu 3.864 onces 85 sur la produc-

tion totale de 24.501 onces de l'exercice, soit une somme de 356.717 fr. 88 sur la recette de 2.406.455 francs, somme sensiblement égale au déficit, même un peu supérieure, on le sait. — On voit aussi que cette mine est bien loin d'avoir fait sa quote-part de recettes, soit un tiers, dans l'exploitation totale, et même proportionnellement à son tonnage.

Et j'ai montré dans quelles conditions atroces exploitent Colombia et Remington, sans avances d'aucune sorte, vivant du produit du quartz, strictement extrait au jour le jour: — la Colombia, séparée de son filon terminé sur le chantier de 1894, s'étant heurtée là, à la paroi de « *piedra oscura* » au dyke noir, l'amphibolite qui l'encaisse et le limite en profondeur au puits 4, sans avoir pu faire à temps son nouveau puits 5 qui va recouper le filon au-delà de la roche diabasique, puits achevé seulement en 1896 et débouchant alors dans le grand filon riche retrouvé, *un an trop tard!* — la Remington, obligée de mélanger au quartz, de la terre stérile pour les besoins du Moulin, rabaisant ainsi son rendement d'un tiers en 1894, de 50 0/0 en 1895 et 1896...

Telles sont les circonstances qu'on semble avoir choisies tout exprès pour jeter si légèrement, en 1895, une fortune de 546.375 francs dans la Panama, laquelle restait encore débitrice d'une somme supérieure au déficit

total de la Compagnie, débit qu'elle ne devait jamais payer, et qui devait *Seul* entraîner la faillite.

Et maintenant, rétablissons les chiffres et redressons les faits dans l'ordre qu'ils auraient dû occuper, en laissant la Panama de côté.

Le grand filon de la Colombia, réamorcé au puits 5, non exploité faute de quelques avances, qu'on va pouvoir exploiter si l'on a ces mêmes avances ;

La Remington qui sauverait l'affaire à elle seule — à elle toute seule, — si elle avait aussi un peu d'avance pour son défilage et n'était pas obligée de mélanger un sable inerte, absurde, inadmissible — à son minéral payant ;

Admettons que, sur les 546.375 francs qui furent dépensés par la Panama, l'on ait disposé de 100.000 francs pour installer la cyanuration à l'usage de la Remington, qui perd la moitié de son or ; ceci, Mr. Cagninacci l'atteste en écrivant, le 31 juillet 1898 : « Le quartz de la
« Remington est très-riche en sulfures renfermant de
« l'or et une grande quantité d'argent, et il convient,
« en traitant le quartz de la Remington, d'appliquer
« aux tailings sortant du moulin les traitements qui

« augmentent le rendement du quartz de plus de
« 50 0/0 » ;

L'usine à cyanuration établie, il nous reste libre de la somme économisée sur la supposée non-exploitation de la Panama, un chiffre de : 446.375 francs comme roulement, chiffre très-suffisant dans une affaire en marche régulière, et à laquelle le rendement vient s'ajouter chaque mois.

Ceci posé, comptons et fournissons au Moulin de 60 pilons la nourriture normale en quartz de la Colombia et de la Remington seulement, soit environ 70.000 à 75.000 tonnes.

Dans le cours de 1895 ou 1896, nous avons donc, en notre hypothèse, ces deux mines, et ces deux mines seules, la Colombia et la Remington, en pleine exploitation.

Je tire de la première le cube de quartz qui vient de la Panama ; j'ajoute, dès lors, aux 36.519 tonnes venues en 1895 de la Colombia, les 9.829 tonnes qu'on n'extrait plus de la Panama mais bien de la Colombia dorénavant, soit 46.348 tonnes d'un quartz à 0 once 97, moyenne inférieure au minerai qu'a toujours donné le filon Caratal (soit 1 Oz 29), mais qu'il donne à ce moment-là

au fond de l'incliné n° 5 : j'obtiens 44.957 onces 56, soit 4.270.000 fr. environ.

J'effectue à la seconde, à la Remington, les avances, si faciles d'ailleurs et qui permettront de lui demander deux fois plus de quartz que son tonnage produit en 1895, soit $10.957 \times 2 = 21.974$ francs ; ce qui, avec le cube extrait de la Colombia, me donne le total de : $46.348 + 21.974 = 68.322$ tonnes de quartz, chiffre très-normal pour le Moulin (il a broyé 73.708 tonnes en un an).

Je multiplie donc par 2 le nombre de francs produits en 1895 par la Remington, soit 5.300 Oz. 19 ou 469.285 francs $\times 2 = 938.570$ francs, que je multiplie encore par 2, puisqu'en 1895 on mélange au quartz moitié de stérile : la Remington rend ainsi 1.877.150 fr.

Mais elle perd la moitié de son or resté dans les pyrites...

Si donc je possède, ou vais posséder, une installation de cyanuration, le produit de la Remington sera de $1.877.150 \times 2 = 3.754.300$ francs. Je ne vais pas tenir compte des frais, peu élevés d'ailleurs, dont la cyanuration vient diminuer le bénéfice : je supposerai ces frais compensés par les gros frais généraux, ceux de Bolivar notamment, que je vais laisser partout les mêmes dans le calcul, mais qui, dans la pratique, s'amélioreront.

J'obtiens ainsi :

Colombia	4.270.000
Remington	3.754.300
Total . . . fr.	<u>8.024.300</u>

soit 8.024.300 francs.

Ainsi, sans avoir à risquer le moindre aléa, à tenir compte de la moindre probabilité; en établissant ces calculs, non sur des chances même probables, mais seulement sur des données vécues, prouvées, c'est-à-dire sur des certitudes, don Antonio pouvait mathématiquement, sans aucune économie nouvelle, sans, pour ainsi dire, aucun changement aux habitudes de tous, administrateurs, travailleurs, pays tout entier, don Antonio pouvait, devait se trouver, en 1895, devant le bilan suivant :

Recettes en or	8.024.300 francs
Dépenses	<u>2.506.455</u> —
Excédent	5.517.845 francs,

soit devant un bénéfice net de 5.517.845 francs qui, répartis en dividendes aux 32.200.000 actions du Callao et aux 4.500.000 de la Colombia, c'est-à-dire à l'énorme Capital nominal de 36.700.000 francs, eussent donné un dividende de 6 1/2 o/o.

Ce taux est appréciable, mais un esprit sage eut raisonné différemment.

Il se fût dit que les conditions de l'Entreprise ayant changé, bien que l'équilibre en fût rétabli, le Capital nominal était devenu deux fois trop fort. En proposant la mesure propice qui, depuis 1887, s'imposait — et don Antonio le reconnaissait, — à savoir la réduction du capital de moitié, on voit que, pour le Capital des deux Compagnies, ramené à 16.350.000 francs, le dividende était de 13 o/o... Et cela, je ne saurais trop le répéter, l'arithmétique en main, et sans avoir rien changé à l'ancien système !.....

Je n'invente rien, je n'ai pris que les chiffres officiels. La base de la nouvelle capitalisation n'est pas un expédient financier, mais une proposition rigoureusement exacte. Le Capital nominal s'est porté seul à 32.200.000 fr. du fait de la richesse exceptionnelle de la Cheminée-Est du Callao. Il est incontestable qu'avec un quartz d'une once, le taux de la capitalisation doit être ramené à sa véritable progression inverse, à une dégression proportionnelle.

*
* *

Si jamais on a l'intention, dans la reconstitution de

l'affaire, de grouper le Callao et la Colombia — et il semble difficile que celle-ci n'y consente pas, puisqu'elle ne possède pas de Moulin, — le Capital des deux Compagnies ne doit pas dépasser 20 millions, afin, tout au moins, que l'affaire reste brillante pour les Actionnaires.

Dans ce groupement, il sera avantageux de joindre, en plus, la Compagnie « Union », qui a un droit dans le Callao et jouit de l'avantage d'être dotée de son usine propre de 20 pilons à l'état de neuf ; avec la belle propriété de l'Union et ses filons actuellement bien connus, le Capital peut atteindre 23 ou 24 millions, sans dépasser 25 millions dans aucun cas... toujours si l'on se préoccupe vraiment de l'Actionnaire !

Voilà pour tableur sur du certain, non sur du probable.

Il ne faut pas oublier, en effet, que si la grande Veine du Callao existe encore dans toute sa partie Ouest, ainsi que l'a démontré le sondage du puits 7 ; que si les calculs ont permis à Mr. Maurice Bernard d'établir qu'il n'avait pu être pris que le tiers de l'ancien filon du Callao, soit 700.000 tonnes environ, les deux autres tiers, soit 1.400.000 tonnes restent dès lors à prendre, ce n'est pas douteux ; cependant, *il ne faut pas oublier ceci :*

C'est qu'au puits 7, on n'a pu avoir jusqu'à ce jour

que la simple constatation de l'existence, — prévue géologiquement et indiquée déjà au fond du puits 6, — du filon du Callao, pour l'avoir touché en ce point ; mais qu'il n'y a là aucun chantier d'abatage, que le puits 7 est à compléter sur 50 mètres, et à armer complètement, qu'il faut tracer des étages appropriés, enfin, qu'il est sage d'attendre un broyage d'une certaine quantité de minerai, pour savoir si la teneur à ce quatrième côté de la cuvette est bien la même qu'aux trois autres, et en particulier à celui de nom contraire, le plus riche.

Ceci est certes fort probable, il n'y a guère de motifs pour qu'il en soit autrement ; mais enfin, on ne peut pas dire qu'une expérience suffisante l'ait encore prouvé, et je tiens à bien le faire ressortir.

*
* *

LES STATUTS D'EL CALLAO

L'Assemblée générale du 14 décembre 1895 avait décidé de chercher deux millions de francs en espèces.

Le 16 avril 1896, le Conseil d'administration s'adresse aux Actionnaires par la bouche de son Président, pour leur demander ces fonds.

Don Antonio leur écrit :

« Il n'existe pas, dans le monde minier de l'or, une
« entreprise qui offre les garanties que présente la nôtre,
« ni qui possède à la vue les éléments que nous avons
« pour démontrer la probabilité du bon résultat réservé
« à un emprunt.

« L'administration est connue depuis plus de 25 ans
« et a réparti des dividendes croissants pendant le temps
« où la mine a été exploitée avec profit ; mais il ne lui
« a pas été possible d'inspirer confiance pour trouver un
« emprunt à l'effet d'ouvrir des travaux nouveaux, depuis
« que la riche mine du Callao s'est épuisée ».

En effet, l'administration du Callao n'inspirait, en France, confiance à personne !

Cet aveu mélancolique dont saigne l'orgueil de don Antonio, il le réédite sous une autre forme dans la lettre suivante, la dernière qu'il ait adressée aux Actionnaires, par l'intermédiaire de Mr. X...

Elle peut être considérée comme son Testament, il le dit lui-même :

Ciudad Bolivar, 2 mars 1897.

« J'ai reçu votre lettre du 9 février avec la liste des
« actions déposées, s'élevant à 50.796 titres.

« Nous n'avons pas eu le quorum nécessaire, comme

« vous le présumiez, pour l'Assemblée extraordinaire du
« premier courant. Par suite, nous avons fait une nou-
« velle convocation pour le 6.

« Le Conseil d'administration vous remercie néan-
« moins de vos efforts pour recueillir un plus grand
« nombre d'actions.

« Nous aurons une nouvelle réunion le 14 courant,
« pour nous conformer aux Statuts, mais elle ne pourra
« rien décider. L'Assemblée ordinaire se réunira le 15 ;
« faute de quorum encore, elle sera remise au 28. Cette
« dernière se déclarera constituée, quel que soit le
« nombre des actions représentées, d'accord avec le
« paragraphe 2 de l'article 12 des Statuts.

« L'Assemblée ainsi constituée examinera les comptes
« de la Compagnie jusqu'à cette date ; et, comme elle
« ne pourra rien décider pour trouver le moyen de con-
« tinuer les travaux, ni pour donner satisfaction aux
« créanciers de la Compagnie, il est certain qu'en avril
« nous nous trouverons devant les tribunaux en état de
« faillite, et ce seront alors les créanciers qui dispo-
« ront des propriétés de la Compagnie, sur lesquelles
« ils devront se payer.

« La mission du Conseil d'administration, qui a lutté
« pendant 26 ans dans la prospérité comme dans la
« mauvaise fortune, se trouvera ainsi terminée.

« Le Conseil d'administration a la conscience d'avoir
« fait tous les efforts possibles pour éviter la catastrophe ;
« mais l'acte de fondation et les Statuts de la Compagnie
« ont été un obstacle invincible pour pouvoir, en temps
« opportun, adopter un moyen qui, en diminuant le
« capital nominal, aurait permis de continuer les tra-
« vaux, car les éléments de travail ne manquaient pas.

« Le Conseil d'administration a distribué 49 millions
« de francs de dividendes. Il y a beaucoup d'Action-
« naires qui sont devenus plusieurs fois millionnaires
« avec ces dividendes, et bien que d'autres aient perdu,
« parce qu'ils ont acheté des actions alors qu'elles
« étaient à de hauts prix, croyant, comme nous croyions
« tous, que la richesse de la mine ne décroîtrait pas
« comme elle l'a fait, le Conseil d'administration n'a pas
« trouvé assez de confiance auprès de ces riches Action-
« naires pour obtenir une petite portion des 49 millions
« répartis, soit un prêt, pour ne pas abandonner les
« travaux que la pratique conseille de continuer et je
« ne doute pas que ce ne soit l'avis de la science, si le
« terrain est bien étudié.

« Je n'ai pas le temps de m'étendre plus longuement
« sur le sujet. L'avenir démontrera si j'ai ou n'ai pas
« raison.

« Veuillez publier cette lettre comme mon testament

« en qualité de Président de la Compagnie pendant
« 26 années ».

Signé: A. LICCIONI.

Ainsi, don Antonio n'a rien rabattu de son infaillibilité. Ses fautes, il ne convient d'aucune, — au contraire! — car il écrit aux Actionnaires cette phrase où on le sent aussi indomptable dans ses prétentions (d'avoir conduit l'affaire en bon père de famille), que navré de l'ingratitude de ses mandants :

« Le Conseil d'administration se présente avec la conscience d'avoir fait tous les efforts qui ont été en son pouvoir pour soutenir la Compagnie; si par faute d'un appui d'argent, elle succombe (fracasa), ce ne sera pas sa faute, — (à lui, Conseil) — parce qu'elle — (la Compagnie, c'est-à-dire les Actionnaires, cette fois!) — n'aura pas fait tout ce qui lui était possible pour éviter le désastre ».

Les Actionnaires lui répondent que jusqu'au dernier moment, jusqu'à cette époque où le Président s'adresse à eux, le 14 avril 1896, les Administrateurs vivant à Bolivar, tous plus ou moins des millionnaires enrichis, en effet, par le Callao, se sont appliqué, s'appliquent même encore de beaux émoluments sans avoir rien à

faire, ce qui, dans une période aussi critique, n'est pas précisément faire preuve de ce grand dévouement à la chose publique, auquel la lettre fait allusion.

*
* *

Comme autrefois, à l'époque où il matait le public par l'argument, alors sans réplique, d'un dividende monstrueux, don Antonio rappelle quel fut ce dividende pour obtenir son emprunt. Mais à cet argument la base manque aujourd'hui ; la mèche est depuis longtemps éteinte, et les Actionnaires éclairés lui répondent en substance, d'aucuns lui envoyant même des injures :

« On reconnaît l'honnêteté, l'honorabilité, la sincérité du Conseil d'administration ; pour nous, nous n'en doutons pas, aussi n'est-ce pas à ce point de vue qu'il est critiqué et disqualifié.

« Mais de là à inspirer toute confiance dans la bonne conduite d'une entreprise minière, il y a tout un monde !

« Vous avez fait toutes les folies, vous avez permis tous les gaspillages, vous en avez donné l'exemple par votre vie fastueuse, aux frais de la Compagnie, c'est-à-dire avec notre argent ; vous avez fait preuve de toutes les légèretés, de toutes les incapacités, de toutes les présomptions surtout.

« Les Actionnaires ?

« Mais adressez-vous donc à des Anglais, à des Américains, à ces chers amis qui eurent toutes vos préférences et qui vous comprennent peut-être mieux que nous. Vraiment, vous ne vous rappelez que vous êtes né français, et que vos Actionnaires sont français pour la plupart, que lorsqu'il s'agit de frapper à leur bourse !

« Ils ne vous accordent pas, à vous comme chef suprême et omnipotent de la Direction, plus de crédit que vous n'en accordâtes aux conseils des Ingénieurs investis de leur confiance qu'ils vous envoyaient.

« Et quel souci avez-vous eu jamais des Actionnaires ? Vous, ancien négociant, vous vous êtes imaginé du jour au lendemain que personne n'était mieux que vous capable de tout mener, parce que vous aviez réussi comme impresario du Callao, parce que vous étiez DON ANTONIO, en un mot.

« Vous ne vous êtes pas contenté du rôle qui nous eut agréé, celui d'une haute surveillance, vous avez voulu rester le Directeur véritable, effectif ; vous avez géré le Callao — notre bien à nous — comme une propriété, comme un fief, un « hatto » qui eut été à vous, comme une affaire de famille. Vous nous avez dédaignés, garanti par une cuirasse, vos Statuts, vous avez fait abstraction totale de notre existence pour nous jeter un intérêt,

énorme souvent, mais méprisant toujours, quoique parfaitement justifié, nous vous l'accordons.

« Les Actionnaires, Mr. le Président, sont la grande, la seule force morale d'un Conseil d'administration, celle sur laquelle il s'appuie dans les heures de détresse. Cette force, vous vous êtes placé au-dessus d'elle, vous armant d'une Constitution léonine que vous avez imposée, que vous avez rendue intangible par la parodie d'une Assemblée générale à votre dévotion, — grotesque et bouffonne en tant que Société anonyme, — d'avance frappée d'impuissance et de mort.

« Les actionnaires ?

« Mais il n'y en a pas dignes de ce nom parce qu'il n'y a pas de Société réelle, vivant socialement, puisqu'il n'y a pas de vrais associés, attendu qu'il n'y a que vous, Mr. Liccioni, qui prétendez nous incarner comme vous incarnez la Mine.

« Par un tour de passe-passe habile et commode, vous avez fait de nous, non des associés, mais de vulgaires bailleurs, de simples spectateurs intéressés et que vous n'avez jamais trouvés bien intéressants, avouez-le.

« Nous ne sommes pas un Corps social capable de donner la vie, cela ne vous a pas convenu puisque vous n'avez pas voulu nous la donner à nous-mêmes. Autocrate, vous ne nous avez reconnu ni autorité, ni contrôle,

nous ne pouvons plus vous rendre ni pouvoir, ni organogénie.

« Aujourd'hui, vous voulez de l'argent, voyons d'abord comme vous allez pouvoir nous le garantir. »

Bouche bée, don Antonio était pris à son propre piège par cette seule demande d'une garantie !

D'abord, le Conseil d'administration est un mythe ; il s'appelle la « Junta Directiva », et se compose d'un Président et d'un Vice-Président, qui président qui ou quoi ? tout juste, un Secrétaire et un Trésorier, et c'est là tout le Conseil ! Il y a un bureau, il n'y a pas d'Administrateurs ordinaires !

Statutairement, la « Junta », la fameuse Junta, palladium de don Antonio, et dont on parla tant à Paris autrefois, la Junta ne peut se composer que des quatre membres sus-nommés : don Antonio en est le Président, à vie naturellement, puisqu'il est le Maître et ne peut cesser de l'être devant l'effacement, la passivité de ceux qui pourraient être ses pairs. Il fait varier les nominations du Vice-Président, du Secrétaire et du Trésorier, suivant ses besoins, ses fantaisies ; pour la vice-présidence seulement, on s'inscrit un peu à tour de rôle de faveur, dans le cercle de ses amis.

Et ici don Antonio se trouva pincé dans le traquenard qu'il avait lui-même construit et artistement posé, comme on va le voir plus bas.

Les Actionnaires n'avaient pas tort.

Mais don Antonio ne pouvait pas comprendre la Société anonyme, dont l'esprit, l'essence se trouvaient en porte-à-faux avec l'autoritarisme de son tempérament de feu, et jamais il n'en eut admis la base normale, s'il eut supposé qu'on pût l'appliquer au Callao. Le Callao était son enfant, fils en tutelle perpétuelle : tout un pays se dressait pour l'attester. L'Autocrate eut crié au blasphème, au crime de lèse-majesté, si l'on eut émis la prétention que le Callao étant une Société anonyme, un Être autonome, social et collectif, tout à fait indépendant de la personnalité même de don Antonio, ce dernier n'en fût resté qu'un membre comme tous les autres, actif et comptant au seul prorata de ses actions. On aurait été bien reçu en lui disant qu'il n'était que le simple détenteur, que le co-gérant des fonds d'autrui, irresponsable, mais avec un mandat défini et impératif à volonté, qu'il tenait des seuls propriétaires, des seuls maîtres, les Actionnaires, mandat révocable par destination !

« Cœur, tête et bras », suivant la phrase célèbre, il avait voulu être, il entendait rester le Callao à lui tout

seul ; à lui tout seul être, conséquemment : l'Assemblée Générale, le Conseil et l'Exploitation !

Aussi, pour prévenir sa « subtilisation » possible par les Actionnaires, avait-il tenu à bien juguler ceux-ci, à les emprisonner sans pitié à son profit et à celui de ses co-associés locaux, dans le pacte fondamental, dans les Statuts de la Compagnie.

C'était fort habile de sa part, mais à la seule condition, qu'il pût toujours se passer d'eux, qu'il n'eut jamais rien à leur demander !

Pour cela, il s'était arrangé de telle sorte que le « quorum » ne pouvant pas être acquis pratiquement, les Statuts, expression de sa volonté souveraine, formaient un bloc inattaquable. La révocation du Conseil d'administration, sa non-renomination, une augmentation du Capital social, la création d'obligations, un emprunt gagé, la modification d'un changement, quel qu'il fût, au Contrat social, tout cela était rendu également impossible.

*
* *

Les actions du Callao, Société au capital de 32.200.000 francs étaient répandues, en France surtout, dans un nombre incalculable de mains ; j'en ai une liste

partielle d'un millier de noms : on n'avait fait que des titres au porteur d'une seule action, ou peu s'en fallait. Le siège social était à... Nueva-Providencia (Callao), puis il fut transporté à Ciudad-Bolivar. Dans la Constitution du 20 janvier 1874, il est dit : « Le domicile des « souscripteurs est à Nueva-Providencia, dans l'habita-
« tion El Callao, département de l'Yuruari. » (Art. 1^{er} de ces Statuts).

Les Administrateurs tenaient toujours les réunions de la Junta Directiva à Ciudad-Bolivar ; on voit combien cela devait être commode pour les Actionnaires habitant tous, ou à peu près, la France ! La plus grande partie d'entre eux se voyait donc destinée à ne jamais pouvoir connaître un membre de ce Conseil des Quatre, dont le Doge prenait au loin les allures d'un Minotaure, d'un Être mythologique.

Pour changer le siège social et le transporter en dehors du Vénézuéla, il fallait au vote une majorité des *cinq sixièmes* du capital social (Art. 1.).

Art. 2. — « Il faut, pour augmenter le capital, une décision des *quatre cinquièmes* des actionnaires réunis en Assemblée générale », et encore cette augmentation ne peut avoir lieu que dans trois cas prévus...

L'acte est passé à nouveau au Callao le 22 janvier 1878 ; par l'article 2, le siège social est dorénavant à Ciudad-Bolivar.

Art. 11. — « Il faut pour pouvoir voter, avoir 4.000 actions ou les représenter », c'est-à-dire quatre millions de francs. C'était l'écrasement, l'élimination de tous les porteurs, *sauf ceux de quatre millions au moins !*

L'art. 13 indique les dispositions relatives à la réunion de l'Assemblée générale ; « l'Assemblée générale ordinaire a lieu les 15 mars et 15 septembre de chaque année. L'Assemblée extraordinaire, (la seule qui pourrait modifier les Statuts), se réunit sur une convocation du Président, faite au moins dix jours à l'avance ».

C'est un simple escamotage de tous les Actionnaires, même les plus gros, qui n'habitent pas le pays.

Si l'Assemblée ne peut se réunir le jour fixé, elle se réunit dans les cinq jours consécutifs sur la convocation du Président ; si, convoquée de cette façon, elle n'a pas d'effet, elle se réunit par voie d'affiches ou de la presse. *« Mais l'Assemblée, ainsi constituée, ne pourra décider « l'émission de nouvelles actions, l'aliénation d'aucun « immeuble de la Compagnie, ni contracter aucun em- « prunt en offrant une autre garantie que les produits*

« de l'entreprise, ni modifier les présents statuts ».
(Art. 13, § 2).

Art. 14. — « L'Assemblée générale ne sera constituée
« pour délibérer qu'autant que les assistants représente-
« ront les deux tiers des actions (du capital nominal) ».

Art. 16. — 8° — Pour suspendre le Conseil de Di-
« rection, il faut la représentation des 2/3 du capital
« social ».

9° — « Pour décider la vente de l'Entreprise et la
« liquidation de la Compagnie, il faut la majorité
« des 5/6 des actions ».

10° — Pour augmenter le capital social, il faut la
« majorité des 2/3 des actions, et encore l'Assemblée
« ne peut-elle modifier les Statuts que pour les articles
« y relatifs ».

Ainsi, si malgré tout, l'Assemblée arrive à se constituer
aux termes du paragraphe 2 de l'article 13, **elle ne peut
pas emprunter, donner hypothèque, ni modifier
les Statuts.**

Elle ne peut emprunter **que sur les produits de
l'Entreprise**, c'est-à-dire sur l'or récolté, même si
l'argent nécessaire à la production de cet or vient à
manquer... comme ce fut le cas. Jamais Statuts d'une
Société ne renfermèrent une plus belle chinoiserie !

Tel est le lacet irrésistible que don Antonio avait tendu, avec une astucieuse préméditation, pour étrangler les malheureux Actionnaires, mais tel est aussi celui où il se prit lui-même en 1896.

Ses amis ont prétendu à l'époque qu'il n'avait pas vu cela au moment où il établissait les Statuts.

Il est bien à eux de vouloir l'excuser, mais leur opinion n'est ni soutenable ni vraisemblable.

Il ne faut pas passer la mesure dans la défense du Vieux-Callao : outre que ce serait prendre le public pour un ramassis d'imbéciles, comme par le passé, ce serait aussi la meilleure façon de continuer toutes les traditions de don Antonio à cet égard.

Allons donc ! A qui, à quel ingénu, fera-t-on accroire qu'ils ne soient pas la fidèle cristallisation de la pensée, de la volonté de Don Antonio et que tous les fondateurs ne péchèrent pas au moins par faiblesse — sinon en pleine conscience de ce qu'ils faisaient — dans leur fabrication, ces Statuts extraordinaires où l'âme autoritaire du Maître se reflète toute entière, intacte dans sa foi, puisqu'il s'y oppose à lui-même, qu'il se coupe par eux toute retraite, n'ayant jamais admis que son Callao pût quelque jour avoir à emprunter ?

Ils furent d'ailleurs remaniés à plusieurs époques, jusqu'en 1883, mais toujours dans le même esprit draconien, dans la même appréhension, dans la même hostilité dédaigneuse des actionnaires n'habitant pas le pays.

Il savait toujours bien ce qu'il faisait, tout ce qu'il faisait : il n'était pas homme à accepter un acte aussi grave que le Contrat originel, l'acte de naissance du Callao sans le lire, et le relire, l'éplucher et le méditer avec soin : et ceux qui l'ont connu savent que lorsqu'il avait appris, il n'oubliait plus.

Ses Statuts? Mais il les savait certainement par cœur, et il en joua en virtuose et d'une façon trop experte à diverses époques de sa Présidence, pour qu'on puisse admettre un oubli aussi inexplicable que soudain, alors surtout que depuis 1886, on les lui signalait, et sans cesse, de tous côtés : il n'avait donc pas à attendre 1896, la veille de la faillite, s'il avait vraiment voulu les tempérer, les adoucir.

En effet, la situation d'exception qu'ils créaient n'avait nullement échappé aux Économistes français, et la grande presse financière l'avait portée à plusieurs reprises à la connaissance du public.

« La Bourse et la Banque » du 26 novembre 1895 fait remarquer « que le second paragraphe de l'article 13 « des Statuts, qui règle les Assemblées tenues avec « n'importe quel nombre d'actions réunies après une « troisième convocation, défend entre autres choses :

« D'aliéner aucune des propriétés immobilières de la « Compagnie, d'offrir d'autres garanties que les produits « de l'entreprise ».

Le rapport du Conseil disait à ce moment que la Compagnie n'avait que trois solutions :

- 1° — Un emprunt gagé sur toutes les propriétés ;
- 2° — Ou une émission d'actions privilégiées avec intérêt ;
- 3° — La liquidation.

« Or, ajoute le journal, la Société ne peut adopter « aucune de ces solutions, parce que les Statuts exigent « pour l'une le vote de la totalité des actionnaires, et « pour l'autre, celui des cinq sixièmes, quorum qui « semble impossible à atteindre, puisqu'à cette assemblée « convoquée trois mois à l'avance, 45.637 actions étaient « représentées sur 257.600 comportant l'actif social ».

C'était après le dédoublement en 8 des Actions des 1.000 francs.

Mais, *bien auparavant*, **huit ans auparavant** —

c'est-à-dire à une époque où don Antonio et la Junta Directiva eussent pu remédier à ce vice originel, à la condition qu'ils l'eussent voulu. — **Le Pour et le Contre** avait dégagé parfaitement l'odieuse, la très-volontaire bizarrerie de cette situation, en faisant ressortir admirablement ses conséquences originales et bien « Callaos », à savoir qu'une Assemblée générale... ne peut réunir que **huit personnes**, ainsi que je l'ai indiqué plus haut.

Voici ce que dit ce Grand Organe à la date du **Trois octobre mil huit cent quatre-vingt sept**. Je souligne à dessein, afin de montrer que la thèse « d'une prétendue ignorance » des Statuts n'est pas sérieuse.

Le Pour : Les Moulins de la Société jouissent d'une « réputation toute spéciale et sont universellement « reconnus comme les plus parfaits d'Amérique et « d'Australie »...

Le Contre :

« Pour exercer un contrôle et savoir ce qui se passe « dans l'administration, les actionnaires doivent re- « mettre leur procuration à une personne qui est « qualifiée pour assister à l'Assemblée.

« Or, pour être qualifié, il faut représenter pour « soi-même ou pour compte d'autrui, 4.000 actions, « soit le 1/8^e du capital social. **IL NE PEUT DONC**

« JAMAIS Y AVOIR PLUS DE HUIT PERSONNES
« AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

« Ces huit personnes décident entre elles ce qui leur
« plaît et on ne sait jamais au juste le pourquoi de
« leurs décisions. Qui démêlera jamais, par exemple,
« une histoire de bois à laquelle se trouve mêlé, dit-on,
« un personnage de là-bas (Gusman Blanco) et qui paraît
« motiver la retraite prochaine de Mr. Perkins?

« Quelquefois, la publication des dépêches se fait
« attendre et à la sensibilité des cours, on dirait que
« quelques intéressés, à Londres surtout, sont plus
« favorisés que le public ».

On a vu un peu plus haut ce qu'il en était de ce dernier grief des actionnaires français.

Ainsi, depuis 1887, ils sont avertis de ces singuliers Statuts... et don Antonio, qui lisait avec soin tout ce qui concernait le Callao, ne l'ignorait nullement.

La vérité est donc bien qu'à l'époque où cela lui eut été possible, **il ne voulut pas les modifier.**

En 1895, il cherchait deux millions.

A plusieurs reprises, il essaya de réunir l'Assemblée générale.

Ah ! combien ardemment, cette fois, il souhaitait d'Actionnaires lassés, écœurés et blasés, ce « quorum » qu'il ne pouvait obtenir !

L'Assemblée réunie sans ce quorum des 2/3, se heurta au paragraphe 2 de l'article 13, qui empêchait de gager quelque emprunt que ce fût.

L'Assemblée générale du 24 janvier 1896 se voit donc impuissante et réduite à cette toute platonique constatation :

« La présente Assemblée ne peut adopter aucune des
« mesures nécessaires avec le quorum réuni, sans
« violer les dispositions de l'Acte de constitution et des
« Statuts de la Compagnie ».

Il en est ainsi jusqu'à l'Assemblée générale du 1^{er} mars 1897, dont l'ordre du jour, publié partout, était :
« Emission de nouvelles actions avec ou sans privilège,
« transformation de la Compagnie ou sa fusion avec une
« ou plusieurs Compagnies, hypothèque de toutes les
« propriétés de la Compagnie, ou l'aliénation d'une partie
« d'entre elles, dans le but d'obtenir par un de ces
« moyens les fonds nécessaires pour continuer les
« travaux d'exploitation de la Compagnie ».

Cette fois encore, les Actionnaires ne répondent pas en assez grand nombre pour réunir le formidable, l'impossible « quorum » : l'agonie a commencé.

Liccioni a sonné lui-même le glas dans sa lettre du 2 mars 1897.

On a reproché aux Actionnaires leur mollesse, leur abstention en cette circonstance. Dame ! Qui ne se fût désintéressé, ou méfié, à leur place, après le petit traitement qu'on leur faisait depuis si longtemps subir ?

A ce moment, le Callao devait 610.288 francs à des gens du pays, des fournisseurs.

N'ayant pu réussir à trouver deux millions, don Antonio en demande un seulement ; puis, il cherche simplement quelques centaines de mille francs, 3 ou 400.000, les créanciers lui ayant promis d'attendre.

Il est bien certain qu'à ce tournant d'histoire, en cet instant solennel, au point où était la Colombia avec son filon retrouvé après le dyke, recoupé au fonds du puits 5, au point, surtout, où l'on avait laissé la Remington, et la Panama étant abandonnée, 400.000 fr. suffisaient. Cet argent, il ne le trouva pas encore.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner.

D'abord, l'administration de don Antonio avait depuis longtemps perdu tout crédit dans le public ; ensuite, — et ce fut là le motif déterminant — il ne pouvait donner aucune garantie. Dès lors, les Actionnaires susceptibles de verser de l'argent, ceux qui, à Bolivar, connaissaient

parfaitement l'affaire et avaient toute certitude d'un grand avenir nouveau, ne se souciaient nullement d'exposer sans caution, surtout entre les mains de cet oiseur, mais de ce si peu administrateur de don Antonio, quelques centaines de mille francs. au seul profit d'un capital de 32.200.000 de francs. Ceux-ci préféraient ô combien ! consacrer leurs capitaux à reprendre toute l'affaire pour leur propre compte...

Ainsi, avec près de 3.000 hectares de Mines contenant un joli lot, peut-être unique au Monde, de filons connus et superbes, et possédés à titre de propriété foncière perpétuelle du sol et du sous-sol, sans hypothèque ; avec un matériel admirable qui revenait d'achat, de transport, d'installation, d'amélioration, à près de onze millions, également libre de toute charge, la Compagnie ne put trouver de prêteur, uniquement à cause de cette arme habilement forgée, mais à double tranchant, les Statuts !...

On ne pouvait plus, désormais, sauver l'entreprise qu'en commençant par son expropriation.

*
* *

L'INTERRÈGNE.

Mr. B. Tomasi réunit alors les quelques créanciers, tous commerçants locaux, se met d'accord avec eux,

forme un Syndicat, et, quand il serre ainsi dans sa main tous les éléments du problème et tous les fils du coup d'Etat, il fait mettre brusquement en faillite le Callao, dont il est lui-même créancier. Cela fait, il le rachète aux enchères publiques en son nom et à celui de la maison Dalton, pour un chiffre égal aux dettes et qui a été fixé à l'avance avec ses co-intéressés : 690.000 francs à verser espèces, comptant, auxquels viendra s'ajouter la considérable répartition des actions, en représentation, des apports dans la Compagnie qu'il s'agira de fonder.

Dans cette révolution de Palais, Mr. Tomasi a, par ce grand acte de courage, pris la seule mesure capable de sauver le Callao : il fallait l'amputer de la queue qu'il traînait depuis sa naissance, poids mort de plus en plus lourd qui l'empêchait de se relever. Ce chirurgien social a tenu le couteau avec autant d'habileté que d'énergie, d'une main qui ne tremblait pas, certaine et consciente de sa haute mission.

Cet immense service rendu au Callao, le nouveau propriétaire se rappelant le mot de Catherine de Médicis, se dit qu'il fallait savoir coudre après avoir su tailler, qu'il ne suffisait pas d'avoir dépouillé le vieil homme, mais qu'il fallait lui insuffler, avec une vie nouvelle, une deuxième et robuste jeunesse.

*
* *

Un triple problème se posait :

1^o La conservation sur les lieux de la main-d'œuvre, tout en la maintenant étroitement dans les cadres



Une des locomotives de la Compagnie.

rigides jusqu'à l'inflexibilité, où Mr. D. Cagninacci avait passé plusieurs années à la ramener, à la contenir, à l'enserrer même. Ceci n'était pas le plus ardu ; le Callao ayant fermé ses portes, une main-d'œuvre sans emploi devait subir, jusqu'à un certain point, la loi que le nouveau propriétaire lui imposerait pour l'employer.

Le difficile était plutôt de savoir la garder sur les lieux, sans qu'elle changeât son objet accoutumé : l'exploitation aurifère ;

2° La conservation du matériel ;

3° La création d'un nouveau capital.

Cette dernière résolution, Mr. Tomasi est venu la chercher en France ; elle n'intéresse en rien ce récit, je n'en parle donc pas.

Les deux premières parties du problème furent résolues l'une par l'autre : appliquer la main-d'œuvre à préserver le matériel, faire fonctionner ce matériel pour le faire produire, le faire produire pour créer les ressources nécessaires à son entretien ; en un mot, maintenir les choses en l'état et donner à la main-d'œuvre un aliment suffisant qui permit de la garder sans la gâter à nouveau, tel fut le problème que Mr. Tomasi se posa et résolut de point en point.

Retenir mineurs et péons était un jeu pour les nouveaux propriétaires qui connaissaient à fond le pays et ses habitants. Mais il leur fallait une grande souplesse dans l'application d'un projet dont la mise en action exigeait beaucoup d'expérience et de doigté.



Ici, le travailleur des Mines est un véritable terrien ; il y a, au Callao, 5 ou 6.000 mineurs venus lors de la grande exploitation et qui, depuis, n'ont plus quitté le pays. Ils y ont fait souche, s'étant mariés, ayant des enfants ; ils possèdent, pour la plupart, case et « conuco », ce champ vénézuélien nourricier à lui seul de toute une famille et où, le lecteur le sait, l'on cultive le manioc (yuca), le maïs, la canne à sucre, la banane, les fruits et les légumes du pays. Cette main-d'œuvre constante est donc sédentaire, radicalement fixée au sol. Tout au plus, pourrait-elle s'appliquer à d'autres travaux plus rémunérateurs qu'une exploitation aurifère ; mais celle-ci ne pourrait guère craindre d'autre concurrence que l'exploitation du caoutchouc, ou des gommés en général, désignées sous le vocable global de « Balata », dans le Bas-Orénoque, et dont les forêts du pays renferment des richesses aussi abondantes que variées.

Au Callao, je l'ai dit, la question de la main-d'œuvre ne se pose pas, ne peut pas se poser : aujourd'hui, elle se confond essentiellement avec le fond même de la population du pays.

On a, d'ailleurs, à proximité, presque sous la main, une excellente et précieuse mine humaine de travailleurs noirs, à laquelle on pourrait faire appel pour parer à

toute éventualité : les petites Antilles Anglaises, la Trinidad, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, les Barbades, la Dominique, en renferment une réserve, sinon inépuisable, du moins bien supérieure à tous les besoins, même à ceux prévus pour l'avenir. Le nègre y vit précairement, victime de la crise sur l'industrie sucrière de la canne qui sévit depuis plusieurs années ; il gagne à peine 1 shelling par jour (1 fr. 25). Aussi, saisissent-ils avec empressement toute proposition d'embauchage, surtout s'il s'agit du travail de l'or qu'ils affectionnent entre tous : ceci est au point que, dès qu'ils ont connaissance qu'une exploitation aurifère est ouverte, ils s'y rendent d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils vont dans les Guyanes, qu'il se sont transportés au Carsewenne.

Au Callao, l'on n'a jamais eu besoin d'aller les chercher ; ils y viendront encore plus nombreux, dès qu'ils apprendront que le travail est recommencé, qu'il y a là une Compagnie qui paie régulièrement.

Quoiqu'il en soit, en nolisant une ou deux goëlettes, on peut y emmener plusieurs centaines de nègres anglais en quelques jours, et des milliers au besoin, en quelques semaines.

Ils font de fort bons ouvriers mineurs : — on n'em-

ploie qu'eux dans les travaux du fond, comme aux terrassements.

Le Vénézuélien, métis de Blanc et d'Indien, avec souvent un mélange de Noir, race non unifiée encore, est plus grêle, moins robuste, moins résistant.

Agile et fin, il est occupé aux travaux de surface qu'il



Un « Conuco », ce champ vénézuélien... (P. 281).

préfère, auxquels il est également le plus apte : conducteur de chars, de wagonnets, de troupeaux, constructeur de cases, coureur et coupeur de bois, chasseur et pêcheur, excellent courrier à pied et à cheval, tel est le « péon » Vénézuélien dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ; doux, amène, capable de gratitude, — sentiment qu'ignore le nègre, — sensible aux bons traitements, s'enfuyant sous

les mauvais, nullement voleur, mais pas assez vigoureux pour un travail pénible, qu'il n'aime d'ailleurs guère.

Mr. Tomasi se montra particulièrement expert et négociant subtil en présence de la question des travailleurs. Tout propriétaire Européen qui eut été l'heureux possesseur du Callao, eut jalousement surveillé son trésor, afin de le conserver intact pour soi seul; il aurait considéré comme un vol, comme une atteinte de lèsepropriété, l'extraction de toute pépite, de tout morceau de quartz, tant est poussé loin chez nous, le sens de la terre, du « bien ». Plus sagace et plus sage, Mr. Tomasi se garda de commettre une semblable erreur.

Il tint ce langage en substance, à tous les gens du pays :

« Mes bons amis, la fermeture du Callao vous laisse sans travail.

« Accourez tous et venez piller mes propriétés, je vous les abandonne. Prenez tout ce que vous pourrez de mes pépites, de mon quartz; plus vous me volerez, plus vous me ferez plaisir. Ici, il n'y a pas de garde-champêtre, personne ne vous empêchera de marauder. Sous la condition que vous respectiez mes constructions et mes

travaux, tout le reste, bois, savanes, pierres, terre, tout est à vous ».

Mais il les attendait au premier tournant ; ces mineurs ne pouvaient rien faire de leurs brouettées de quartz, il fallait bien les broyer, en extraire l'or.... Ils n'allaient pas recommencer, bien sûr, à triturer dans des mortiers de fer, puisque le Moulin du Callao était là cette fois, prêt à faire marcher pour eux, au premier signe, quelques-unes de ses batteries...

Et il leur proposa alors de charger leur quartz sur son chemin de fer, de le porter à l'une de ses usines et de le broyer en compte à demi : les frais de broyage et de traitement de l'or défalqués, le produit serait partagé, moitié pour les mineurs, moitié pour le propriétaire, qui, loin de mettre ce revenu dans sa poche, l'appliquerait tout entier à l'entretien, même à l'amélioration du matériel, sachant parfaitement que c'était la meilleure manière de sauvegarder et d'augmenter même son capital.

Les mineurs acceptèrent ces propositions avec empressement.

Quelques entrepreneurs purent se faire ouvrir un petit crédit en dynamite, en outils et en vivres chez les commerçants du Callao et de Nueva-Providencia et se

mirent de la partie, organisant des équipes pour leur compte. On recommença ainsi à fouiller le pays, on fit de nouveaux barrancos, on rouvrit les anciens, on reprit les travaux au-dessus du niveau des eaux et les tonnes de quartz vinrent affluer au Moulin.

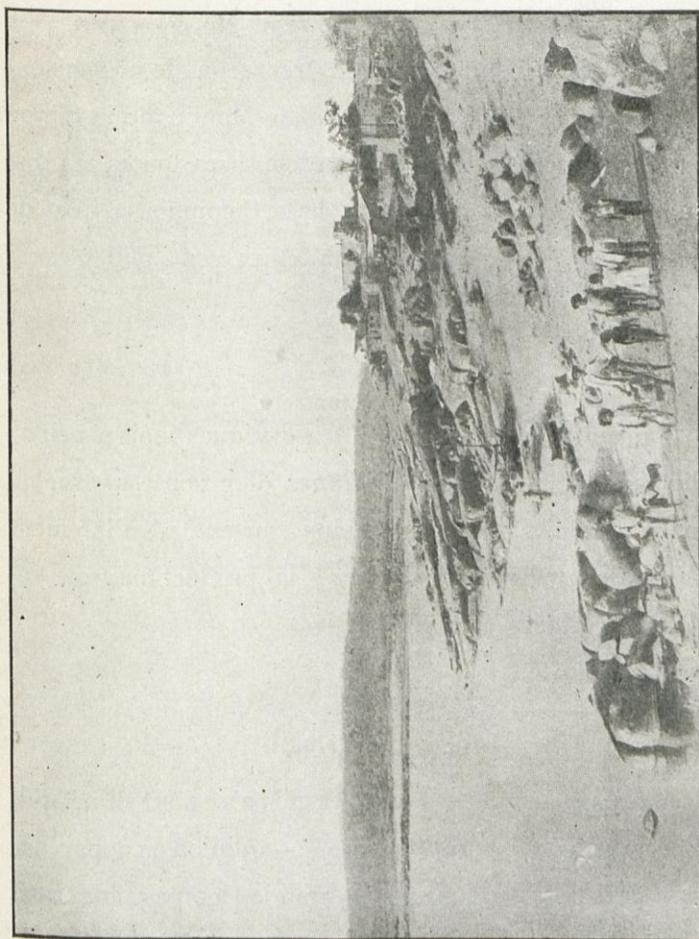
Président de la Colombia, Mr. Tomasi passa aussi des contrats pour le minerai de cette mine ; enfin, principal propriétaire de la Union, il agit avec son deuxième Moulin de 20 pilons comme pour le grand Moulin du Callao.

Dès que la provision accumulée à l'une des deux Usines était suffisante pour assurer un travail de plusieurs jours, c'est-à-dire valant la peine d'une mise en marche, on mettait du bois dans les foyers, de l'eau dans les bouilleurs, du quartz dans les bocards, et les batteries, de leurs mouvements cadencés, recommençaient à piler leur mouture, farine de silice et d'or.

Ce faisant, Mr. Tomasi assurait le bon fonctionnement de son matériel, puisque, fidèle au programme que j'ai exposé, il employait scrupuleusement et intégralement à son entretien, même à son amélioration, tous les produits qu'il en retirait.

Mais, en outre, il faisait habilement pratiquer une

prospection qui ne lui coûtait rien ; ces mineurs parcouraient ses bois en tous sens, creusaient des trous non



Les Vénézuéliens, métis de Blanc et d'Indiens. ... (P. 283). (Groupe pris dans un faubourg de Bolivar).

compromettants pour l'avenir, car l'arrivée de l'eau les arrêtaient en profondeur. Ils opéraient ainsi de nouvelles

et intéressantes découvertes, mettaient mieux au point les anciennes, et faisaient faire, sans s'en douter, un grand pas à la reprise industrielle.

De petites fortunes se réalisèrent ; un de nos compatriotes, Mr. Félix Cas..., auquel le Moulin de la Union fut ainsi amodié pendant un an, consacra toutes ses ressources à extraire du quartz de la Colombia, à l'Est de cette Mine. Il y gagna, dit-on, deux cent mille francs pour sa part.

J'ai quitté le Vénézuéla il y a quelques mois à peine ; depuis 1898, 4 à 500.000 francs d'or sont mensuellement produits, tout au moins sortent régulièrement sous le contrôle de la douane : la production vraie est donc supérieure à ce chiffre.

*
* *

Ainsi, voilà un bassin aurifère qui passe pour ruiné, qui, théoriquement, devrait être ruiné, — opinion en apparence la seule plausible, puisque la grande Compagnie dont il vécut est en faillite. Or, en l'absence de cet effort industriel véritable, que seule, peut réaliser une Société, c'est-à-dire l'effort d'un Capital-argent, cette contrée réduite à

elle-même, placée en non-fonctionnement organique, est encore susceptible de produire un résultat du seul travail de particuliers isolés : et ce résultat est tel qu'il correspond à l'intérêt à 5 o/o d'un capital de 10 omillions de francs !...

Je n'ai jamais su qu'il existât au monde un autre pays capable d'en montrer autant.

Ici, le premier Prodige fut de voir une Compagnie de Mines d'or vivre dix ans privée de son filon, de sa source originelle d'existence, et vivre en construisant même un chemin de fer de 16 kilomètres sans aucun versement nouveau de Capital ! Le second, qui mérite vraiment le nom de Miracle, est de constater qu'après la faillite de la Compagnie, la production de ses anciens ouvriers travaillant sur ses territoires, *pour leur propre compte et isolément*, donne un rendement brut de cinq à six millions par an !

Avais-je tort d'énoncer que le bassin du Callao est encore l'Eldorado, est toujours la terre du Féérique ?

Et je ne donne que des chiffres contrôlés...

Le très-aimable neveu et associé de Mr. B. Tomasi, à Ciudad-Bolivar, Chef de la Maison en son absence, Mr. Fr. Retali, a fort obligeamment mis à ma disposition tous les renseignements que je lui ai demandés, avec

les documents originaux, en particulier le double officiel des livres du Moulin.

Il m'en a même fourni des extraits conformes.

J'ai vu là des choses extraordinaires, surtout les Tableaux du rendement : j'ai sous les yeux ceux des mois de mars et d'avril 1900.

J'y constate ceci : En mars, 39 mineurs, ou groupes de mineurs séparés, dont les noms sont en regard du chiffre du quartz en poids, et de la production, ainsi que du numéro de la batterie du Moulin mise à leur service, ont apporté 1.748 tonnes de quartz et en ont retiré 4.325 onces et demie d'amalgame d'or, soit près de 3 onces à la tonne.

En avril, 37 mineurs, ou groupes de mineurs, ont apporté 1.164 tonnes de minerai, qui ont produit 2.650 onces d'amalgame d'or, plus de 2 onces à la tonne.

Je possède ces feuilles précieuses, contresignées de Mr. B. Tavera, l'intègre et bien connu Chef du Moulin, auquel j'ai déjà eu l'occasion de faire allusion.

Je ne puis m'empêcher de cueillir quelques chiffres d'une éloquence qui m'entraîne :

En mars 1900, les premiers de la liste, Santoni



Il leur proposa de charger leur quartz sur son chemin de fer.... (P. 285).

et C^{ie}, apportent 424 tonnes de quartz, que le Moulin

broie dans ses batteries 3 et 4 : le résultat est 1.288 onces, trois onces à la tonne ;

Le second, Adolphe John, apporte 66 tonnes (batterie 2), le Moulin rend 116 onces, — 2 onces et demie ;

Les huitièmes, Poggi et Allen amènent 45 tonnes, la batterie 7 leur rend 124 onces, — plus de deux onces et demie.

En avril, les quatrièmes de la liste, Santoni y C^a, Botaderos, (*Botadero*, lieu où l'on jette, (de *botar*, *jeter*), — les résidus du minerai, les quartz que l'on considère stériles, — sorte de charnier, d'ossuaire du Callao, pour les roches siliceuses considérées comme non payantes), apportent 62 onces : la batterie N^o 6 leur crache 469 onces, — 7 onces et demie à la tonne !...

Je m'arrête, je citerais tout... tout, et autre chose encore, mais je veux éviter de me lancer dans un aperçu financier, quel qu'il soit.

Alors, dira mon lecteur, sous Mr. Tomasi, comme sous don Antonio, le Callao est toujours une Maison commune ? On entre comme ça, tout de go, chez un particulier — car ce n'est plus à une Compagnie maintenant, c'est à un, ou à des particuliers qu'appartient le Callao — et celui-ci, ou ses représentants, montre facilement à un Etranger les affaires et les livres de la Maison ?

Certainement, ami lecteur, quand il s'agit du Jeune comme du Vieux Callao, cet Etranger fût-il même un inconnu !

La tradition y est telle : l'ancienne Administration n'a cessé de proclamer qu'elle n'avait rien à cacher, qu'elle était une case de cristal, et le nouveau propriétaire ne veut rien changer.

C'est le cas de dire qu'au Callao on entrait... et on entre... comme dans un moulin !



L'ŒUVRE DE DON ANTONIO.

Les pires folies, les pires gaspillages, comme les plus funestes erreurs sont annoncés à son de trompe, on a pu s'en apercevoir : les Rapports annuels, largement distribués à tous les actionnaires, sont l'expression même, l'expression absolue de la vérité, de la seule vérité et de la vérité tout entière et toute nue, exprimée avec coquetterie, même quand elle est désastreuse !

J'en ai déjà parlé ; mais je tiens à insister. Je ne crains pas les redites : c'est un récit, un agencement de notes et non un travail d'après un plan méthodiquement ordonné, que j'écris ici.

Les câblogrammes officiels que don Antonio faisait envoyer régulièrement chaque mois, même deux fois par mois, à Londres et à Paris, révèlent le même souci de la plus scrupuleuse sincérité.

Qu'on les reprenne, qu'on les compare aux Livres, on n'en trouvera pas un seul en défaut.

Tout au plus, peut-on dire que Londres était informé avant, parfois bien avant Paris, et qu'une sensationnelle nouvelle, susceptible de faire monter ou baisser le Titre, était connue en France seulement après que les porteurs Anglais, incomparablement moins nombreux cependant, avaient eu le temps de faire leur jeu à coup sûr. Si don Antonio n'en est pas directement responsable, il faut cependant reconnaître que cela est dû à ses faiblesses, à ses tendresses pour les Anglais : Anglais ou Américains ses superintendants, Anglais les contre-maîtres, Anglais les mineurs... tout est Anglais, sauf les vrais propriétaires, les actionnaires!

Jusqu'en 1886, il y a en France un agent français qui reçoit directement les nouvelles de la Mine. Don Antonio décide que le seul correspondant direct, en Europe, sera Anglais dorénavant ; il crée l'agence générale à Londres de MM. Baring Brothers qui nomme-

ront eux-mêmes le titulaire de leur succursale en France. L'Agent à Paris, Mr. Louis Roux, personnalité considérable, ancien Ingénieur en chef des Poudres et Salpêtres, ne pouvant, sans déchoir, accepter une pareille condition, est remplacé par Mr. Hoskier.

Il se retire après sa lettre très-digne du 6 juillet



Une de nos dernières photographies devant ma case, à Casanare.

Je tire un gabilan. Jean Coïc tient sur son bras M^r Kiki, petit singe saïmiri.

1886, où perce, cependant, l'amertume de se voir si mal récompensé de ses efforts, car c'est lui qui a fait connaître le Callao en France et qui, plus que tout autre, a contribué à en placer les titres.

*
* *

Les Actionnaires savent se souvenir du retard des dépêches reçues à Paris, lorsque don Antonio est obligé de les solliciter.

Ils se rappellent qu'un éboulement de 4.500 tonnes de quartz survenu le 30 septembre 1886, a été vite connu à Londres, mais n'a été annoncé d'une façon officielle à Paris que plusieurs semaines après ; et encore, ne l'a-t-on fait connaître qu'à cause des indiscretions qui se sont commises et parce qu'il a fallu rassurer les Actionnaires français affolés et croyant à un désastre beaucoup plus grand.

Pendant ce temps, les Anglais ont pu réaliser au-dessus de 2.000 francs ; quelques jours après, les titres tombent à 1.350 francs !...

Cet éboulement avait été occasionné par un accident, une explosion de dynamite. Plus tard, on accusa Mr. Perkins de l'avoir provoqué à dessein, pour le motif qu'il touchait lui-même à la fin de sa Superintendance. Accusation stupide : Mr. Perkins était absent du Callao à ce moment-là, et, d'ailleurs, toute extraction était terminée en ce point.

Mais les journaux de Paris écrivent à cette époque :

Le *Moniteur Financier* du 1^{er} octobre 1887 :

« Les intimes seuls de la Compagnie, ceux qui trouvent
« moyen de recevoir les dépêches avant tout le monde,
« sauront se procurer de nouveaux titres, de façon à
« avoir pour eux l'exploitation du Marché.

« L'Administration du Callao se fait par trop rudi-
« mentairement.

« C'est un régime dont les Actionnaires se fatigue-
« ront vite, même sans les irrégularités qui viennent
« presque chaque mois les surprendre. Le mécontente-
« ment dans le public intéressé grandit de plus en plus,
« et il y a de quoi perdre patience.

« Quant aux Actionnaires français, ils ne forment évi-
« demment, aux yeux des Administrateurs, qu'une quan-
« tité négligeable, puisque tout ce qui, dans la Société,
« n'est pas Vénézuélien, est Anglais ; même le Commis-
« saire spécial appartient à cette nationalité : pourquoi ? »

Le *Journal des Mines* du 20 octobre 1887 :

« Nouveau recul du Callao qui est à 700 francs. Les
« mauvaises nouvelles se succèdent au sujet de cette
« Société, et l'Administration ne fait aucune difficulté
« pour les communiquer au public ».

Et le 29 décembre de la même année :

« Tous nos confrères se plaignent, avec juste raison,

« de n'avoir encore pu obtenir connaissance des résultats
« de la première quinzaine de décembre. Ce manque de
« nouvelles d'une Société qui, d'ordinaire, publie plutôt
« trois télégrammes que deux en trente jours, est d'au-
« tant plus regrettable que les dernières nouvelles
« reçues de la Mine étaient fort importantes...

« Quel intérêt a-t-on à faire le silence ?...

« Qui trompe-t-on ici ?... »

Le mécontentement grandit, il grandira encore pendant dix ans, — il se traduira alors par le sceptique mutisme des Actionnaires à l'appel désespéré de don Antonio — et, si je ne cite pas plus loin, c'est parce que cette époque se rapproche trop de nous. Plus que jamais, on accuse don Antonio d'agioter : rien n'est n'est plus faux... Lorsqu'en 1886, il a voulu faire un Syndicat financier, il l'a nettement reconnu, dans une série de correspondances que j'ai lues et dont la plupart furent publiées.

Jamais il n'a spéculé en Bourse : et s'il l'eut fait, placé comme il l'était, il ne serait pas mort pauvre, pauvre à côté de son gros paquet inviolé d'actions de la Colombia !

Seul, l'a perdu son amour impondéré des Anglais : et

cependant, lorsqu'il commença à devenir le bouc émissaire, un seul d'entre eux se leva pour crier son honnêteté : Mr. Perkins.

Les autres se contentèrent de conserver pour eux les dépêches et de s'emplir les poches.

Toute sa vie, il oublie qu'il est né Français : aussi mérite-t-il le sort auquel il succombe, lorsqu'il se souvient des Actionnaires Français « seulement pour essayer de « les taper ». En 1896, ceux-ci désabusés depuis longtemps font la sourde-oreille ou lui répondent justement : « Allez donc trouver vos bons amis les Anglais qui, « grâce à votre organisation anglaise, ont gagné de « l'argent, eux, en nous repassant leurs titres. »

Mais, à aucun moment, le Callao ne put être taxé d'avoir envoyé une dépêche mensongère, même atténuée ou amplifiée. En général, lorsqu'elle arrivait, chaque Actionnaire, à la simple énonciation du nombre d'onces extraites, pouvait de suite, par simple calcul, faire le décompte du dividende mensuel qu'il allait toucher, sans crainte de se tromper.

*
* *

Ce culte de la sincérité se reflète dans les lignes suivantes d'un compte-rendu de la Junta Directiva aux actionnaires :

« Les télégrammes mensuels que le Directeur du
« Callao adresse aux Agences en Europe ont donné lieu
« à d'injustes reproches, ainsi qu'à des vues erronées
« et même à des insultes envers le Conseil d'adminis-
« tration, dont l'intervention ne compte pourtant que
« dans l'envoi des télégrammes à leur destination.

« Nous devons chercher les motifs de ces déclarations
« dans les termes clairs et précis en lesquels ces
« télégrammes sont conçus ; mais, comme l'unique objet
« de ces dépêches est d'informer les Actionnaires de la
« Compagnie de l'état de la Mine, elles n'atteindraient
« pas leur but si elles n'étaient rédigées en termes scru-
« puleusement exacts et sans prendre en considération
« le prix des actions.

« ... Tout ce qui peut donner lieu à un doute, ou ce
« qui est susceptible d'une interprétation erronée, est
« exclu des télégrammes ; nous avons, d'ailleurs, ob-
« servé la même ligne de conduite dans tous nos actes
« de direction, ainsi que cela ressort des Rapports semes-
« triels présentés à l'Assemblée générale des Actionnaires
« et des lettres bi-mensuelles du Directeur, dont une
« copie exacte est envoyée aux agences en Europe et à
« Caracas.

« L'on n'a jamais omis de communiquer aux Action-
« naires un changement ou un événement, soit favora-

« ble ou défavorable, qui se serait produit, de sorte
« que l'on ne peut contester que l'histoire de la Mine,
« depuis 1880, ait été fidèlement et scrupuleusement
« décrite dans les documents officiels publiés périodi-
« quement. »

Tout cela est parfaitement exact : jamais, au grand jamais, Actionnaires d'une Société anonyme n'ont été plus fidèlement tenus au courant de tout ce qui se passait.

Les lettres que le Superintendant écrivait au Président du Conseil étaient publiées en France chaque quinzaine : on n'a qu'à prendre les journaux de l'époque, notamment la collection du *Bulletin des Mines*, le plus complet à cet égard, pour s'en convaincre.

J'ai pu, en outre, constater par les copies de lettres, que l'Ingénieur en chef n'écrivait qu'une seule lettre, celle-là même qu'on communiquait au public : le Conseil lui-même ne recevait pas de contre-rapport particulier.

Cette lettre bi-mensuelle était donc unique ; elle contenait, dès lors, aussi bien les bonnes nouvelles que les mauvaises, dussent ces dernières retentir sur le Marché, ce dont alors les porteurs de titres se plaignaient, comme Mr. Maninat, président du Conseil en l'absence de don

Antonio s'en fait l'écho dans le précédent Rapport.

Peu d'Administrations minières pourraient en dire autant.

La seule restriction est celle que j'ai faite plus haut, à savoir, des Actionnaires français parfois informés en retard, le fait n'en étant pas imputable à don Antonio directement, mais à sa confiance aveugle dans ses correspondants anglais.

On peut dire tout ce qu'on voudra du Callao, adresser à son Administration tous les reproches : on ne lui en fera jamais assez, à mon sens, car il n'est pas permis de gâcher si barbarement et comme à plaisir, — je répète le mot après Mr. Boutan, — une aussi splendide Entreprise. Mais il y a une louange dont on ne peut s'abstenir envers elle, à moins d'une flagrante injustice, louange qu'elle peut d'ailleurs partager avec des industries ayant des Corses à leur tête dans l'Orénoque : c'est qu'elle fut loyale et sincère, franche jusqu'à la plus extraordinaire naïveté.

Dans cette saturnale de millions, elle commit, certes, des actes d'une invraisemblable folie, mais elle les avoua hautement.

Ses livres sont le miroir fidèle de cette honnêteté littérale ; non-seulement on n'eut pas maquillé un chiffre,

mais on était incapable de repasser ou de virer une écriture pour affecter à un chapitre ce qui n'y ressortissait pas, comme de majorer ou de diminuer un compte au détriment d'un autre.

Je m'associe à tous les blâmes et peut-être suis-je trop dur parfois, dans la révolte de mon bon sens et de mon sens esthétique ; — mais, devant cette loyauté rare, sans exemple en la matière, je tire mon chapeau.

Parmi ces Administrateurs intègres, don Antonio se distingue encore par une brutale franchise administrative.

Despote, il s'octroya des frais de représentation parfaitement démesurés, mais il ne les cacha point. Il fut bon, je l'ai dit : il fut honnête tout autant.

Cette honnêteté, comme cette bonté, son sang les portait, et dans sa famille chacun de ses enfants est, — ou fut, pour ceux qui sont morts — un être de cœur avant tout. On est unanime sur ce point : esclaves de la parole donnée, serviables et généreux toujours, dupes souvent, dupeurs jamais, telle est la caractéristique de la famille Liccioni. On dit de ses membres en Guyane : « Ce sont de braves gens ». Jamais épithète ne fut plus juste et plus méritée.

L'autoritarisme ipseique, autolaudatif, de don Antonio ne lui eut permis de supporter aucun conseil des Actionnaires, même sous forme de timide vœu : pour lui, les Actionnaires n'y entendaient rien, n'y voyaient goutte et, dès lors, n'avaient pas voix au chapitre.

Don Antonio était à lui seul tout le Callao, j'ai dit tout cela à satiété. Mais, à ses yeux, les Actionnaires, grands muets et intéressés passifs, avaient droit à des comptes : ces comptes, dans son orgueil autant que dans sa probité native, il les leur devait et il les leur donna tels quels.

*
* *

Dans son Œuvre, que le gaspillage et la prodigalité pouvaient et devaient amener à la mort un jour ou l'autre, la pensée directrice reste haute et juste, logique avec elle-même ; dans sa grande ligne, l'horizon est large.

On sent là un cerveau puissant qui donne une impulsion dominatrice et homogène, et la poursuit, bonne ou mauvaise, sans hésitation, sans secousse ni soubresauts ; impulsion d'une rigidité intransigeante, mais invariablement dirigée dans le même sens « le rich pay shoot »,

et qui fut féconde tant que les lois ou les caprices de la nature ne vinrent pas se mettre en travers.

Malheureusement, elle n'admettait pas l'accident ; ne l'admettant pas, elle ne pouvait le prévoir.

Elle l'avait cependant constaté bien des fois, le Callao n'ayant cessé d'être dans son étonnante carrière, une série de hauts et de bas, de « raudales », de rapides entrecoupés de récifs et d'eau calme, mais qui ne troublaient jamais la Direction générale : c'est pour cela surtout que don Antonio est inexcusable, impardonnable et que je me montre si sévère dans ma critique.

Cette certitude de don Antonio en l'inépuisabilité de son filon est-elle toujours aveugle ? Non certes... Elle a pu être au début, mais elle n'était plus, depuis longtemps déjà, la foi du charbonnier. Elle paraissait d'accord avec les faits antérieurs ; il la raisonnait, car dix fois le filon avait semblé appauvri et dix fois il s'était relevé plus riche...

Son état d'esprit à cet égard se peint admirablement dans la lettre suivante de son journal de Ciudad-Bolivar, le *Bolivarense*, feuille tout à sa dévotion.

J'ai lu ceci dans ce recueil, à la date du 4 juin 1887,

c'est-à-dire plusieurs mois après la perte du filon, et je le traduis de l'espagnol :

« Le Callao... Son filon fabuleux, après avoir produit du quartz très-riche, s'est appauvri plus d'une fois pour revenir ensuite à de considérables rendements...

« ... Si ce phénomène s'est produit tant de fois, pourquoi s'alarmer aujourd'hui ?

« Nous nous permettons d'appeler l'attention de ceux qui s'alarment sur l'attitude impassible des principaux Actionnaires, fondateurs de la Compagnie, lesquels, pleins de confiance, ont conservé leurs Titres au milieu des diverses fluctuations.

« Les réserves du Callao sont incalculables.

« ... **Le filon ne doit pas en rester là** ; il n'y aurait rien d'extraordinaire, pendant que nous écrivons ces lignes, de voir réapparaître le quartz riche et l'abondance d'or.

« *La Compagnie n'a rien qui puisse la préoccuper. La barque qui porte sa fortune est très-solide, son timonier est un pilote plus qu'habile. Le Callao pourrait avec raison adopter la devise de la grande Lutèce : **Fluctuat nec mergitur.** »*

Napoléon n'eut pas eu une meilleure opinion de son

génie; mais il aurait peut-être hésité à se présenter lui-même sous une couleur aussi... *tras os... mares*.

Don Antonio ignorait sans doute la devise du Roi Soleil : nulle n'eut été vraiment mieux applicable au Callao que celle-là.

La phrase qui termine l'article, non-seulement révèle une immodestie peu commune, naïvement et grandiloquemment étalée, mais elle est une bravade véritable au Destin, un défi jeté à la Fortune de jamais pouvoir se lasser, à moins que le Demi-dieu ne se lasse le premier de la poursuivre.

D'ailleurs, le sentiment public à Ciudad-Bolivar, et à Paris même dans une partie de la presse, soutient longtemps don Antonio, pendant que d'autres lui jettent la pierre.

L'*Economiste français* avait écrit le 20 octobre 1886 :

« Aujourd'hui, la partie du filon exploitée est particulièrement riche ; il y a six ou huit mois, elle était appauvrie.

« Que sera-t-elle demain ? Personne ne le sait. En tous cas, l'Administration a ce rare mérite d'être expérimentée et d'avoir eu pendant une demi-douzaine d'années un rare bonheur. »

Un journal reproche qu'il « n'y ait pas de travail préparé ».

Un autre riposte le 28 février 1887 :

« Qu'on soit en droit de reprocher bien des choses à
« l'Administration du Callao, qui a trop restreint les tra-
« vaux de recherches et a exploité les zones riches sans
« laisser aucune réserve pour l'avenir, il ne faut pas
« oublier cependant que c'est à l'énergie de Mr. Liccioni,
« à sa foi dans l'affaire, que le Callao a dû, de surmonter
« les difficultés du commencement pour arriver à occuper
« la première place parmi les mines d'or du monde. »

On est partout unanime à appliquer au Callao lui-même, sinon à don Antonio, le « *Nec pluribus impar* » de Louis XIV.

Par contre, certains prennent ce dernier vivement à partie.

C'est alors qu'**après la perte du filon**, il lance son fameux, son extravagant câblogramme qui a fait le tour de la presse : « *Il n'y a pas lieu de s'alarmer !!* » Et il était sincère en l'expédiant !...

Six mois plus tard, au commencement du mois de mars 1887, il annonce que le dividende mensuel est... différé.

On a bien lu : simplement différé !

Au milieu de la panique des Actionnaires, don Antonio reste impassible autant que réellement impavide. Il ne vend pas un Titre !! J'ai même quelque apparence de raison de soupçonner qu'il ait appliqué à racheter, à ce moment-là, toutes ses disponibilités personnelles...

C'est ainsi que le dividende mensuel n'est que différé ; et de quelques jours, — car, à la fin de ce même mois de Mars, don Antonio le rétablit ; il fait gratter les plaques d'amalgamation du vieux Moulin, il en retire 2,000 ou 2.500 onces d'or et immédiatement il distribue six francs par action pour ce dividende de Mars, d'un seul des mois de l'Année terrible pendant que, là-bas, il reste à peu près sans le sou !

*
* *

Rien n'est plus intéressant que de parcourir aujourd'hui, avec un recul de quinze années, ces polémiques de la presse française en 1887 :

Une feuille écrit le 6 août 1887 :

« Maintenant, le Callao a toujours été une Mine si
« étonnante que l'on peut s'attendre à tout. Dans sa
« lettre du 10 mai, traduite et publiée par le *Voltaire*,
« Mr. Liccioni ne nous a-t-il pas appris que le Callao

« donnait des dividendes quand il ne faisait pas ses
« frais ? »

Et c'est rigoureusement vrai : quand les dépenses excédaient les recettes, les Actionnaires touchaient quand même leurs dividendes mensuels ?? Mystère et don Antonio !...

Et ce n'était pas un dividende fictif, la balance se faisant à la fin de l'année sur une moyenne générale.

Ce phénomène administratif n'est pas un des moindres que nous ait présentés le Callao.

Aussi, le *Capitaliste* n'avait-il pas eu tout à fait tort de s'écrier le 20 avril 1887 :

« Les commentaires auxquels se livre la presse finan-
« cière sur le dernier rapport de Mr. Perkins pour
« l'exercice 1886 sont durs pour l'Administration. Il n'est
« pas permis d'être moins prévoyant. *L'Administration*
« *a-t-elle donc vécu au jour le jour sans souci du len-*
« *demain, comptant sur la richesse inépuisable de la*
« *Mine ? »*

Une affirmation catégorique pouvait seule répondre, hélas ! à cette interrogation.

Mais si, à Paris, la plupart des feuilles et des Actionnaires critiquent vivement don Antonio, dans le pays on le défend. Pendant que les titres cotent 1.025 francs

à Paris, ils font 1.280 francs à Caracas (change au pair), ce qu'un organe parisien remarque le 17 août 1887 :

« Quoiqu'il en soit, nous devons constater qu'au
« Vénézuëla, on est plus optimiste que jamais ; malgré
« tous les rapports officiels ou officieux, à Caracas
« l'action vaut 320 piastres, soit 1.280 francs. »

A toutes les doléances des Actionnaires, don Antonio répond fièrement, affectant un souverain mépris pour les conseils qui ne sont pas anglais.

Drapé dans son orgueil, dans son imperturbable confiance, il réplique d'un verbe olympien, comme on l'a vu dans la lettre du *Bolivarense* : Les accusations ignominieuses, celles où il est accusé de concussion, d'agiotage, il dédaigne même d'y répondre.

Sa Superbe embrasse l'Univers. Inébranlable dans sa foi, inaccessible en sa Tour d'ivoire, l'Imperator fait annoncer *urbi et orbi* que le Vaisseau qui porte la fortune du Callao est mené par un Capitaine *plus qu'habile*, — ce qui veut dire **infaillible**, — c'est-à-dire dont le coup d'œil est si exercé, la main si incomparablement sûre, qu'on ne pourrait guère mettre en parallèle avec un tel Pilote, que le Génie favorable conduisant la nef des armes de Paris !

La manœuvre de don Antonio qui est à la barre, s'inquiète peu de l'incident... du filon perdu, il n'y a même pas lieu de s'alarmer, proclame le nautonier épique !

Avec une certitude indémontable, l'Œuvre va sans cesse de l'avant... creusant toujours *plus profond*, plus tard seulement *à côté*, n'abandonnant jamais une minute la seule recherche du *rich pay shoot*, son unique Objectif.

Mais avec tant d'audace et de vaillante, de perpétuelle offensive, cette Œuvre manqua de souplesse en présence de l'accident : elle ne sut pas lui opposer de résistance passive, pour en amortir d'abord le choc, en rompre ensuite les effets. Elle s'obstina à lui tenir directement tête, à continuer l'assaut malgré tout : elle s'y brisa, — héroïquement ou absurdement, peu importe — mais sans s'y énerver, car jusqu'au bout elle resta logique avec sa naissance, parfaitement d'accord avec les principes dont elle était sortie, et qui se résument en ces mots : **Filon Exceptionnel, autant qu'Intarissable.**

Voilà pourquoi, le *rich shoot* disséminé, l'opulente cheminée du Callao égarée, don Antonio essaya peu de s'accommoder des conditions nouvelles d'ambiance et de vie.

Connaissant le sol éminemment aurifère, et aurifère au plus haut titre, sur lequel il évoluait, il chercha encore sa colonne pendant sept ans, la chercha mal, puisqu'en profondeur.

Ne l'ayant pas ainsi retrouvée, il s'entêta à la remplacer par une autre, sans vouloir s'arrêter une minute à la considération qu'il eût pu vivre autrement, mais au prix de son amoindrissement aux yeux du pays, c'est-à-dire en faisant table rase de tous les anciens procédés qui enrichissaient une contrée entière, dont la prospérité commerciale eut été momentanément troublée, il n'y a aucun doute.— D'où la Colombia, d'où la Panama, toujours le *rich shoot*, toujours le coup qui donne trente-six fois la mise; il joua jusqu'au bout, et jusqu'à la fin joua son va-tout.

Si l'audace américaine avait pu s'arbitrer en lui de la sagesse et de la prudence françaises, oubliées depuis longtemps dans la Magie de l'Eldorado conquis, don Antonio aurait créé une Œuvre durable.

Celle qu'il édifia, brilla quelque temps d'un incomparable éclat, mais comme une Comète qui apparaît radieuse pour s'éteindre bientôt, alors que le Callao devait être, est encore, mais disparue derrière l'horizon, une Étoile fixe de première grandeur, un Astre éblouissant, toujours à

même de fournir une course nouvelle, un Soleil prêt à s'élever au zénith et à éclipser de ses rayons toutes les autres étoiles au firmament des Mines d'or. — Aussi, puisse-t-il connaître le bonheur de trouver quelque jour un nouveau don Antonio, mais un don Antonio resté français et pondéré par le sentiment de la prévision, un pilote qui ne prenne pas pour blason l'Écu de la Ville de Paris, mais qui, de sens plus rassis, soit plus simplement un Sage.

Le sol du Callao le mérite, et c'est le sort que je lui souhaite, sinon avec tout mon cœur, du moins tout mon cerveau.

*
* *

Le Chemin de fer et les Convois.

Certes, le bon sens ne manquait nullement à don Antonio ; mais son omnipotence et l'absence de toute autorité morale qui dominât ce caractère de haute allure en l'invigorant, firent taire trop souvent la voix de la raison, alors surtout que la personnalité était en jeu.

Le Chemin de fer qu'il construisit, de 1892 à 1896, est une des manifestations, des matérialisations de ce don du jugement mis au service d'un plan, d'une vue générale vraiment remarquables.



Le Yuruari, dont les crues excédant dix mètres.... (P. 318).

Le bon sens lui disait : « A côté du *rich shoot* et sans « y renoncer, mettons-nous enfin à établir autre chose. »

Faire du Callao l'Usine-monstre, le Cœur énorme du District minier, une sorte de Haut-Fourneau où le minerai du Bassin entier viendrait se concentrer et se fondre ; prévoir par là la fusion entre elles et l'absorption par Lui, de toutes les Mines à moyenne teneur, incapables de se suffire sans un broyage intensif, sans la création de puissants moyens, grâce auxquels la quantité suppléerait à la qualité ; ceci, afin d'arriver au même rendement et au même bénéfice par la fixation de la teneur d'équilibre à un taux plus faible, mais à une masse plus forte : l'idée est grande et pratique à la fois et l'avenir est là, ce que Mr. D. Cagninacci a compris admirablement. Celui-ci fait sien aujourd'hui ce programme qui, seul, a permis le Transvaal ; mais, c'est don Antonio qui en a posé le principe et assuré le moyen, il faut lui en rendre la justice.

Ce plan est digne de la belle intelligence qui conçut celui de 1870 ; les deux dessins d'ensemble, d'une vigoureuse empreinte, sont de même ordre et procèdent du même Architecte de génie.

Au Transvaal, dont le minerai possède une teneur plus faible de moitié — et même moins, — que le quartz

moyen du Callao, il est prouvé chaque jour combien est juste la conception d'usines puissantes traitant une quantité considérable de matière.

En réalisant ce nouveau projet, mais — trop tard pour en profiter lui-même, puisque d'autres prirent sa place par sa faute, — le clairvoyant don Antonio a eu, encore une fois, une idée-maîtresse parfaitement juste et il a largement ouvert la voie à ses successeurs.

Il a laissé cette ligne ferrée de dix-sept kilomètres, terminée ou à peu près, puisqu'il ne manque à poser, pour qu'elle soit conforme à son dessin entier, que deux kilomètres à peine de voie dont les rails, les traverses et tous les éléments sont déjà rendus au Callao et soigneusement mis de côté dans ses magasins. C'est là un admirable outil de prospérité. Il constitue, avec l'Usine, qu'un grand journal financier français proclamait la première du monde en 1887, le riche joyau que don Antonio a légué aux héritiers de sa création.

J'ai indiqué quel avait été le rôle bienfaisant, sauveur, de ce chemin de fer depuis 1897.

Il possède trois locomotives, une quarantaine de wagonnets, des trucs, des paires de roues et des essieux de rechange en abondance, du matériel pour quelques kilomètres de plus. Il réunit déjà les principales Mines

du Bassin; le tronçon qui reste à faire peut le relier à la Potosi (Perú), la Mine située le plus au Sud. Pour ma part, je n'ai vu que la partie allant à la Colombia et à la Remington; mais j'ai suivi le tracé jusqu'au bout.

Pendant mon séjour, des wagons chargés de ce matériel arrivaient sans cesse sur les lieux.

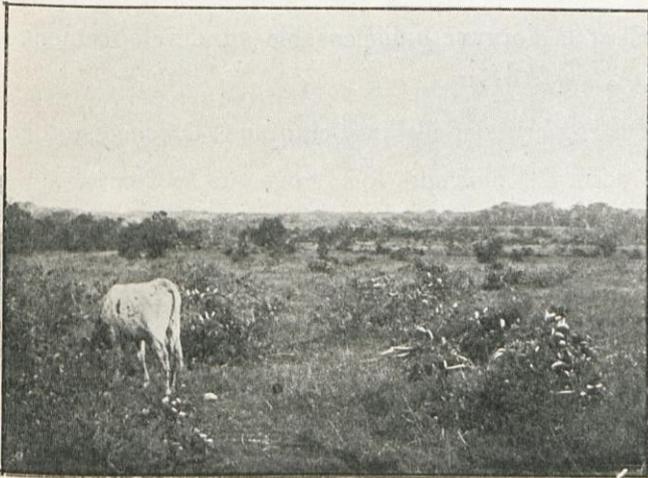
Don Antonio avait conçu une idée ingénieuse pour leur faire passer l'Yuruari, dont les crues, excédant dix mètres, auraient nécessité un travail considérable, soit la construction d'un pont à très-long tablier et se prolongeant loin sur chaque rive pour que l'on pût passer en toute saison, car la rivière n'est nullement encaissée entre ses berges trop basses.

Il avait donc commandé de grands bacs de tôle d'acier; ils arrivèrent tout construits, mais démontés au Callao, où l'on n'eut simplement qu'à les river sur place et à les lancer.

Les bœufs entrent dans l'eau et tirent maintenant le char tout chargé sur un de ces chalands; on hâle et, après le passage de la rivière, les bœufs font à nouveau rouler le wagon qui reprend sa route.

*
* *

Les chars à bœufs ont été jusqu'ici l'unique moyen de transport du Callao qui, dans le cours de sa somptueuse existence, n'a jamais su se rendre indépendant des charretiers : c'est une honte à lui de ne pas avoir



... . Se déroulant dans une savane peu accidentée (P. 320).

créé au moins le chemin de fer à voie étroite qui, aboutissant sur l'Orénoque à Piacoa, ferait tomber le prix de revient à un chiffre sûrement très-inférieur au chiffre moyen d'exploitation du Transvaal.

Cette voie, dont les études ont été faites, ne présente aucune difficulté, aucun ouvrage d'art véritable. D'une

longueur de 180 kilomètres, se déroulant dans une savane peu accidentée, traversant un pays fertile éminemment propre à l'agriculture, elle donnerait au district du Callao une inconnue prospérité, — et de source aussi bien agricole et commerciale qu'industrielle, — tout en restant une affaire de premier ordre pour ses promoteurs.

C'est là l'organe indispensable au développement de l'Eldorado.

On en parle depuis vingt-cinq ans : la concession en a été accordée plusieurs fois, sans que la Compagnie du Callao, qui a distribué près de 50 millions de dividendes, ait trouvé le moyen de se doter de cette arme élémentaire de première défense.

Ce chemin de fer, tous les Ingénieurs le réclament, n'ont cessé de le réclamer.

Mr. Naissant écrit au sujet des transports en 1882, c'est-à-dire presque à l'aurore du Vieux Callao.

« Voilà pour le passé et malheureusement aussi pour
« le présent.

« Pour l'avenir, souhaitons que le projet actuelle-
« ment à l'étude d'un chemin de fer de l'Orénoque
« à Guacipati entre prochainement dans la période
« de réalisation. L'ouverture de cette voie opèrerait

« une révolution radicale dans les conditions écono-
« miques du Caratal, si richement doté par la nature
« à tant d'autres points de vue.

« Lors de notre séjour dans le pays, les Ingénieurs de
« la Compagnie Anglaise qui a pris en main l'exécution
« de cet utile travail, procédaient aux études sur le ter-
« rain. Nous ne pensons pas que la construction de
« cette ligne présente des difficultés sérieuses ou néces-
« site des travaux de quelque importance, mais elle n'en
« sera pas moins une œuvre d'intérêt capital pour le
« pays... »

Mr. Boutan s'exprime ainsi, en 1885 :

« J'aurais voulu, en terminant, annoncer ou constater
« un progrès quelconque dans la question du chemin
« de fer de l'Orénoque au Callao : je ne puis malheu-
« reusement le faire. C'est toujours la même inaction,
« la même inertie.

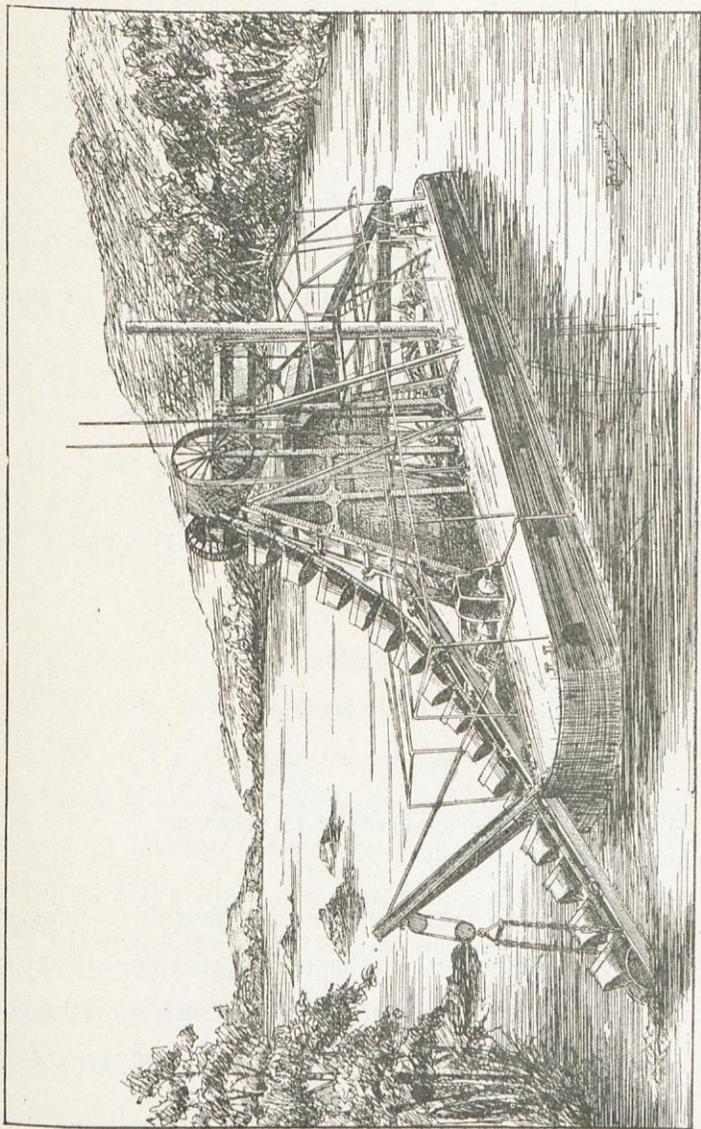
« Combien cependant un tel chemin de fer changerait
« la situation ! Tous les prix étant diminués par suite de
« la facilité plus grande des transports, et la main-d'œuvre
« devenant plus abondante, et par conséquent, meil-
« leure et à meilleur marché, il en résulterait pour
« le prix de revient du traitement de la tonne de quartz
« un abaissement considérable ».

« Ce n'est plus 150 francs que ce prix atteindrait, ou
« même 100 francs avec une administration de premier
« ordre, mais 50 à 75 francs.

« Or, la plupart des filons, auxquels le Callao fait
« heureusement exception, ont en moyenne une teneur
« de une once et quart, soit 125 francs, et il y en a
« beaucoup de ceux-là.

« Il en résulte que, sans le chemin de fer, les Com-
« pagnies qui les possèdent ne peuvent pas vivre, les
« recettes couvrant à peine les frais ; de là les ruines si
« nombreuses accumulées dans ce petit coin de pays
« où, sur seize Moulins à or, quatre seulement sont en
« marche et sur les quatre, un seul, celui du Callao
« permet de distribuer des dividendes. Le chemin de
« fer en question infuserait certainement un sang nou-
« veau dans les artères de ce corps aujourd'hui moribond
« de la Guyane Vénézuélienne... »

Qu'eut pensé Mr. Boutan s'il eut vécu, en constatant, douze ans plus tard, qu'il s'était trouvé un jeune Ingénieur français, Mr. Cagninacci, pour abaisser les prix de revient non pas à 100 francs « avec une administration de premier ordre », mais à trente-sept francs !! et sans chemin de fer!!!



Ma drague était lancée à la rivière.... (P. 326).

C'est alors que « la plupart des filons du pays qui ont en moyenne une teneur de une once et quart, soit 125 francs », selon Mr. Boutan, eussent été exploitables avec profit !

Il eut, pour cela, fallu que Mr. Cagninacci eut été Supérieur deux ans plus tôt, ou que le Callao eut vécu deux ans de plus, ce qui serait inmanquablement arrivé, s'il n'avait pas été tué par la folie commise à la Panama. — Mais il aurait fallu aussi que don Antonio n'ait pas été don Antonio !

Et l'on en est toujours aux chars et aux bœufs pour aller de l'Orénoque au Callao !

*
* *

LES CHARIOTS ET LE TERRAIN.

Le Callao n'a même pas su, à défaut de Chemin de fer, créer son propre outillage charretier en un service indépendant et autonome, et il a continué, du commencement à la fin, à rester le tributaire des convoyeurs du pays.

A vrai dire, cette Corporation, fort intéressante

d'ailleurs, entendait vivre aussi de lui... comme toutes les autres !

Les prix des charrois furent fantastiques ; ils atteignirent quelquefois jusqu'à 1 franc la livre vénézuélienne (de 460 grammes), plus de 200 francs la tonne.

Plus tard, ils baissèrent : ils avaient diminué de plus de moitié, lors de mon passage au Callao ; ils ont continué à descendre encore depuis cette époque.

Ils ne dépassent pas en ce moment trois à quatre centavos (3 ou 4 sous de piastre), près de 15 ou de 20 centimes la livre.

Au commencement de cette année 1894, j'avais transporté les pièces de la drague que j'étais chargé de monter, à Fracatal, soit près de 200 tonnes à mener à 240 kilomètres de là, en pays vierge, avec une route à trouver et à faire, totalement inconnue dans plus de la moitié de son parcours. J'avais dû payer en moyenne 0 fr. 35 la livre environ, c'était même bon marché pour l'époque.

*
* *

Oh ! le serrement de cœur quand, le 28 octobre 1893, débarquant à Ciudad-Bolivar, à mon arrivée d'Europe,

je vis sous les « mamons de l'Alameda », ma pauvre drague, — des centaines de colis, la plupart énormes, des pièces de chaudière pesant trois ou quatre tonnes, jetés là pêle-mêle dans le sable, alors que je les croyais depuis longtemps en route pour Fracatal ! Tout, cependant, devait être prêt à mon arrivée, la route faite, les chars en chemin avec le matériel.....

Voilà dans quelles conditions, il avait été entendu que je venais prendre la Direction générale de l'Entreprise : et je ne trouvais devant moi ni un char, ni un bœuf, ni un charretier ; bien mieux, les gens du pays, sentant, ou espérant, une proie facile, s'étaient coalisés pour m'imposer les hauts prix !

Quinze jours après, mes transports étaient organisés et, au mois de Mars suivant, ma drague était lancée à la rivière, la superstructure et le sluice montés en Avril...

Pareil fait m'est arrivé l'an passé : une Mission d'avant-garde, envoyée deux mois avant mon arrivée, devait préparer les voies et s'installer à Casanare. Or, je la trouvai tout entière alignée en rang d'oignons sur le quai, à Bolivar, attendant le bateau qui m'amenait ! Au bout de quelques jours, elle avait déserté Casanare au grand complet, y abandonnant tous ses colis sans sur-

veillance et était venue me recevoir, simplement afin de m'annoncer, comme une chose toute naturelle, qu'il était impossible de trouver des moyens de transport pour le matériel et les douze ouvriers d'art que j'emmenais de France !

Cette affirmation catégorique n'empêchait pas mes hommes de partir deux jours après, d'être parfaitement ravitaillés en route, si bien en forme qu'ils arrivèrent à Casanare en chantant « la Toulousaine », pendant que moi-même j'organisais mes convois : dix chars se mettaient en chemin la semaine suivante.

Aussi, donnerai-je impérieusement ce conseil à tout chef d'une entreprise :

« Quand vous allez vous installer dans l'Orénoque, ne vous fiez à personne.

« Vous avez eu beau tout prévoir à l'avance, donner les instructions les plus précises, tracer pour vos seconds un guide-âne qu'un enfant suivrait avec un bandeau sur les yeux, rien ne sera fait avant votre arrivée, parce que ce personnel européen, s'il n'est rompu d'avance au pays, sera frappé de « bolivarite aiguë » dès le lendemain de son débarquement. — Partez donc vous-même, toujours le premier, soyez votre propre avant-garde,

pour fermer ensuite la marche à la fin de l'opération...., ou vous êtes perdu ».

Le premier obstacle auquel se heurte un Etranger dans cette contrée des difficultés, parce qu'elle est celle des grandes distances désertiques en pays vierge, réside naturellement dans les transports : il ne parvient à le vaincre qu'avec une méthode patiente, jointe à une habitude parfaite du milieu. Que si, irrité par son inaction, il part à cheval, amenant son personnel, il commet la pire des folies, car il doit avant toute autre manœuvre, — même, surtout, si un Conseil d'administration le presse et lui demande d'exécuter un **raid en forêt**, ainsi qu'il m'a été reproché de ne pas l'avoir fait !! — asseoir solidement sa base d'opérations, assurer ses ravitaillements, échelonner des convois sur la route, les surveiller lui-même et, après les avoir ainsi organisés et fait partir sous sa présence effective, passer seulement avec le personnel de début, quand ses premiers vivres et ses premiers outils arrivent à destination.

Plus le théâtre de ses opérations est éloigné, plus la vérité que j'énonce ici acquiert de force : d'abord les chars, parce que d'abord assurer l'existence en des solitudes où il n'y a rien que des savanes et des bois, les hommes après.

*
* *

Les chars du pays sont de deux ordres :

1^o Le chariot à deux roues, le « carro » que traînent de 3 à 6 paires de bœufs et qui porte de 1 tonne à 2 tonnes au maximum ;

2^o Le grand char à quatre roues, appelé « wagon », sur lequel on peut mettre jusqu'à 4 et 5 tonnes, même 6 tonnes ; on l'attelle d'un nombre de paires de bœufs que j'ai vu atteindre vingt ; d'ordinaire, il n'a pas plus de 6 à 10 paires.

Les chars qui transportent des marchandises sont généralement encapotés d'une « carrossa », dôme en arceau recouvert de feuilles de carata (palmier).

Les « caleteros » — on devrait dire careteros — ou charroyeurs, sont les uns d'incomparables porteurs, les autres d'habiles, mais brutaux bouviers.

Les premiers, par équipes de quatre, huit, dix hommes et plus, soulèvent les plus lourdes pièces à l'aide de simples gros bâtons et les mettent sur leur épaules, ou les portent en brancard, mais avec un véritable sens de l'accord parfait, quand il s'agit de lever, baisser, pousser, déposer ensemble.

Une scène curieuse est le déchargement d'un bateau par les gens de la « Caleta », corps de métier très-bien organisé et fort méritant, dans la rade de Ciudad-Bolivar.

Il n'y a là ni quais, ni grues, ni appareils de port de quelque nature que ce soit : il en est d'ailleurs de même sur toute la Côte Vénézuélienne, à Carupano, à Barcelona, à Puerto Cabello, sauf à la Guayra, dotée depuis quelque quinze ans d'un wharf en maçonnerie.

Dans l'Orénoque, le bateau sans quille qui vient de la Trinidad approche le plus près possible de la berge, à laquelle il est relié au moyen de deux longs madriers plats, qu'il porte toujours avec lui et que l'on conjugue par leurs extrémités au moment de l'atterrissage : c'est sur cette passerelle branlante que s'opère en entier le déchargement du bateau, et, en entier aussi, sur les épaules des hommes de la caleta, pour tout ce qui n'est pas vivant.

Ces manouvriers, qui en remontreraient à nos Forts de la Halle, dont ils suppléent aux biceps et aux muscles cervicaux, scapulaires et dorsaux, par une dextérité vraiment remarquable, — débarquent ainsi des pièces pesant plusieurs tonnes.

En Savane, les charretiers sont également très-adroits : — une chaudière pèse souvent 6 et 7 tonnes, même

davantage, qu'ils manient lentement, mais à coup sûr.



Les wagons sont recouverts d'une carossa (P. 329).

Autant que possible, les chars partent pour l'intérieur

plusieurs ensemble, afin de pouvoir se donner [main-forte en cours de route.

Le départ d'un convoi de wagons est un spectacle peu banal, surtout lorsqu'ils sont lourdement chargés.

Un char atteté de ses 12, 15 paires de bœufs est prêt à partir. De chaque côté des animaux, les bouviers, armés de solides perches, longues de plusieurs mètres et aiguillonnées, se tiennent prêts au nombre de quatre, de six et au-dessus. Le patron donne le signal : alors, tout ce monde pousse des hurlements formidables, les coups, après une vive piquûre, pleuvent sur les échines des bœufs à tour de bras, mais avec un ensemble étonnant, de telle sorte que les animaux, excités par les cris et meurtris par la bastonnade soudaine, donnent à la même seconde le vigoureux coup de poitrail qui fait déraiper l'attelage.

S'il survient un passage difficile, une montée, la traversée d'un « caño » ou d'un « moritchal », la rencontre d'une « bomba », les chars sont tirés un à un pour franchir l'obstacle, on attelle alors tous les bœufs au même wagon.

J'en ai mis jusqu'à soixante tirant ensemble ; la

force développée ainsi est colossale, bien que la simultanéité d'action soit bien plus difficile à obtenir.

*
* *

BOMBAS ET FARAYONES.

Précisément, pendant que je me trouvais au Callao, j'appris qu'un wagon, chargé des principales pièces d'une locomotive, s'était embourbé dans une « bomba » entre le passage du Miamo et l'Yuruari; cet accident bloquait une théorie d'une dizaine de wagons portant du matériel de chemin de fer et qui suivaient le char resté en panne.

On n'appelle pas « bomba » seulement une poche d'or dans une veine de quartz; c'est aussi, au milieu du chemin, une poche de boue ayant parfois plusieurs mètres cube et d'une profondeur qui peut atteindre 2 et 3 mètres, même beaucoup plus.

Le sol des savanes se compose superficiellement d'une couche de sable généralement mince, mais dont l'épaisseur est souvent de quelques pouces, quelquefois d'un pied ou deux, comme on le voit à Botijon, première halte des routes de Bolivar vers le Caroni.

Cette couche de sable, presque entièrement composée de poussière de quartz — aussi est-elle d'un grain admirable de finesse et de blancheur, ainsi qu'on peut en juger d'après les photographies aux lignes suivies par les routes, — ce lit de sable repose sur de puissantes assises d'argile qui atteignent jusqu'à des centaines de mètres d'épaisseur ; l'argile est ici de la roche en place, un silicate d'alumine souvent lié par de l'ocre jaune ou rouge.

Quand l'oxyde de fer est en proportion suffisante, il joue le rôle de ciment et la roche prend la consistance d'un conglomérat.

Ce conglomérat, empâtant lui-même des fragments de quartz, et même d'argent et d'or, se rencontre fréquemment en masses arrondies ou rognonnées, qui vont de la grosseur du pois pisolithique à celui de boulets de 30 et 40 kilos : en bien des points, le sol se parsème de ces limonites, qu'on désigne sous le terme impropre de « mocos de hierro » (champignons de fer).

D'après cette configuration, le lecteur, fût-il peu géologue, comprend que ces savanes sont restées pendant de longs siècles sous l'eau de mer, ou de lac.

De loin en loin s'y dressent des bancs ignés de gneiss et des crêtes de soulèvements de schistes cristalloyphyl-

liens, bancs remaniés, bien plus tard, par un puissant



Les Savanes, avec leurs chaparros, ressemblent à d'immenses vergers abandonnés (P. 336).

métamorphisme général. Les bords arrondis de ces roches, lissés par l'action des agents extérieurs, les font quelquefois ressembler à d'énormes globes ronds ou ovoïdes, d'un aspect très-bizarre et bien particulier à ces plaines.

Sur le sable de la savane poussent des touffes de graminées qui ont pu fixer un peu de terre végétale.

Le « chaparro », dont le port peut se comparer de loin à celui d'un pommier, est, par excellence, l'arbre de ces savanes, qui ressemblent ainsi à d'immenses vergers abandonnés.

Arbre absurde que ce chaparro, véritablement bon à rien ; son bois, rouge et noueux sous une peau verruqueuse à squames grisâtres, est impropre à tout service, il ne brûle même pas ; les racines ne valent pas mieux ; quant aux feuilles, larges, sèches, coriaces et râpeuses, elles sont également inutilisables ; les ânes eux-mêmes ne peuvent les mâcher.

Pour terminer l'aspect de la savane, on sait que de longs rideaux de moritchales, — un peu analogues aux marigots d'Afrique, — viennent fréquemment la couper et offrir au voyageur la fraîcheur de leurs sources claires et le charme de leur ombrage reposant.

Mais, c'est aussi dans le voisinage de ces humides moritchales que les « bombas » sont, évidemment, les plus fréquentes.

On se représente aisément la formation de la « bomba ».

Pendant la saison des pluies, un trou se forme au sein de l'argile pour une cause quelconque : stagnation de l'eau dans un creux formé par la déclivité du terrain, dans une cupule laissée par l'arrachement d'un quartz gisant sur le sable, par le pied d'un bœuf, — ou bien c'est une rigole provoquée par l'ornière d'un char, qui est le point de départ. La pluie tombe à torrents, l'argile se délite de plus en plus sur les bords de la dépression : la « bomba » est formée...

Une petite bomba peut être le début d'un « farayon », immense précipice qui atteint jusqu'aux assises plutoniques restées dures et sur lesquelles repose l'argile ; ou, ce sont encore des bancs entiers de cette argile délayée au point de contact, qui glissent sur ces roches sous-jacentes en masses de milliers de mètres cubes. Il se forme ainsi des excavations de plusieurs lieues, des effondrements de milliers d'hectares de superficie ; le

« farayon » commencé peut se continuer pendant un demi-siècle, un siècle....

Lorsque ses bords approchent des routes suivies, on est obligé de dévier ces dernières au fur et à mesure que l'érosion mange du terrain, et l'on est amené ainsi à allonger sa route parfois d'un bon nombre de kilomètres.

La fin du farayon se produit naturellement par la végétation qui envahit son fond. Les arbres poussent, puis les franges, les contours de l'éboulement s'adoucissent et le pays prend une configuration nouvelle. Mais quelqu'un de ses côtés faisant la tache d'huile, peut s'agrandir indéfiniment, jusqu'à ce qu'enfin la rencontre d'une roche solide vienne bloquer de sa masse la paroi argileuse à pic qui s'effondre chaque année par paquets énormes à l'époque des pluies, et limiter ainsi l'œuvre de destruction.

*
* *

Un des plus grandioses phénomènes d'érosion de ce genre que j'aie vus, longe la route qui mène de Bolivar à Casanare : il est à 14 kilomètres de la ville.

Le massif rocheux des Dos-Hermanos (les Deux-Frères) le termine au Sud, entre cette piste et la route terrestre du Callao.

Montagne jumelle et bizarre, comparable aux deux bosses d'un gigantesque dos de chameau, les Dos-Hermanos ont vu dans la selle comprise entre leurs protubérances, se dérouler, en 1898, la bataille qu'offrit, et que perdit, le Chef des Insurgés, le Mocho Hernandez au général Guardia, Commandant des troupes gouvernementales : tout récemment, ce dernier resta pendant plusieurs semaines, notre camarade de table à l'excellent hôtel Decori, à Ciudad-Bolivar.

Ce fut une véritable boucherie : un millier de soldats, tués au machete, gisaient sans sépulture, les dames de Bolivar se cotisèrent pour les arracher aux becs des « samuros » et les faire enterrer. Mon dévoué et loyal ami Adriano Blanco, aide de camp du général Guardia, assura la victoire, en amenant pendant la nuit « el parque », le ravitaillement en munitions, les deux troupes ayant la veille épuisé les leurs ; il m'a raconté toutes les péripéties de ce combat meurtrier qui valut au courageux général Hernandez, fait prisonnier, plusieurs années de « carcere duro . »

A chacun de mes voyages depuis 1891, je suis d'un œil attentif, passionné même, l'évolution de ce farayon, actuellement grand comme un département français, mais dont le fond, en majeure partie rendu à la vie

végétale, se surexhausse et se nivelle lentement. Sa présence a bouleversé de fond en comble l'aspect de la région. Il s'étend sans cesse à l'Ouest, rongant la route du Caroni que je parcours depuis onze ans. A chacun de mes passages, j'ai vu celle-ci de plus en plus fortement déviée vers le couchant, où elle décrit aujourd'hui une immense courbe. J'y suis passé tout dernièrement, — il y a quelques mois, — avec ma femme et mon domestique blanc, comme nous rentrions à Bolivar pour revenir en France.

Nous avons quitté Botijon, dernière halte, à six heures et demie du soir.

Il était maintenant sept heures et demie, il faisait une nuit effrayamment silencieuse, d'un noir d'encre, une nuit tombale, d'une opacité inconnue à nos climats. Je savais le danger d'approcher trop près du farayon, car il se trouve en contre-bas du chemin qui le surplombe immédiatement, au-dessus d'une chute à pic d'environ cinquante mètres ; ayant fait cette route un grand nombre de fois, je la connais parfaitement.

Dès que je compris, à l'heure de ma montre — je la consultais toutes les cinq minutes à l'aide d'une allumette — que nous approchions du précipice, je fis

abandonner la piste et j'opérai une large conversion à gauche en me jetant dans la savane.

Pour retrouver le chemin, nous n'eûmes ensuite qu'à appuyer un instant sur la rêne droite. Les bêtes eurent seules la perception nette de l'instant précis où leur pied reprit le contact avec le sol du « camino real » ; prétendre les guider par une nuit pareille, eut été vouloir se perdre.

Nous n'avions évité cet écueil que pour nous fourvoyer sur un autre du même genre, précisément en essayant de diriger les animaux.

A l'entrée de Ciudad-Bolivar, existe un autre farayon plus petit, mais fort dangereux à cause de faciles éboulements; il est la suite du précédent dans les temps passés, et côtoie une des routes qui entrent à Bolivar, au coin du Moritchal de don Antonio.

On appelle ici « Moritchal », une maison de campagne située dans les faubourgs de la ville, et établie sur un « Moritchal » qui donne à ces jardins leur fertilité... et ses moustiques. Chaque famille riche de la ville a son Moritchal.

Celui de don Antonio est, cela va de soi, des plus

luxueux, car le Président du Callao y a dépensé des centaines de mille piastres, y installant, entre autres choses coûteuses, un beau Moulin à vent, américain, pour le montage de l'eau.

Nous avons reçu plusieurs fois l'hospitalité la plus parfaite dans cette villa encore très confortable à cette époque, et où nous amenait à chaque visite le landau, signé Binder, que don Antonio avait fait venir de Paris, ainsi que presque toutes ses autres voitures, et qu'il nous envoyait fort aimablement.

Près d'atteindre ce point ce soir-là, je commis l'imprudence de vouloir conduire ma mule.

Nous avons semé en route nos deux péons harassés : nous en étions à notre 234^e kilomètre depuis la veille à midi, heure de notre départ de Casanare, où j'avais laissé Mr. H. Quenza à la tête de l'exploitation. Aussi, restions-nous seuls, ma femme, moi et notre fidèle domestique français, un solide gars breton, d'un dévouement et d'une honnêteté à toute épreuve, le bon Jean Coïc.

Je marchais en tête et savais l'entrée de Bolivar fort difficile, comme l'est aussi sa sortie, à cause des centaines de chemins qui s'entrecroisent dans tous les sens, de ce côté de la ville. Mais, apercevant distinctement les

feux de la capitale qui perçaient seuls l'obscurité compacte des ténèbres, je pensais pouvoir m'y orienter et avais mis « le cap » dessus.

En approchant, la cité me fut subitement cachée par la colline de l'Abattoir, sans que je m'en rendisse compte à ce moment-là, et je ne vis plus que quelques lumières



Casanare, où j'avais laissé Mr. H. Quenza (P. 342).

brillantes et hautes, vers notre gauche. Croyant avoir encore devant moi les derniers réverbères de la ville à l'Ouest, j'eus le tort d'y diriger ma monture, qui n'obéit que tout-à-fait à contre-cœur. Elle avait marché jusquelà d'un pas égal et vif, comme très-sûre de son chemin, mais je m'imaginai qu'elle nous menait dans une autre

direction que l'hôtel Decori, notre domicile, et sans doute vers quelque habitation qui lui aurait été plus familière.

Il était environ neuf heures.

Au bout d'un demi-heure de marche, il me parut évident que nous étions complètement égarés, bien que les lumières de gauche piquassent toujours l'ombre épaisse de leur éclat fascinateur, comme allumées pour nous perdre par quelque « brujo », ou quelque mauvais génie.

Les animaux se refusaient de plus en plus à obéir. Tout à coup ma mule fit un formidable saut en arrière qui faillit me désarçonner ; nous étions les uns sur les autres, ma femme et Jean Coïc s'arrêtèrent d'instinct. Nous changeâmes de direction, un peu au petit bonheur. Nos bêtes marchaient avec hésitation et en rechignant, buttant à chaque pas sur des éboulis, des tertres, ou de grosses mottes de terre, quand ma monture fit, malgré l'éperon, un nouveau bond en arrière, plus violent encore que le premier.

Une affreuse pensée me vint : Le Farayon !

Avec beaucoup de circonspection, je mis pied à terre. L'air était heureusement très-calme, tendu d'orage, ce

qui me permit d'allumer la bougie de ma lanterne de selle, trouvée et déployée en tâtonnant. Passant ma bride à Jean, je lui demandai son Winchester ; j'enlevai de la crosse la baguette d'acier, en vissai les morceaux, et m'en servis pour tâter prudemment le terrain tout autour de nous, car la clarté de ma lanterne était insuffisante ; à moins de deux mètres devant notre petit groupe, s'ouvrait à pic le gouffre dont la chute en ce point dépasse vingt mètres ! Et deux fois, ma brave « mulita » noire, renâclant sous la morsure de la large molette qui lui labourait rageusement les flancs, avait refusé de se laisser tuer dans le Farayon... même avec son cavalier, aussi aveugle que butor en cette circonstance exceptionnelle.

Je me rendis compte alors que les feux qui m'avaient égaré provenaient du moritchal de la famille Aristiguette. Certes, je le connaissais bien, ce moritchal : il est situé de l'autre côté du Farayon, mais, en l'absence de tout autre point de repère par une pareille nuit, je n'avais pensé ni à lui, ni à la fâcheuse interposition de la montagne de l'Abattoir.

L'hésitation n'était dès lors plus permise sur le meilleur, et même sur le seul parti qui nous restât à prendre.

Ce n'était pas la première fois que je m'étais trouvé dans des pas aussi difficiles et aussi critiques, où l'animal avait fait preuve de plus d'intelligence — et d'esprit — que moi; aussi, décidai-je que nous laisserions dès ce moment les bêtes se conduire seules pour enfileur le bon chemin, que j'avais si sottement manqué. Avec leurs soixante lieues dans les jambes, elles devaient avoir hâte d'arriver autant que nous-mêmes.

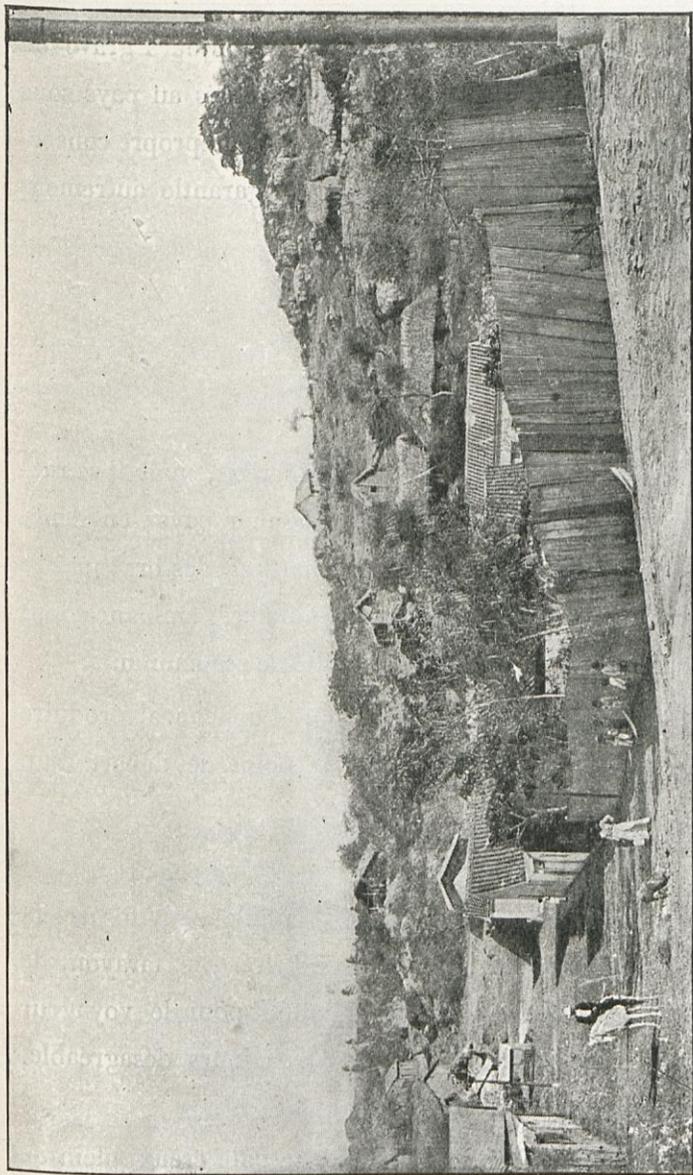
Elles le prouvèrent en ne se faisant pas répéter deux fois le commandement muet.

Dès que les rênes furent lâchées, « Kiss Me », la belle mule grise de ma femme, passa rapidement devant moi et se mit à mener la troupe; une demi-heure après, nous étions chez notre brave Napoléon Decori, la providence des Français à Bolivar, et qui nous fit fête.... seulement il était onze heures du soir.

Les accidents ne sont pas très-rares sur le bord de ces précipices.

Au fond du Farayon des Dos-Hermanos, j'ai vu le squelette d'un cheval qui, dans un temps de galop, et sans doute d'affolement, s'y était jeté quelques semaines plus tôt.

En approchant de ces gouffres, il faut donc se montrer d'une prudence extrême et craindre aussi les ébou-



La cité est cachée par la colline de l'Abattoir (P. 343).

lements. C'est également une faute toujours grave de violenter ces animaux, qui sont habitués au pays sous tous ses aspects et dont l'instinct de leur propre conservation est, pour le cavalier, une garantie autrement sûre que ses facultés personnelles.

* *

Le farayon m'a fait sortir de mon récit, mais il se rattache à la description de ce singulier pays ; en Amérique, tout se fait en grand. La nature a des brucqueries fantastiques et des poussées formidables, ambiance dont procède certainement la mentalité de ses habitants.

On a vu l'empreinte du sabot d'un cheval produire une bomba et la bomba être le point de départ d'un farayon....

Pour être d'un abord moins terrible et d'un aspect moins chaotique que son grand frère le farayon, la « bomba » n'en constitue pas moins pour le voyageur et pour les chariots un accident toujours désagréable, souvent même dangereux.

Rien ne les décèle à l'avance ; ce pâté creux, plein de boue liquide, forme un vase clos dont le couvercle serait

représenté par une mince croûte d'argile cuite au soleil, et sur laquelle une herbe trompeuse a poussé...

L'animal devine habituellement la bomba et ralentit le pas, puis s'arrête. Pour peu que son pied s'enfonce, il essaie de se jeter en arrière. Mais alors il est généralement trop tard ; il glisse et se débat dans la vase en réactions furibondes, si les sabots de devant n'arrivent pas à rencontrer le tètre : en ce cas, il peut y rester, ainsi que son cavalier qui n'a pas pu se dégager, car l'excavation est souvent profonde.

Dans ces occasions, l'animal a certainement mal calculé en affrontant l'obstacle qu'il connaît et que l'homme, lui, ne peut pressentir.

Mais, dans sa cervelle moins complète, il a dû faire abstraction du poids du cavalier, de la selle, des bols, des capoteras, en un mot de cent ou cent cinquante kilos de surcharge, qui sont la vraie cause pour laquelle la pellicule, assez résistante peut-être pour le poids de la bête, ne l'est plus suffisamment, si l'on y ajoute l'excédent de bagages que celle-ci n'a pas compris dans son évaluation simpliste.

Généralement, on en est quitte pour la peur, parfois pour un désagréable bain de boue... non médicamenteux.

Quant aux chars, une croûte assez forte pour résister

aux quatre ou cinq cents kilos que lui offre un bœuf, n'est pas assez épaisse ni assez solide pour une charge de plusieurs tonnes, elle cède et le char reste alors en piteuse posture, enlizé et plus ou moins englouti.

Tel était l'accident qui venait de m'être signalé et que je voulus aller voir, bien que j'en eusse été souvent le témoin. Mais je désirais prendre à nouveau une leçon de choses, puisqu'on m'assurait que l'on avait sous la main une équipe de grande habileté.

Nous partîmes de grand matin.

Le wagon, qui portait une chaudière, était en partie enseveli, faisant cocassement un angle de quarante-cinq degrés avec le sol sur un de ses côtés; toute sa moitié gauche avait disparu dans la bomba, pendant que les roues du côté droit restaient, à peu près, hors de terre.

En présence d'une aventure de ce genre, on commence toujours par décharger : là est vraiment la grosse difficulté.

Quelques mois auparavant, un des chars portant l'élinde de ma drague, s'était « embobado », enfoncé dans une bomba, qui se trouve au bas de la terrible

montée du Desayuno, entre le second paso de la Santa-Barbara et Casanare.



L'Hôtel Decori, providence des Français à Bolívar (P. 346).

Il avait fallu trois semaines pour le tirer de là, à grand renfort de palans différentiels et grâce aux treuils à main de l'avant de la drague, que j'y avais fait transporter.

Cette fois, je fus vraiment émerveillé de l'adresse et de l'ingéniosité des convoyeurs.

Le matériel immense du Callao était à leur service, à peu de distance : plus sûrs de leurs moyens propres, ils ne voulurent pas l'utiliser.

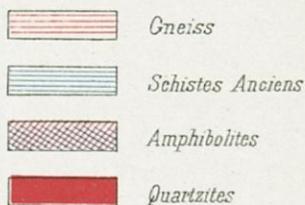
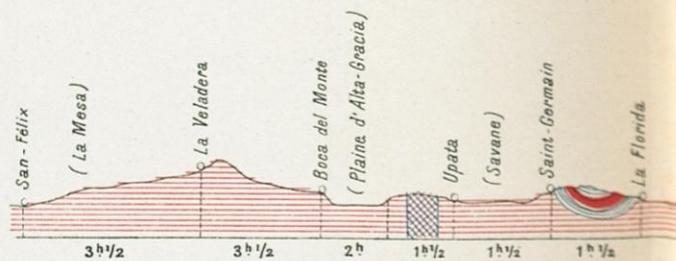
Simplement par le secours de pieux grossiers et de cordes, ils avaient, le soir même, relevé la chaudière qui



Au bas de la terrible pica du Desayuno (P. 350-351).

fut maintenue dans cet état pendant la nuit, — soulevée au-dessus de la bomba, et au niveau du sol, — avec des arcs-boutants faits de grosses branches d'arbre. Le second jour, on la laissait glisser à terre sur le côté, on séparait l'avant-train du char et on dégageait l'arrière. A la fin de la troisième journée, le wagon était

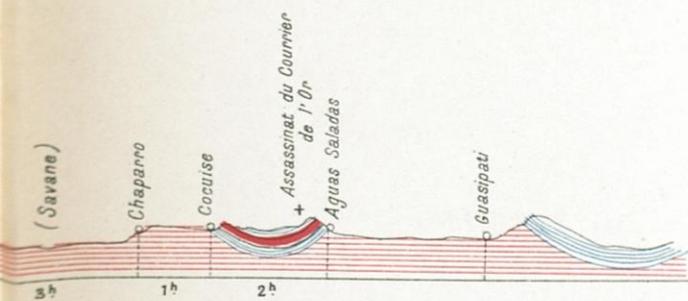
armé à nouveau, chargé et prêt à repartir. N'usant que des moyens les plus rudimentaires et les plus primitifs, sans l'aide d'aucun cric ou vérin, d'aucun palan ou moufle, ces charretiers avaient fait un véritable tour de force, grâce uniquement à leur dextérité.



ROUTE D'ÉTAPES (

PAR M. MAURICE BERNARD, AVE

(1)



COUPE GÉOLOGIQUE)

LES HEURES DE MARCHÉ A MULE

00)

CHAPITRE III

LE RETOUR

CHAPITRE III

Le Retour.

Cependant, je devais songer au retour, si je ne voulais pas m'exposer à manquer le *Bolivar* qui allait passer à las Tablas et nous conduire à Ciudad-Bolivar. Je venais de recevoir d'Upata une dépêche que l'on y avait apportée de Fracatal ; tout marchait bien sur mon Exploitation.

Aussi, anxieux de recevoir au plus tôt les nouvelles instructions que j'avais demandées à mon Conseil d'administration — et auxquelles je serais ainsi en mesure de répondre par courrier, — je décidai que nous prendrions, pour rentrer, la route mixte ; c'est la voie mi-terrestre du Callao à San-Feliz, mi-fluviale ensuite par l'Orénoque, qu'on remonte de San-Feliz-de-las-Tablas jusqu'à Ciudad-Bolivar.

*
* *

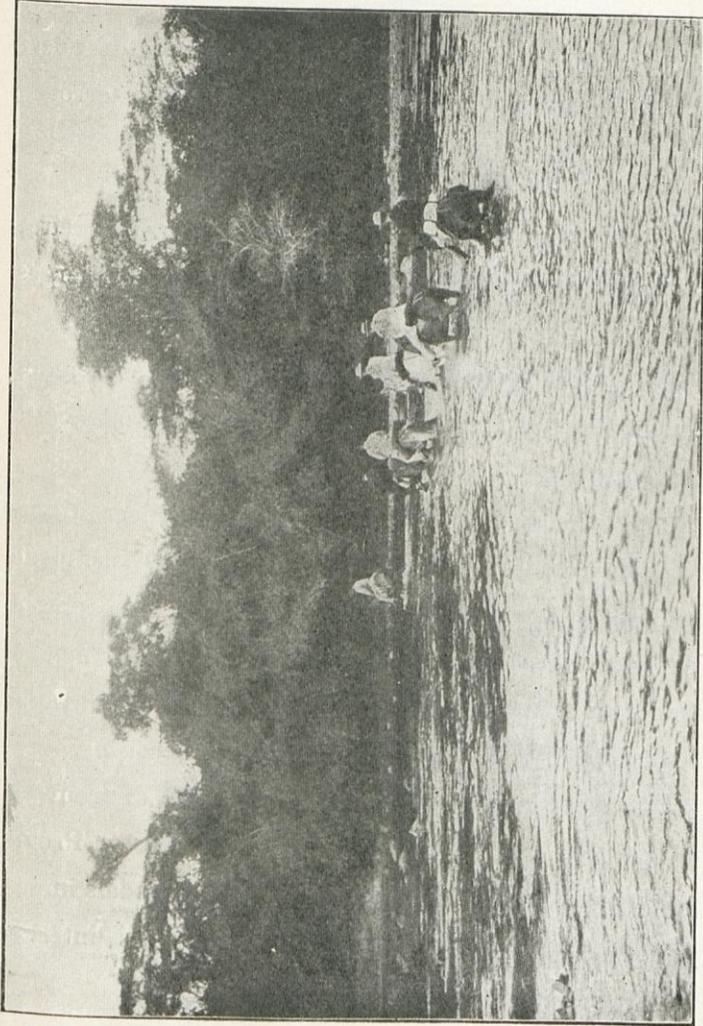
DÉPART DU CALLAO.

J'aurais cependant bien désiré rester un peu plus longtemps au Callao.

Certes, j'avais mis tout mon temps à profit pour étudier le mieux possible ce Bassin extraordinaire, mais j'aurais voulu pousser plus loin, visiter de même les bassins voisins, c'est-à-dire les îlots forestiers limités par le gneiss, analogues au Callao, et qui forment la majeure partie — la partie nord — de l'aire de ce que je considère être l'*Eldorado* mystérieux de la légende espagnole : à l'Est, Cicapra, dont l'accident survenu au début de mon voyage m'avait inopinément détourné ; au Sud, le Choco, qui jouit également de la réputation d'une grande richesse.

On a retiré aussi de ce dernier beaucoup d'or de cantera et il possède, entre autres filons découverts, une superbe veine dont un groupe de la Trinidad avait essayé l'exploitation. Feu Mr. Mas... notamment, y monta un Moulin et y engloutit des sommes considérables ;

c'était, il est vrai, à l'époque où seule pouvait vivre une



Nous passâmes l'Yuruari à cheval (P. 364).

Mine d'une richesse anormale par rapport à la teneur moyenne du district, soit le Seigneur Callao lui-même.

Je ne doute pas qu'un effort industriel véritable amènerait d'excellents résultats à Cicapra et au Choco. Les prospecteurs du pays estiment ces deux gîtes aussi riches que celui du Callao ; ceux que j'ai interrogés parmi eux n'en parlent qu'avec enthousiasme.

Quant aux gisements signalés par le Père Pereira, situés encore plus au Sud, ils sont complètement vierges et à découvrir à nouveau.

J'ai pu, je crois, reconstituer le mode d'opérer des Espagnols pour leurs exploitations aurifères dans cette contrée.

Cette description — inédite — m'entraînerait au-delà des bornes de ce récit, mais je reste persuadé qu'ils se disposaient seulement, quand ils partirent, à exploiter les terrains transmis plus tard à la connaissance du Père Pereira, tandis qu'ils avaient travaillé intensivement le Callao et les îlots les plus voisins.

J'avais déjà manqué Cicapra ; le Choco se trouve à une cinquantaine de kilomètres au Sud de Nueva-Providencia ; les importantes nouvelles que j'attendais impatientement d'Europe me firent remettre ces si intéressantes excursions à plus tard.

Quatre jours seulement me séparaient du pas-

sage du bateau. Aussi n'avais-je plus de temps à perdre.

Je pus me procurer, à Nueva-Providencia, une de ces voitures américaines à deux roues, du genre spider « araignée », à la fois légères et robustes, presque entièrement construites en tube d'acier et recouvertes d'une toiture de toile cirée ou de cuir, en forme de demi-capote ; leur centre de gravité, sous des ressorts disposés à l'opposé des nôtres, est placé très-bas, ce qui les rend à peu près inversables.

J'en avais une certaine habitude, en possédant une semblable à Casanare.

Cette voiture peut, en principe, passer partout où va un char, pourvu que l'on ait sous la main une force de traction suffisante et de bons renforts aux mauvais endroits.

Sachant que le « camino real » du Callao à las Tablas est plutôt meilleur que celui de Casanare, où je m'étais rendu de cette façon, j'avais décidé de m'en servir ici. Cela devait nous permettre de rallier las Tablas plus rapidement et avec beaucoup moins de fatigue qu'à selle. Au préalable, j'essayai longuement mon tilbury couvert que j'attelai de trois mulets un peu forts et je me rendis compte que l'attelage était bon et suffisant.

La voiturette n'avait que deux places ; je m'y installai avec ma femme et pris les rênes.

Pedro marchait en éclaireur, afin de chercher les « pasos », les gués, et de me signaler aussi les endroits difficiles, les « bombas » surtout, que devaient rendre fréquentes, en cette saison, les ondées continuelles détrempant le terrain.

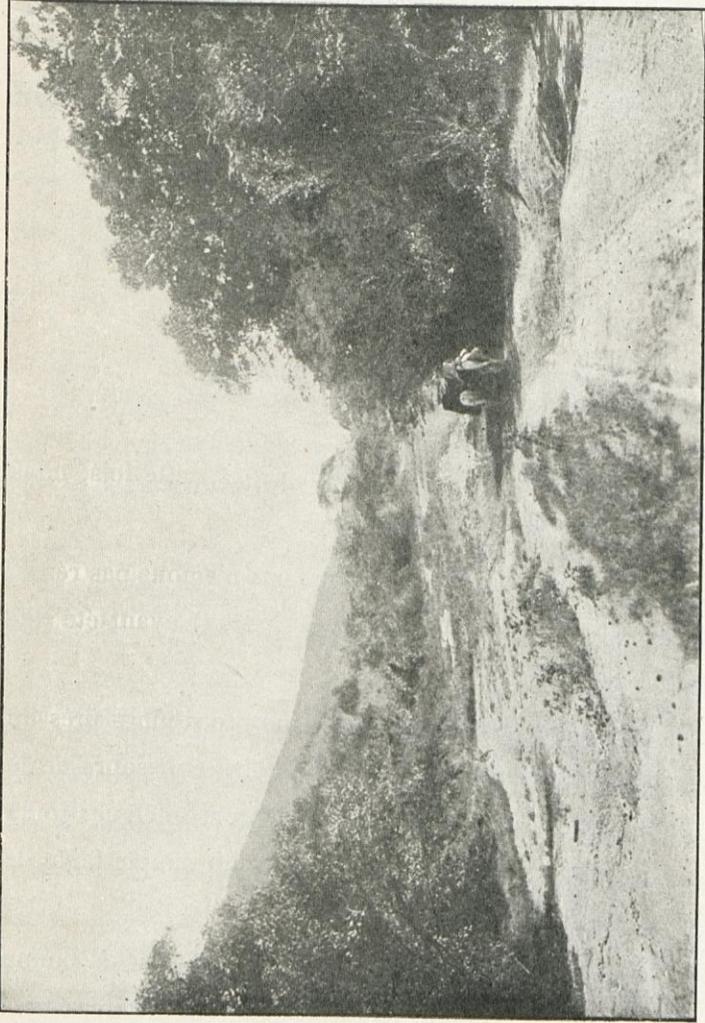
John et Miguel nous suivaient, tenant par la bride nos animaux sellés dont je ne me sépare jamais, afin d'être sans cesse paré pour toute éventualité.

Bien m'en avait pris de cette sage précaution, une fois entre autres.

Je rentrais du Caroni à Bolivar : l'essieu de la voiture se rompit en pleine savane, et, sans notre réserve de bêtes de selle, nous aurions été obligés de monter à poil les mulets de trait en abandonnant notre véhicule avec ses petits colis, perspective assurément peu gaie à cent kilomètres de partout. Ce système me permet, en outre, d'avoir sous la main un excellent renfort toujours prêt, puisque je peux, en cas de besoin, atteler toutes les bêtes à la fois.

Enfin, aux passages des rivières, nous quittons notre spider pour enfourcher nos montures et passer ainsi sans nous mouiller.

Dans ces moments-là, Pedro prit le fouet à ma place



Entre Guacipati, Aguas-Saladas, et Platanal qui furent brûlés sans encombre (P. 365).
(On remarquera la blancheur du sable.)

ou monta une des mules en postillon. Parfois la caisse de la voiture se trouva entièrement dans l'eau pendant

ce voyage ; ce mode de locomotion ne manque donc pas de pittoresque, mais aussi d'imprévu.

Telles sont les conditions [dans lesquelles nous quitâmes le Callao le mardi à la « mañanita » ; le bateau était attendu à las Tablas dans la nuit du jeudi au vendredi.

*
* *

ENCORE LA LIGNE D'ÉTAPES.

Nous passâmes l'Yuruari à cheval et, cette fois, nous pûmes traverser le Miamo à gué.

J'y rencontrai le passeur, que nous n'avions pas réussi à trouver à l'aller, sa « lancha » (bateau) ayant été emportée par le courant.

Notre cœur se serra quand nous repassâmes près du grand higuerotte que le formidable coup de sabre de la foudre avait fendu des pieds à la tête quelques jours auparavant, puis transporté comme un simple fagot de bois, sous nos yeux épouvantés.

Nous marchions d'un train rapide, trottant à bonne allure dans la savane, quand la route était facile, et gagnant ainsi un bon tiers du temps sur notre marche habituelle.

J'espérais faire en douze heures le trajet du Callao à Upata qui en exige d'ordinaire dix-sept ou dix-huit. Aussi, ne nous arrêtâmes-nous pas, même pour notre déjeuner que nous prîmes dans la voiture en marchant : il se composa de pain, de vin, de potted beef (conserves anglaises de hachis de bœuf), de poulet froid et d'une terrine de fromage Potin.

Guacipati, Aguas-Saladas, los Platanales ou Platanar, Cunuri — ou Cunuli —, la Candelaria, Cucuisa et Chaparros furent brûlés sans encombre.

Nous vîmes tout près de la route, au milieu de hautes herbes, la tombe marquée d'une croix où fut enseveli en mai 1878, le Courrier de l'or assassiné par une bande de malandrins, étrangers au pays, ramassés d'Américains du Nord, paraît-il. Le défilé se prête admirablement à une embuscade, les brigands masqués s'étaient cachés derrière des rochers qui bordent la route. Recherchés immédiatement par les Vénézuéliens de cette contrée qui se leva tout entière pour se mettre en chasse, les meurtriers furent bientôt retrouvés, jugés sommairement et exécutés, lynchés plutôt. On rapporta intégralement à la Compagnie l'or qu'ils n'avaient pas eu le temps de

cachez ; ce trait donne la mesure de la probité du Vénézuélien.

Le pays, je l'ai dit, est extrêmement sûr. Unique dans l'histoire du Callao, fut cet attentat dont on ne saurait incriminer ses habitants.

Toutefois, il ne faut pas oublier que la région peut être parcourue par des étrangers, par des forçats qui s'échappent chaque année « par centaines » du bague de Cayenne. J'ai eu l'occasion d'en employer souvent, sans avoir généralement à m'en plaindre ; après avoir traversé, au milieu de mille dangers, les forêts des Guyanes hollandaise et anglaise, ils viennent demander asile à cette terre hospitalière du Vénézuéla, où, il faut le reconnaître, ils se comportent assez bien d'habitude. Mais on ne peut répondre d'eux, alors qu'on peut être sûr du Vénézuélien.

Arrivés au passage de Guarichapo, nous trouvâmes le « paso » barré par un arbre, tombé récemment en biais sur la rivière. Les cavaliers purent néanmoins prendre le gué un peu plus haut, je les suivis sur ma mule et me rendis compte que notre voiture ne passerait pas.

Je regardais avec un sourire narquois Pedro, qui déjà se mettait en devoir de tout décharger, et le plaisantais malicieusement.

A son avis, il n'y avait que deux solutions : la pre-



.... au milieu des hautes herbes, où fut assassiné le Courrier de l'Or (P. 365).

mière était de tronçonner l'arbre à la hache, et l'homme de la case qui est sur le bord du Carichapo, mettait à

notre service une de ces excellentes haches Collins, spéciales pour les bois très-durs.

— On a pu remarquer que je n'orthographe jamais de la même façon les noms du pays. C'est afin de donner les divers aspects de la prononciation qui n'est pas fixe ; le *b* et le *v* se confondent, même l'*l* et l'*r* dans bien des cas. On écrit *vecera* (génisse), *vela* (bougie) ; on prononce : *becera*, *bela* ; — on écrit *Platanar*, au pluriel *Platanares* (champ planté de platanos, bananes), *budare*, grande plaque de fonte en forme de disque sur laquelle on cuit la casave, ou casabe (manioc) ; on prononce *platanal*, *boudal*. même *goudal*.

De même, on articule souvent *sancoch* pour *sancocho*, *sancou* (moustique) pour *sancudo*, *racional* pour *nacional*, *Caleta* et *Caletero* pour *Careta* et *Caretero*, etc. —

A peine larges comme la main, mais épaisses et trapues, ces haches américaines, de la marque Collins, au tranchant d'acier cunéiforme, sont à peu près les seules capables de ne pas voler en éclats plutôt que d'entamer le bois de fer de ces arbres ; les Vénézuéliens, bûcherons résistants, manient admirablement ce robuste outil. J'avais souvent vu Pedro à l'œuvre ; je calculai que chaque

section lui demanderait, cette fois, au moins une heure.

Il nous proposa alors son **second moyen** : nous mettre tous dans l'eau ; nous étions assez nombreux pour pouvoir hisser la voiture sur l'arbre et la jeter de l'autre côté, au besoin en démontant les roues.

Mais je tenais en réserve une troisième solution au problème, bien plus originale et plus expéditive, une véritable surprise renfermée dans mes bolsones. Je les fouillai et tendis à mon Indien trois cartouches de dynamite...

J'en emporte toujours, quand je pense pouvoir prendre des échantillons de roche, une demie-cartouche glissée dans une des fissures d'un affleurement de filon, par exemple, permettant de faire sauter assez de quartz pour l'appréciation qu'on veut en faire.

Les capsules et la mèche étaient en un petit paquet dans la voiture.

Pedro partagea avec son couteau chaque cartouche en deux et eut tôt fait d'appliquer autour de l'arbre un chapelet qu'on eut dit composé de six petites saucisses de Francfort. Il les assujettit au moyen de glaise : puis, allumant la mèche, il la laissa retomber dans l'eau, où elle fusa en petites bulles crépitantes ; une demi-minute plus tard, l'explosion simultanée faisait jaillir en l'air une

gerbe d'eau et de débris de bois qui retombèrent jusqu'à nos pieds.

Le vaqueano, armé de sa hache, les peons de leur machette, rentrèrent dans la rivière.

Le tronc était haché en deux : ne possédant plus que deux cartouches, je ne me souciais guère de les user pour une nouvelle section. Par bonheur, l'arbre avait été suffisamment déchiqueté pour qu'en moins d'une demi-heure, on ait pu y pratiquer une brèche suffisant au passage du cabriolet capoté.

Pendant ce temps, des poissons, tués par l'explosion, venaient flotter à la surface de l'eau ; Pedro me tendit une superbe « aïmara », sorte de belle carpe à la chair savoureuse. Je l'abandonnai, quoiqu'à regret, parce que la chair du poisson tué à la dynamite se décompose très-vite.

Ces opérations, bien que vivement menées, avaient pris une heure et demie. Il était maintenant cinq heures, trop tard pour que nous puissions arriver à Upata avant la nuit.

Je savais par expérience combien il est malaisé d'essayer de conduire une voiture dans l'obscurité à travers les savanes, à moins de soirées admirables, et ce n'était pas le cas : nous nous trouvions, on le sait, dans la

saison des pluies et, depuis quelques jours, les averses se succédaient rapidement. Force nous fut donc de nous



Les cavaliers purent prendre le gué un peu plus haut (P. 366).

arrêter à la Florida, que nous atteignîmes à six heures et demie.

*
* *

LE VELORIO.

Moins fatigués que par une marche en selle, mais courbaturés cependant par les cahots de la voiture qui bondissait parfois en sauts démesurés, nous pensions goûter un repos bien gagné.

Mais nous avons compté sans un incident imprévu, le « Velorio ».

Dans cette case, en effet, une jeune fille était morte le matin du « Sarampion », variété de rougeole très meurtrière au Vénézuéla, où je l'ai vue se compliquer de congestions pulmonaires si intenses que le poumon est presque aussi hépatisé que dans la pneumonie lobaire.

La morte était couchée dans son hamac, au milieu de la case, laissée ouverte de tous côtés.

Auprès d'elle, hurlait et gémissait à la fois une vieille mulâtresse en une sorte de chant tantôt guttural et sauvage, tantôt doux et plaintif, mais entrecoupé de sanglots et de cris déchirants. Les cheveux épars, elle se frappait la tête et la poitrine des deux poings, invoquait tous les anges du paradis, rappelait les vertus de la

défunte et donnait les signes évidents de la plus profonde douleur : « Pauvre mère, dit ma femme ; l'expression de cette affliction fait peine à voir. »

J'avais assisté à nombre de scènes du même genre et savais à quoi m'en tenir. Je me laissai cependant gagner par cette émotion, à moitié dupe, malgré mes préventions, d'une figuration aussi bien jouée. Or, la pleureuse n'était ni une parente, ni même une amie ; deux jours auparavant, elle ne connaissait pas du tout la morbilleuse !

Nous nous installâmes comme nous pûmes et je fis « colguer » les hamacs dans la galerie qui flanquait l'un des côtés de la case.

Alors, le Velorio commença.

Le « Velorio », veillée des morts, est une cérémonie funèbre qui commence à la nuit et ne se termine qu'avec elle : les parents, les amis, les voisins, et les amis des amis, des parents et des voisins, se réunissent autour du chinchorro mortuaire : des récitatifs monotones se succèdent, où des troubadours vénézuéliens s'accompagnant du « traké » (guitare nationale) improvisent des motifs, des élégies primitives.

Dans ces complaintes, les mots de la phrase qui finit

se répètent pour commencer la phrase suivante... On y célèbre les actions du décédé, on rappelle ses peines, les souffrances de sa maladie dernière, les joies qu'il éprouve au Ciel, auprès de Dieu, on exprime l'affliction de ses proches qu'il a abandonnés...

Ainsi que dans tous les chants populaires du pays, les mêmes consonnances reviennent sans cesse en une étrange mélodie, — cependant que le rhum circule de proche en proche, déliant les langues et les jambes bientôt. Toutes les bougies qu'on a pu se procurer brûlent dans la case convertie en chapelle ardente. Vers le matin, les uns s'endorment ivres, sur des esca-beaux ou dans les hamacs; les autres, plus sobres, plus rares aussi, regagnent leurs domiciles. Le « velorio » recommence la nuit suivante, si le défunt n'a pas été porté en terre dans son hamac.

Cette veillée funèbre est certainement une vieille coutume indienne, rendue religieuse et poétisée par le Christianisme.

Dans les coins reculés du Vénézuéla, dans les villages indiens, elle est restée plus sauvage et plus pittoresque : le « traké » et les « maracas », — castagnettes qui sont, ici, des sphères de bois creuses et sonores, noix de coco ou autres, pleines de débris de quartz et munies d'un

manche qu'on tient à pleine main, — battent la mesure.
Les cordes du traké, frappées à revers de tous les



Ces haches américaines au tranchant cunéiforme... (P. 368).

ongles à la fois, rappellent le galop d'un cheval, les chocs
des maracas semblent les secousses saccadées d'un sac

de noix ou d'os : tout cela est assez discordant. Les danses commencent qui durent toute la nuit, pendant que les libations « de ron » (rhum) se succèdent jusqu'à l'ivresse plus ou moins complète de tous les assistants.

Au cours de chacun de ces *velorios*, il se fait une consommation de bougies extraordinaire, qui rappelle celle de la Mine du Callao dans ses beaux jours. Malheur en des occasions semblables aux pauvres explorateurs qui ont *avoué la bougie!* Ils sont impitoyablement mis à contribution jusqu'à leur dernière « *candela* » (chandelle).

Le refus serait considéré comme un sacrilège.

Dans le Haut-Orénoque, je dus rester sans lumière pendant un mois à la suite d'une de ses réquisitions, pour avoir naïvement « avoué la bougie ». Je me tins pour averti par la suite et cachai soigneusement mon luminaire, ne déclarant jamais plus de trois ou quatre bougies chaque fois.

En ces contrées lointaines, le « *velorio* » sert de prétexte à une fête moitié pieuse, moitié profane qui rompt la monotonie de l'existence. On le recherche même... les tribus se rendent les unes chez les autres pour sa célébration. J'ai vu faire plusieurs journées de navigation *en curiara* afin d'y assister : chacun apporte ce qu'il a,

luminaire, « ron » ou « bourreché » à défaut (vin de palme et de maïs fermenté), allacas et tous les comestibles du pays. On continue les jours suivants, jusqu'à ce que la décomposition du corps oblige finalement à le mettre en terre.

Dans la région de l'Atabapo, nous avons vu mon ami le comte Léon de B. et moi « sancocher » de petits enfants morts, c'est-à-dire les faire cuire à l'eau avec du sel et des aromates pour les conserver ; on se passait ensuite ces horribles salaisons de village en village et l'on recommençait le « sancochage » le plus qu'on le pouvait!.....

Rien cependant d'immoral, de profanant, ni même d'antireligieux dans l'esprit qui dicte ces fêtes : de vieilles coutumes, un sentiment sincère d'altruisme et de mutuelle commisération, le désœuvrement propre à ces solitudes, la pénurie dans laquelle vivent de pauvres Êtres primitifs, tout est motif à des réunions, prétexte à des expansions qui transforment ces « velorios » en des orgies macabres, en de véritables noces de la mort.

Cette fois, le « velorio » fut particulièrement bruyant. Nous aurions, malgré tout, fini par nous endormir de lassitude, si le va-et-vient de tout ce monde ivre, ou à moitié, passant et repassant sous les cordes de nos

humacs et les heurtant sans cesse, ne nous eut maintenus éveillés à chaque velléité de sommeil. Ces allées et venues sous les chinchorros de ce peuple qui ne dort jamais sont, pendant la nuit, un supplice qui égale pour l'Européen celui du moustique.

Dans ces cases, tout vit en commun, les hommes et les bêtes, chiens, cochons, ânes et chats. Cette nuit-là, ma femme, mieux placée que nous au fond de la galerie, dormait profondément, quand elle sentit à plusieurs reprises son chinchorro soulevé par en-dessous : c'était simplement une grosse truie qui avait trouvé ce moyen ingénieux de se gratter le dos...

*
* *

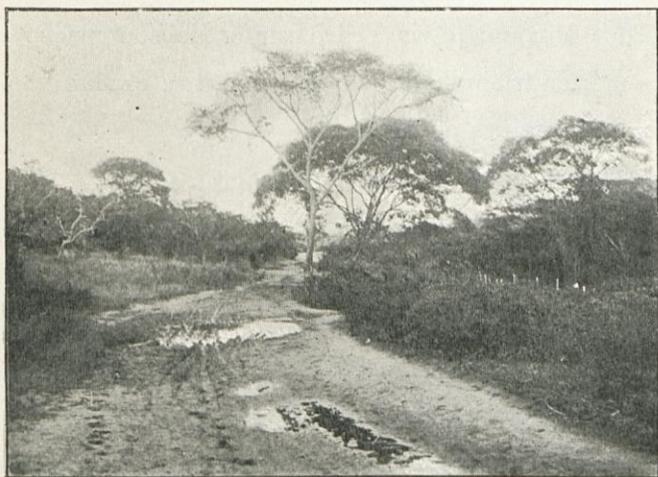
CONTINUATION DE LA ROUTE.

Au lever du soleil nous étions déjà en marche.

Malgré le contre-temps qui nous avait empêchés d'arriver la veille à Upata, nous nous trouvions à plus de mi-chemin de la Tablas, où, théoriquement, nous devions être rendus le soir même, c'est-à-dire avec un jour d'avance sur le « Bolivar », s'il ne survenait pas d'accidents nouveaux ; mais, en cette mauvaise saison, l'im-

prévu pouvait, à chaque instant, nous faire perdre plusieurs heures, même au-delà.

Nous passâmes à Santa-Maria, à San-Germen, et cinq quarts d'heure après notre départ de la Florida, nous croisions, sans nous y arrêter, Laguna Larga : quarante minutes plus tard, traversant au grand trot la



Sur la route, entre San-Germen et Uyata.
(Les plaques blanches sont du sable.)

principale rue d'Uyata, nous venions stopper pendant un quart d'heure devant la case de mon ami le général Pape-lon, la dernière de la ville, afin de faire manger, sans dételer, un bon « cuartillo » de maïs à chacune de nos bêtes et de boire nous-mêmes une tasse de café brûlant, ce qui est la meilleure façon de se désaltérer.

Il était alors huit heures ; à dix heures, nous passions à Alta-Gracia.

Nous marchions d'un bon train dans cette belle plaine d'Alta-Gracia, trottant ainsi sans difficultés jusqu'à Boca-del-Monte ; nous n'avions à mettre que rarement pied à terre pour enfourcher nos mulets.

Tout à coup, je vis Pedro sauter de son macho et m'apporter triomphalement un gentil « cachicambo » aux fines oreilles de rat :

« El amuerzo », le déjeuner, me dit-il.

Le cachicambo n'est autre que le tatou, délicieux petit animal de la grosseur d'un cochon de lait, au vêtement bizarre, composé d'écaillés cornées d'un dessin admirable, et divisé en trois parties : — la pèlerine, d'une seule pièce, qui arrive aux aisselles, — la jupe, composée de lamelles imbriquées à la façon d'une armure japonaise, — et la queue, semblable à une carotte pointue. Cette carapace fine et légère, quoique solide et bien hermétique, fait ressembler l'animal à la miniature d'un destrier du moyen-âge recouvert de son caparaçon. C'est là la seule défense de cette chose jolie et menue qu'est le cachicambo, la seule qui mette son gracieux et inoffensif propriétaire à l'abri de la serre du « gabilan » (vautour), ou



de la dent du « sorro » (renard). A la moindre alerte, il rentre prestement d'un mouvement automatique, sa tête sous son manteau, replie ses petites pattes aux ongles pointus destinés à gratter la terre et qu'un coup de bec de l'oiseau de proie pourrait casser : il attend ainsi dans sa forteresse portative, avec prudence et lenteur, que le danger soit passé.

Je mis le cachicambo, les pattes liées, dans la voiture ; nous devions déguster le soir même, le tendre régal de son exquise chair blanche.

Sur le coup de midi, nous nous arrêtons pour déjeuner à Paradero, que j'ai entendu appeler aussi Parise et Paraïso.

Paradero est situé sur le bord de la sablonneuse rivière Upata, que nous pûmes passer à gué. Pedro se chargea de la voiture dont l'eau atteignait le siège, nous enfourchâmes nos montures, tenant nos jambes levées pour ne pas les mouiller.

Malgré un courant assez vif, nous passâmes tous sans encombre.

Le site, verdoyant, pittoresque, entrecoupé de rochers globuleux, est certainement un des plus jolis coins de la route.

Une case est tout à côté du paso ; nous y reçûmes

une excellente hospitalité. L'hôtesse nous servit un sancocho de morocoï : c'est la tortue terrestre, dite mauresque, — d'où sans doute le mot de morocoï, — comme nous en avons en France, avec cette différence qu'au Vénézuéla, elle atteint souvent le poids de dix à quinze kilos. Frit ou grillé, le foie d'un beau vert bouteille, est un manger délicat.

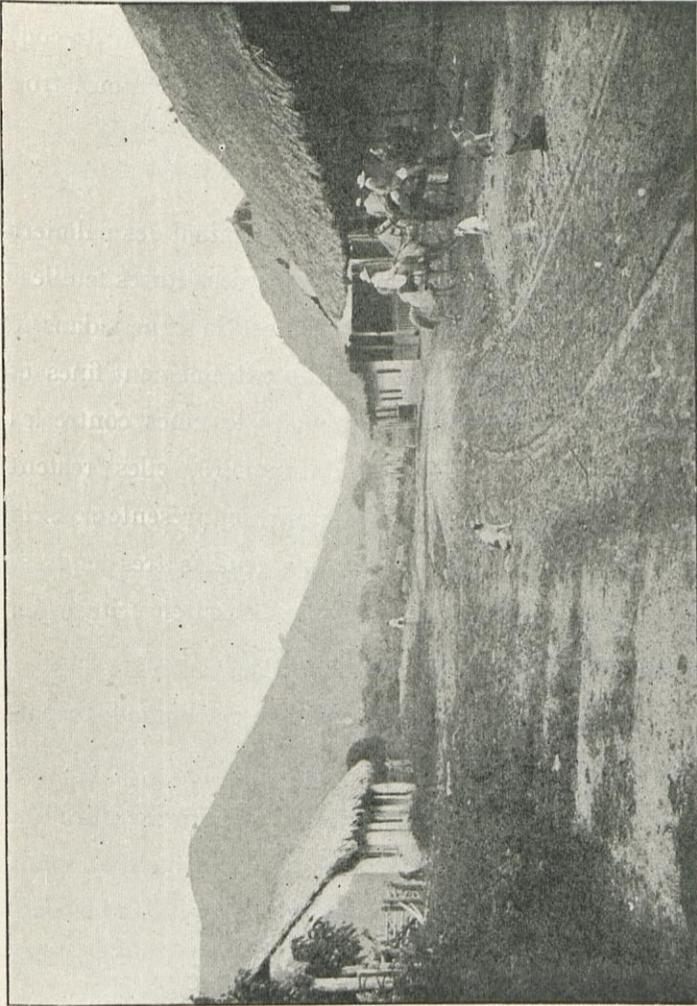
Ayant aperçu des « corossos » dans le bois qui borde l'Uyata, je donnai l'ordre à Pedro d'aller me couper un chou-palmiste.

Le « morocoï » est très-abondant et représente souvent une précieuse ressource alimentaire.

En 1891, un accident arrivé à mon service de ravitaillement me mit fort en peine pour nourrir une équipe de trente hommes avec laquelle je parcourais les forêts du Cattire, au pied des montagnes du Carapo ; je restai quinze jours sans provisions. Le gros gibier manquant, je dus me contenter de plume, dont mes hommes se dégoûtèrent vite. Pour moi, je vécus presque uniquement de palomas, de perroquets et aussi de choux-palmistes.

La paloma est un oiseau des plus communs : il comprend tout l'ordre colombiforme, depuis la grande palombe, la

tourterelle et le ramier, jusqu'à la « palomita », petit



A dix heures nous passions à Alta-Gracia (P. 380).

pigeon de la grosseur d'un ortolan, gras et savoureux.

Le gros perroquet vert, amazone (*loro real*), fait un bon rôti quand il est jeune. Vieux, il donne un excellent consommé comparable, à s'y méprendre, à celui du coq. Les aras, à la chair noire et coriace et au fumet trop sauvage, sont à peu près immangeables.

Le chou-palmiste est le bourgeon terminal des palmiers du genre *arec*, qui renferme le limbe des futures feuilles. Une flèche aiguë et gracieuse en est la cime : dans le bourgeon-étui, les jeunes feuilles extrêmement fines et délicates sont enroulées et pressées les unes contre les autres ; ainsi privées de toute lumière, elles restent d'une parfaite blancheur. Ce cœur se présente sous la forme d'un bâton de chaise : ses feuilles très-tendres, qu'on mange surtout en salade et aussi en friture, en sauce, rappellent le goût de la noisette.

A la Martinique, le chou-palmiste est l'*oreodoxe* palmiste.

Il est différent au Vénézuéla ; ici on le retire du cocotier, du *palma real* (grand moriche) ou d'un petit palmier épineux dont le bourgeon est cependant le plus fourni de tous : ce dernier n'est autre que le *corosso* des naturels de l'Orénoque, dont je venais de remarquer sur le bord de l'Upata les spécimens que j'avais chargé Pedro d'aller abattre et dépouiller.

Ce corosso n'a rien de commun, bien entendu, avec le corossol, anone muriquée dont le fruit est l'onctueuse et parfumée — pommadée — pomme-cannelle. Tous ces choux-palmistes appartiennent à des monocotylédones du genre des arécinées. L'euterpe comestible de l'Amazonie en est une variété.

Donc, cette année-là, sur les bords du Cattire, mes hommes avaient trouvé des morocoïs en telle abondance qu'ils vécurent pendant nos deux semaines de disette uniquement de cette chair rouge très-nourrissante, mais très-échauffante aussi.

Ces chéloniens comestibles sont fort nombreux au Vénézuéla, depuis le genre « cabezon », tortue terrestre au bec aigu — j'ai connu, dans l'isthme de Pimitchin, un Indien dont l'index avait été coupé net d'une morsure de « cabezon » — rare dans le Bas-Orénoque, mais très-commun dans le Haut, — jusqu'à la grande tribu des « térékaïs », grosse tortue d'eau qui peut arriver à peser soixante, même quatre-vingt kilos et dont j'ai vu dans le Haut-Orénoque des bancs de dizaines de milliers d'individus. Les œufs du, — ou de la, — térékaï, qu'on trouve dans le sable, sont complètement ronds et sans coque, en outre, à peu près dépourvus de blanc ; le jaune, de consistance grenue, même miliaire, se mange

en une tortilla (omelette plate) qui se lie assez mal, faute d'albumine suffisante ; ils ont un goût un peu terreux. Les indigènes en extraient communément de l'huile à machine qui, mal préparée, contient parfois du sable et occasionne des grippages assez fréquents ; il faut donc s'en méfier.

Les Vénézuéliens ont une époque de prédilection pour la chasse au morocoï ; c'est vers le mois de mars, à la fin de la saison sèche qu'ils s'y livrent, car alors on brûle les savanes et des chiens « morocoïeros » fort bien dressés, s'élançant sur les tortues qui s'enfuient devant le feu, les découvrant et les arrêtant avec beaucoup d'habileté.

Le sancocho que nous offrit la « dueña » (propriétaire) de Paradero ne valait certainement pas un de ces savoureux civets de tortue au vin rouge, que ma femme prépare avec cet art unique qui est le secret de la Française ; ce jour-là, le sancoch de morocoï nous parut néanmoins appréciable.

J'avais dans mes bolsones un flacon de l'huile d'olive que la maison Montauban et fils de Caracas expédie dans tout le Vénézuéla ; un filet d'acide acétique emprunté à ma trousse de pharmacie et dilué avec de

l'eau de l'Upata nous tint lieu de vinaigre ; aussi pûmes-nous accommoder le chou-palmiste en salade. Nous avons du vin ; une « tinaja » (grosse cruche d'argile rouge cuite au four) maintenait en un coin de la case quelques litres de cette excellente eau dans un état de fraîcheur remarquable : notre déjeuner fut donc assez confortable.



.... dans cette belle plaine d'Alta-Gracia (P. 380).

Pedro, lui, se régala de casave frais (grande galette plate de manioc de près d'un mètre de diamètre), et de ces œufs d'iguana, qu'on serre par le milieu à l'aide d'une ficelle, ce qui leur donne l'aspect d'un rosaire. Ils n'ont pas de coque, comme tous les œufs destinés à éclore dans le sable : on les suspend à l'air où ils sèchent... en pourrissant à moitié.

L'iguane, gros lézard aquatique pesant de deux à six kilos, possède une chair blanche vraiment exquise; il pond ses œufs, gros comme des olives un peu fortes, dans un trou fait au milieu du sable, où les Indiens savent parfaitement les dénicher. Les naturalistes appellent avec juste raison ce reptile : « *iguana delicatissima* ».

À une heure et demie, nous étions en route et nous passions aux Corrales à deux heures et demie. Il nous fallait aller bon train pour arriver à Las Tablas avant la nuit, c'est-à-dire ne pas nous arrêter à la Veladera : on met cinq heures à selle.

Notre route restait à peu près invariablement N. O.

Vers quatre heures et demie, un superbe fourmilier partit à quelques pas de nous dans la savane, vers notre gauche, sa large et longue queue d'épagueul aux soies noires retombantes, hautement dressée en panache et comme peignée de chaque côté d'une raie blanche que traçait une bande de la peau qui recouvre les vertèbres.

C'était le tamanoir, édenté vermilingue, ou grand fourmilier noir des savanes, par opposition au « tamandua tetradactyla » et surtout au petit fourmilier roux grim-

peur, didactyle (*cycloturus*), également arboricole, à queue très-préhensile et dont la chair rouge a le goût du lièvre ; les « perezsas » (paresseux), ou aïs, sont une autre espèce de ces Edentés, mais du genre *Bradype*, au dos gris orné d'une large et fort curieuse tâche cachou en forme de selle.

Les fourmiliers ont un museau fin et long dont l'ouverture est grosse à peine comme le doigt ; ils sont abondants, de même que le sont les « carpinteros », oiseaux grimpeurs à la huppe rouge vif assez semblables à nos pic-verts, parce que nombreuses à l'infini sont les fourmis, aussi bien qu'incalculables presque dans leurs variétés.

Les grandes divisions des fourmis sont :

Le gigantesque « bachaco », variété d' « *Atta cephalotes* » de la tribu des *Myrmiciné*s, gros comme une phalange, dont les Indiens mangent la tête au goût citrin ;

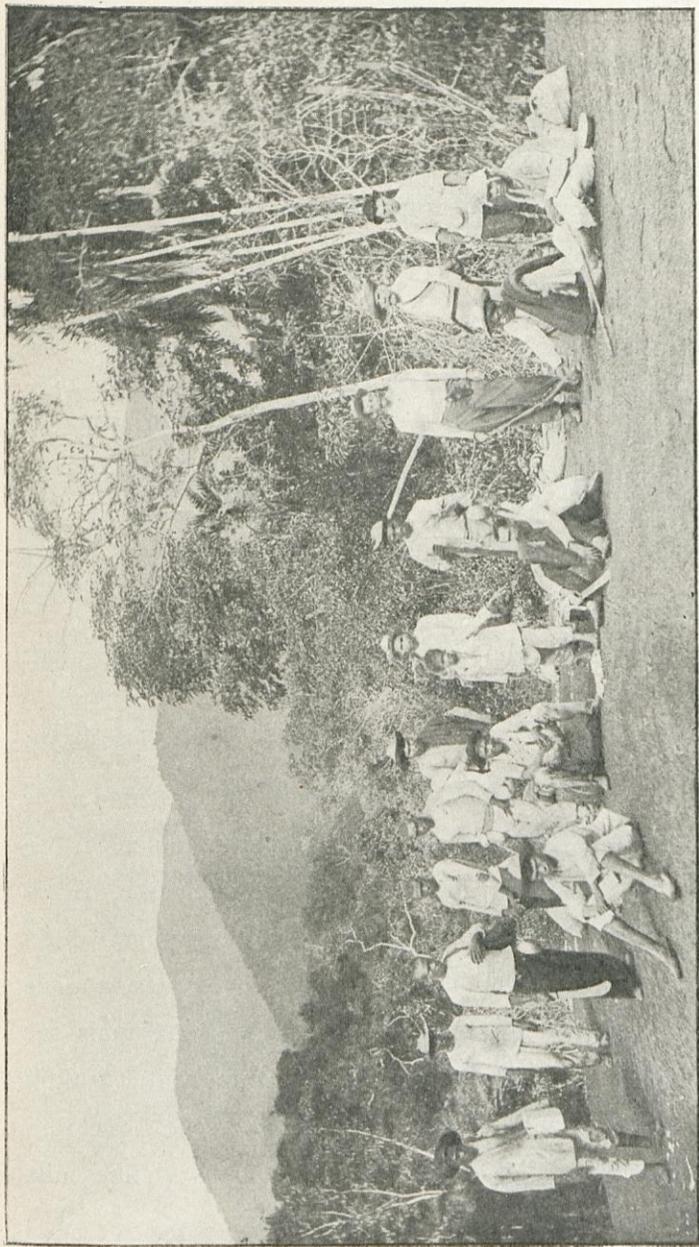
Le « veinte-y-cuatro », du genre « *œcodoma* », fourmi-guêpe non ailée, dont les mandibules pointues entrent dans la peau pendant que le dard, situé à l'extrémité de la queue, complète et avive cette atroce douleur : — il s'ensuit, censément, vingt-quatre heures de fièvre, d'où le nom :

La petite fourmi rouge imperceptible, a la morsure aussi cuisante qu'une pointe de feu ;

Les *comejen*, dévastatrices au possible, qui vous nettoient et vous déménagent en quelques jours le grenier le mieux fourni : nous en avons su quelque chose en 1888, de B. et moi, à San-Fernando, où nous fumes pillés par une invasion de ces hyménoptères appartenant au genre « *Eciton prædator* ».

Dans les savanes, existent les « termites » qui élèvent de gros monticules, de petites villes lilliputiennes où le fourmilier vient apporter la détresse... en limitant l'espace. Sa langue, long cordon rouge et rond, enduite d'une sécrétion abondante, épaisse et visqueuse, pénètre dans les huttes par leurs cheminées, préalablement labourées des ongles, les fouille en tous sens, insensible aux piqûres, et en revient chargée d'insectes.

Le grand fourmilier est un animal redoutable à cause de ses ongles : celui qui termine son grand doigt (3^e de devant) est surtout énorme, aigu, falciforme et terrible. Le tamanoir, couché sur le dos, embrasse l'ennemi à la façon de l'ours, enfonce lentement sa griffe et ne la retire qu'une fois son adversaire mort. Il meurt parfois sur le cadavre, disent les Indiens ; ils prétendent aussi que ce bizarre quadrupède tue le tigre (jaguar) qui l'attaque.



L'Equipe au pied des montagnes du Carapo (P. 383).

Je saisis mon fusil de chasse qui ne m'abandonne jamais ; mais, en trois bonds, le « hormiguero » était hors de sa portée, ma femme le visa de sa carabine Winchester et le manqua par trois fois ; il était déjà trop loin, et l'on tire fort mal la balle à cheval.

*
* *

Si j'ai toujours mon fusil de chasse, un excellent Hammerless aux canons d'acier chromé, de préférence à une arme de précision, c'est l'expérience seule qui me le fait choisir : je reconnais d'ailleurs, volontiers, être à peu près le seul de mon avis et le seul à agir ainsi. — Je m'explique pour ceux de mes lecteurs qui auraient l'occasion d'aller dans un pays sauvage.

Le Winchester (petit modèle) ou le Colt, est une arme légère, précise, indétriquable et renferme douze cartouches ; à cinq cents, même à huit cents mètres, il est meurtrier. Mon fusil de chasse, chargé de plomb durci à l'antimoine et moulé, et de poudre pyroxylée, n'a que deux coups et ne porte certes pas aussi loin ; mais sur les cinq ou six chevrotines de son coup droit et les dix ou douze triple-zéro de son coup gauche, quelques plombs ont plus de chance d'être bons qu'une balle unique.

J'estime qu'on a besoin d'une arme pour se défendre d'abord et surtout, que dès lors, pouvoir faire le vide, ne fût-ce qu'à cinquante ou soixante mètres devant soi, est d'ordinaire suffisant. Une protection qui excéderait la portée d'un bon fusil de chasse est inutile contre l'animal. Plus près, je fais presque balle avec mes canons chokés. J'atteins toujours avec mon arme un quadrupède dangereux, c'est-à-dire gros, et je serais moins sûr avec une carabine de guerre. Enfin la nuit, mon bon fusil attrape généralement, là où le Winchester manque toujours, parce que le premier n'a pas besoin de voir et que le second doit voir.

Avec l'un, on vise d'instinct ; au moment où le bras abat l'arme, le coup part et arrive au but, arrive seul, automatiquement, si l'on est expérimenté ; ici, le rayon visuel passant par le guidon n'est rien, l'habitude est tout, car alors le regard passe spontanément. Pour l'autre, il faut viser vraiment avec l'œil et bien viser, sur le guidon, parce qu'à l'arrivée le champ dangereux est limité par le diamètre même de la balle : il n'y a pas de zone utile autour d'un centre ; au lieu qu'avec mon fusil, le champ meurtrier est la zone de portée du cercle de mes plombs.

Donc, vous qui partez pour les Colonies, toujours

votre fusil de chasse de France, pourvu qu'il soit de première marque, jamais de carabine de précision, quelque paradoxal que vous paraisse ce précepte ! L'arme de guerre, faites-la tenir à votre domestique, si vous voulez. La nuit, au moment où vous avez le plus besoin d'être rassuré, je vous défie d'affirmer que les dix ou douze balles de votre magasin puissent vous servir à quoi que ce soit : vous verrez avec votre fusil de chasse ! Il vous tranquillisera sûrement... surtout l'épreuve une fois faite sur un but vivant, qui se sera dressé le long de votre route à l'heure du loup, comme cela m'est arrivé quelquefois : j'ai même abattu ainsi un malheureux âne qui se faisait passer pour un tigre... Alphonse Daudet n'a pas tout inventé !...

*
* *

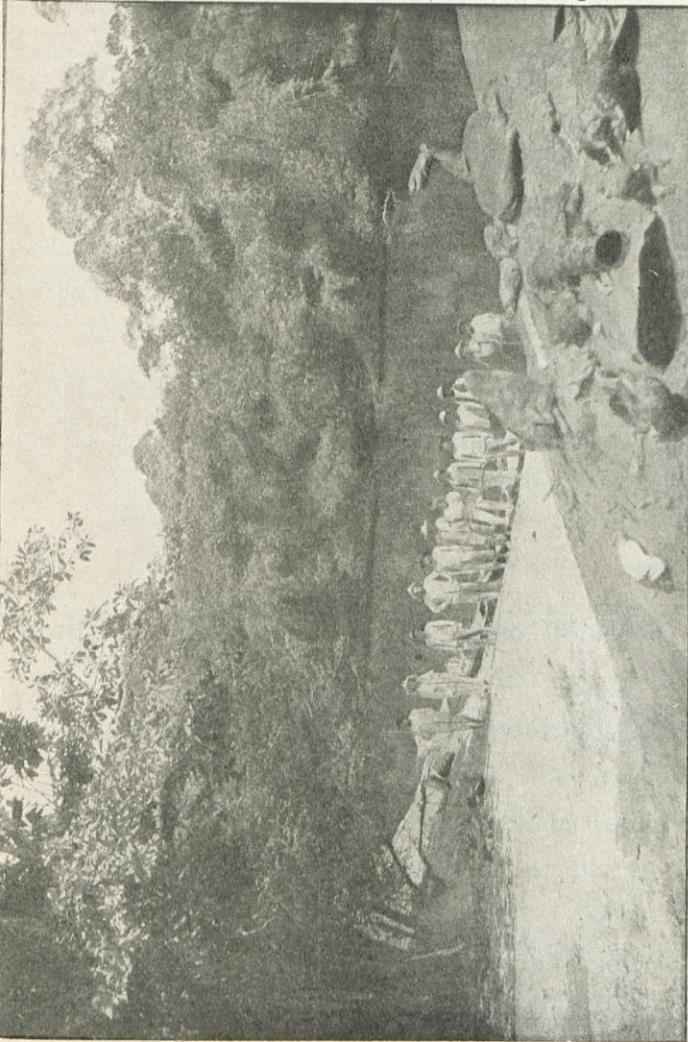
Vers cinq heures, je demandai à Pedro si nous approchions :

« Ahorita », me répondit-il. Traduction : « Presque maintenant ».

Mais je connaissais trop l'élasticité de ce mot « ahorita », au Vénézuéla, pour me contenter d'une aussi sommaire réponse.

Je voulus donc le faire préciser :

— « Como media legua? » lui demandai-je. Environ une



Cette annéc-ià, sur les bords du Cattire, mes hommes,... (P. 385).

demi-lieue (de 5 kilomètres et demi) ?

— « No media legua » répondit-il. « Pas autant ».

— « Media hora ? » insistai-je (une demi-heure).

— « Como media hora, si Dios quiere » (environ, si Dieu veut).

Toutes les fois qu'on demande à un Vénézuélien son opinion sur une question concernant l'avenir, proche aussi bien qu'éloigné, il fait toujours suivre sa réponse de ces trois mots touchants : « Si Dieu le veut » (Si Dios quiere).

Pour la distance de Las Tablas, je conclus que la vérité devait se trouver entre une demi-heure et une heure et demie de marche.

On peut s'étonner que, même pour avoir une approximation, j'aie cru devoir poser autant de questions à Pedro, guide intelligent et sagace, connaissant parfaitement les lieux. C'est que la seule chose sur laquelle on ne puisse jamais compter dans ce pays, est la précision de ses naturels quant aux heures et aux distances.

Pour l'indigène, le temps n'existe pas, ne compte pas : c'est là une abstraction sans aucune valeur, aussi ne se préoccupe-t-il guère de le mesurer. Certes, il connaît suffisamment l'heure au soleil, dont la course varie d'une

saison à l'autre d'une façon peu appréciable sous cette latitude.

Je suis arrivé à me la donner avec des écarts d'une demi-heure à peine, surtout si le soleil est loin du zénith. Mais, pour le Vénézuélien, la connaissance de l'heure, comme la date du jour, n'ont aucune relation avec le temps à parcourir afin d'arriver à destination : c'est sans intérêt pour lui.

Le Vénézuéla étant le pays des distances, il faut des jours, des semaines, des mois pour aller d'un point à un autre. Il importe peu à son fils désœuvré, assuré de vivre sans travail, philosophe et patient, de mettre plus ou moins de temps pour un voyage. Aussi, marcher à pied, à cheval ou en canot, ou s'occuper à autre chose, lui importe fort peu : le temps n'étant pas de l'argent, il lui est tout à fait indifférent.

J'ai éprouvé de ce chef de bien grands désappointements au début de mes voyages.

Tout moyen de renseignements et de contrôle manque. Toutes les cartes sont fausses et, à vrai dire, il n'existe pas de cartes, surtout pour les routes et pour les rivières. La configuration générale de l'intérieur du pays, principalement dans les immenses solitudes de l'Orénoque,

est elle-même tout aussi fantaisiste ; depuis vingt-cinq ou trente ans, on copie servilement la carte de Codazzi que fit établir à nouveau Gusman Blanco, et ce géographe avait à son tour copié à peu près ses devanciers. On s'expose donc à des mésaventures, souvent cruelles, toujours décevantes, si l'on se fie à l'une des images, qu'on décore du nom de cartes, pour se déplacer.

Les indications que donnent les indigènes étant des plus vagues, on n'a qu'une ressource, s'en rapporter seulement à soi-même : mais encore faut-il avoir fait le chemin une première fois pour savoir à quoi s'en tenir, grâce à son carnet de voyage. Aussi ai-je pris un parti : quand je ne connais pas le lieu où je vais, je multiplie au moins par deux les renseignements que j'obtiens. J'approche ainsi deux fois plus de la vérité, mais cela ne signifie pas du tout que ce soit encore la vérité. Parfois c'est assez exact, généralement même, mais d'autres fois c'est très-insuffisant.

Lorsqu'en 1888, je partis de San Carlos du Rio Negro pour me rendre au Brésil, je devais aller retrouver au Cucui, sur la frontière, un poste de Français ; d'après tous les renseignements recueillis à mon départ, je mettrais une demi-journée. Cela paraîtra exorbitant, mais j'employai quatre grands jours, avec une fine curiara filant

bien, montée par cinq pagayeurs, sans autre poids qu'une



Si j'ai toujours mon fusil de chasse.... (P. 392).

petite cantine, mon fusil et ma boîte de cartouches, et

le mapire (panier) de manioc, pain de mes hommes et de moi-même !

Aujourd'hui, tout le monde m'avait dit qu'il fallait une heure de mule de Paradero à Los Corrales ; nous mîmes une heure en marchant presque tout le temps au trot ; à selle, il nous eut donc fallu une heure et demie au moins.

Le soleil déclinait à l'horizon quand nous passâmes à la *Mesa*, point d'où l'on découvre l'Orénoque pour la première fois sur cette route : ce fut une extase pour nos yeux qui le cherchaient ardemment, de revoir enfin le Grand Fleuve, dans un magnifique panorama.

Nous arrivâmes à Las Tablas avec la même allure à six heures et quart, c'est-à-dire comme la nuit s'abaissait : nous n'avions perdu en tout qu'un quart d'heure pour mettre ma mule de selle à la voiture, en place d'un des mulets qui s'alourdissait visiblement. J'en conclus qu'il faut cinq heures au moins de Los Corrales à Las Tablas.

Nous avons accompli en trente-six heures le raid Callao-Las Tablas, dont le trajet est habituellement de trois jours, trois jours et demi : mais, certainement, peu

de mes pauvres animaux auraient été capables de faire une étape de plus.

Las Tablas est assez important et bien approvisionné, puisque là se trouve la tête de ligne des Mines et leur port sur l'Orénoque.

Logiquement, c'est à ce point que devrait se trouver la capitale de l'Orénoque, Ciudad-Bolivar, et je crois être bon prophète en prédisant qu'il en sera ainsi — ou à Piacoa, un peu à l'Est, — lorsque l'Orénoque aura été largement ouvert au commerce et à l'industrie, surtout après que l'on aura construit le Chemin de fer des Mines qui ne peut manquer d'être fait dans un avenir plus ou moins prochain.

Las Tablas verra alors accroître son importance aux dépens de Bolivar, à moins que cette voie ferrée n'ait cette Ciudad pour tête, ce sera même la seule façon de maintenir à la Ville sa suprématie.

Le seul reproche qu'on puisse faire à cette station de San-Feliz de las Tablas, est une salubrité moindre qu'à Ciudad-Bolivar. Mais j'ai pu contrôler, dans la visite que je fis le lendemain à la chute voisine du Caroni, qu'il existe vers cette belle rivière des points beaucoup plus sains, notamment un peu au-dessus de la

barre du Caroni et de l'Orénoque, c'est-à-dire en aval des chutes.

Les bords mêmes du Caroni sont salubres depuis la source — que personne ne connaît, — **pas plus que celles de l'Orénoque**, — jusqu'à l'embouchure, du fait que ses eaux sont, sinon noires, du moins assez fortement foncées.

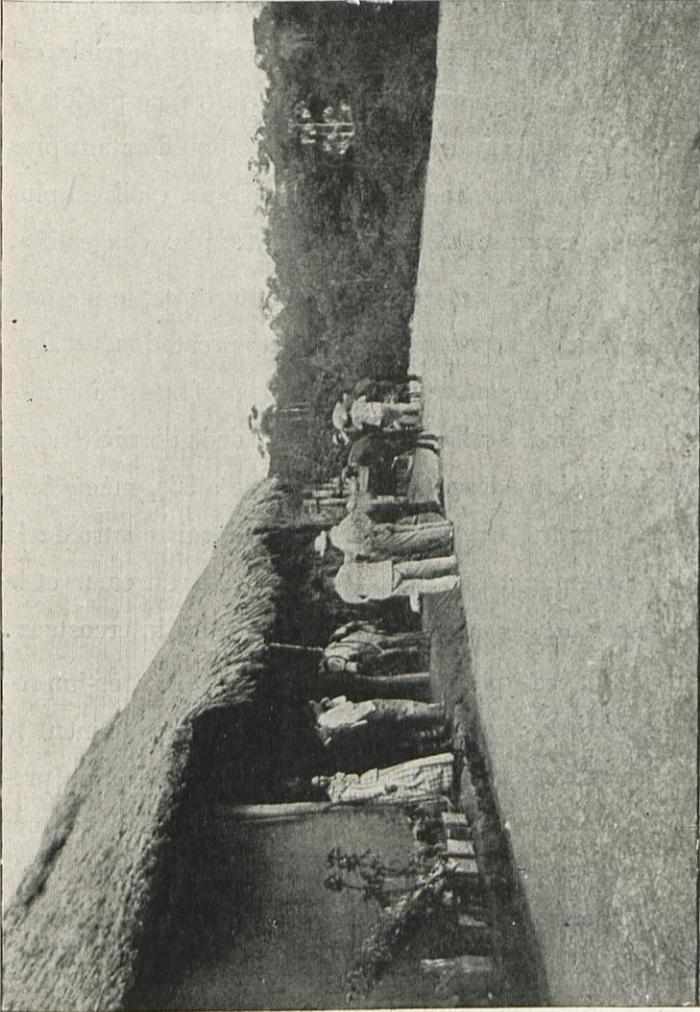
*
* *

EAUX BLANCHES ET EAUX NOIRES.

Plus les eaux d'une rivière sont noires, plus ses rives sont habitables pour nous Européens ; cela tient à ce que les moustiques ne vivent pas, où n'éclosent pas sur les eaux fortement colorées. Qui dit « eau noire », dit « absence totale de moustiques », par conséquent absence totale de fièvre ou à peu près, l'hématozoaire de Laveran ayant généralement la trompe des moustiques pour véhicule et pour agent d'inoculation dans l'organisme humain.

Quant à la fièvre jaune, on peut presque affirmer qu'il en est de même, après les beaux résultats obtenus à la Havane par les Américains, dans la prophylaxie (pétroléenne) de cette effroyable maladie, bien que son

microbe spécifique étant encore inconnu, le corps



La case de la « Veladera », avant la « Mosa » (P. 400).

du délit n'ait pu être saisi sur le vif jusqu'à ce jour.

Cela ne prouve pas que, sur les bords d'une rivière noire, l'Européen nouveau-venu ne sera pas sujet à d'autres maladies tropicales, dont la plus terrible est cette anémie pernicieuse d'emblée qui frappe parfois le Blanc à son premier voyage et le frappe d'autant plus fréquemment, de dix-huit à quarante ans, qu'il est plus robuste, plus musclé, de tempérament « plus congestif ».

A moins d'une fuite rapide, elle le terrasse, le mettant en quelques jours dans un état de prostration, d'algidité telle qu'il meurt, couvert de sueurs profuses, froides, — vraiment froides celles-là, car, à la fin de la dernière crise, le thermomètre descend sous l'aisselle à 33°, même 32°, ce qui paraîtrait incroyable si je ne l'avais contrôlé : le corps est mort et refroidi avant la mort du cœur et la fin des contractions du diaphragme et des intercostaux.

C'est le cas pathologique qu'on appelle très-improprement « la fièvre algide », car il y a exactement le contraire du symptôme « fièvre ». Cette affection présente des allures parfois galopantes, car je l'ai vu tuer en trois ou quatre jours — avec cependant une période prémonitoire assez longue et à laquelle je ne me trompe plus, — mais elle n'a rien de paludique. On en a fait, également à tort, une insolation, du moins au sens habituel du mot...

Rien ne préserve de cette adynamie tropicale spon-

tanée, sinon un éloignement immédiat et assez considérable des lieux où l'on est atteint : il n'est pas nécessaire de changer de climat pour l'enrayer, de même que, pour le *béribéri*, qu'on catalogue ainsi : Myélite ascendante, infectieuse, avec névrite centrifuge généralisée, ce qui est loin de m'être démontré. Si l'on entend ainsi le Syndrome du Béribéri, soit, et encore ! Mais si l'on prétend définir, je dis que cette admirable kyrielle terminologique cache une tout aussi admirable ignorance de cette maladie absolument inconnue. Un seul mot me paraît juste : c'est l'adjectif « infectieux »... et il est plutôt insuffisant !

Pour en revenir à mon anémie tropicale, on ne peut, je crois, en incriminer ni l'air, ni de prétendus miasmes, ni aucun agent figuré connu, microbe ou spore, ni la qualité de l'eau : j'ai vu la contracter des hommes sobres qui n'avaient strictement bu d'autre eau que de l'eau filtrée à la bougie de Chamberland, — ce qui n'est pas une preuve absolue, je le sais, — mais aussi que de l'eau bouillie, ce qui est sans doute plus concluant.

Jusqu'à preuve du contraire, cette anémie me paraît provoquée par un véritable choc d'ambiance dont la chaleur et surtout la lumière, même diffuse, doivent être les causes principales.

Ce choc mystérieux, grand traumatisme cellulaire,

généralisé, opère un déséquilibre considérable des centres nerveux, en particulier celui du pneuno-gastrique dans l'encéphale, mais qui semble avoir plus particulièrement son lieu d'élection, tout au moins sa consonnance, dans le système du grand sympathique. L'axe médullo-rachidien reste indemne, à en juger toutefois par les localisations.

Le résultat de cette désorganisation, de cette désagrégation moléculaire intime, profonde, irréparable quand elle est complète, — auto-infection, peut-être, — a pour première et immédiate manifestation, une gastro-entérite suraigue, désespérante pour le clinicien, et devant laquelle tout l'arsenal thérapeutique, aussi bien que tous les régimes, comme toutes les diètes, sont également impuissants. Des injections massives de sérum artificiel remontent momentanément le malade et facilitent sa fuite rapide vers d'autres régions.

Tous les toniques, tous les nervins, ou soi-disant antidéperditeurs, sont inutiles, et malfaisants s'ils sont administrés par voie stomacale : kola, coca, café, thé, caféine, quinquina, quinine. L'effet de cette dernière, donnée par la bouche, est désastreux ; par voie rectale ou cutanée, elle est au moins inefficace ; les narcotiques s'accablent immédiatement et semblent boucher le filtre énal ; l'alcool est un poison certain et accélérant. Mais

j'ai noté une remarque bizarre autant que précieuse : les malades, qui vomissent tout, même le jus et le thé de bœuf, même le Champagne frappé, le jaune d'œuf, le lait et les boissons les plus légères, telles que l'Eau de Vichy, le lait de coco, tolèrent assez longtemps le chocolat crû !... La théobromine ne leur vaut d'ailleurs rien, dès qu'on veut employer directement cet alcaloïde !

Les rivières noires sont donc indemnes seulement de l'élément pathogène de la malaria, d'origine palustre celui-là, et transmis par un maringouin (simulie, anophèle), et on sait que dans ces pays-là c'est le point capital.

*
**

Le type des rivières à eau noire est le Rio Negro, le plus gros des affluents de l'Amazone.

J'ai passé dans le Rio Negro presque tout le premier semestre de l'année 1889 : le climat en est chaud, mais sain. Humbolt le trouva enchanteur et, dans son enthousiasme, qualifia cette immense vallée de « Paradis terrestre ». — Evoquée du jardin où nos enfants jouent sous des marronniers en fleur, dans la propriété de ma femme à Bois-Colombes (*Seine !*), la comparaison ly-

rique du grand Voyageur me paraît certainement acceptable...

Laissant de côté toutes les légendes qui courent sur cette coloration surprenante de l'eau « rio-negrera », notamment la présence de racines de salsepareille — quand on a vu le Rio Negro, on se rend compte qu'il en faudrait une certaine quantité!! — je dois reconnaître que la question est loin d'être élucidée ; sans doute, on y trouve des acides humique et ulmique que ne présentent pas les eaux incolores, mais cette simple constatation, sans autre définition de genèse, ou sans interprétation biologique de ces acides, — que je ne me charge pas de donner, — cette constatation n'est pas, à mes yeux, une explication — tant s'en faut!...

Ces eaux sont à ce point colorées que dans une carafe, le liquide est déjà ambré ; — par un fond d'un mètre seulement, les objets clairs, tel que le sable de ce pays qui est d'une blancheur remarquable, (j'ai dit qu'on pouvait en juger d'après les photographies que je publie dans ce travail, où tout ce qui est sable donne l'illusion d'être de l'eau), — les objets clairs sont déjà très-foncés, noirs.

Le long d'une même région, les rivières à eaux noires côtoient parfois la rivière à eau blanche. Dans cette dernière, viendra se jeter une rivière, un ruisseau à eaux extrêmement noires, et réciproquement...

Rien ne distingue au goût ces eaux les unes des autres, du moins pour mon palais.

*
* *

Le grand spectacle de la confluence des eaux diversement colorées est à San Fernando de Atabapo, à quelque deux mille kilomètres de la mer : c'est là le nœud hydrographique de toute l'Amérique du Sud, dont — je l'ai dit plus haut, — le Cassiquiare est le grand canal de vidange pour les deux bassins de l'Orénoque et de l'Amazone.

San Fernando, où j'ai vécu plusieurs mois en 1888 avec mon compatriote et toujours bien cher ami, le comte L. de B..., de S... dans des conditions d'existence vraiment peu ordinaires, est situé sur l'Atabapo, rivière à eaux très-noires, en un coin du lac majestueux formé par les confluents assemblés de l'Atabapo, de l'Irinida et du Guaviare, dans l'Orénoque.

Parmi ces rivières, l'Orénoque et le Guaviare, énormes cours d'eau qui ont parfois des huit et dix kilomètres de large, sont des rivières à eaux incolores ; les caïmans et les moustiques — « sancudos » (même les « jejen », moustiques de jour seulement) les infestent, tandis qu'on n'en trouve plus du tout à quelques pas de là, sur l'Atabapo ; ce n'est donc pas seulement la

faune des très-petits qui se déplaît, ou ne peut vivre dans l'eau noire, mais c'est aussi celle des monstres tels que le crocodile et son redoutable adversaire — dit-on — la « tonina ».

Le gros lamantin « la tonina » est un mammifère cétacé qui vient parfois souffler de son puissant évent à la surface de l'eau et y jeter l'épouvante dans le cœur du voyageur non prévenu, quoique l'herbivore tonina soit tout-à-fait inoffensive pour l'homme.

Le Guaviare descend des Andes ; après avoir parcouru en Colombie des espaces immenses, il vient se jeter dans l'Orénoque en face de San Fernando. Mon illustre confrère et très-consciencieux prédécesseur, le regretté Crevaux, s'est trompé en croyant découvrir le Guaviare, connu depuis trois siècles et il l'a, en conséquence, baptisé Rio Ferdinand de Lesseps. Je signale en passant ce nom qu'on trouve parfois sur les atlas, en place du vrai nom de Guaviare. — Ce sont certainement les cartes courantes, autant que la puissance inattendue de la masse liquide, qui induisirent en erreur cet Explorateur si digne de ce nom.

Un peu plus haut, le Ventuari se jette dans l'Orénoque en amont, par un curieux Delta.

Enfin, le gros bras du Cassiquiare, commun aux deux bassins, maintient le niveau d'eau entre ces grands fleuves : l'Orénoque et l'Amazone, par le Rio Negro. C'est là un grand canal naturel, chargé par la Nature d'assurer cette large communication, et que j'ai lu avoir été creusé par les Espagnols, à 500 kilomètres environ de la mer, sur une longueur de 400 kilomètres et une largeur qui varie de 1 à 3 kilomètres !

Mais que n'ai-je pas lu sur l'Orénoque !...

L'Amazone et ses affluents arrosent une partie du Vénézuéla, de la Colombie, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie et tout le Brésil, de telle sorte que, si un bateau à vapeur de fort tonnage entrerait de l'Océan dans l'Orénoque à la fin du mois de juin, époque des hautes eaux, il pourrait en ressortir par l'Amazone en septembre, après avoir accompli un parcours de 7 à 8.000 kilomètres à travers les contrées les plus fertiles et les plus riches du monde et avoir été mis, par les nombreux affluents, en communication directe avec les derniers confins de ces lointaines régions.

Je dois supposer pour cela que les deux Rapides de l'Orénoque de 17 kilomètres à Atures (Atourès) et de 8 kilomètres à Maïpures (prononcez : Maïpourès) sont supprimés ; ils sont d'ailleurs aisément supprimables, et

nous l'avons surabondamment prouvé en juin 1888, en faisant franchir le premier Rapide au *Meta*, bateau à vapeur de 25 tonnes tout armé, et cela par ses seuls moyens, sauf quelques câbles et quelques palans en plus, frappés sur des roches ou sur les arbres de la rive.

Cette configuration pour un espace aussi colossal est Unique au Monde.

Ce qui me fait souvent dire que là se trouve le grand avenir industriel et commercial de l'Humanité, qu'il se produira dans ces lieux un effort humain gigantesque, car nulle contrée sur la Planète ne réunit, à un degré approchant, ces supérieures conditions :

L'étendue : — c'est un champ d'action plus vaste que l'Europe ;

La fertilité : — ce sont des terres vierges, des forêts impénétrables d'une richesse végétale et minérale inouïe ;

Les larges communications : — ce sont les canaux naturels, les routes marchantes et gratuites qui permettent d'atteindre directement de la mer jusqu'aux fins fonds de ces pays immenses ;

La non-concurrence et la sécurité de la race blanche : — l'Amérique du Sud est impeuplée ; il n'y a donc pas

à craindre comme ailleurs, en Chine par exemple, le conflit de grandes races dont le choc serait susceptible d'amener d'incalculables conséquences pour toute une moitié du globe.

La question ainsi ébauchée est tellement vaste et importante que j'ai cru devoir laisser un moment à Las Tablas le récit de mon voyage, puisque l'occasion de poser ce problème se présentait sous ma plume, à propos des eaux noires.

Aussi, franchissant par la pensée plus de deux mille kilomètres, me suis-je reporté là où je vécus de 1887 à 1889, où je compris pour la première fois l'importance de ce grand carrefour fluvial, de cette colossale Pompe Centrale, de ce Cœur hydraulique et maritime de l'Amérique du Sud. Cela me permet d'exposer devant le public cette situation exceptionnelle, qui n'a guère été, je crois, dégagée ni même indiquée, jusqu'ici, (entrevue toutefois par Elisée Reclus), — question d'intérêt primordial et d'incomparable avenir telle que je la vois, telle que je la sens, telle qu'elle est.

*
* *

LE CARONI.

Le jeudi, lendemain de notre arrivée à Las Tablas, nous partîmes à cheval, n'ayant rien de mieux à faire,

pour aller visiter la fameuse chute du Caroni, dite « Raudal de San Feliz ».

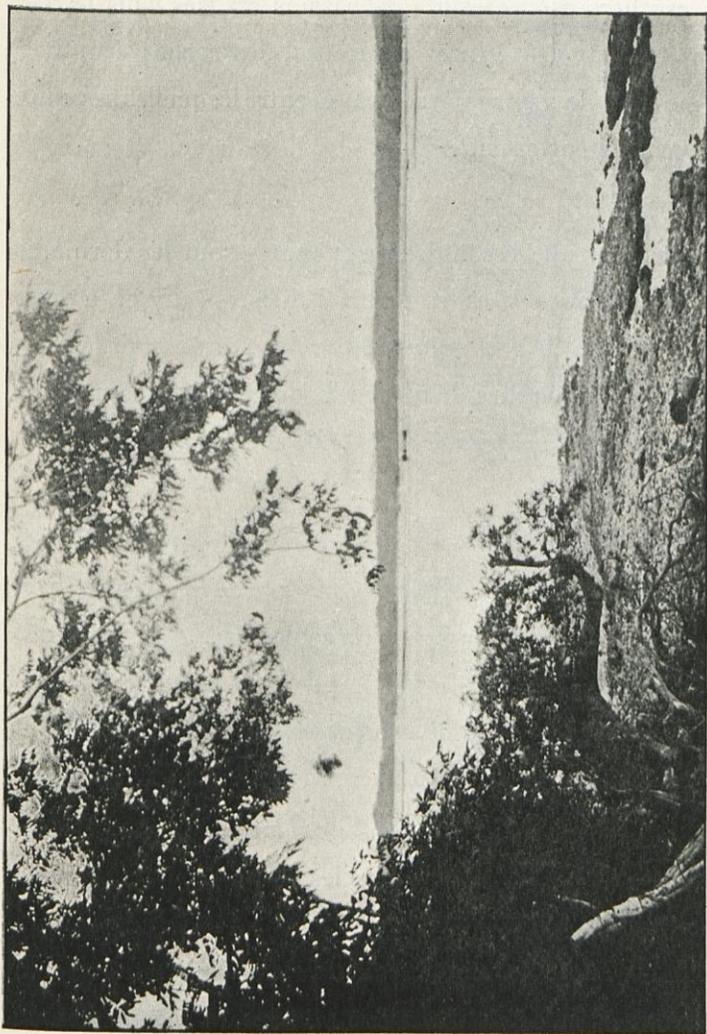
Le Caroni, augmenté des eaux de la Paragua, est la dernière grande rivière qui vienne grossir l'Orénoque avant le Delta.

C'est un bien singulier cours d'eau que ce puissant Caroni : il coule tout le temps sur la crête d'un plateau, et en descend par des gradins successifs, jusqu'à ce qu'il ait rattrapé en bas le niveau de l'Orénoque.

Quand, en venant de Bolivar, on approche du Caroni par une des routes de San-Simon, de Casanare ou de la Paragua, on voit l'horizon de ces savanes, plaines à perte de vue, barré au Sud par une ligne à peu près égale de collines assez élevées, s'abaissant vers vos yeux en pente douce, et assez généralement couvertes de bois : les sommets de ces montagnettes se prolongeant, elles se couronnent d'un bout à l'autre d'un plateau étroit, ininterrompu, le long duquel court le Caroni par une altitude moyenne de 500 mètres. Il se compose d'une série de « raudales », de cascades réelles, c'est-à-dire dont chacune est à un niveau plus bas que la précédente.

Ce n'est donc plus ici le simple rapide, comme le sont les cataractes d'Atures et de Maipures et où, pour la première, longue de plus de seize kilolomètres, la

différence de niveau ne dépasse pas vingt-deux mètres,



Le Caroni augmenté des eaux de la Paragua... (P. 414)..
(Vue prise en amont de Paviche; en face l'île allongée de Monagas, où mourut Santiago.)

mais c'est bien une chute véritable. Entre ces sauts, ces raudales du Caroni, se trouvent des biefs navigables d'une

plus ou moins grande étendue ; ainsi, cette belle rivière à escaliers est une suite de bassins creusés dans le roc, limités par des écluses naturelles, les roches éruptives émergées de leur soulèvement, et entre lesquelles ses eaux se précipitent en mugissant.

Les plus intéressantes de ces chutes sont les dernières du lit du Caroni, celles de las Tablas, — il y en a deux qui se suivent. La plus importante présentait à mes yeux une différence de niveau de douze à quinze mètres ; on peut en conclure que, dans la saison sèche, elle dépasse vingt mètres.

Ici, comme tout le long de son superbe parcours, le Caroni offre donc une admirable réserve de force, une énergie équivalente, pour San Feliz seulement, à des centaines de mille chevaux. On voit le parti qu'on en tirera plus tard, tant pour l'exploitation des Mines que pour celle du chemin de fer et du futur grand port de Las Tablas.

Le jour où les turbines fonctionneront, on abaissera l'or, — au Callao et dans tous les îlots forestiers de cette contrée si intensément aurifère, de l'Eldorado en un mot, — au prix de revient d'environ 15 ou 18 francs à la tonne : ce sera le pays le plus opulent du monde comme richesse du minerai, et à la fois celui où ce minerai s'exploitera au meilleur marché.

Aujourd'hui, les chutes de San Feliz n'ont d'autre fonction détestable que de créer une infranchissable barrière qui défend aux bateaux d'entrer dans le Caroni.

En tant qu'aspect, le Caroni est une succession de sites ravissants, du moins pour le tronçon que j'en connais de Guri à l'embouchure de la Paragua, soit près de 200 kilomètres. Ce ne sont que de longues îles verdoyantes qui se déroulent sans cesse sous l'œil charmé du voyageur, îles occupées par de grasses savanes et parsemées de hautes futaies vierges où abondent les arbres à lait, balatas, guttiers et caoutchouquiers divers.

C'est dans une de ces îles que s'était réfugié, après mon départ de 1894, le vieux Santiago Perez avec ses fils et leur famille, jusqu'aux arrière-petits-fils, emmenant leurs bœufs, leurs ânes, leurs chevaux, leurs cochons et leurs poules, afin de fuir la réquisition de bétail, de cavalerie et d'hommes que, tantôt les insurgés, tantôt les réguliers venaient lui imposer sous le prétexte de « révolutions ».

Le patriarche s'était mis ainsi à l'abri : personne ne pénétrait plus dans son domaine insulaire sans s'être fait reconnaître de la rive par des signaux particuliers ; c'est là qu'il est mort, il y a quelques années.

Depuis, Pedro, le chef actuel de la famille, et les

autres fils sont devenus d'une méfiance farouche à l'égard de leurs semblables, dont ils ne se laissent jamais approcher.

A mon dernier voyage à Casanare, on me les avait dépeints comme des sauvages, des forcenés, surtout comme nos pires ennemis. Je n'ajoutai aucune foi à ces racontars, chimères de cerveaux d'Européens atteints de bolivarite aiguë, et ne fis pas une minute l'injure à mes chers Indiens de douter de leur fidélité, malgré ma longue absence.

Je n'avais pas tort, car à peine Pedro eut-il appris qu'« el Doctor » (ils ne me connaissent guère que sous ce nom) était arrivé à Casanare, qu'il s'empressait de débarquer sur la berge avec tous ses frères, à la grande surprise, et aussi à l'effroi, de mes camarades blancs. Ces braves gens venaient me prier d'accepter l'hospitalité dans leur île et mettre à « la orden » (à mon ordre) leurs biens et leurs personnes.

*
* *

LA BOLIVARITE.

Le lecteur a vu plusieurs fois ce nom de « Bolivarite » : J'ai créé, il y a une quinzaine d'années, ce néologisme pour spécifier la phobie rouge, l'accès de fièvre chaude,

mentale et morale, le vertige de folie, de sang et de terreur qui frappe l'Européen à ses premières expéditions dans l'intérieur, à moins qu'il n'ait atteint l'âge mûr et... encore (on va le voir)! L'étiologie de cette névrose est facile à expliquer, mais sa description m'entraînerait hors du cadre de cette publication.

Je l'ai ressentie pendant six mois à Perico (Atures) en 1887, comme presque tout le monde.

C'est la même maladie que la Soudanite. Je vais en citer un exemple, vécu l'an passé : si mes chefs de service nouvellement débarqués, avaient eu à leur disposition des moyens d'action plus puissants, le pouvoir sans contrôle, des troupes et des armes, ils me rééditaient la tragédie de Voulet-Chanoine en Afrique...

J'ai déjà exposé que ces Messieurs, n'obéissant à aucune de mes instructions, avaient cru faire un tour de force en se portant d'un bond de Bolivar à Casanare, sans avoir assis leur base d'opérations et assuré le ravitaillement ; qu'ils étaient revenus en ville, en abandonnant leurs « corotes » (colis), après avoir complètement perdu la tête, par suite d'une auto-suggestion épidémique et contagieuse à la fois.

Le matin du troisième jour qui suivit mon arrivée à Bolivar, je les réexpédiais, je l'ai dit, avec les douze

ouvriers blancs que j'amenais de France, parfaitement équipés, montés et armés : je devais moi-même fermer la marche en assurant le maintien du contact avec la base, Ciudad-Bolivar.

La petite troupe arriva sans encombre à Potosi, dernière étape avant Casanare.

Le préfet de la Paragua dont dépend Casanare, est ma vieille connaissance, le général Enrique E..., personnalité politique un peu discutée là-bas, mais dont l'amitié et la loyauté envers moi ne se sont jamais démenties. C'est un chef énergique, d'une grande bravoure, mais aussi un soldat très-dur et universellement redouté, ayant dû beaucoup réquisitionner sur la route.

Tout le long du chemin, mes hommes entendaient sans cesse le nom terrible qui devenait à la fin une hantise pour leurs oreilles. De loin, on prenait leur petite troupe pour l'escorte du général et chacun de s'enfuir...

Cette obsession, martelée plusieurs jours durant sous ce soleil de feu, dans cette étrange ambiance désertique si étonnamment nouvelle, hallucinante pour eux, avait à ce point congestionné leurs méninges, qu'à chaque coin du camino real, ils croyaient voir apparaître la haute et maigre silhouette équestre de don Enrique, lequel venait certainement les dévorer !

Leur chef, jeune homme brave cependant, mais de tempérament impulsif et désordonné, dominé par les instincts, et qu'aucune autre force morale n'équilibrait, était le plus désastreusement impressionné.

Les habitants de Potosi, plus que tous autres, redoutaient le Préfet-Général avec lequel ils avaient eu souvent maille à partir, et qui n'a pas l'habitude de plaisanter ; mes hommes y étaient arrivés depuis peu, que les gens de la case où ils étaient descendus, crièrent avec agitation : « El General ! El General ! »

C'était lui, en effet, qui débouchait au tournant de la route, à la tête de son escorte.

A cette vue, le chef de mon expédition, perdant tout sang-froid et tout sentiment de responsabilité, réunit ses hommes à l'écart, leur fit former un cercle plus ou moins protégé et jurer — tel Léonidas aux Thermopyles — de vaincre ou de mourir jusqu'au dernier homme !

Les pauvres diables, plus morts que vifs, apprêtèrent leurs escopettes...

Cependant, le Général arrivait en disant en espagnol, sur le ton bref qui lui est particulier : « Où sont les hommes du Docteur ? Je viens expressément pour eux. »

Fort heureusement, il n'aperçut pas, dans son coin, mon

Chargé de vies françaises abaisser vers lui son revolver ; dans un éclair de raison, un de ses camarades — son parent et son égal en grade — n'eut que le temps de lui faire tomber le bras d'un vigoureux coup de poing.

Le Général, qui était venu me serrer la main à mon arrivée à Bolivar, ayant appris, depuis, le départ de la petite expédition, était monté de suite à cheval, spontanément : il l'avait rejointe à Potosi à marches forcées, dans l'intention de se mettre simplement à son service et de veiller sur elle.

Mes hommes déguerpirent pendant la nuit, à l'insu de tous, mais au grand étonnement de don Enrique, qui jugea superflu désormais de continuer à vouloir être utile, malgré eux, à des gens pour lesquels il venait de faire une trotte de 175 kilomètres et qui lui brûlaient la politesse de si étrange façon.

Mes sous-ordres gardèrent la conviction que c'était moi qui leur expédiais le Général E..., pour les faire assassiner, moi le Directeur Général, l'Administrateur Délégué, moi qui les avais engagés, qui avais signé leurs contrats, qui pouvais les briser et les renvoyer en France à ma seule volonté !

Cette bonne opinion de leur Grand Chef, ancrée ainsi

dans leur esprit, s'affirma encore dans des circonstances beaucoup plus tragiques.

Quelques jours plus tard, un des soldats du Général, le Coronel Guarico, Indien « nacional », se présenta à Casanare, à la case de mes employés. Il était seul : on lui offrit de l'eau-de-vie dont on le fit, ou laissa boire jusqu'à l'ivresse.

A cent cinquante mètres de là, vivait dans sa case avec sa femme, mon ancien Caporal de Mines, Thomas Rose, mulâtre anglais de la Grenade, connaissant admirablement le pays, aussi dévoué que travailleur. Mais son dévouement à ma personne était d'autant plus suspect aux yeux de mes lieutenants, alors en pleine crise bolivarienne, qu'il leur avait déclaré connaître un grand « purgual » (bois de caoutchoucs, ou plutôt de balatas), mais ne vouloir l'indiquer que « al doctor », qu'à moi-même directement.

C'était exact, ce beau « purgual » fut trouvé quelque temps après, au cours de la prospection que je fis opérer dès mon arrivée à Casanare.

Guarico, ivre, se rendit à l'habitation de Thomas Rose, ivre également.

Là, les deux hommes se prirent de querelle, Guarico déchargea à bout portant les six balles de son gros revol-

ver dans la figure de Rose... et le manqua les six fois. Mais il lui restait son grand sabre bien affilé ; Thomas Rose, sans armes, s'enfuit hors de sa case, sur le versant du vallon où se trouvait l'Etablissement de la Compagnie, Guarico le poursuivit au galop. L'atteignant derrière la jambe, il lui trancha le tendon d'Achille ; Rose tomba ; le Coronel sans pitié lança sur lui un coup de sa terrible latte avec une force telle qu'un bras du malheureux tomba à terre, tranché net, os compris, au milieu de l'humérus. Ce n'était pas tout : l'Indien furieux, s'acharnant encore, le larda alors de plus belle, de quatorze coups de sabre.

Toute cette scène horrible se déroulait sous les yeux de mes quatorze hommes assemblés — sans compter les peons, — armés jusqu'aux dents, et à portée de leurs fusils !...

Plusieurs voulurent s'interposer, tirer même à blanc ; ils en furent empêchés par leurs chefs qui laissèrent froidement perpétrer cet assassinat, cette affreuse boucherie, sans faire un mouvement pour intervenir...

Ils se contentèrent de photographier, le lendemain, le corps mutilé de mon pauvre caporal.

J'arrivai le surlendemain!...

Je trouvai mon personnel divisé en deux camps, prêts

à en venir aux mains ; mes Chefs de service, hyperexcités, obsédés de l'idée que le Général Enrique avait envoyé Guarico pour tuer, à *mon instigation*, le plus vieux d'entre eux — qui eut pu jouer autrefois les fourbes de vaudeville, mais qui n'était plus maintenant qu'un pitoyable gâteaux, hanté du délire de la persécution ; — mes douze ouvriers d'art, convaincus que leurs chefs avaient volontairement enivré l'Indien et fait assassiner Thomas Rose, parce qu'il m'était trop dévoué : cette dernière supposition leur était suggérée par la méfiance haineuse, autant qu'inexplicable, où les autres le tenaient !!!

Ils étaient donc tous plus fous, plus bolivarisés les uns que les autres.

Le lecteur attend la fin de l'histoire ; elle est logique, humaine, éternelle, mais surtout bien lamentablement coloniale.

Au premier prétexte, je renvoyai en France mes chefs de file, trop dévoyés pour pouvoir être remis dans leur plan orthogénique, mais je le fis aussi politiquement que je le pus, à cause des gros Actionnaires qui les « pistonnaient » et avec lesquels ils correspondaient... — par-dessus ma tête !

A Paris, on leur donna raison — puisque j'étais absent, et... on me les renvoya!....

Parmi eux, mon ancien Secrétaire, le type phlegmatique du jeune homme-rosse — avait même certains pouvoirs éventuels de contrôle absolu sur moi-même, annihilant les miens propres. Mais, en revanche, ils avaient promis une superbe récolte de gomme qu'ils me déclaraient incapable de faire sans eux... Leur premier soin, après mon départ, fut de remercier le Directeur que j'avais nommé pour me remplacer, Mr. Henry Quenza, chef d'une valeur intellectuelle et morale de premier ordre, rompu aux difficultés du pays, et seul capable dorénavant de mener la barque au port.

Je n'avais qu'à rentrer, trompé d'ailleurs par une série de câblogrammes insidieux, machiavéliquement combinés... et qu'on nia m'avoir expédiés!!!

On m'entendit, on donna tort à ceux qui avaient raison la veille, on les révoqua même, non pour moi, mais pour leur conduite ultérieure.

Et ce que je prédis arriva quelques mois après, de point en point : la Paragua produisit 239.000 kilos de gomme, qui nous étaient en principe destinés à la suite des contrats que j'avais passés avec le Préfet, lesquels me donnaient le litre de lait de caoutchouc à 0,50 centimes,



Le Directeur que j'avais nommé pour me remplacer,
Mr. Henry Quenza... (P. 426).

(Groupe de nos trois personnes au coin du Laboratoire, à Casanare.)

rendu. Là-dessus, deux tonnes (2.000 kilos) à peine arrivèrent à Paris, production de six à sept mille arbres à lait centenaires, stupidement abattus, sans rime ni raison. Les 237.000 kilos autres, faits dans les bois à côté, passèrent à quelque distance du nez de mes successeurs qui n'y virent que du feu.

Ainsi, ils avaient obtenu un avancement rapide uniquement en récompense de leur indiscipline et de leur trahison.

C'était bien administratif!!.... Eux-mêmes avouèrent avoir, pendant toute la récolte, mis deux fois les pieds dans le bois!... J'aime mieux ne pas dire ce qu'ils firent le reste du temps...

Pour me rendre à l'invitation de Pedro, cette fois encore, nous nous étions transportés à Uauial.

Nous venions à peine de nous endormir dans nos chinchorros et la bougie de ma lanterne n'était pas entièrement consumée, quand un de mes employés français, en proie à la transe « bolivarique » toucha le hamac de ma femme pour l'éveiller. Une grande et forte Indienne, la brave Julia (prononcez Hodlia), ancienne femme de Pedro et que je connais depuis dix ans, était à la tête de mon hamac, un large couteau levé; ma

femme m'éveilla sans comprendre... Il n'était que temps : mon compatriote était prêt à faire feu sur l'excellente femme qui m'a donné, ainsi que ses fils Marco et Brigido, tant de preuves de dévouement !...

La pauvre Indienne cherchait, sans m'éveiller, à trancher avec son couteau, non le fil de mes jours, mais simplement celui infiniment moins précieux qui, sous le nom de « cabullita » retenait suspendue au plafond, exactement au-dessus de ma tête, une morocotte séchée (poisson un peu plat et rond, assez voisin de la dorade de l'Orénoque) destinée au « sancocho » de sa famille !!

*
* *

EMBARQUEMENT DE BOEUFs.

C'est avec un sancocho des excellents poissons du Caroni que nous commençâmes notre dîner le soir de notre arrivée à Las-Tablas.

Le menu se composait, en outre, de bananes frites et de frijoles au gras, haricots nationaux, aux petits grains grisâtres, dont le goût terreux n'a jamais su me plaire et qui poussent comme de la mauvaise herbe, surtout dans le sable. Une tranche de dante rôtie fut la partie substantielle de ce repas.

Le dante ou tapir est un pachyderme, un éléphant sans trompe, mais à la lèvre supérieure allongée. Il est de la grosseur d'un âne : sa chair, dense, ferme et rosée, rappelle celle du porc ; les gens du pays chassent le dante avec des chiens dressés qu'ils appellent « perros danteros ».

Je visitai mes animaux avec soin ; la mule de John avait le dos « inchado », enflé ; Pedro me déclara que c'était... « la luna » !

On prête volontiers à l'innocente lune, quand les animaux restent exposés à sa lumière, tous les méfaits auxquels leur dos est sujet. — Je donnai un coup de bistouri dans la bosse d'où s'échappa un grand verre de sérosité et, après un lavage soigneux au permanganate, j'y appliquai un pansement sec au salol.

Nos bêtes, malgré toute ma vigilance, avaient souffert de cette marche ultra rapide.

Je pris donc les dispositions suivantes : elles resteraient huit jours au repos à Las-Tablas, puis Pedro, Miguel et un péon de renfort ramèneraient par petites étapes toute la cavalerie au Callao et y laisseraient la voiture et ses trois mulets que j'avais simplement loués ; ils devaient n'être de retour à Casanare que dans trois semaines.

Des bêtes fraîches m'attendaient à Bolivar pour rentrer ; je ne gardai donc que John avec nous.

C'est après avoir ainsi réglé le retour, que nous dinâmes, puis songeâmes au sommeil.

Nous nous glissâmes furtivement dans des « quatre » (lits de sangle), simple toile à voile tendue sur quatre montants de bois, en X, qu'entourait hermétiquement une moustiquaire, car les sancudos (gros cousins, maringouins) sifflaient tout autour une musique de mauvais augure pour nos épidermes convoités.

Debout dans nos « quatre », une bougie à la main, nous eûmes bien soin de griller un à un, suivant notre habitude, les vilains petits insectes malariefères, qui avaient su s'introduire dans la moustiquaire et dont la mince tache noire allongée se détachait sur le tulle blanc des rideaux protecteurs.

Nous dormions profondément, lorsqu'à deux heures du matin, le « pito », le sifflet du bateau à vapeur nous mit debout et nous fit descendre au plus vite sur la berge. Déjà?... Non, c'était une fausse alerte ; au lieu du *Bolivar* apportant de Trinidad le courrier d'Europe, c'était le *Delta*, l'autre grand bateau de l'Orénoque qui, faisant un

service supplémentaire, était parti la veille au soir de Ciudad-Bolivar à destination de Trinidad : il s'arrêtait à Las-Tablas pour y prendre un chargement de ces bœufs qu'il n'embarque généralement qu'à Barrancas.

Notre nuit était prématurément finie ; ma femme n'ayant eu que rarement l'occasion de voir ce spectacle original et très-couleur locale de l'embarquement d'un troupeau, me demanda d'y assister.

Le *Bolivar* et le *Delta*, steamers à coque presque plate, font le service de Ciudad-Bolivar à Port of Spain.

A la pointe du Delta, au lieu de suivre la Grande Bouche au Sud, ils prennent le Macareo qui les conduit directement dans ce grand lac marin du golfe de Paria, admirablement abrité, et que ferme à l'Est, l'île anglaise de la Trinidad. Chacun de ces deux bateaux embarque environ trois cents bœufs dont le prix de transport, pour les vingt-quatre heures de traversée jusqu'à Trinidad, est au moins d'une livre par tête (25 francs). — On voit que ces bâtiments doivent faire de bonnes affaires ; on estime que, chaque année, ils récupèrent leur capital, ou peu s'en faut.

Les bœufs sont parqués, entassés dans un solide corral

(parc), hautement palissadé sur le bord même du fleuve, où il vient se terminer en un entonnoir assez large pour le passage de deux animaux de front. Le bateau approche de la berge le plus qu'il le peut, on le réunit au goulot du corral par une passerelle également palissadée. Le plancher de son pont inférieur tout ouvert, situé à quarante centimètres à peine au-dessus de l'eau est entièrement débarrassé ; c'est sur lui que les bœufs iront se loger d'eux-mêmes.

L'ensemble du système affecte la forme d'un ballon dont le bateau, vu en projection, représenterait la nacelle.

Un bœuf « manso » apprivoisé, dressé à cette manœuvre, est introduit dans le corral, tout contre l'entonnoir encore fermé à sa base : c'est lui le conducteur, le traître que ses congénères vont suivre docilement comme de pauvres bons moutons de Panurge.

Ces dispositions prises, des péons en assez grand nombre entourent le corral, poussent de tumultueuses clameurs et tapent à tour de bras sur les échine des bœufs avec de robustes et longues matraques, pendant que les trois ou quatre barres transversales qui obturent la base de l'entonnoir sont vivement tirées : le guide-judas, le bœuf-vaqueano, s'y précipite et le reste du troupeau terrorisé, chassé par les hurlements et les coups, se

jette à sa suite, heureux de l'étroit espace libre, ouvert sur son affolement. La bande vient s'empiler dans le pont, se case comme elle le peut, mais s'y tasse au point qu'il n'y a bientôt plus une place libre : le bœuf de tête est alors retiré, on lui donne du sucre, — du sel plutôt, et le tour est joué.

Pour le débarquement, c'est plus simple encore : on pousse les bœufs par le même mode de persuasion... et on les précipite à la mer ; ils ont bientôt pied et peuvent aborder, quelques-uns se noient.

Le « Bolivar » ne « pita » qu'à huit heures, nous y prîmes place sans nous inquiéter d'un « camerote » (cabine), puisque nous devions arriver le soir même.

*
* *

LA RAYA.

A las Tablas, rien de ce qui monte l'Orénoque ne descend à terre que les passagers sans bagages, car tous les colis, même les malles et valises, — jusqu'aux couvertures, cannes et parapluies, — doivent d'abord aller se faire expédier en douane à Ciudad-Bolivar ; là, ils sont débarqués, visités, réembarqués de nouveau ; un bateau

venant de la mer ne peut donc décharger à las Tablas qu'à son retour.

C'est, on le voit, fort incommode : mais telle est la volonté du Gouvernement. L'Orénoque n'a qu'une seule douane d'importation, et elle se trouve à Ciudad-Bolivar, où le législateur entend laisser l'unique clef de cet immense Bassin ;... ainsi seulement, l'Exécutif arrive à réprimer suffisamment la contrebande.

Le bateau était encore amarré, quand je vis « hamacar », apporter dans un hamac, un jeune homme blanc, un Anglais, qui se tordait dans d'atroces douleurs et poussait des cris à fendre l'âme.

C'était un passager qui, descendu à terre et ayant rencontré, au milieu d'un site ombragé et propice, une petite crique sablonneuse, tentante, avait eu l'idée de s'y baigner ; idée malheureuse, car à peine mettait-il le pied dans l'eau qu'il s'y sentait piqué par une « raya », la raie de l'Orénoque.

Cette piqûre provoque une des plus épouvantables douleurs humaines dont aient été témoins mes yeux de médecin.

La raie se plaît dans les fonds sablonneux et clairs ; elle se tient à fleur de sable, comme la plupart des poissons

plats ; mais sa queue se termine par un dard terrible, long de quatre à six centimètres, une épine osseuse barbelée, aplatie comme une lance et armée d'une pointe acérée vers laquelle est tourné l'angle aigu que font sur l'arête médiane les dents de cette petite flèche. Un canal la creuse d'une extrémité à l'autre, amenant dans la plaie qui va être produite, un liquide extrêmement corrosif.

La raya, dérangée par le pied du baigneur, se précipite sur lui d'un vigoureux coup-arrière de ses nageoires et plante son épée, en dents de scie, à plat dans la partie de l'ennemi qui se présente à elle. Puis, se redressant de champ, elle fait machine en avant et retire avec brusquerie l'hameçon multiple suivant un angle de 45° par rapport à l'introduction. Il se produit ainsi, dans les deux sens, un double lacèrement des chairs, qu'envenime encore la sécrétion de l'affreuse bête.

Le malade passe sept ou huit heures dans des souffrances infernales et sans aucun répit, la face convulsée par la torture ; il serait dans l'incapacité absolue de faire le moindre mouvement, fût-il menacé du plus pressant danger. La fièvre s'allume, le pied se gonfle, devient violet autour de la plaie livide ; puis, la tache s'étale, noire, douloureuse, empâtée. Au bout de quatre ou cinq jours, la fièvre est tombée, mais l'œdème persiste

encore et le malade ne peut guère marcher avant la fin du troisième septénaire.

J'ai essayé contre la piqûre de la raya tous les remèdes sans aucun succès, à une époque, il est vrai, où le sérum de Calmette n'était pas découvert.

De prime abord, je le croirais inactif, théoriquement du moins et sans préjudice de la composition du liquide excrété, que je ne connais pas : mais, toute question venimeuse mise de côté, la plaie profonde, en deux striages de scie, est effroyable par le mécanisme même de sa production, par ce déchirement raffiné, véritable hachage des tissus.

J'ai tenté inutilement de la circonscrire au moyen d'injections sous-cutanées de chlorure d'or au 100^e, de permanganate de potasse, qui agissent bien contre les morsures des serpents venimeux. — La succion est inefficace. — Le malade ne supporte aucun pansement. — Les applications continues de cocaïne et son injection intra-dermique, presque qu'impraticable à cause de la douleur, calment un peu, mais d'une façon trop fugitive. Il en est de même des pulvérisations d'éther, de chlorure d'éthyle, même de méthyle, à cause de la fugacité de leur action.

Le meilleur des analgésiques réside incontestable-

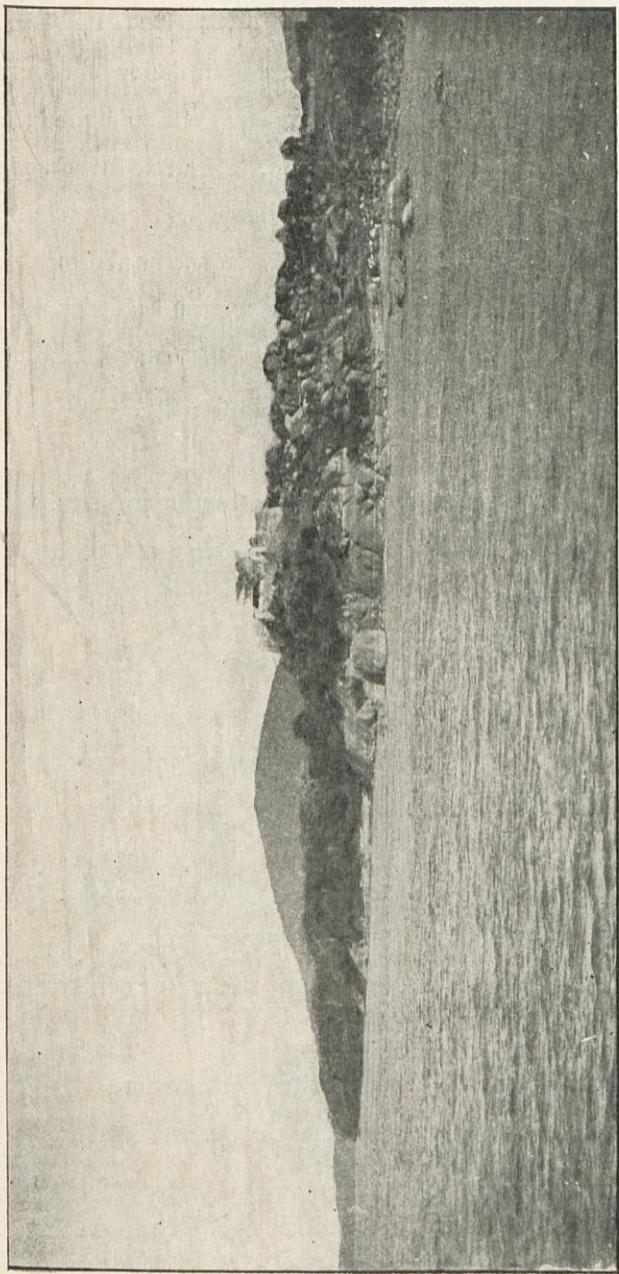
ment dans la piqûre de morphine ; mais encore en faut-il une dose massive, deux à trois centigrammes par centimètre cube, et doit-on la renouveler assez souvent pour en maintenir l'effet sédatif ; le remède doit donc être poussé jusqu'à l'action héroïque, où son maniement pourrait devenir dangereux.

Je combine la morphine avec l'application locale et continue de cocaïne sur la plaie débridée en incision cruciale, j'obtiens ainsi un apaisement véritable.

Deux autres poissons sont également fort à craindre dans ces eaux ; je laisse de côté le caïman bien connu, qui les infeste, ainsi que la « culebra de agua » qui n'est pas le devin ou boa constricteur, comme on le croit communément, mais un pithon, l'anaconda ou eunecte murin, serpent peropode, que les Indiens appellent ikourou ; c'est un excellent nageur, comme le mot l'indique (ἑὸν νεκτερος) aussi gros que redoutable. J'en ai tué un de huit mètres dont je garde la peau à Paris.

Je veux parler du « temblador » et du « caribe ».

Le « temblador », qui ressemble à une anguille, est un poisson physostome, électrique, du genre gymnote, large et plat comme la main, long de un mètre, même de deux mètres.



Au milieu de l'Orénoque, « *El Castillo* » qui domine le Fleuve de tous les côtés.. (P. 444).

De sa première décharge, le « temblador » étourdit le baigneur, elle le fait couler à pic s'il n'a pied ; ensuite, le poisson revient sur lui, le fouette avec acharnement à plusieurs reprises de ses décharges qui diminuent d'intensité jusqu'à ce que son accumulation — ou que sa force de production — électrique soit épuisée : les décharges diminuent rapidement d'intensité. L'homme est perdu s'il n'est secouru à temps, car il s'évanouit dans l'eau.

La chair blanche et grasse du temblador est savoureuse en matelote, malgré les fines et nombreuses arêtes dont elle est fournie, bien que ce poisson soit osseux comme tous les téléostiens.

Le « caribe », sorte de forte sardine carnivore, vit par bancs innombrables ; sa mâchoire puissante, affreuse, est garnie de dents serrées, à la fois tranchantes et pointues, implantées droites et rangées à fleur d'ouverture sur sur une bouche large, aux apophyses mastoïdes fortement musclées et ligamentées, une véritable gueule de petit monstre.

A chaque coup de cet instrument à emporte-pièce, le poisson enlève un morceau de chair selon une section nette, plus longue que large, creusée en cupule au centre, et qu'on dirait détaché d'un coup de ciseaux

donné à plat. J'ai vu, à leur passage des rivières en troupeau, des bœufs dévorés par les « caribes ». Par un juste retour de la nature, ce carnassier est à son tour comestible et recherché des Indiens.

Ceux-ci prétendent qu'il ne mord que sur une plaie rouge et qu'une solution de continuité de la peau avec l'aspect cruenté est nécessaire. Il s'attaque alors à ce point précis, passant à côté d'un épiderme intact sans y toucher.

Cette supposition m'ayant paru peu vraisemblable, je voulus autrefois la contrôler : or, l'observation des Indiens est rigoureusement exacte.

Comment l'interpréter ?

Le petit fauve aquatique tranche un lambeau de chair, seulement sur une surface saignante ; un autre caribe, puis un autre, puis des centaines, des milliers le suivent, se succèdent rapidement, et j'aime à croire que les premiers, mis en goût, reviennent à la curée. Mais chacun happe sa bouchée sur la blessure même qu'il agrandit d'autant, jamais sur la peau saine : ce poisson n'est donc guidé que par une impression de son œil qui le fait instinctivement foncer et appliquer son sécateur seulement « là où il voit rouge », où il voit du sang.

Je parvins à soulager le jeune homme piqué par la

raya. Il avait été blessé tout contre la malléole externe, sur la cheville ; au contact de l'os, le petit javelot avait glissé le long du bec de la tête du péroné, le contournant et pénétrant profondément dans la fossette sous-jacente : c'est d'ailleurs un des lieux d'élection de cette piqure, ce qui est facile à concevoir, la raya vivant couchée sur le sable.

L'arête caudale de la raya, d'un acier éburnéen bien trempé, ne se casse pas sur un os : cette solidité à toute épreuve la fait rechercher par les Indiens *bravos* (sauvages) pour en armer leurs flèches destinées à recevoir le curare.

J'ai dans ma collection indienne à Paris — chers lecteurs, vous pouvez venir les voir, — un certain nombre de ces flèches empoisonnées recueillies par moi-même aux points les plus extrêmes des vastes régions que j'ai parcourues : l'aiguillon mortifère de toutes, sans exception aucune, est constitué par une épine de raie.

*
* *

NIGUAS ET CARAPATTES.

Nous partîmes à dix heures.

Je ne décrirai pas le « Bolivar », bateau de rivière

semblable à ceux qui naviguent sur les grands fleuves de l'Amérique du Nord : il en vient d'ailleurs.



.... sous l'épaisse haie de pesantes murailles de verdure (P. 450).

Le bateau gagna rapidement le milieu de l'Orénoque, large de plusieurs kilomètres.

En aval, en face Barrancas, mais sur la rive gauche, l'entrée du fleuve est défendue par « El Castillo », Gibraltar

de l'Orénoque, relié avec Ciudad-Bolivar au moyen d'un fil télégraphique qui annonce le passage des bateaux et y envoie la liste des passagers.

Le Castillo est une forteresse élevée par les Espagnols au sommet d'une montagne escarpée qui domine le fleuve de tous les côtés. Converti en caserne depuis cette époque, le fortin commande l'Orénoque ; bien armée, ce serait une position formidable.

Nous étions à peine à bord que ma femme me demandait de lui extraire une « nigua » du pied.

La « nigua » ou puce chique (*rynchoprion penetrans*) est une des plaies des savanes et des habitations de l'intérieur, comme la carapatte est une plaie des bois.

Elle est presque imperceptible, vit dans le sable et cherche les parties de l'homme et de l'animal où les cellules cornées de l'épiderme sont en masses épaisses et molles : — chez l'homme, le talon, au niveau de l'insertion du tendon d'Achille ; le pourtour des ongles des orteils, jusque sous la corne ; le sillon digito-plantaire ; — les parties glabres du pied et du nez chez les animaux, les tetines des femelles : c'est à juste raison que les naturalistes qualifient la chique de *dermatophilus penetrans* ; jamais petit animal ne fut aussi amateur de peau.

Ce pulicide pénètre dans le tégument externe et se loge entre le derme et l'épiderme, sur lequel il apparaît comme un tout petit point noir d'un millimètre. Là, le ventre de la femelle où sont ses œufs, se gonfle au point d'atteindre la grosseur d'un petit pois : le kyste grossit aux dépens du tissu, creusé ainsi jusqu'à ce que l'ovulation soit complète. Prurigineuse au début, la démangeaison devient bientôt exacerbante, puis c'est une véritable douleur pongitive, intolérable, surtout le soir, quand on se déchausse.

Les Indiens et les négresses sont experts à extraire la « nigua » à la pointe d'une aiguille, sans crever le sac qui contient les œufs : ils saupoudrent d'un peu de cendre de cigare le petit trou laissé en pleine chair. A la suite de cette ablation, faite avec dextérité, mais sans propriété chirurgicale, les inflammations ganglionnaires sont assez fréquentes.

Cinq mois auparavant, à Fracatal, John Ducoteau m'avait extrait sept ou huit niguas des orteils gauches ; une adénite, consécutive à une inoculation apportée par son aiguille ou par ses doigts, me tint cinq semaines cloué sur mon hamac, avec formation de pus, et, par conséquent, fièvre dont les accès atteignirent 40°. Malgré la douleur affreuse, je dus m'armer de courage...

et d'un bistouri pour l'inciser moi-même, profondément dans l'aine, presque sur l'artère fémorale : je me vis un instant perdu, tant les phénomènes septiques étaient violents ; le ganglion suppuré se trouvait situé sous l'aponévrose et je serais certainement mort infecté sans cette intervention radicale.

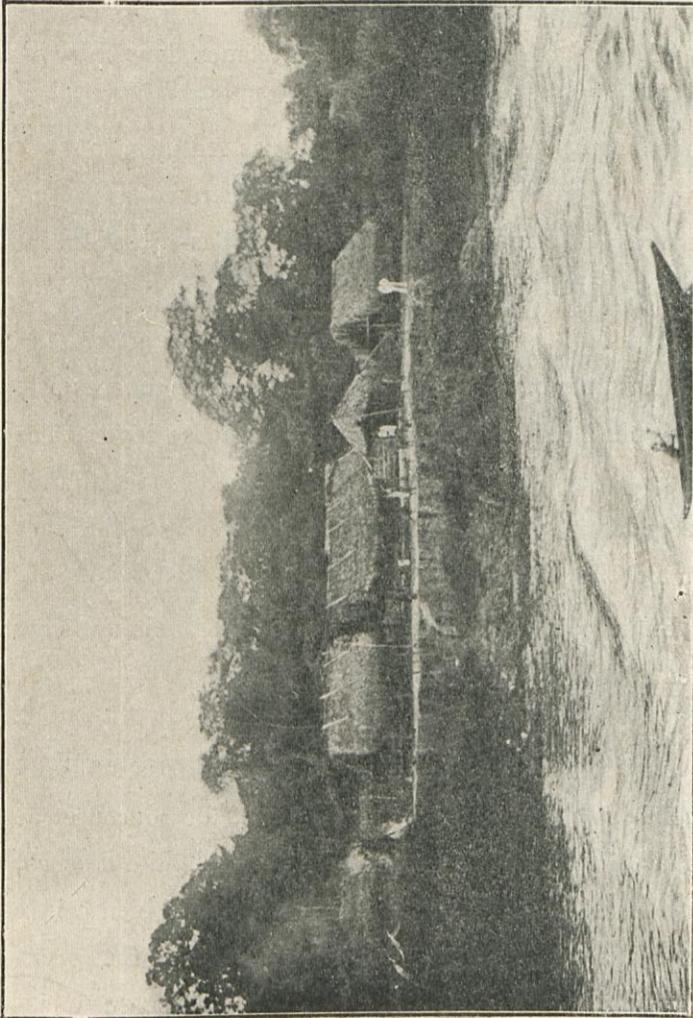
Je me sers — pour les autres — d'un kystitome ou d'un fin bistouri et j'opère, cela va sans dire, avec une aseptic rigoureuse.

Lorsque j'ai mon arsenal avec moi, je pratique une petite opération beaucoup plus simple, que j'ai imaginée : j'enfonce sur la puce quelques millimètres d'une aiguille reliée au pôle négatif d'une pile Chardin à courants continus, le malade tenant l'autre pôle dans la main, et c'est tout. En quelques secondes d'un courant de trente milliampères, la chique est tuée par le caustique alcalin qui se dégage à la cathode, pointe de mon aiguille, puis elle s'élimine d'elle-même.

Quand les niguas sont assez rapprochées, je prépare un petit emplâtre avec de la masse emplastique de Vigo, gros comme un pois sur un chiffon, j'applique après un savonnage vigoureux et je recouvre de baudruche ; les vapeurs mercurielles tuent les chiques en quarante-huit heures.

Les Vénézuéliens prétendent que l'extraction d'une

nigua peut donner le tétanos, une des trois ou quatre



On passe devant un village indien de purs Caraïbes (P. 450).

maladies dont ils ont la terreur, car, à cet égard, leur nomenclature nosologique est plutôt sommaire : tétanos,

tisia (phthisie), pulmonia (pneumonie), peston (rhume et bronchite), calentura (fièvre) et c'est à peu près tout...

Or, je n'ai jamais vu un cas de tétanos dans ce pays. Mon vieil ami, le Docteur Lota, de Trinidad, assurément le plus distingué chirurgien des Antilles, m'a dit avoir vu, en tout, dans sa longue carrière coloniale, un seul cas de tétanos, chez un enfant en bas-âge, et encore ce cas était-il douteux !

Quant à la phthisie indigène acquise, elle est rare, le contagement manquant d'aliment, si les cas de tuberculose, mais plutôt chirurgicale, osseuse surtout, se rencontrent assez fréquemment : j'attribue ceux-ci, héréditaires en général, surtout à des dégénérescences syphilitiques ou alcooliques.

Enfin, je n'ai jamais trouvé de pneumonie franche, j'entends la vraie, à pneumocoques.

La propreté la plus extrême ne protège pas suffisamment de la nigua ; les infusions âcres de roucou et de tabac la rebutent ; il en est de même de l'huile de coco, surtout de l'huile de laurier, très-active aussi bien contre les chiques que contre les moustiques. Mes Européens s'enduisent les pieds de pétrole, aussi efficace que d'emploi désagréable, surtout d'insupportable et tenace odeur.

J'évite simplement de mettre le pied à terre sans chaus-

sures de cuir ; les bottes que nous portons toujours, ma femme et moi, constituent certainement un des meilleurs préservatifs, d'autant qu'elles sont enduites avec soin d'huile de pieds de bœuf, eucalyptolée ; — mais préservatif non absolu, car la nigua ne saute pas comme une puce ordinaire, malgré l'opinion répandue, elle court sur la peau et court même très-vite eu égard à sa petitesse. Un peu de poudre de fleurs de pyrèthre dans les chaussettes complète heureusement la préservation.

La plaie des bois (plaga de montaña) est, parmi bien d'autres insectes, la « carapatte » (garapatta), un ixode des plus désagréables, — il ressemble à un petit crabe — gros comme une très-menue lentille, qui enfonce ses pinces dans l'épiderme et y reste accroché indéfiniment, se nourrissant par succion. Après une course dans les bois, surtout en été, il est rare qu'on revienne sans quelques-uns, souvent sans beaucoup de ces acares agaçants.

On les coupe en deux avec des ciseaux ; ce procédé est défectueux, car les mandibules demeurant dans la peau, les crochets sont longs à s'éliminer ; de là une légère induration prurigineuse dont ces petits corps étrangers restent longtemps le centre.

Les Indiens font fuir l'animal avec le bout allumé de

leur cigarette, mais il se laisse souvent griller sans déguerpir ; je dépose sur son dos une gouttelette d'acide acétique, phénique ou autre, l'insecte abandonne généralement la partie. Si j'ai une petite pile à ma portée, il s'enfuit encore plus rapidement à peine touché, on le cueille au bout d'une pince et on le rôtit.

L'échiquage du pied de ma femme terminé, je m'occupai à nouveau de mon jeune blessé Anglais : la douleur reparaissant, je dus lui injecter une nouvelle dose de morphine.

*
* *

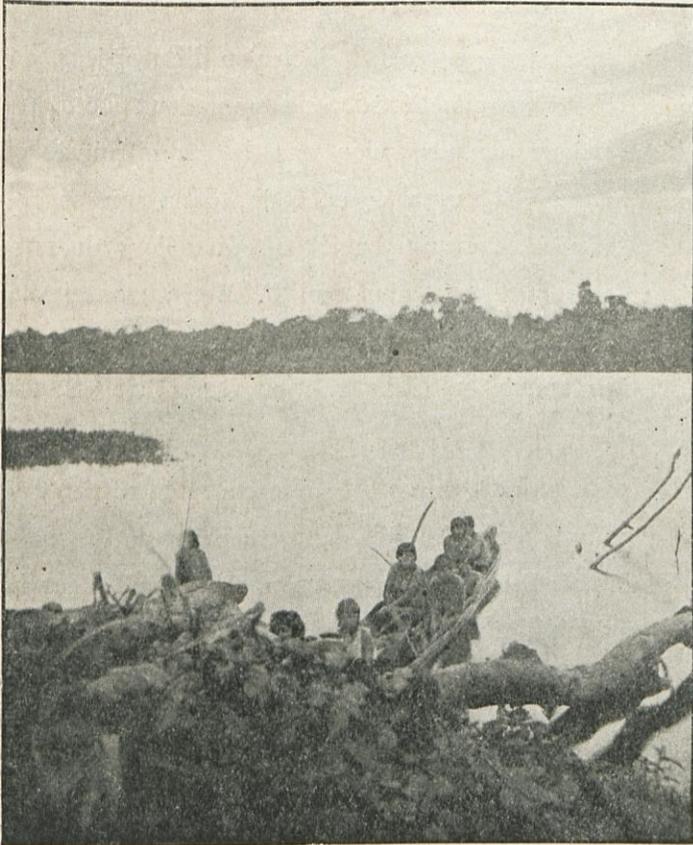
L'ORÉNOQUE.

La montée de l'Orénoque semble vite monotone de las Tablas à Bolivar.

Le coup d'œil, admirable, féérique, est dans le Macareo pendant la traversée du *Delta*. Ce bras, peu large, se clôture des deux côtés par la forêt vierge, d'une luxuriance inouïe, sous l'épaisse haie de deux pesantes murailles de verdure.

On passe devant un village indien de purs Caraïbes nus, appartenant à la tribu des Guaraounos ; le bateau

stoppant quelques instants, permet aux Sauvages d'approcher, gravement assis au fond de leurs pirogues, rutilants comme des sous neufs, mais habitués et con-



Les Sauvages gravement assis au fond de leurs pirogues.

fians ; — on leur jette du pain, on fait avec eux quelques échanges.

Ces Guaraunos ont des mœurs très-particulières :

il n'enterrent pas leurs morts, mais les ensevelissent avec des aromates dans des « canastos », paniers oblongs tapissés de feuillage et les déposent ensuite simplement en un coin de forêt retiré.

Il a été donné, je crois, à bien peu d'Européens de visiter ce curieux cimetière dont je donne deux photographies. J'ai en ma possession une de ces introuvables momies que j'ai rapportée en 1889, dans son sarcophage végétal. Crevaux y avait fait un séjour de plusieurs semaines avec mon ami F. Morin, dont je ne saurais dépeindre la joie, quand, le ramenant avec moi dans l'Orénoque, en décembre 1900, il retrouva « Son » village !

Le passage du Macareo est donc pour l'Européen qui vient pour la première fois dans ces parages, un spectacle imprévu, unique, et dont son œil charmé n'oublie jamais l'impérissable vision.

Mais quand le bateau débouche dans le Fleuve lui-même, tout change comme sous le coup d'une baguette magique.

A droite, à gauche, devant, derrière, on n'aperçoit plus qu'une immense nappe d'eau, semblable à une coulée d'or flambante sous le soleil ardent, qu'une mer

de nacre, miroitante et lourde, dont on cherche vainement l'issue autour de soi.



Un cimetière Gouaraouo.

Ils ensevelissent leurs morts dans des paniers oblongs tapissés de feuillages (P. 452).

A mesure que le bateau avance, le lac prodigieux semble se déplacer dans le même sens que lui ; il se continue et se prolonge devant soi à l'infini, et l'on ne sait vraiment où cela va se terminer, comment on va sortir de cet immense décor d'illusion et de rêve.

Mais c'est trop grand, trop large, trop solennel aussi, pour ne pas rapidement lasser le regard, ébloui d'abord.

Après les premiers moments d'admiration et de fascinante stupeur, après l'explosion d'enthousiasme qu'arrache au voyageur la vue grandiose d'une pareille masse liquide dans cet incendie solaire, — et dont il était loin de se figurer l'ampleur, — il trouve vite le spectacle fatigant, avec pour horizon, des rives basses, lointaines, et qui paraissent toutes petites ; il n'a plus qu'un désir alors, finir son excursion, arriver à Bolivar le plus tôt possible.

L'imagination est tout-à-fait insuffisante pour permettre de concevoir l'étendue, l'éclat, la majesté de ces grands fleuves américains.

Sans doute, on est averti, on a remarqué dans la rade de Port-of-Spain les flaques d'eau douce, larges et dorées, que la poussée du Fleuve amène jusqu'en pleine mer, où leurs mouvants flots de moire jaune et chatoyante restent cohérents, pendant longtemps, pendant des centaines de kilomètres, sans se mélanger avec la soie

verte de la houle marine. Mais tout ce que l'on peut s'imaginer reste bien au-dessous de la réalité elle-même : ces spectacles-là, *il faut les avoir vus*.



Cimetière Gouaraouno.

Ils déposent les paniers dans un coin de forêt retiré (P. 452).

L'eau de l'Orénoque, très-saine et d'une sapidité agréable, est d'une belle couleur safran, résultant, je pense,

de son mélange avec les rivières noires qui l'ont grossie : ce n'est pas du tout comme on l'écrit, à cause du fond, qui est de sable très-blanc : l'eau est bien ambrée par elle-même, vue sous une certaine épaisseur.

Dans cette saison où la crue atteignait déjà 14 mètres au-dessus de l'étiage, les eaux, habituellement si limpides, étaient un peu limoneuses, charriant parfois d'énormes troncs d'arbres, même des arbres entiers. Une ceiba, le bombax, ce géant des forêts américaines (fromager des Martiniquais, *eriodendron anfractuosum* des botanistes), fila sur tribord, à une ou deux encâblures de nous, gagnant la mer. Le bateau dut éviter par bâbord cette épave puissante pour ne pas s'y briser. Aux pieds et à la tête, une immense chevelure faite des racines du colosse et de ses branches dépouillées de leurs feuilles, le signalait de loin, l'élevant au-dessus du Fleuve qui l'emportait, en le berçant, vers la mer, comme vers le seul tombeau digne du Fils de ses forêts.

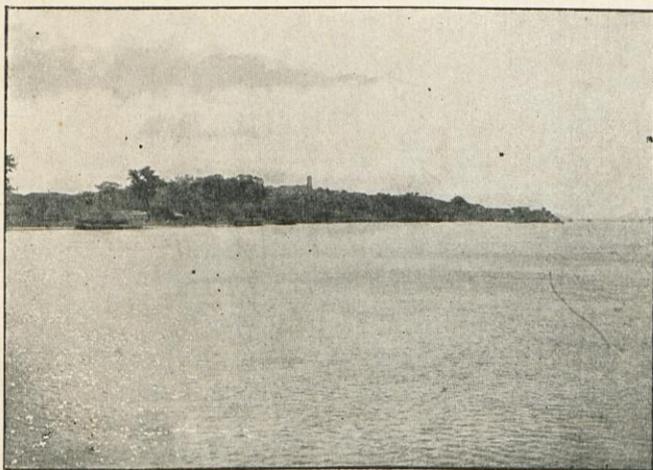
A bord, des passagers tiraient sans succès sur d'énormes caïmans, flottant à la surface de la rivière comme des soliveaux, la tête reconnaissable à la ligne médiane du front surmonté de deux protubérances, les yeux. C'est un monstre hideux, au museau de brochet ; sa carapace impénétrable à la balle, est couverte souvent

de mousses, de lichens et de coquillages; sa présence rend les baignades très-dangereuses dans ces eaux-là.

*
* *

CIUDAD-BOLIVAR.

Vers six heures, Ciudad-Bolivar se dégagaa coquette-



Ciudad-Bolivar, deux heures avant l'arrivée.

ment à l'horizon de pourpre et d'or, blanche sur sa colline noire et lustrée de rochers plutoniques, tout entière étagée et rangée autour de la Cathédrale bâtie à flanc de coteau et qui en occupe le centre. La haute tour blanche de cette Eglise métropolitaine domine et semble protéger les maisons dont les cubes à terrasses

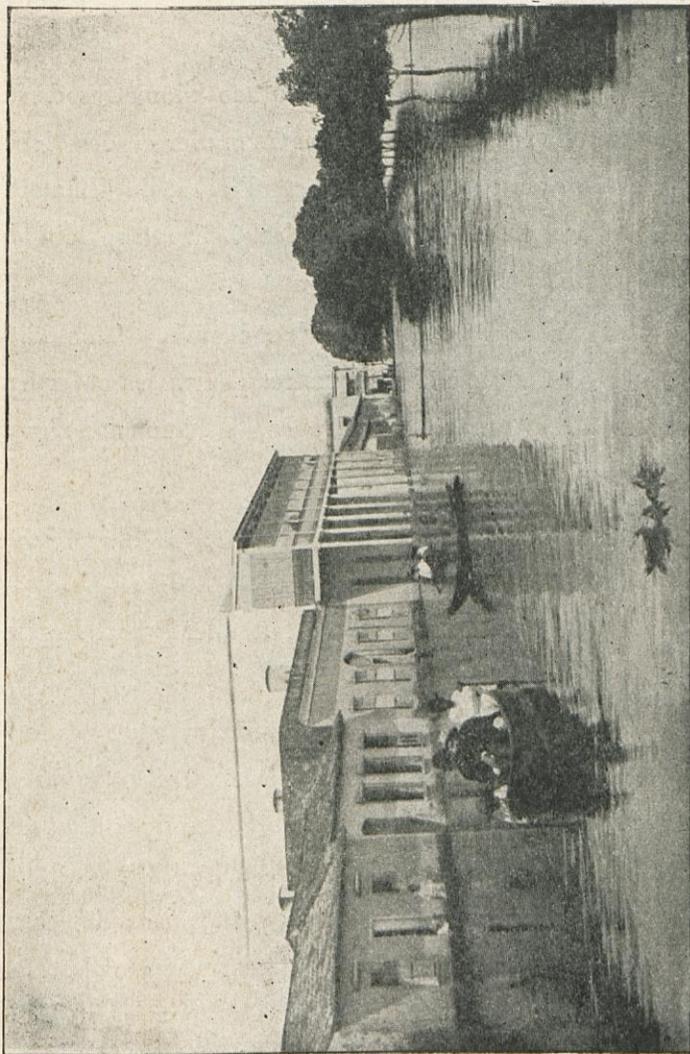
maures dévalent sur ses flancs en leurs cascades de briques passées à la chaux.

La nuit était close, comme nous arrivions, à sept heures. Le bateau avait récemment reçu à Fort-de-France des chaudières neuves ; aussi, nous avait-il menés d'un bon train, malgré la force du courant qu'il devait remonter.

Ciudad-Bolivar a été construite par les Espagnols sur la rive droite de l'Orénoque ; en face, rive gauche, s'égrène la petite ville de Soledad, tête d'un « camino real » de quelques centaines de kilomètres, qui aboutit à Barcelona, port sur la mer Caraïbe : c'est à Soledad que le bon Jules Verne, anticipant d'un siècle, fait prendre à ses héros du *Superbe Orénoque* le chemin de fer pour Caracas !

La haute colline, sur le versant occidental de laquelle s'étage la ville, domine le grand Fleuve au point le plus rétréci de son parcours, — soit 800 mètres de large entre Bolivar et Soledad ; aussi les Espagnols appelaient-ils cette cité : Angustura (Resserrée). Une telle configuration leur avait seule désigné cet emplacement, de préférence à tout autre, car la disposition de la montagne, tournée vers le fleuve et se terminant de l'autre côté en un vaste plateau, sur lequel la Ville s'achève de s'éparpiller,

— autant que le peu de largeur de l'Orénoque, ren-



L'Alameda (quai-promenade des Mamons), à Ciudad-Bolivar, pendant la grande crue de 1890
(On remarque la belle réflexion de l'eau d'une rivière cependant débordée.)

dent la position extrêmement facile à défendre.

Actuellement, Ciudad-Bolivar n'a plus sa raison d'être, placée comme elle l'est.

A 450 kilomètres de la mer, à 200 kilomètres de las Tablas, elle est trop loin du centre minier et des riches forêts de caoutchouc du Delta, de Piacoa, de l'Imataca, de la Paragua et du Caroni, c'est-à-dire trop loin du Bas - Fleuve ;

— Pour le Moyen et le Haut-Fleuve, à 300 kilomètres du Caura, à 450 kilomètres des vastes et fertiles vallées de l'Apure et de l'Arauca, de l'immense région des llanos, vers la Urbana ;

— A 500 kilomètres du Meta qui mène jusqu'au cœur de la Colombie ;

— A 700 kilomètres d'Atures, premier grand Rapide de l'Orénoque ;

— Ciudad-Bolivar, mal située, éloignée de partout, à l'extrémité de rayons et non en un Centre où le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture, expliquent et nécessitent la présence d'une Capitale, — Ciudad-Bolivar est appelée à disparaître, ou plutôt à se déplacer, à se doubler peut-être en deux autres villes, las Tablas vers la mer et la Urbana à l'entrée du Haut Orénoque, lorsque la compréhension moderne d'une existence industrielle et commerciale nouvelle créera

dans l'Orénoque un puissant courant d'échanges avec le Nouveau et l'Ancien Continent.



Ciudad-Bolivar rangée autour de la Cathédrale (P. 457).

Pour le moment, la vie, la physionomie de la ville sont restées ce qu'elles étaient il y a cent ans, l'industrie est nulle et les procédés commerciaux n'ont guère varié.

Par suite de sa situation profonde dans les terres exigeant un transbordement à la Trinidad, dotée d'une flottille plus qu'insuffisante, même pour les besoins actuels, et incapable d'assurer plus d'une fois par quinzaine les communications et les transactions avec le reste du monde, Ciudad-Bolivar a complètement échappé au grand mouvement qui entraîne les peuples contemporains à l'exode vers les riches pays neufs.

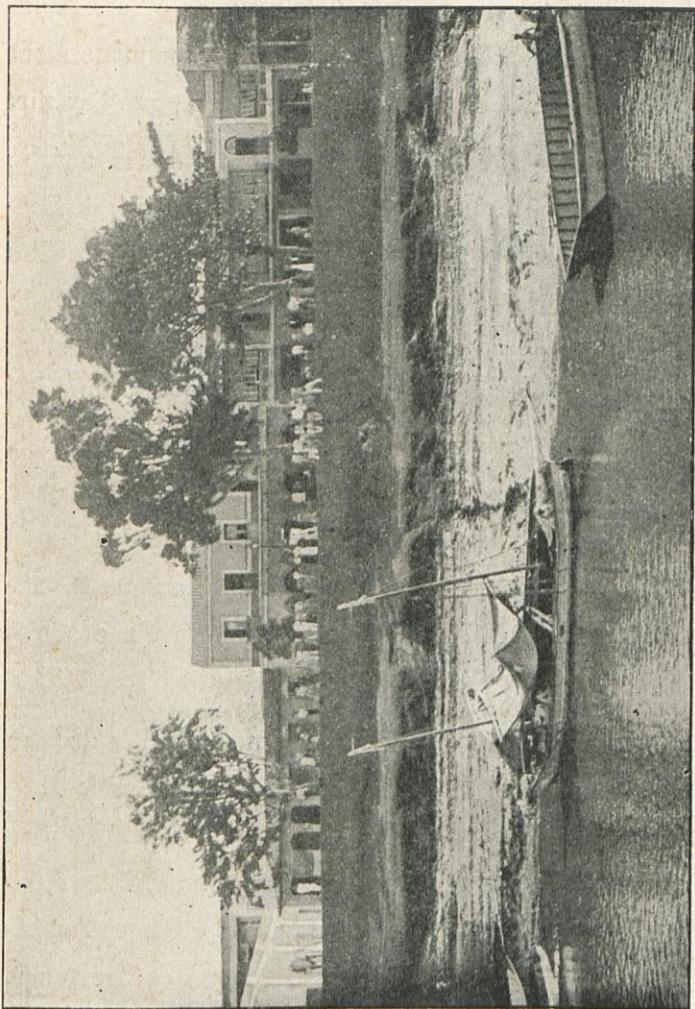
*
* *

Et riche et neuf, ce pays-là l'est bien entre tous!

Depuis mon premier voyage, voilà dix-sept ans, je brûle ma vie pour attirer sur lui l'attention de mes compatriotes, pour les décider à s'élancer, avec des capitaux suffisants, sur les traces de cette vaillante petite colonie Corse qui leur a ouvert et montré la voie en déblayant et étudiant le terrain, qui sut chasser les Portugais d'une place où ils régnaient en maîtres, mais qui manque des forces, de l'élan initial, seuls capables de briser toutes les barrières naturelles d'un immense pays vierge, non peuplé, car elle manque des premières mises de fonds, des capitaux de début nécessaires à la production de cet effort.

Certes, un Français de Corse fait toujours fortune à Bolivar; il n'y a pas d'exception à cette règle, parce

qu'il ne peut en être autrement avec les qualités qu'il



A Ciudad-Bolivar devant la Douane : on attend le bateau.
(Noter encore la blancheur du sable.)

apporte. Mais, arrivé sans argent, il revient en Europe dès qu'il a réalisé une fortune, car il a gardé la nostalgie,

cet incurable patriotisme, de son île délicieuse, où il rêve de venir se reposer un jour et de mourir. — Aussi, commercialement parlant, c'est là un éternel recommencement toujours le même, sans grande semence pour l'avenir.

Plus particulièrement depuis près de douze ans, je romps des lances pour faire connaître les forêts du Bas-Orénoque, depuis le jour où j'affirmai, en 1891, qu'elles étaient aussi riches en arbres à lait que leurs congénères du Haut-Orénoque, les seules où l'on ait songé jusqu'alors à aller chercher, à 2.000 et 3.000 kilomètres, un caoutchouc qui revenait pour une Compagnie, à 7 francs le kilo de frais de transport une fois rendu à Ciudad-Bolivar, la valeur totale de cette gomme à l'époque! — Alors, on se moqua de moi, on s'en moqua encore, en 1894, lorsque je rapportai des échantillons de gomme que j'avais produits sur les bords du Caroni.

Mes travaux sont là heureusement, imprimés dans la collection des Archives des Missions au Ministère de l'Instruction publique, où on peut les consulter, entre autres le second grand Rapport que j'adressai au Ministre, au retour de ma Mission de 1891, sur les « Guttas Américaines » de ces forêts du Bas-Orénoque que je venais de parcourir : celui-ci établit chronologiquement l'incontestable priorité en ma faveur du problème que je soulevais pour la première fois, de même que mon pré-

cédent Rapport sur le Caoutchouc du Haut-Orénoque avait posé, **avant tous**, *la théorie antiseptique* du fumage du Para, et résolu son application pratique.

Ces études, où le *premier* j'annonçai la présence d'arbres à lait exploitables et en grand nombre dans le Bas-Orénoque, furent accueillies par des jalousies que des quolibets traduisirent.

Elles n'étaient cependant que scientifiques et dépourvues de toute réclame, voire d'une publicité qui eût été certainement légitime.

J'ai préféré attendre patiemment et sans protestation, que les faits eux-mêmes vinsent, en me vengeant, prouver que les bluffers... c'étaient les autres, et surtout mes détracteurs!...

Aujourd'hui, c'est chose faite et je triomphe, — combien modestement d'ailleurs, — car le Bas-Orénoque vit à cette heure de l'exploitation de ces mêmes gommés qu'on y niait il n'y a pas dix ans, en essayant de me tourner en ridicule. Exploitée pour la première fois en 1896, leur industrie a pris une extension énorme qui grossit encore chaque année, à ce point qu'elle constitue, depuis la fermeture du Callao, la seule grande richesse commerciale de Ciudad-Bolivar.

Malheureusement l'effort individuel seul les utilise; le travail collectif manque, et, sans lui, le pays ne peut

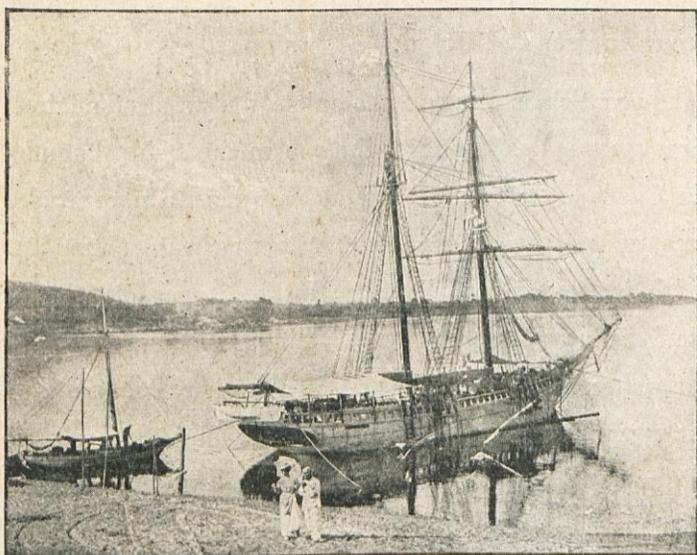
prendre la place qui lui est due, parmi les grands Marchés de caoutchouc du monde.

Cet effort a été essayé, mais mal essayé par des Sociétés qui ont échoué pour des causes multiples, toujours les mêmes, du reste, mais dont la principale est l'insuffisance des capitaux initiaux qui oblige à aller vite, à tout précipiter, c'est-à-dire à tout manquer : les promoteurs affirment de gros bénéfices et ont la prétention de vouloir les assurer avec un capital tel, qu'il n'a jamais été jusqu'ici qu'un capital de préparation, jamais d'exploitation.

Ils promettent à la cupidité d'Actionnaires crédules de réaliser ce problème, déjà impossible en France : « gagner beaucoup d'argent, mais en exposer très peu », cela dans un pays vierge, sans aucun outillage, sans population, où il faut multiplier par deux ou par trois, au moins, les estimations et de temps et d'argent les plus compétentes, si l'on veut rester dans la vérité de la pratique !

J'ai connu — et j'ai vécu tout récemment — une exception : mais la nécessité impérieuse de produire *dès la première année* s'imposait, car manquer la première récolte, c'était la mort, faute d'une mise de fonds suffi-

sante : les faits ont démontré qu'on pouvait et qu'on devait réussir, et j'en possède les preuves. Mais encore était-il indispensable de marcher à coup sûr, de ne commettre aucune faute. On manqua le but, parce que méfiance générale, intrigues, discussions, papotages et commérages, d'abord ; ensuite parce que, hésitations,



Un coin du port de Bolivar, où nous venons de descendre d'une goëlette.

fausses manœuvres, défaut de précision et de coup d'œil, parce qu'enfin, incompétence et crainte de responsabilités, en haut lieu.... Enfin, gâchis et sottise, ainsi que je l'ai indiqué plus haut.

En France, il en est pour les Sociétés comme pour

l'Etat : on cherche à se couvrir avant tout. Dans les Sociétés anonymes, les Conseils d'Administration, chargés de grosses responsabilités, quoique animés généralement des meilleures intentions, croient pouvoir tout diriger de Paris d'après un bon sens qui, en terme colonial, est généralement un contre-sens, même un non-sens, parce que ce qui est vérité en-deçà, devient erreur au-delà de l'Océan.

En matière exotique ou coloniale, il n'y a pas d'affaires; il n'y a que des hommes, il n'y a même qu'un homme, le Chef, le Directeur Général, car dans la plupart des cas, ce qui manque le moins est la richesse annoncée. Mais ici, vraiment, l'homme est indispensable, il est seul facteur du succès, il est l'affaire à lui seul. Son action lointaine échappe au Conseil d'Administration qui doit se résoudre au rôle de contrôleur, à celui d'un simple Comité de surveillance ; rares, avec notre législation, comme aussi avec notre éducation de la vie et le sens moyen de notre bourgeoisante mentalité, rares sont les Conseils d'Administration assez courageux pour accepter ce rôle passif, pour comprendre qu'en dehors d'eux, au-dessus d'eux, il y a des *hommes indispensables* à des Entreprises de cette nature.

Mais si l'expérience a été toujours mal tentée, dans des conditions telles que l'insuccès était probable, sinon

certain, cela ne veut pas dire autre chose que ceci : il faut, on doit, non pas la tenter, mais la réaliser, mais la réussir sûrement, dès que l'on aura su bien grouper tous les éléments convenables.

Je proclame à nouveau que cette contrée est riche immensément, qu'elle est destinée à un avenir prodigieux, qu'elle appelle la conquête pacifique, économique d'un grand Pays industriel et commercial.

Ce conquérant intellectuel, financier et laborieux, plus que jamais, je souhaite que ce soit mon Pays. C'est pour lui qu'auront travaillé pendant plus d'un demi-siècle ses enfants de l'Île Méditerranéenne, si leurs compatriotes du Continent savent le comprendre et le vouloir : c'est pour lui aussi que je voudrais avoir peiné... et pleuré parfois des larmes de sang! — Il est temps encore, mais plus tard il sera trop tard, je le crains, car des peuples de proie sont là tout près, et tout prêts à s'abattre sur le nid convoité depuis longtemps : espérons que le Coq gaulois y aura fait résonner sa douce fanfare de victoire, d'amour et de travail, avant que le Condor des Etats-Unis ou le Lion d'Angleterre ne soient venus le serrer de leurs ongles qui entrent jusqu'au cœur.

Je ne décrirai pas Ciudad-Bolivar dont j'ai maintes fois et longuement parlé ailleurs. Pour le reste, je renverrai le lecteur à un dictionnaire ou à une encyclopédie. Mais il n'y trouvera certainement pas la fête bien locale, dont je vais donner la description pour clore mon récit.

*
* * *

En débarquant ce soir-là, je vis l'Alameda, la grande promenade qui longe le fleuve, occupée sur tout son parcours par une double clôture de planches : on donnait une « coleada de toros » aux Bolivarenses ravis.

C'est un singulière course de taureaux, mais artistique et gracieuse et qui n'a rien de commun avec les répugnantes « corridas » espagnoles : je les appelle « répugnantes » parce qu'elles m'inspirent une horreur invincible, sans que je prétende, en quoi que ce soit, imposer mon sentimental sentiment à un amateur qui se pâmerait d'aise devant ce jeu de cirque renouvelé des Romains.

Je sou mets simplement le parallèle suivant à son esprit comme à son cœur.

Dans une étroite et longue enceinte d'une cinquantaine de mètres de large, sur 5 ou 600 mètres de long, vaste couloir aux murs de planche, sont amenés une quinzaine de

taureaux ou de bœufs; une trentaine de jeunes gens robustes et agiles, sans arme aucune, paraissent à une extrémité de l'arène, montés sur les excellents chevaux de race espagnole qui poussent librement dans les savanes. Ces chevaux sont harnachés de la bride, au mors puissant, et de la selle du llanero au large étrier de bois, au pommeau recourbé, de cuivre ou d'acier. Les jeunes gens appartiennent d'habitude aux meilleures familles du pays... Ils s'élancent au grand galop et en poussant des cris sur les bêtes à cornes qui s'enfuient devant eux.

Voilà la course, voici le jeu : un cavalier serre au triple galop un taureau lancé aussi à fond de train ; au moment opportun, il en empoigne fortement la queue de sa main droite et le jette à terre : on appelle cela « *colear* ».

C'est tout, mais c'est admirable de vigueur, d'adresse, de coup d'œil... et d'équitation.

La vitesse acquise et la masse du cheval, stimulé d'un double et vigoureux coup d'épéon à cette seconde précise, doivent développer une force suffisante pour vaincre la résistance offerte par le poids du bœuf, de façon à le retourner bout à bout et à le renverser sur le sol.

La résultante de ces deux forces opposées a pour siège le poignet du cavalier qui tient la queue de l'animal

et le terrasse en un clin d'œil; car, sitôt saisi, le taureau doit tomber, sinon c'est le cavalier qui serait violemment arraché de sa selle et projeté à terre, à moins d'un abandon immédiat de l'appendice caudal. On se figure quelle puissance doit fournir l'étreinte de son jarret en cet instant d'un éclair, pour que le « coleador » puisse se maintenir en selle.

Le taureau ne souffre pas, ou souffre peu, ne subissant, sans doute, qu'une douleur d'arrachement extrêmement fugace. Il n'est pas blessé, se relève de suite et recommence à galoper, mais il sera plus difficile à déraciner à la deuxième reprise, parce qu'il est prévenu du sort qui l'attend, s'il ne résiste pas.

Et voilà pour quel motif, parce qu'il y a force, souplesse, précision et présence d'esprit, sans cruauté aucune, j'appelle admirable et artistique cette course originale, connue mais peu usitée en Espagne, d'où elle est cependant originaire.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait aucun danger pour les cavaliers; mais ce sont généralement des écuyers de premier ordre et les accidents sont rares.

Le jeu se continue parfois dans les rues de Bolivar, avec le concours de « titis » qui excitent cavaliers et animaux; cette fin du spectacle est alors des plus pittoresques.

Et maintenant, ami lecteur, préférez-vous encore la sanguinaire course espagnole?— Si oui, c'est que je ne suis décidément qu'un sentimental, et que vous avez l'âme mieux, ou différemment trempée que la mienne.

Hélas ! il y a un revers à la médaille : à Ciudad-Bolivar, on adore les combats de coqs : mais la scène honteuse se déroule dans une maison close. On gagne et on perd en paris des sommes énormes, tout comme au baccara. C'est, m'a-t-on affirmé, remarquable de cruauté...

Je ne vous décrirai pas ce combat, pour la raison que je ne suis jamais allé le voir.

J'ai eu cependant en ma possession un de ces « gallos » (coqs) terribles.

C'était à Fracatal, cette même année 1894. Un de mes mineurs élevait un coq de combat, que, dans les cases voisines, il faisait battre, au grand plaisir, hélas ! de mes hommes, avec des coqs généralement paisibles, mais qui, attaqués, dame ! se défendaient en coqs... J'eus un remords à lui envoyer un coup de fusil, — je parle du volatile — car il ne m'appartenait pas.

Je proposai au Caraïbe, son maître, de l'acheter et je

le payai cher, car il rapportait gros : une morocotte (la belle pièce d'or américaine, le grand Aigle) soit 104 fr. Encore, mon homme ne se décida-t-il à me le vendre que parce que je sus le convaincre que c'était : ou la morocotte tout de suite... ou rien du tout., mais le coq tout de même l'instant suivant. — Je le lui aurais rendu empaillé, ayant appris cet art simpliste dans mes voyages.

J'enfermai le coq dans ma basse-cour et essayai de corriger son humeur belliqueuse et son vilain défaut de plumer son semblable. Mais il avait mauvais caractère, battait mes pacifiques papas de poussins, je reconnus mon impuissance... et me décidai à le mettre dans mon pot-au-feu ; pour la première fois, l'animal, quoique dur, fut bon à quelque chose, quoique son consommé revînt un peu cher...

Cette fin, d'un darwinisme si « philanthropique » pour un gallinacé, fut d'un salutaire exemple : il ne fut plus question de ce genre de sport à Casanarè, et le combat finit, faute de combattants !

D^r LUCIEN MORISSE.

Paris, Janvier 1902.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

L'ALLER

	Pages
<i>Le Départ. — Mes Indiens. — Le quartz..</i>	1
<i>Changement de route</i>	20
<i>La Route d'Etapes</i>	28
<i>La Savane</i>	35
<i>L'Orage</i>	48
<i>L'Espilla</i>	60

CHAPITRE II

AU CALLAO

<i>Au Callao</i>	67
<i>La Vie au Callao.</i>	72
<i>Le Moulin</i>	78
<i>Le Chemin de fer et don Antonio.</i>	89
<i>La Colombia</i>	97
<i>La Remington et la Panama.</i>	122
<i>Les Continuateurs de don Antonio</i>	128
<i>Le Pénage</i>	130
<i>Autres Mines</i>	133
<i>Savants français et Savants anglais</i>	139
<i>L'Or de greda.</i>	150
<i>L'El-Dorado</i>	157

	Pages
<i>Don Antonio</i>	170
<i>Exploitation dans la période d'état</i>	196
<i>La Superintendance Anglo-Saxonne</i>	207
<i>Les Piliers</i>	226
<i>La Dernière Phase</i>	236
<i>Les Statuts d'El Callao</i>	256
<i>L'Interrègne</i>	277
<i>L'Œuvre de don Antonio</i>	293
<i>Le Chemin de fer et les Convois</i>	314
<i>Les Chariots et le Terrain</i>	324
<i>Bombas et Farayones</i>	333

CHAPITRE III

LE RETOUR 357

<i>Départ du Callao</i>	358
<i>Encore la Ligne d'Étapes</i>	364
<i>Le Velorio</i>	372
<i>Continuation de route</i>	378
<i>Eaux blanches et Eaux noires</i>	402
<i>Le Caroni</i>	413
<i>La Bolivarite</i>	418
<i>Embarquement de bœufs</i>	429
<i>La Raya</i>	434
<i>Niguas et Carapatas</i>	442
<i>L'Orénoque</i>	450
<i>Ciudad-Bolivar</i>	457

TABLE DES CARTES ET PLANS

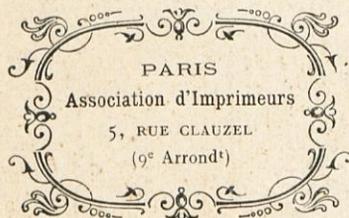
	Pages
L'Amérique du Sud.	1
Carte des routes de l'Excursion	38 39
Le Vénézuéla et l'Orénoque	66 67
Carte du Callao.	98 99
Schémas de la formation du gîte.	106-107
Plan des travaux, par BOGTAN.	114-115
Le Cours de l'Orénoque. — Le Cassiquiare.	156-157
Plan de la Ville du Callao.	178-179
Plan des travaux, par Perkins.	210-211
Coupe Est-Ouest du Filon	226-227
Coupe Nord-Sud du Filon.	234-235
Coupe de la route d'Étapes, par M. M. BERNARD.	254-255



ERRATA

Pages

- 5 sous la gravure, lire : Uauial au lieu de *Uanial*.
- 9 ligne 13, lire : la route des chars, au lieu de *la roue*.
- 16 ligne 17, — ocre, au lieu de *ôcre*.
- 21 ligne 9, — mîmes, au lieu de *mîmes*.
- 28 ligne 17, — descendîmes, au lieu de *descendîmes*.
- 32 ligne 22, — au-dessus de Demerara, au lieu de *au-dessous*.
- 33 ligne 12, lire : Laguna-Larga, au lieu de *Lugana-Larga*.
- 42 ligne 23, — Branches de saule, au lieu de *saules*.
- 67 ligne 10, — Six ans, au lieu de *trois ans*.
- 80 ligne 9, — et de son grain, au lieu de *et son grain*.
- 93 ligne 16, — bordures des jardins faites, au lieu de *faits*.
- 108 ligne 9, — physiquement du moins, au lieu de *physiquement, du moins*.
- 114 ligne 11 et 12, lire : roche amphibologique, au lieu de *amphibologique*.
- 131 ligne 6, lire : lui, au lieu de *lu*.
- 135 ligne 23, — teneur insuffisante, au lieu de *insuffisante*.
- 138 ligne 20, — fut, au lieu de *fût*.
- 194 ligne 9, — c'est dire, au lieu de *c'est-à-dire*.
- 201 ligne 13, — travail, au lieu de *racail*,
- 205 ligne 19, — aussi, au lieu de *auss*.
- 207 ligne 7 — permit, au lieu de *permit*.
- 207 ligne 13, — systématisé au lieu de *systhématisé*.
- 222 ligne 3, — inavoué, au lieu de *inarouée*.
- 238 ligne 11, — il savait, au lieu de *ils avait*.
- 252 ligne 6, — 21.974 tonnes, au lieu de *21 974 francs*.
- 264 ligne 4, — comment, au lieu de *comme*.
- 280 ligne 6, — solution, au lieu de *résolution*.
- 289 ligne 4, — 100 millions, au lieu de *10 0 millions*.
- 323 ligne 3, — 2.000 francs la tonne, au lieu de *200 fr.*
- 413 ligne 10, — kilomètres de terre ferme, au lieu de *kilomètres*.
- 438 ligne 17, lire : εῖ, au lieu de εῖ : ὑπερῶς, au lieu de ὑπερῶς.



PARIS
Association d'Imprimeurs
5, RUE CLAUZEL
(9^e Arrond^t)

